ANECDOTES ORIENTALES,

SECONDE PARTIE,

CONTENANT les Rois de Perse, de la Dynastie des Sophis, les Mogols ou Empereurs de l'Indoustan, & les Sultans Turcs de la famille Ottomane, depuis la fondation de ces grands Empires jusqu'à nos jours.

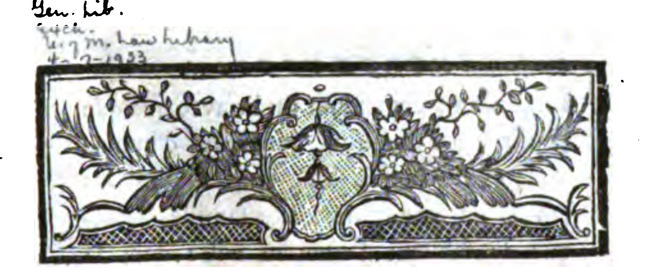


A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ANECDOTES ORIENTALES.

SECONDE PARTIE.

LES SCHAHS * OU SOPHIS DE PERSE.

INTRODUCTION.



UOIQUE l'élévation des Séfiés, ou Sophis, fur le trône de Perfe, foit, comme prefque tous les événemens de ce genre, l'ouvrage du fanatifme & de

* Une fois pour toutes, nous avertiffons le lecteur que la lettre *h* chez les Orientaux a fa prononciation particuliere, qui revient à notre k prononcé doucement & du gofier. C'eft pour rendre à peu près ce fon, que nous écrivons la lettre h précédée d'un c, comme dans les mots Schah, Scheik, &c. au lieu de Shah, Sheik, &c.

l'ambition ; cependant on lit avec quelque plaisir, qu'un trait généreux d'humanité avoit depuis long-tems disposé les esprits en faveur de cette famille. Lorsque le fameux Tamerlan entra dans la Perse, après avoir vaincu Bajazet, sultan des Turcs, il emmena avec lui un grand nombre de captifs de différentes familles de *Caramanie*. Il attendoit, suivant une coutume assez en usage chez les Orientaux, quelque jour de fête pour les faire mettre à mort. Scheik-Sefié *, que nous prononçons Sophi, personnage recommandable par la régularité de sa conduite, vivoit alors à Ardevil ou Ardebil, ville considérable de la Perse, dans l'Adherbidgiane : tout le pays le respectoit infiniment à cause de sa vertu ; on le regardoit comme un saint. Tamerlan, qui venoit se reposer quelques jours dans cette ville, instruit de la grande réputation de

* Le mot Scheik, ou Sheik, ou Cheik, est arabe, & signifie proprement *vieillard*. Les Orientaux le mettent par honneur devant les noms de leurs prêtres, religieux, hermites, docteurs & fameux dévots.

Sophi, lui rendit visite plusieurs fois, & le pressa, en partant, de lui demander quelque chose qui lui fût agréable. Scheik-Sophi n'ignoroit pas la résolution du prince Tartare, à l'égard des malheureux esclaves qu'il traînoit à sa suite, & qui, suivant Bizarus *, montoient à trente mille : il le pria de leur accorder au moins la vie. Tamerlan, non-seulement y consentit, mais même il lui fit présent de ces esclaves pour en disposer comme il voudroit. Scheik-Sophi les pourvut le mieux qu'il put d'habits & d'argent, & les renvoya libres chez eux. Cet acte de générosité lui attira un grand crédit chez les nations voisines ; tous ces esclaves, après avoir porté dans leurs familles la joie inattendue de leur retour, en revenoient de tems en tems avec des présens, pour témoigner leur reconnoissance à leur bienfaiteur. Leurs descendans firent la même chose à l'égard de ceux de Scheik-Sophi ; ce qui, joint à la vie exemplaire & sainte qu'ils affectoient de mener, leur attira un

* *Rerum Persicarum Historia.*

ſi grand nombre de partiſans, que plu-ſieurs des rois de Perſe, ſucceſſeurs de Tamerlan, en prirent ombrage. Le plus connu de ces deſcendans eſt Haydar, qui, réformateur de la doctrine de Mahomet, & partiſan déclaré de la maiſon d'Ali, aſſuroit que, hors de la ſecte de ce dernier, on ne pouvoit ſe flatter d'entrer dans le paradis. Sa naiſſance & la conſidération dont il jouiſſoit, lui procurerent l'avantage d'épouſer Marthe, fille d'Azem-bek, que nous appelons Uſſum-Caſſan, qui, de gouverneur de l'Arménie, s'étoit fait reconnoître roi de Perſe. Après quelques révolutions arrivées dans ce royaume, Roſtam, qui ſe trouvoit ſur le trône, craignant la grande conſidération dont jouiſſoit Haydar, le fit aſſaſſiner. Preſque toute ſa famille fut enveloppée dans cet indigne traitement. Quelques auteurs aſſurent cependant que, de trois enfans que laiſſoit Haydar, les deux aînés ſe ſauverent, l'un à Alep, en Syrie, l'autre dans l'Aſie Mineure. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le plus jeune, appelé Iſmaël, fut ſouſtrait à ce danger par des amis de ſon

pere, qui le transporterent jusqu'en Hyrcanie, sur les bords de la Mer Caspienne.

Ismaël fut élevé dans les principes de la secte d'Haydar, où il se conduisit avec la même simplicité, la même apparence de zèle pour la religion, &, comme lui, parvint à se faire un parti considérable. Sa doctrine avoit gagné les peuples; sa bonne mine, son courage, l'idée de se faire un sort meilleur à la faveur d'une révolution, ne firent pas moins d'effet sur l'esprit d'un grand nombre de gens riches & de très-bonne famille. Ismaël voyoit ces dispositions, & tâchoit d'en profiter. On rapportoit même que son pere avoit annoncé que ce fils devoit être un grand prophète & un grand conquérant. Ses premieres démarches furent pour reprendre en Arménie des terres qui avoient appartenu à Ussum-Cassan, pere de sa mere. Pirchalim, ami de son pere, & qui avoit pris soin de son enfance, lui fournit tous les secours qui dépendoient de lui.

Le succès seconda bien son espérance. Le bruit de ses premiers exploits rendit

ſon nom célèbre ; & le butin que le ſoldat avoit fait ſous ſon commandement, fut un appât pour le petit peuple des contrées voiſines : de tous côtés on accourut ſe ranger ſous ſes drapeaux. Ce fut alors qu'avec une armée conſidérable, il ne ſe borna plus à l'attaque des châteaux ou de quelques villes ; il porta ſes vues juſques ſur la capitale & ſur l'empire. La cour étoit à Tauris, mais dans le trouble d'une guerre civile. A ſon approche, le roi Alvand ſortit de la ville ; &, ayant eſſayé de ſoutenir ſon droit les armes à la main, il périt dans une bataille. Son frere Morad-Khan, qui avoit levé des troupes, ne fut guères plus heureux ; battu près de Tauris, pourſuivi en Cappadoce, & défait près de Babylone, il ſe retira en Egypte, & ne reparut plus en Perſe.





ISMAEL I,

Premier Schah ou Sophi de Perse.

[1500.]

LA premiere année du règne d'Ismaël est fixée à l'an 1499, & la défaite entiere de Morad-Khan à l'an 1500. Toute la Perse reconnut alors la puissance du vainqueur : il la fit aimer par sa conduite envers les Persans, & se fit craindre par ses succès contre ses ennemis.

Pendant qu'il s'affermissoit sur le trône, un certain Tékel, secrétaire de Scheik-Haydar, &, selon lui, descendant des anciens rois Sassanides, s'étoit établi dans l'Arménie Mineure, auprès de l'anti-Taurus. La beauté de l'air de ce pays, arrosé d'excellentes eaux, & rempli d'arbres fruitiers de toute espece, le fixa dans ce canton. Il sembloit vouloir y vivre ignoré, ne songeant qu'à son salut ; mais sa réputation de sainteté se répandit d'abord aux environs, puis assez loin, ensorte que presque toute l'Arménie mineure embrassa la doctrine d'Haydar, prêchée par Tékel. De simple apôtre de la foi d'Ali, il en-

treprit de se faire souverain, & de gouverner les biens comme les consciences. Pour y réussir, il leva des troupes, & fit des courses avec assez de succès sur les terres des Turcs de la Natolie.

Ces projets, & la conduite de Tékel, ne furent pas ignorés d'Ismaël, qui, craignant les Turcs, & ne desirant rien tant que de les voir occupés dans leur pays, envoya des especes d'ambassadeurs pour les exhorter à suivre la doctrine d'Ali, perfectionnée par Haydar, & prêchée par un de ses plus saints disciples. De son côté, Tékel, pour s'attacher sans doute le nouveau roi de Perse, avoit fait prendre à ses troupes une bande d'étoffe rouge autour de leur turban; c'étoit à peu près la coëffure que portoient les Turcomans, qui avoient aidé Ismaël à monter sur le trône; & lui-même en avoit fait une espece de bonnet, qui, sans être propre à la royauté, ne laissoit pas de se placer sur la tête du roi, le jour que, lui ceignant le cimeterre, on le reconnoissoit pour le souverain de tout l'Empire. Cette coëffure se nomme *Tage*. Mais les habitans de la Natolie, qui éprouvoient les fureurs des troupes de Tékel, s'imaginerent que cette étoffe rouge n'étoit qu'un emblême de leur ardeur à répandre le sang: les hommes, la coëffure leur de-

vinrent également odieux; ils ne les désignerent plus que par le nom de têtes rouges, ou Kizilbaschs, & les Turcs s'en servent même aujourd'hui, lorsqu'ils veulent parler des Persans avec quelque mépris. D'ailleurs, Tékel se soutint assez long-tems contre les troupes de Bajazet; & ce ne fut qu'après plusieurs combats, & faute de secours de la part d'Ismaël, qu'il fut obligé de quitter absolument la Natolie, où il s'en étoit peu fallu qu'il ne donnât la loi aux Turcs, & ne les forçât de recevoir la doctrine d'Ali, pour laquelle ils montrent aujourd'hui tant d'horreur.

[1511.]

Ismaël, depuis son avénement au trône, n'avoit pas laissé languir le courage de ses troupes. Il s'étoit emparé successivement des provinces de Fars ou Farsistan, qui est la Perse proprement dite, du Kerman, de l'Iraque Arabique, de l'Iraque Persique, du Schirvan, du Khusistan & de plusieurs autres. Cette année, il tourna ses armes victorieuses contre le Khorassan & le Maouarennaar, où régnoient des princes Tartares de la famille de Tamerlan. Il remporta plusieurs victoires, & réunit ces vastes pays à la couronne de Perse dont ils avoient été démembrés.

[1514.]

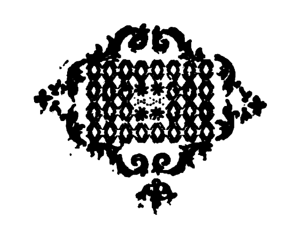
La fortune ne fut pas aussi favorable au monarque Persan dans les guerres contre les Turcs, qu'elle l'avoit été dans ses autres expéditions. Sélim I, sultan des Ottomans, non moins ambitieux qu'Ismaël, vint fondre tout-à-coup sur les états de ce prince, & lui prit plusieurs places importantes. Le Sophi se hata de rassembler ses forces, & marcha contre les Turcs. Il leur livra bataille dans les plaines de Caldiran; mais il fut défait avec perte de cinq mille hommes, & contraint de chercher son salut dans la fuite. Sélim le poursuivit jusqu'à Tauris, capitale de l'Adherbidgiane, qu'il emporta d'assaut, & dont il abandonna le pillage à ses troupes.

[1515.]

Cette année & les suivantes furent encore plus malheureuses pour Ismaël, qui perdit successivement plusieurs provinces, entre le Diarbek ou l'ancienne Mésopotamie. Il est à présumer qu'il eût fait de plus grandes pertes encore, si la passion des conquêtes n'eût emporté le prince Turc en Egypte, qu'il soumit à l'empire du Croissant.

[1525.]

L'hiftoire ne nous apprend plus rien d'Ifmaël jufqu'à fa mort. Malgré les revers qu'il effuya dans la guerre contre les Turcs, il conferva la réputation qu'il s'étoit acquife d'un des plus grands rois qui aient jamais paru dans l'Orient. Par refpect pour le chef de fa famille, il prit le nom de Sophi, que fes fucceffeurs ont continué de porter. Il laiffoit quatre fils, Schah-Tahmas, Elias-Mirza, Saïn-Mirza & Bahram-Mirza. L'aîné fut l'héritier de fa couronne.





SCHAH TAHMAS I.

[1525.]

CE prince avoit été désigné par son pere pour lui succéder ; & même, pour prévenir les troubles que pourroit entraîner toute présention au trône, il avoit, avant de mourir, assigné des apanages considérables aux trois autres princes. Tahmas n'eut point, pendant long-tems, de guerres bien importantes à soutenir au dehors. Il occupa ses armées à contenir les Tartares Uzbecks, qui, s'étant emparés du Kharisme & de la grande Bukharie, faisoient de fréquentes incursions dans le Khorassan & dans les provinces septentrionales de la Perse.

[1534.]

Dès l'année précédente, Soliman II, empereur des Turcs, avoit déclaré la guerre aux Persans, & chargé ses généraux de les chasser de l'Arménie & du Diarbek. Tahmas s'étant hâté de marcher à la défense de ses frontieres, il avoit fait échouer les desseins des ennemis sur Bagdad, l'ancienne Babylone; mais il n'avoit

pu les empêcher de prendre Van, en Arménie. Il fut encore plus malheureux cette campagne, dans le cours de laquelle il perdit Tauris, Sultanie, Bagdad, & quantité d'autres places moins considérables.

[1535.]

Un accident imprévu délivre le Sophi de la présence des Ottomans. Le Grand-Seigneur, ayant passé l'hiver en Perse, se disposoit à faire de nouveaux efforts. Etant aux environs de Sultanie, au mois de Mars, il fut surpris par un des plus furieux orages dont il soit fait mention dans l'histoire. Toutes les tentes furent renversées, la plus grande partie des bestiaux & des chameaux périrent; les neiges tomboient de toutes parts de dessus les montagnes voisines; la confusion fut d'autant plus grande, que cet accident arriva la nuit; & il paroissoit si peu naturel, que l'on accusa les magiciens d'en être les auteurs. On trouve dans des Annales Turques, que tout ce désordre fut causé par le débordement d'un fleuve.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'armée Ottomane, craignant que les Persans ne profitassent du trouble & de la confusion qui régnoient dans le camp, se retira promptement vers le Curdistan. La faim & le froid avoient emporté la moi-

tié des troupes ; elles furent attaquées dans leur retraite, & taillées en piéces par l'armée Persane. Cette guerre, quoiqu'elle eût procuré deux provinces aux Turcs, fut réellement si malheureuse pour eux, qu'à son retour Soliman fit mourir Ibrahim-Pacha, qui l'avoit conseillée.

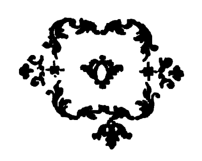
[1548.]

La guerre se renouvelle entre les Turcs & les Persans. Les premiers avoient pris les armes en faveur d'El-Cassem ou Helcas, un des principaux seigneurs de la cour de Perse, à qui Tahmas avoit donné quelques sujets de mécontentement. Les uns & les autres en vinrent aux mains à quelques lieues de Van, & la victoire se déclara pour les Turcs. El-Cassem fut chargé de la poursuite des fuyards. Il pénétra, par des chemins détournés, jusqu'à la capitale de la Perse, & enleva le trésor royal, sans avoir couru le moindre danger. Malgré ce double avantage, les Turcs étoient assez mécontens de la guerre. El-Cassem s'en apperçut ; &, craignant pour sa personne, il se retira chez un prince Curde, qui le livra bientôt après à Tahmas. Ce monarque le fit d'abord mettre dans une étroite prison, puis lui fit donner la mort. On sçait peu de chose de la suite du règne du Tahmas, jusqu'en 1576

qu'il mourut empoisonné, dit-on, par une de ses femmes. Grand guerrier & bon politique, il ternissoit l'éclat de ses talens par un penchant horrible à la cruauté, & par une avidité insatiable du bien de ses sujets. En mourant, il nomma pour lui succéder, Haïdar, le troisieme de ses fils, qu'il aimoit tendrement, & qu'il avoit déja revêtu de la charge de lieutenant général de tout l'empire.

Les Grands n'eurent aucun égard à un choix qui leur déplaisoit; ils déférèrent la couronne à Mohammed-Khodabendeh *, l'aîné des princes; mais, n'ayant pu l'engager à la recevoir, ils l'offrirent à son frere Ismaël, qui l'accepta.

* C'est-à-dire *serviteur de Dieu.*





ISMAEL II.

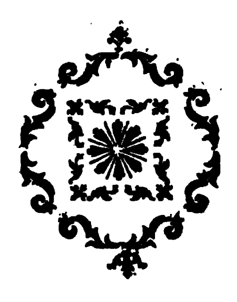
[1575.]

CE prince, que des gens mal intentionnés avoient rendu ſuſpect à Tahmas, étoit retenu depuis vingt-trois ans en priſon par ordre de ſon pere, lorſqu'on vint lui annoncer qu'il alloit lui ſuccéder. On prétend que, pendant tout le tems de ſa détention, il avoit toujours refuſé d'avoir aucun commerce avec les filles que le Sophi lui faiſoit donner pour ſes plaiſirs: il en donnoit pour raiſon, que le ſentiment de ſon innocence & de ſon reſpect pour ſon pere, lui faiſoit ſupporter patiemment un malheur qui lui étoit perſonnel; mais qu'il craignoit de n'avoir pas la même force, s'il ſe voyoit des enfans enveloppés dans le même ſort.

Sa conduite ſur le trône démentit tout ce qu'il avoit annoncé dans ſa vie privée. Il commença par faire mourir ſon frere Haïdar. Feignant enſuite une maladie, à la ſuite de laquelle il fit courir le bruit de ſa mort, il découvrit ceux d'entre les Grands qui lui étoient contraires.

Tous

Tous ceux qui s'étoient livrés à l'impression de la joie que devoit assez naturellement causer la perte d'un prince qui commençoit si mal, furent sacrifiés à sa vengeance, ou obligés de fuir promptement dans les cours étrangeres. Il les poursuivoit avec des troupes, lorsque les Turcs, alarmés de ses préparatifs dont ils craignoient les suites, lui déclarerent la guerre. Mais Ismaël fut étranglé par les Grands de sa cour, comme il se préparoit à entrer en campagne.





MOHAMMED KHODABENDEH.

[1557.]

LES sollicitations des grands de l'Etat, & la crainte de laisser passer la couronne en des mains étrangeres, triompherent enfin de l'indifférence de Mohammed. Le surnom d'Alzarir, (Aveugle) que lui donnent les histoires Persanes, nous porte à croire que ses refus n'avoient été causés que par la foiblesse de sa vue, qui ne lui étoit presque d'aucun usage, & par son goût pour une vie douce & paisible.

[1578.]

Amurat III, qui régnoit sur les Turcs, informé de l'état de la cour de Perse & de l'éloignement du nouveau monarque pour la guerre, avoit fait entrer dans la Géorgie, pays tributaire des Sophis, une armée de cent cinquante mille hommes, aux ordres de Mustapha, son général, que la conquête de l'isle de Chypre avoit rendu fameux. Déja ces troupes formidables s'étoient emparées de Caldiran, place importante, dont on ne connoît plus que le nom. Au premier bruit de

cette irruption soudaine, Khodabendeh rassembla ses forces, & choisit pour les commander Tokoman, général de réputation, qui se hâta d'aller présenter la bataille aux ennemis. J'ai dit ailleurs * que les Persans furent vaincus. Un historien ** assure le contraire; mais il ajoute que la perte, que firent les Persans dans cette journée, surpassa de beaucoup celle des Turcs, & que ceux-ci firent des trophées des têtes de leurs ennemis. Quoi qu'il en soit de la victoire, que chacun des deux partis s'attribua sans doute, il paroît du moins constant que l'avantage fut du côté des Turcs, qui, peu de jours après, fondirent sur Téflis, capitale de la Géorgie, & s'en rendirent maîtres. La campagne paroissoit terminée, & les Ottomans avoient pris leurs quartiers d'hiver. Le Sophi, chez qui la prudence & l'activité tenoient lieu de valeur, mit sur pied de nouvelles troupes, & chargea le général Euris ou Arez-Bey d'attaquer les quartiers des ennemis. L'entreprise réussit au-delà de toute espérance. Trente mille Turcs furent passés au fil de l'épée, & l'on érigea par représailles une espece de

* Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane, T. I, p. 618.

** Minadoi.

monument de leurs têtes. Arez-Bey ne jouit pas long-tems d'une si belle victoire; un corps de dix mille hommes qu'il commandoit ayant été battu par les Tartares, ce général fut fait prisonnier; &, sans égard pour sa dignité, les ennemis le firent pendre à Scamachie.

[1579.]

Sa mort ne demeura pas long-tems sans vengeance. Emir-Hemse, fils du roi de Perse, ayant pris le commandement des troupes, joignit les Tartares, & les mit en fuite. Il fondit aussi-tôt sur Erez, place forte de la Géorgie, s'en rendit maître, & fit pendre un Pacha Turc qui y commandoit. L'armée Ottomane, considérablement diminuée, abandonna la plûpart des postes qu'elle occupoit, & se battit en retraite. Sans cesse harcelée par les Persans, elle les repoussa vigoureusement, & leur tua beaucoup de monde; mais Emir-Hemse continua de la poursuivre jusques sur les frontieres de Turquie. Deux ans après, il reprit Scamachie, malgré la nombreuse garnison que les ennemis y avoient laissée; &, pour couronner la vengeance qu'il avoit tirée du traitement indigne fait au général Erez-Beg, il réduisit la ville en cendres, & fit passer les habitans au fil de l'épée.

[1583.]

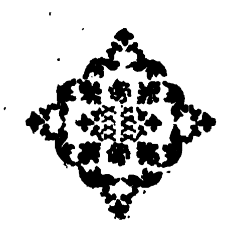
Les Turcs, ayant reçu des renforts, avoient reconquis quelques places, & relevé les fortifications d'Erivan dans l'Arménie, que les Persans avoient ruinées; mais le brave Emir-Hemse ne leur laissa pas le tems de s'y établir. Il les battit plusieurs fois, & les chassa non-seulement d'Erivan, mais encore de Tauris.

[1584.]

La possession de cette place étoit d'une extrême conséquence pour les Turcs, qui pouvoient de-là pénétrer jusques dans le cœur de la Perse. Ils mirent tout en œuvre pour la reprendre, & ils en vinrent à bout. Othman, leur général, voulut y faire bâtir une forteresse; les habitans s'y opposerent: il les fit tous massacrer. Une conduite si barbare remplit les Persans d'une juste indignation. Ils courent aux armes, se rangent sous les drapeaux d'Emir-Hemse, volent à la rencontre des Ottomans; les attaquent deux heures avant le jour, & se battent en désespérés jusqu'à la nuit. La victoire fut long-tems douteuse; mais le général Turc ayant été tué, ses troupes plierent & furent taillées en piéces. On en fit un carnage effroya-

ble ; à peine s'en ſauva-t-il quatre à cinq mille, qu'Emir-Hemſe fit pourſuivre juſqu'à Van.

Dans ces circonſtances, on apprit là mort du Sophi Mohammed, dans la huitieme année de ſon règne. Ce prince n'étoit pas ſans talens. Il ſortoit peu de ſon palais ; mais il ſçut ſi bien choiſir ſes officiers, & dirigea ſi bien leurs opérations, que les Turcs, plus ſouvent vaincus que vainqueurs, n'eurent pas lieu de s'applaudir de leurs expéditions contre la Perſe. Mohammed-Khodabendeh laiſſoit trois fils ; Emir-Hemſe, Iſmaël, & Abbas, qui tous trois lui ſuccéderent.



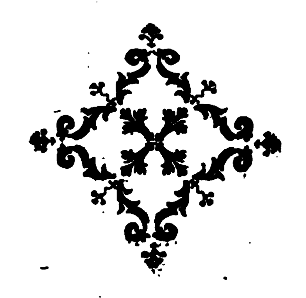


HEMSE, *ou* HAMZE, *ou* HAMZA.

[1585.]

QUAND Emir-Hemſe n'auroit pas eu pour lui le droit de la naiſſance, ſon mérite & ſes grandes qualités auroient dû le faire placer ſur le trône. Il fut reconnu Sophi par tous les ordres du royaume. On ſe promettoit un règne des plus glorieux ſous un prince déja recommandable par une infinité d'exploits, lorſque la haine & l'ambition d'Iſmaël, ſon frere, le précipiterent du trône par un lâche aſſaſſinat. Le nouveau monarque, profitant de ſa victoire, avoit été mettre le ſiége devant Tauris. Il s'en empara facilement: mais il n'en fut pas de même de la forteresse où les ennemis s'étoient retirés, réſolus de s'enſevelir ſous ſes ruines. Les Perſans ne ſe rebuterent pas, & monterent plus de ſoixante fois à l'aſſaut. Cependant une armée de Turcs s'avançoit au ſecours de la place; Hemſe, de ſon côté, faiſoit ſes préparatifs pour aller les recevoir, lorſqu'il fut poignardé par un des eunuques de ſa garde, qu'Iſmaël avoit

gagné. D'autres historiens font mourir ce prince dans son palais : selon eux, plusieurs hommes déguisés en femmes, & couverts de voiles, à la maniere de l'Orient, se présenterent à la porte du sérail, en disant qu'ils étoient les femmes de quelques seigneurs qu'Emir-Hemse avoit mandés. On les fit entrer; &, lorsqu'ils eurent été admis à l'audience du monarque, ils se jetterent sur lui & le massacrerent. Quoi qu'il en soit, la mort de ce prince, si digne de vivre & de régner, fut le crime de son frere Ismaël.



ISMAEL III.

[1586.]

NOus avons dit que les Turcs étoient en marche pour secourir la forteresse de Tauris. N'ayant plus en tête le redoutable Sophi, dont la valeur leur avoit été si funeste, ils s'approcherent sans obstacle du camp des Persans, & l'attaquerent à la faveur des ténèbres. Après un combat opiniâtre, ils forcent les retranchemens, & se jettent dans la place assiégée, sans poursuivre une victoire qui sembloit ne pouvoir leur échapper. Abattus par ce revers, les Persans levent le siége, & se retirent avec précipitation.

Cependant Ismaël cherchoit à s'assurer la couronne par les mêmes moyens qui la lui avoient procurée. Il ne lui restoit plus de frere que le jeune Mirza-Abbas: c'étoit sur lui que devoient tomber les premiers coups. Mais Murshid-Kouli-Khan, son gouverneur, pénétrant le dessein d'Ismaël, gagna son valet-de-chambre, & lui fit couper la gorge. Les seigneurs qui étoient présens, assassinerent eux-mêmes les domestiques sur le champ, de peur qu'ils ne divulguassent ce crime, ou qu'on n'en mît la récompense à trop haut prix auprès du troisieme prince, qui monta sur le trône.



ABBAS I, *surnommé* LE GRAND.

[1587.]

LE premier événement remarquable du règne d'Abbas fut un assassinat commis par le roi lui-même. C'est ainsi que nous commencerions l'histoire de ce prince, si nous n'avions égard qu'aux mœurs, au gouvernement, à la religion de notre pays. Mais, dans les mœurs des Orientaux, nous dirons qu'Abbas donna de son règne l'idée la plus avantageuse par le trait qui suit : Murshid, son gouverneur, qui avoit contribué le plus à son élévation, vouloit conserver l'espece d'autorité qu'il s'étoit acquise dès l'enfance de ce prince. Abbas, qui se sentoit capable de régner par lui-même, ne songea qu'aux moyens d'y parvenir ; & l'insolence du gouverneur précipita l'effet de cette résolution. Un jour que le conseil étoit assemblé, le roi proposa son sentiment sur quelque matiere importante. Aussi-tôt Murshid, prenant la parole, ouvrit un avis différent, & dit que des affaires de cette nature étoient au-dessus de la portée de l'âge & des lumieres du jeune monarque.

Irrité d'une telle hardiesse, Abbas jura la perte de son gouverneur, mais il dissimula son ressentiment ; il s'ouvrit, peu de jours après, à trois seigneurs de son conseil, & les engagea par toutes sortes de promesses à tuer eux-mêmes l'audacieux Murshid-Kouli-Khan, de crainte que, s'ils se confioient à d'autres pour l'exécution, elle ne fût sçue & traversée. Les ayant rassurés sur la grandeur du danger, il les conduisit dans l'appartement de Murshid, qui dormoit couché sur le dos. Abbas, s'approchant du lit, donna le premier coup ; les autres le seconderent ; mais Murshid eut la force de se relever, & se mit en défense. Animé par le désespoir, il commençoit à faire trembler ses assassins, lorsqu'un de ses palefreniers accourut au bruit, une hache à la main. Le roi lui dit : « Je veux avoir la vie de Murshid-Kouli-Khan, qui s'est déclaré mon » ennemi ; va, donne lui le coup de la » mort, & je te ferai Khan. » Le palefrenier obéit, & se jettant sur son maître, il acheva de le tuer. Le lendemain, Abbas fit mourir tous les parens & amis du défunt, pour ne point laisser de vengeur de sa mort, & conféra la dignité de Khan au palefrenier, qu'il fit gouverneur de Hérat, capitale du Khorassan.

Depuis plusieurs années, la Perse étoit

en proie aux incurſions des Tartares Uzbecks vers le nord, & des Turcs du côté du midi. Le Schah déclara la guerre aux premiers, & la leur fit avec autant de bonheur que de courage. Il les chaſſa d'une grande partie du Khoraſſan, qu'ils occupoient, & demeura trois ans dans ſa conquête pour affermir ſa domination. Abdallah, Khan des Uzbecks, ayant raſſemblé toutes ſes forces, entreprit de reprendre les pays qu'il avoit perdus. Son armée fut entiérement défaite, étant tombé lui-même, avec ſon frere & trois de ſes fils, entre les mains du vainqueur, qui leur fit à tous trancher la tête. De retour de cette expédition, Abbas choiſit Iſpahan, capitale de l'Iraque Perſique, pour le ſiége de ſon empire.

[1590.]

Abbas crut devoir tourner enſuite ſes armes victorieuſes contre les Turcs, & s'avança vers Tauris, qu'il ſçavoit être mal gardée. A ſon approche, les troupes qui compoſoient la garniſon ſortirent pour le combattre; elles furent accablées par le nombre, & la ville ſe rendit auſſitôt. Il n'en fut pas de même de la forteresse, qui tint encore un mois entier, & qui ne put être priſe qu'à la faveur des intelligences qu'on y entretenoit. Le Schah la

fit raser auffitôt, & alla tout de suite affiéger Erivan, qu'il prit au bout de neuf mois. Cette conquête lui facilita celle de plusieurs autres villes & de quelques provinces. Une des plus importantes fut celle du pays des Curdes, ou Curdistan. Elle fut suivie bientôt après de celle du Schirvan, dont Scamachie, la capitale, fut emportée d'assaut.

[1594.]

Les peuples du Mazanderan, gagnés par la Porte Ottomane, s'étoient soustraits, l'année précédente, à la domination du roi de Perse, & leur exemple avoit été suivi par une partie du Ghilan : Abbas fond tout-à-coup sur ces provinces, & les fait rentrer dans le devoir. Il ne songeoit qu'à jouir paisiblement du fruit de ses victoires, lorsqu'il apprit que les Turcs s'avançoient au nombre de cinq cens mille hommes. Incapable de crainte, il les attendit de pied ferme, & fit cependant ravager le pays, pour les empêcher d'y subsister. Ce fut dans cette occasion que ce prince promit cinquante écus pour chaque tête de Turc qu'on lui apporteroit, & il en fit ainsi périr un grand nombre. Le général Ottoman, ennuyé d'un genre de guerre qui détruisoit impunément son armée, envoya proposer un défi au roi

de Perse, qui l'accepta. On en vint aux mains près de Tauris ; & la bataille, ayant duré deux jours consécutifs, se termina par la retraite des Turcs.

[1596.]

Nous avons peu de détails sur la suite de cette guerre entre les Turcs & les Persans. Des villes prises & reprises, des batailles alternativement perdues & gagnées, voilà ce que nous offrent en général les narrations peu d'accord entr'elles des différens historiens. Au reste, Abbas demeura maître de Tauris, d'Erivan & de tout ce que les Turcs avoient possédé précédemment dans la Perse ; & ce prince, aussi grand politique que grand guerrier, couronna ses exploits par une paix glorieuse qui dura près de vingt ans.

[1613.]

De plusieurs enfans qu'eut Abbas, il ne lui en restoit qu'un appelé Séfi-Mirza, prince d'un grand mérite, & réussissant très-bien dans tous les exercices militaires. Son pere, craignant que l'affection du peuple & l'amour qu'avoient pour lui les soldats ne le portassent sur le trône, ne le voyoit pas s'élever sans quelque jalousie. Ce sentiment s'accrut encore par une indiscrétion du prince, qui osa tirer à

la chasse, avant son pere, sur un sanglier qu'il tua fort adroitement ; mais voici ce qui détermina probablement Abbas à se défaire de son fils. Le gouvernement despotique du Schah étoit devenu tellement odieux aux grands de la cour, qu'il s'en trouva d'assez hardis pour jetter dans la chambre de Séfi-Mirza un billet par lequel ils s'engageoient à le placer sur le trône s'il vouloit y consentir. Indigné de cette proposition, Séfi porta le billet à son pere, en l'assurant de son respect & de sa fidélité. Le roi donna de grands éloges à la conduite de son fils ; mais la grandeur du danger qu'il venoit de courir se présentant bientôt à son esprit sous mille formes différentes, il passa quelque tems dans des craintes & des agitations continuelles. Pour s'en débarrasser, il résolut la mort de son fils, & chargea Karchuckai, son général, de l'exécution. Ce guerrier, blanchi sous le poids des armes, refusa d'obéir, & dit qu'il offriroit plutôt sa tête que d'attenter aux jours de l'héritier du trône. Piqué de cette réponse, le roi l'envoya en exil. Il donna le même ordre à un autre seigneur, nommé Bébut, qui fut moins scrupuleux. Celui-ci part aussitôt, & va chercher le prince. L'ayant rencontré comme il sortoit du bain, monté sur une mule & accompagné d'un seul page, il prend la mule

par la bride, l'arrête, & lui dit : « Pied » à terre, Séfi-Mirza, le roi veut que tu » meures ; » & en même tems il le jette en bas de sa mule. L'infortuné Séfi, joignant les mains & levant les yeux au ciel, s'écrie : « Hélas, mon Dieu ! qu'ai-je fait » pour mériter cette disgrace ? Maudit soit » le traître qui en est la cause ! Néanmoins, » puisqu'il plaît ainsi à Dieu, que sa vo- » lonté & celle du roi soit faite ! » A peine avoit-il achevé de prononcer ces mots, que Bébut lui donna deux coups de poignard, & l'étendit mort sur la place. Cependant Abbas n'eut pas plutôt vu la tête de son fils, qu'on lui présenta dans un bassin, que la nature, plus forte que sa cruauté, lui fit sentir toute l'horreur de ce crime. Il se livra à la plus vive douleur, fut pendant assez long-tems sans vouloir prendre de nourriture, & prit le deuil, qu'il porta pendant un an entier. De Rescht où s'étoit passée cette scène tragique, la cour étant allée à Casbin, Abbas fit inviter à un grand repas les grands dont la fidélité lui étoit suspecte, & les fit empoisonner en sa présence. Le courtisan Bébut avoit été récompensé par la dignité de Khan du meurtre de Séfi-Mirza ; mais, au voyage de Casbin, le roi lui commanda d'aller couper de sa propre main la tête à son fils, & de la lui apporter. Le Khan fut contraint d'obéir ;

d'obéir ; le Schah, le voyant arriver avec la tête de son fils, lui demanda comment il se trouvoit. « Hélas ! Sire, répondit » Bébut, je crois que je n'ai que faire de » le dire ; j'ai été contraint de tuer de ma » propre main mon fils unique, qui étoit » la chose du monde la plus chère pour » moi. Cette affliction me coûtera la vie. » Le roi lui répartit : « Va Bébut, recon- » nois maintenant quelle pouvoit être la » mienne, lorsque tu m'apportas la tête » de mon fils que je t'avois commandé de » tuer : mais, console-toi ; mon fils & le » tien ne sont plus, & considere que tu » as cela de commun avec le roi ton maî- » tre. » Peu de tems après, Bébut fut assassiné par ses esclaves.

Le génie d'Abbas embrassoit toutes les parties du gouvernement, & ne négligeoit pas même les plus petits détails. Ce prince, pour être mieux informé de ce qui se passoit, & se trouver à portée de s'entretenir avec les gens de tous les états, se promenoit très-souvent par la ville, tantôt déguisé, tantôt sans suite, & comme auroit fait un simple particulier.

Dans une de ses courses, il entra un jour chez un épicier ; &, comme il étoit tout plein du projet d'embellir Ispahan, il voulut engager ce marchand à y contribuer pour sa part, comme avoient fait

la plus grande partie des grands pour lui plaire. Il entra donc en conversation avec l'épicier. « Il y a long-tems, lui dit-» il, que je vous connois pour un homme » de bien, & pour un homme riche ; c'est » sans doute à cause de votre probité que » Dieu a permis que vos affaires réussissent » si heureusement. Je serois charmé qu'un » si vertueux vieillard m'adoptât pour son » fils. Aussi dès ce moment je veux vous » regarder comme mon pere, vos enfans » comme mes freres : faites-moi héritier » conjointement avec eux ; je ferai en-» sorte qu'ils n'y perdent point. Si pour-» tant cela vous faisoit quelque peine, je » me désisterai de mes prétentions, à con-» dition que de votre vivant vous ferez » bâtir quelqu'édifice pour la commodité » & l'embellissement de la ville. » L'épicier, sentant que ce dernier parti étoit le seul qui convînt aux vues du prince, fit bâtir un beau Caravanserai qui lui coûta trois mille tomans, monnoie idéale de Perse, qui répondoit, il y a quelque tems, à vingt écus, ce qui faisoit 180, 000 liv. argent de France. Le roi satisfait donna aux fils de ce marchand des marques particulieres de sa bonté. On lisoit sur les frontispices des portes de ce bâtiment quelques stances dans le goût du pays.

» Il ne faut essentiellement à un voya-

» geur que deux choses, une bonne bourse,
» une bonne épée. L'une fournit aux be-
» soins, l'autre garantit, ou venge des in-
» sultes.

» Ne marche que de nuit après ce que
» tu veux atteindre. Le soleil est un conte-
» nouvelles, la nuit est un guide discret. »

Abbas, une autre fois déguisé sous l'habit d'un simple particulier, ou plutôt d'un paysan, entra chez un boulanger & acheta un marc de pain, c'est-à-dire six livres de nos poids; de-là, il alla chez un rôtisseur, & demanda la même quantité de viande. Revenu dans son palais, il fit peser le tout en sa présence; le poids n'étoit ni à l'une ni à l'autre marchandise. Il en fit de grands reproches au gouverneur de la ville, fit ensuite préparer le supplice des marchands qui l'avoient trompé. On construisit un four au milieu de la place; on y plaça un feu avec une forte broche, & les malheureux y expierent la peine de leur faute dans des tourmens affreux. Une autre fois il fit attacher par le dos au crochet où l'on pendoit la viande, un boucher qui vendoit à faux poids.

Ayant appris qu'un juge d'Ispahan s'étoit laissé corrompre par argent, il le fit mettre sur un âne, le visage tourné vers la queue qui lui servoit de bride, & ayant fait garnir son habit de cérémonie des

tripes d'un mouton fraîchement tué, il le fit promener en cet état dans toutes les rues & tous les marchés de la ville.

Il y avoit à Iſpahan un grand maître d'artillerie logé dans un fort beau palais, mais il étoit ſi jaloux & ſi barbare, que le ſoir, prenant le frais ſur la terraſſe de ſa maiſon, dès qu'il appercevoit quelqu'un de vis-à-vis qui fixoit ſa vue ſur lui, il le tuoit auſſitôt d'un coup de fuſil, de peur que l'on n'apperçût ſes femmes ſe promener dans ſes jardins. Le roi, ſur les plaintes qu'il en avoit reçues, lui en avoit fait des reproches ſans que cela l'eût corrigé. Ayant tué quelque tems après un officier, dont la famille alla demander juſtice aux pieds du trône : « Que l'on » aille, s'écria le roi tout en colere, tuer » ce chien enragé, lui, ſes femmes, ſes » enfans, ſes domeſtiques, & qu'il ne » reſte perſonne de cette race maudite. » Cet ordre fut exécuté ſur le champ : on donna dans la ſuite ce palais aux Carmes, qui vinrent s'établir à Iſpahan.

L'uſage du tabac à fumer commençoit à s'établir ſous ſon règne, & il tâchoit de l'empêcher : entr'autres moyens qu'il mit en uſage, on rapporte celui-ci. Il feignit de vouloir offrir du tabac à pluſieurs grands ſeigneurs qui étoient avec lui ; mais au lieu du tabac c'étoit du crotin de cheval,

apprêté de maniere que l'œil pouvoit s'y méprendre. Lorsqu'ils eurent commencé à fumer : « Comment trouvez-vous ce ta-» bac, leur dit-il ? c'est un présent de mon » vizir d'Hamadan, qui, pour m'en faire » prendre, m'assure que c'est le meil-» leur que l'on puisse trouver. » Les courtisans, qui ne sont pas plus vrais ni moins flatteurs en Perse qu'ailleurs, assurerent que l'on n'en pouvoit pas trouver de plus exquis ; l'un d'eux même, pour faire davantage sa cour au prince, jura par la tête du roi, que ce tabac sentoit comme mille fleurs. Alors Abbas, les regardant tous avec indignation, s'écria : » Maudite soit la drogue dont on ne peut » discerner le goût d'avec celui de la fiente » de cheval. »

Dans une autre occasion, il fit mettre en piéces un homme qui enlevoit & débauchoit de jeunes garçons : il fit aussi enterrer toute vive une de ses maîtresses avec son amant, pour s'être livrée à un muletier.

[1620.]

Abbas porte la guerre en Géorgie. Voici quel en fut le sujet. Luarzab, roi de Cartuel en Géorgie, étoit encore jeune à la mort de son pere. Simon Méron ou Morad, son premier ministre, avoit toute

l'autorité. Ce Morad étoit d'une basse extraction, mais il avoit une fille si belle, qu'elle est devenue l'héroïne de plusieurs romans, & le sujet des plus jolies chansons persanes. Le roi en devint excessivement amoureux, & parvint à s'en faire aimer. Ils se voyoient le plus qu'ils pouvoient, & s'écrivoient quand ils ne pouvoient pas se voir. Morad, qui n'ignoroit pas ce commerce, (qu'il eût été dangereux de vouloir empêcher,) prit le tems que le Roi étoit avec sa fille, pour l'y aller surprendre. Employant alors tout ce que son âge, sa place, & la qualité de pere, peuvent donner d'assurance, il conjura le Roi de ne point déshonorer sa fille. « Si elle a le bonheur de plaire à » Votre Majesté, lui dit Morad, épousez- » la ; si elle n'est pas indigne du trône, » ne la rendez pas indigne de la vie. » Le roi fit serment de n'avoir jamais d'autre femme, & Morad la laissa vivre avec le prince, comme avec son mari. Cependant, soit que la passion de Luarzab s'affoiblît par la jouissance, ou qu'il fût satisfait d'un bonheur auquel le titre de Reine n'eût pas ajouté beaucoup, il est certain qu'il céda aux remontrances des Grands, & au refus que faisoient les dames du pays de regarder pour leur Souveraine une fille de si basse extraction, & que le

mariage ne se fit point. Cependant, comme les Géorgiens sont fort vindicatifs, & qu'il y avoit tout à craindre de la part d'un pere irrité, il résolut de s'en défaire par le poison. Averti à propos, Morad quitta la salle du festin au moment qu'on alloit lui présenter la coupe fatale : il entre dans l'écurie, prend un habit de palfrenier, selle un bon cheval, & s'enfuit à toute bride vers la Perse, où il alla se jetter aux pieds d'Abbas, qui le reçut fort bien.

Quoique l'ambition d'Abbas pour le déterminer à s'emparer de la Géorgie, n'eût pas besoin d'un autre aiguillon que la possibilité d'y réussir, cependant Morad prit encore une autre voie. Il lui parla de la sœur de Luarzab, comme de la plus belle personne du monde. En effet, sa beauté a été célébrée par les romanciers & les poëtes les plus galans de la Perse. Cet artifice réussit ; Abbas la fit demander en mariage. Luarzab donna d'abord des promesses vagues, & s'expliqua ensuite ouvertement par des refus, en disant qu'elle étoit promise à David, plus connu sous le nom de Taimuras-Khan, qui étoit né de Caket. Ce refus irrita beaucoup Abbas qui dissimula ; mais, bientôt après, il se proposa de marcher vers la Géorgie. Taimuras en effet épousa la

belle Darejan. Peu s'en fallut qu'en apprenant cette nouvelle, Abbas n'égorgeât de sa main les deux fils de ce prince, qui étoient en ôtage à sa cour. Les deux rois firent des préparatifs pour leur défense. Cependant pour calmer, s'il étoit possible, l'esprit de leur ennemi, Taïmuras engagea sa mere, veuve d'une grande piété, à marcher à sa rencontre; elle alla au-devant de lui, & employa les prieres & les larmes pour détourner les malheurs dont il menaçoit son fils. Abbas, au lieu de lui rien promettre, lui proposa de renoncer à la religion Chrétienne, & de l'épouser. Elle refusa : il la fit aussitôt mettre en prison. Il l'envoya depuis à Schiras, où elle souffrit le martyre pendant huit ans, & mourut sur des charbons ardens. Il fit ensuite jetter les restes de son corps à la voirie, qui furent recueillis par des Augustins, qui les envoyerent en secret à son fils Taïmuras.

Les premiers événemens de cette guerre ne furent point favorables au roi de Perse; car, par une marche adroite, Luarzab trouva moyen de l'enfermer: son armée y auroit infailliblement péri, si Morad n'avoit trouvé moyen de l'en tirer, en faisant faire un chemin au travers des bois. Luarzab ayant manqué son coup,

s'enfuit en Mingrélie. Par un lâche artifice, Abbas l'en tira, lui promettant de ne faire aucun mal à ſa perſonne, ni à ſon pays, s'il vouloit revenir. Peu de tems après, il le fit prendre & mener dans le Mazenderan, puis à Schiras; & comme dans la ſuite le grand-duc de Moſcovie paroiſſoit prendre un intérêt trop vif au ſort de ce malheureux prince, Abbas, qui ne vouloit ni le relâcher ni ſe brouiller avec le grand-duc, le fit empoiſonner, en faiſant courir le bruit qu'il s'étoit noyé.

Il continua enſuite la guerre contre Taïmuras, qui paſſa à Conſtantinople, pour ſolliciter du ſecours; il l'obtint, & fut rétabli dans ſon royaume. Obligé de fuir une ſeconde fois, il eut la douleur de voir toute la Géorgie reconnoître la loi du vainqueur, qui en tranſporta plus de quatre-vingt mille familles dans le Mazenderan, en Arménie, & dans d'autres parties de la Perſe. Ce ne fut qu'après la mort d'Abbas que ce prince put rentrer dans ſon pays, encore n'y fut-il pas long-tems heureux, puiſqu'il fut pris ſous le règne ſuivant, & amené à la cour, où il mourut.

[1622.]

Pluſieurs hiſtoriens placent les dernieres

guerres d'Abbas contre les Turcs, avant la conquête que fit ce monarque de l'isle d'Ormus sur les Portugais, & marquent cette expédition à l'année 1622. En admettant ici cette date, nous ne croyons pas pouvoir nous écarter de la chronologie de notre Histoire Ottomane, où, d'après un très-grand nombre d'historiens, nous fixons la prise de Bagdad à l'année 1624.

Les Anglois, naturellement jaloux de toutes les nations commerçantes, voyoient avec peine les Portugais maîtres du commerce du golphe Persique. Ils armerent plusieurs vaisseaux, & traiterent avec les Persans pour attaquer de concert les Portugais. On alla mettre le siége devant la ville d'Ormus, qui se défendit vigoureusement pendant près de trois mois; mais enfin les assiégés ne pouvant recevoir aucun secours du côté de la mer, où les Anglois avoient une flotte considérable, & l'armée Persane ne leur donnant aucun relâche du côté de la terre, ils furent contraints de capituler, & d'évacuer l'isle, où les Anglois s'établirent sur leurs débris.

[1624.]

Débarrassé de la guerre de Géorgie,

Abbas songeoit à se venger des Turcs, qui l'avoient traversé dans cette conquête, lorsque la fortune lui en présenta l'occasion favorable. Békir, lieutenant de Bagdad, mécontent du refus qu'on faisoit à la Porte de lui donner le gouvernement de cette importante place, vacant par la mort du gouverneur, écrivit au Sophi qu'il étoit prêt à lui livrer la ville. Abbas partit aussitôt avec son armée, pour en prendre possession; mais, lorsqu'il étoit en chemin, il reçut une lettre de Békir, par laquelle cet officier lui marquoit qu'il n'avoit que de la poudre & du plomb à son service. Le monarque fut tellement irrité de cet affront, qu'il jura de s'emparer de Bagdad, ou d'y périr avec toutes ses troupes. Il passa six mois à l'assiéger sans succès. A la fin, ayant fait jouer une mine qui renversa plusieurs toises de la muraille, il fit donner un assaut général, & se rendit maître de la place. Le gouverneur ayant été trouvé parmi les prisonniers, Abbas le fit coudre dans une peau de bœuf toute fraîche, & jetter en cet état auprès du grand chemin, où l'on eut soin de le nourrir jusqu'à ce que l'ardeur du soleil ayant fait retirer la peau, elle vint à s'étrécir de telle sorte que cet infortuné, resserré de toutes parts, mourut au milieu des plus vives douleurs.

[1625.]

Une fois maître de Bagdad, Abbas ne trouva plus d'obstacle à ses projets de conquête. Il prit Diarbek, Mosul, un grand nombre d'autres places, & soumit toute la province. La Médie & l'Assyrie eurent le même sort. Le Schah fit transporter les habitans de ces contrées aux extrémités de la Perse, & les peupla de colonies Persanes. Les Curdes, peuples du Curdistan, au nord du Diarbeck, & les Turcomans qui possédent la partie occidentale de l'Arménie, éprouverent aussi les armes de ce prince, & le reconnurent pour leur Souverain.

Outre l'armée qu'Abbas commandoit en personne dans cette partie de l'empire Ottoman, il en entretenoit en même tems, de différens côtés, trois autres aussi considérables, dont les succès furent encore très-funestes aux Turcs. La premiere, qu'il avoit envoyée dans la Syrie, aida plusieurs Pachas rebelles à secouer le joug de la Porte. Une autre, à laquelle il avoit fait passer l'Euphrate, s'empara de plusieurs places dans la Natolie, & s'avança jusqu'à Trébisonde, sur le rivage de la mer Noire. La troisieme, destinée à conquérir tout ce que le grand-seigneur possédoit en Arabie, ne fut pas la moins favorisée

de la fortune : elle prit, dans le golphe Persique, Bassora, qu'on nomme plus communément Basra, ville très-commerçante par sa situation au-dessous du confluent du Tigre & de l'Euphrate. Ensuite, poursuivant ses conquêtes vers l'Arabie heureuse, elle chassa les Turcs d'un grand nombre de villes, & de Médine même, célèbre par le tombeau de Mahomet.

[1626.]

Les Turcs avoient tellement à cœur la perte de Bagdad, qu'ils ne tarderent point à vouloir la reprendre. Ils vinrent l'assiéger cette année, après s'être rendus maîtres de Tauris. Mais ce fut là que se bornerent tous leurs efforts. Sans presque tirer l'épée, Abbas vint à bout de les lasser, de les dégoûter, de les détruire. L'argent qu'il sçut prodiguer à propos lui gagna leurs principaux officiers, & les chaleurs excessives qui survinrent, acheverent d'énerver le courage des troupes. Le Pacha, qui les commandoit, se vit contraint, par les désertions multipliées, de lever le siége, & de se retirer précipitamment.

[1628.]

Deux ans après, la Porte fit une nouvelle tentative, & mit sur pied jusqu'à

cinq cents mille hommes, destinés uniquement contre Bagdad. Abbas courut aussitôt s'enfermer dans cette place, & fit avancer à la rencontre des ennemis Karchukaï, son général, avec l'élite de ses troupes. Ce guerrier opposa d'abord aux forces prodigieuses des Ottomans les ruses, les stratagêmes, & toutes les ressources de l'expérience la plus consommée. Quand il crut les avoir assez long-tems harcelés, il leur présenta la bataille, & les mit en déroute. Il en fit un horrible carnage. Le Schah n'eut pas plutôt appris cette signalée victoire, qu'il sortit de Bagdad, pour aller au-devant de son général. Lorsqu'il fut près de lui, ce prince mit pied à terre, & lui dit en l'embrassant : « Mon cher » Aga, je viens par ton moyen d'obtenir » une si belle victoire, que je ne pou» vois pas la demander à Dieu plus grande. » Viens, mets-toi sur mon cheval, il » faut que je te serve de valet-de-pied. » Le général, surpris & confus, se jette aux pieds du monarque, le priant de le regarder comme son esclave, & de ne point l'exposer à la risée de tout le monde, en lui faisant un honneur qu'il ne méritoit pas. Abbas voulut être obéï. Karchukai monta donc sur le cheval du roi, qui le suivit à pied, sept pas seulement, avec

toute sa cour. Un prince qui sçait ainsi récompenser le mérite, est toujours sûr de vaincre & de régner avec gloire.

[1629.]

Le Schah tombe dangereusement malade, dans un voyage qu'il fit à Férabad, sur la fin de cette année. Sentant sa fin approcher, il nomma pour son successeur Sain-Mirza, son petit-fils, qu'il aimoit tendrement, & dont le pere avoit été mis à mort par son ordre. Il recommanda à quatre des principaux seigneurs de sa cour de le placer sur le trône dès qu'il seroit mort, en leur disant de lui faire prendre le nom de Séfi. Comme on lui représentoit que, suivant certaines prédictions, ce prince ne devoit guères régner que trois mois : « Qu'il régne tant qu'il pourra, » dit-il, mais que j'aie au moins la satisfaction de sçavoir en mourant qu'il » portera la couronne dont j'ai moi-» même privé le premier son pere. » Il finit ses jours sur la fin de la même année, à Férabad, ville du Mazenderan, qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer Caspienne, & le lieu de son royaume où il se plaisoit le plus.

Lorsque ce prince parvint à la couronne, les Turcs avoient conquis sur la Perse au moins cent cinquante lieues de

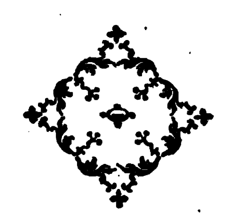
pays du sud au nord, & autant ou peut-être davantage de l'occident vers l'orient. Non-seulement Abbas rentra dans tous ces pays; il sçut porter encore fort loin la gloire de ses armes, & réunir à son empire un très-grand nombre de provinces. Nous avons vu les progrès rapides qu'il fit dans l'Asie-Mineure d'une part, & dans l'Arabie de l'autre : il n'aspiroit pas moins qu'à se rendre maître de la Mecque, comme il l'étoit devenu de Bassora & d'Ormus qu'il prit sur les Portugais. D'ailleurs, aussi grand politique qu'habile guerrier, il trouva le moyen d'éteindre en Perse toutes les petites puissances qui s'y étoient élevées depuis le régne du fondateur Ismaël; & si réellement il fit moins pour le bonheur des peuples, il fit plus pour l'autorité royale, en abaissant les grands, & en jettant les fondemens du despotisme le plus rigoureux.

La milice étoit composée de vieilles troupes, qui servoient bien leurs maîtres, mais qui leur étoient devenus redoutables. Les soldats étoient Mahométans & Courtches de nation : Abbas réforma tous ces corps, les uns après les autres, & leur substitua des Géorgiens & des Ibériens, qui, en qualité de Chrétiens, avoient le plus grand éloignement pour les Courtches.

ches. Il introduisit ensuite l'usage de confier les places à des esclaves, qui, loin de leur famille & de leur patrie, ne connoissoient que la volonté du maître qui les avoit élevés; &, quant au peuple, il l'affoiblit aussi très-considérablement, en transportant des villes entieres d'un côté du royaume à l'autre, où ces malheureux se trouvoient en quelque sorte expatriés: il y eut cependant quelques lieux où cela produisit un très-bon effet, en éxcitant l'émulation & toutes les ressources de l'industrie. On cite entr'autres le trait suivant. Il avoit amené à Ispahan une colonie d'Arméniens, qui étoient dans la plus grande misere; en y arrivant, leur activité & leur intelligence, ainsi que les secours qu'il leur procura, leur profiterent si bien, qu'au bout de trente ans, il y avoit entr'eux plus de soixante marchands, possédant chacun depuis cent mille écus jusqu'à deux millions de bien, tant en argent qu'en marchandises.

On peut regarder comme une suite de la sagesse de sa politique, le bannissement de plusieurs Indiens, qui faisoient l'usure avec une vexation criante; & l'établissement d'un pélerinage qui empêchât ses sujets de sortir l'argent du pays, en le portant à la Mecque. Il y

avoit à Méched, dans le Khoraſſan, une moſquée où l'on gardoit comme une relique un des pieds du chameau de Mahomet. Abbas y fit faire un bâtiment magnifique, enrichit de lames d'or le dôme & la porte, & enfin y alla lui-même en pélerinage. Tous les ſeigneurs l'y ſuivirent. On ne parla plus que des miracles qui s'opéroient en ce lieu; &, depuis ce tems, on y a porté toutes les offrandes qui paſſoient autrefois en Arabie.



SCHAH-SAFI, *ou* SÉFI I.

[1629.]

LE nom de ce prince étoit, comme on l'a dit, Saïn-Mirza; mais, conformément aux dernieres volontés de son aïeul, il prit celui de Séfi, qu'avoit porté son pere, & qui signifie *l'élu, le choisi.*

Schah-Séfi n'avoit pas été élevé à la cour, comme ç'avoit été de tout tems l'usage en Perse; Abbas l'avoit toujours retenu dans son harem ou sérail; & cette conduite a été imitée par ses successeurs, à l'égard des princes de la maison royale. Dès les commencemens de son règne, il se livra à son penchant pour la cruauté: on dit que son aïeul lui avoit laissé des mémoires secrets, par lesquels il lui indiquoit de se défaire des premieres têtes de l'Etat: il s'y conforma bien exactement; & son frere même, auquel il avoit d'abord fait crever les yeux, fut, par son ordre, précipité de dessus un rocher. Il fit aussi mourir une partie des seigneurs de la cour, comme nous le ferons voir ci-après. Au reste, ce penchant étoit encore fortifié par les excès du vin. Il lui avoit

été ordonné d'en boire, contre la défense de la loi, pour détruire l'effet de l'opium qu'on lui avoit fait prendre dans sa jeunesse; de la nécessité, il avoit passé à l'habitude, ensorte qu'il étoit souvent ivre.

La nouvelle de la mort d'Abbas le Grand, avoit fait reprendre courage aux Turcs. Sous la conduite de leur grand visir, ils prirent leur route par le Curdestan, province frontiere de la Turquie & de la Perse, & qui ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Mais, contre leur attente, ils trouverent les défilés des montagnes garnis de troupes, & les Curdes déterminés à leur refuser le passage. Comme il n'étoit pas possible de les forcer dans leurs postes, le général Ottoman prit le parti de ravager le plat pays. Il porta par-tout le fer & le feu, s'empara d'un grand nombre de villes, & de Betlis même, la Capitale, & subjugua toute la province. Ces ennemis abattus & détruits, d'autres prirent aussitôt leur place: c'étoient les Géorgiens & les Turcomans, peuples de l'Arménie occidentale. Après plusieurs combats, ils eurent le sort des Curdes, leurs voisins; & l'armée Ottomane, n'étant plus arrêtée dans sa marche, alla camper tranquillement sous les murs de Bagdad. Mais la saison se trouva trop avancée pour commencer un siége de

cette importance. Le visir ne songea qu'à passer l'hiver en Perse. Il occupa plusieurs postes à sa bienséance, établit des magasins en différens endroits, & mit à contribution une grande étendue de pays.

[1630.]

Cependant la cour de Perse enfantoit des horreurs : le nouveau Souverain, monstre altéré de sang, outrageoit la nature & l'humanité par les exécutions les plus atroces. A peine avoit-il pris possession du trône, qu'il s'étoit, pour ainsi dire, baigné dans le sang de ses proches. Son frere, comme nous l'avons dit, avoit été la premiere victime. Il fit aussi mourir Khodabendeh, & Iman-Kouli-Mirza, ses oncles, freres de Séfi-Mirza, qu'Abbas leur pere avoit confinés dans une forteresse, après leur avoir fait crever les yeux. Ensuite, continue Oléarius, il se défit d'Isa-Khan, son oncle, après avoir fait égorger ses fils à l'occasion suivante, Isa-Khan s'étoit mis si bien dans les bonnes graces du feu roi, que ce prince, voulant lui faire connoître l'estime qu'il faisoit de sa personne, lui avoit fait épouser sa fille, de laquelle il eut les trois fils dont nous venons de parler. Cette princesse étoit fort belle femme, & d'une humeur si agréable, que Schah-Séfi, son neveu, se plai-

ſoit beaucoup à ſa converſation. Se trouvant un jour avec le monarque, elle prit la liberté de le railler, & de lui dire qu'elle s'étonnoit de ce qu'étant jeune & vigoureux comme il étoit, & ayant tant de belles femmes à ſon commandement, il ne faiſoit point d'enfans, tandis qu'elle ſeule en avoit donné trois à ſon mari. Le roi lui répondit qu'il étoit jeune, & qu'ayant encore pluſieurs années à régner, il auroit le loiſir d'avoir des héritiers, qui pourroient lui ſuccéder à la couronne. Mais la princeſſe, voulant pouſſer la raillerie, repartit qu'une terre qui n'étoit pas bien labourée n'avoit garde de produire, & elle ajouta imprudemment : « Vous avez » beau faire, Sire, j'ai grand peur qu'a- » près votre mort les Perſans ne ſoient obli- » gés d'avoir recours à un de mes en- » fans. » Le roi ſe ſentit fort offenſé de cette raillerie piquante ; mais il eut aſſez de pouvoir ſur lui pour diſſimuler. Il ſe retira d'auprès de la princeſſe, ſans qu'elle s'apperçût de ſa colere. Le lendemain, le roi commanda que l'on conduisît les trois fils d'Iſa-Khan, dont l'aîné avoit vingt-deux ans, le ſecond quinze, & le troiſieme neuf, dans un jardin où il leur fit couper la tête. A l'heure du dîner, il fit mettre les trois têtes dans un de ces pots couverts, dont on ſe ſert en Perſe pour

porter le riz & la viande ſur la table ; & ayant fait venir la mere, il les en fit tirer, l'une après l'autre par le nez, & dit à la princeſſe : « Voilà les enfans d'une » femme qui ſe vantoit d'être ſi fertile. » Va, conſole-toi, tu es aſſez jeune pour » en avoir d'autres. » La princeſſe fut tellement ſurpriſe de cet horrible ſpectacle, qu'elle demeura toute interdite, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Mais, voyant dans les yeux du roi les commencemens d'une fureur qui la menaçoit d'une mort inévitable, elle ſe jetta à ſes pieds, & les baiſa, en lui diſant : « Tout eſt » bien fait ! Dieu donne au roi une lon- » gue & heureuſe vie ! » Cette complaiſance forcée lui ſauva la vie ; mais, dès qu'elle ſe fut retirée, Séfi envoya chercher Iſa-Khan, &, lui montrant les têtes de ſes trois fils, il lui demanda ce qu'il penſoit de ce beau ſpectacle. Iſa-Khan, qui connoiſſoit l'humeur de ce prince, étouffa dans ſon cœur l'affection paternelle, & répondit que, bien loin que cela lui déplût, au contraire, ſi le roi lui eût témoigné qu'il vouloit les têtes de ſes enfans, il les auroit lui-même apportées au premier commandement, & qu'il ne vouloit point d'enfans, s'ils n'étoient agréables au roi. Cette lâche & brutale flatterie fut le ſalut d'Iſa-Khan, du moins

pour ce jour-là. Mais Séfi, considérant qu'il ne pouvoit plus lui être fidèle, ni l'aimer après un pareil traitement, lui fit aussi couper la tête.

Les Turcs, au lieu d'ouvrir la campagne par le siége de Bagdad, le principal objet de leur expédition, avoient fait de nouveaux progrès dans la Perse. Mais le Sophi ayant fait faire le dégât dans tous les lieux de leur passage, ils se trouverent bientôt dans une disette extrême de vivres. Il fallut songer à retourner sur leurs pas; &, malgré l'habileté de leur général, ils eurent beaucoup à souffrir dans cette retraite de la part des Persans, qui ne cesserent de les harceler. Pour ne point perdre le fruit de leurs travaux, ils allerent mettre le siége devant Bagdad, & le pousserent avec la derniere vigueur; mais la valeur Persane triompha de tous leurs efforts. Ils abandonnerent leur entreprise, pour aller prendre des quartiers d'hiver aux environs de Mosul.

Ce mauvais succès dégoûta tellement les Turcs de la guerre de Perse, qu'ils ne firent presque rien les années suivantes, pendant lesquelles les Persans, au contraire, reprirent un grand nombre de places, entr'autres, Mosul, Merdin, Erivan, & Van dans la grande Arménie.

[1632.]

Oléarius, sçavant & judicieux voyageur, qui place en cette année la levée du siége de Bagdad, rapporte au même tems plusieurs traits de barbarie & de férocité du sanguinaire Schah-Séfi. L'armée Persane étoit campée aux environs de Hamadan, l'ancienne Ecbatane. Là, plusieurs grands seigneurs de la cour, faisant réflexion sur les cruautés dont le Schah venoit de signaler les premieres années de son règne, dirent entr'eux que, puisqu'à son âge il avoit versé tant de sang illustre, il ne manqueroit pas avec le tems d'exterminer toute la noblesse du royaume. Zeinel-Khan, un des plus considérables, qui étoit présent à cet entretien, alla sur le champ trouver le roi, & lui fit un récit fidèle de ce qu'il avoit entendu, lui conseillant de se défaire de ceux qui avoient le plus de crédit parmi eux, s'il vouloit affermir son trône, & mettre sa vie en sûreté. Séfi lui répondit : « Ton conseil est si bon, que je vais » le suivre dès-à-présent, & je commen- » cerai par toi; car tu es celui qui as le » plus d'âge & le plus d'autorité parmi » eux, & qui es de la conspiration. En » quoi je suivrai l'exemple du roi, mon » aïeul, dont le règne ne fut heureux &

» aſſuré, que depuis qu'il eut fait exécu-
» ter celui qui avoit la même charge de
» Kurchi-Bachi, (chef de dix mille ar-
» chers,) que tu exerces actuellement. »
Zeinel-Khan lui répondit que cela ne lui ſeroit pas bien difficile ; que, pour ce qui étoit de lui, ayant atteint l'âge le plus avancé de la vie de l'homme, il ſe ſouçioit peu de prolonger ſa vie de quelques jours ; mais que peut-être le roi auroit un jour regret d'avoir fait mourir avec tant de précipitation un de ſes plus fidèles ſerviteurs, quand il refléchiroit ſur l'importance de l'avis qu'il venoit de lui donner, & ſur le zèle qu'il avoit pour ſon ſervice. Cette réponſe fit différer l'exécution de la réſolution qu'avoit priſe le roi de le faire mourir. Séfi ſe rendit auſſitôt à l'appartement de la princeſſe ſa mere, qui l'avoit ſuivi dans cette expédition avec les autres dames du ſérail, ſuivant l'ancienne coutume de Perſe. Il lui fit part de l'avis qu'il avoit reçu. Le lendemain matin, la princeſſe fit venir Zeinel-Khan à la porte de ſa tente, pour apprendre de ſa bouche toutes les circonſtances de cette conſpiration. Mais, dès que le roi ſçut que Zeinel-Khan parloit à ſa mere, il fut tranſporté d'une telle rage, qu'il l'alla tuer de ſa propre main, en préſence de la princeſſe.

Pendant le même voyage, le Schah étant campé près de Tauris, il arriva que le grand-maître, nommé Ugurlu-Khan, se trouva de jour pour la garde auprès du roi, à laquelle tous les Khans sont obligés de se trouver en personne, lorsque le monarque est en campagne. Son malheur voulut qu'il allât souper chez Talub-Khan, chancelier du royaume, qui avoit aussi convié le Dawatter, c'est-à-dire le secrétaire du cabinet, nommé Hassan-Beg, avec un certain poëte. Vers la fin du soupé, le Kichiji-Bachi, c'est-à-dire le capitaine des gardes, nommé Mortuza-Kouli-Khan, vint avertir Ugurlu que l'heure l'appeloit à la tente du roi. Mais le chancelier, qui ne vouloit pas encore congédier ses hôtes, renvoya le Kichiji-Bachi, & lui dit que la personne d'Ugurlu-Khan n'étoit pas fort nécessaire auprès du roi, qui, n'étant qu'un enfant, ne s'appercevroit point de l'absence de ce seigneur. Le capitaine ne laissa pas de continuer ses instances, & de presser le grand-maître de venir faire sa charge, en disant qu'il seroit obligé de s'en plaindre au roi. Le chancelier, piqué de ce discours, commanda à ses gens de mettre Mortuza-Kouli-Khan hors de sa tente par les épaules; ce qu'ils firent, mais avec tant de violence qu'il fut blessé au visage. Il alla tout en sang

ſe préſenter au roi, & lui raconta ce qui s'étoit paſſé chez le chancelier. Séfi lui commanda de n'en rien dire. Mais, le lendemain, le chancelier ſe trouvant à dîner chez le roi, & étant aſſis à ſa place ordinaire, le roi le fit approcher & lui dit : « Quelle punition mérite celui qui, » mangeant le pain de ſon maître, & vi- » vant de ſa ſeule grace & liberté, perd » le reſpect qu'il lui doit & le mépriſe ? » Le chancelier répondit : « Il mérite la » mort. » Le roi lui repartit : « Tu as » toi-même prononcé ta ſentence. C'eſt » toi qui, ne vivant que de mes bien- » faits, & qui mangeant à ma table, as » eu l'audace de me traiter d'enfant dans » le diſcours que tu tins hier à Mortuza- » Kouli-Khan. » Le chancelier voulut ſe juſtifier ; mais Séfi ne lui en donna pas le tems, & lui fendit le ventre d'un coup de cimeterre. Le chancelier ne fit autre choſe en tombant à terre que s'écrier : » Ah ! *Padiſchah Aimain*, Seigneur, je » me meurs. » En même tems le roi commanda à ſes Rika, qui ſont des gardes armés de haches, & qui font ſouvent le métier de bourreaux, de hâcher ſa tête en petits morceaux. Un des pages du prince ayant horreur de cette cruauté, détourna la vue ; Séfi, qui le remarqua, lui dit : » Puiſque tu as la vue ſi tendre, elle t'eſt

» inutile ; » & sur le champ il lui fit crever les yeux.

L'exécution de Talub-Khan fut bientôt suivie de celle d'Ugurlu-Khan, dont le roi chargea Ali-Kouli-Khan, Divan-Beg ou président du conseil, de lui apporter la tête. Ugurlu sortoit du bain, & alloit reprendre ses habits, lorsqu'il vit entrer Ali-Kouli-Khan suivi de deux valets. Surpris de sa visite, quoiqu'ils fussent amis, il lui dit : « Hélas ! cher ami, sans » doute que tu ne m'apportes pas de bon» nes nouvelles. » Ali-Kouli-Khan répondit : « Tu as raison, mon frere, le roi » m'a commandé de lui apporter ta tête ; » c'est à quoi il faut te résoudre. » En prononçant ces paroles, il se saisit de lui, lui coupa la tête, fit un trou à la joue, y passa le doigt, & la porta ainsi à Séfi. Ce prince, la voyant, la toucha d'une baguette & dit : « Il faut avouer que tu étois » un vaillant homme ; je suis fâché de te » voir en cet état ; mais tu l'as voulu : » c'est dommage, à cause de ta belle barbe. » Ce qu'il disoit parce que les moustaches étoient si longues, qu'après avoir fait le tour du cou, elle pouvoient encore venir se joindre sur la bouche, ce qui est un grand ornement en Perse. Mortuza-Kouli-Khan eut la charge d'Ugurlu-Khan, Hassan-Beg, qui avoit aussi été du

festin du chancelier, reçut le même traitement. Mais le poëte fut le plus malheureux. Ayant été faussement accusé d'avoir mis cette cruelle exécution en vers, & de les avoir chantés au méidan ou marché, il fut conduit dans ce même lieu; & là on lui coupa le nez, les oreilles, la langue, les pieds & les mains, dont il mourut peu de jours après. A quelque tems de-là, le roi fit venir les fils de ces seigneurs, & leur dit: « J'ai fait tuer vos » peres; qu'en dites-vous? » Le fils d'Ugurlu-Khan répondit avec résolution: » Quel pere? je n'ai point d'autre pere » que le roi. » Cette réponse dénaturée le rétablit dans la possession des biens du mort, qui devoient être confisqués au profit du roi. Mais le fils du chancelier fut réduit à la derniere misere, pour avoir eu plus du sentiment de la mort de son pere, que de complaisance pour le souverain.

Nous avons dit que Séfi s'enivroit souvent. Revenant un jour au palais, un peu pris de vin, il commanda que l'on fît venir la Sultane-Reine. Sçachant qu'il avoit bu, elle différa; le roi s'endormit. Réveillé quelques instans après, il la redemanda de nouveau. On alla le lui dire, elle vint. En entrant dans la chambre, elle vit qu'il s'étoit encore rendormi; elle

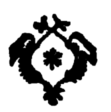
se plaça derriere un rideau, dans une espece d'armoire où l'on serroit des coussins. Le roi, s'étant alors réveillé, demanda en colere, pourquoi la reine ne se rendoit pas à ses ordres? Sa mere, qui haïssoit cette princesse, lui montra sur le champ l'endroit où elle s'étoit retirée. Furieux, il y courut, &, sans lui laisser le tems de sortir, il lui porta cinq ou six coups de poignard, dont elle tomba morte à l'instant. Il se rendormit cependant avec une sorte de tranquillité que l'on ne peut attribuer qu'à la force de son ivresse. Le lendemain, il fut très-affligé en apprenant ses fureurs de la veille, & crut les réparer, en faisant publier par tout son royaume une défense expresse de ne point boire de vin. On a remarqué qu'en Perse, les ordres du roi sont ordinairement plus exactement suivis, que les obligations de la loi & de la religion. Aussi cette défense fut-elle exécutée à la rigueur pendant un an, excepté cependant chez les étrangers, comme Anglois, Hollandois & les Capucins; mais cela ne dura guères qu'un an, apparemment parce que le roi, emporté par une passion qui le dominoit, se relâcha lui-même de sa sévérité à cet égard, & recommença à boire de nou-

veau. Aussi sa mort, arrivée en 1642, fut-elle attribuée à un excès de cette liqueur.

[1638.]

Après plusieurs campagnes en Perse, infructueuses ou fatales pour les Turcs, Amurat IV, leur sultan, les conduisit lui-même sous les murs de Bagdad, résolu d'emporter cette place ou de s'ensevelir sous ses ruines. Il fit battre les murailles avec deux cents canons, tandis que cent mille travailleurs creusoient les tranchées & construisoient les machines de guerre. Le Khan, qui soutenoit le siége, étoit originaire d'Arménie, & se nommoit Séfi-Kouli-Khan. Il y avoit long-tems qu'il commandoit dans la ville, & l'avoit même déja défendue deux fois contre l'armée du Turc, qui ne l'avoit pu prendre. Mais le roi de Perse, ayant envoyé un de ses favoris pour commander en sa place, & étant entré dans la ville peu de tems avant que le canon eût fait brèche, le vieux Khan, qui se vit dépossédé par les patentes du nouveau venu, aima mieux mourir que de survivre à l'affront qu'on lui vouloit faire. Il fit venir, en présence de ses officiers & de sa milice, sa femme & son fils; &, prenant trois coupes pleines de poison, il dit à sa femme que, si elle l'avoit jamais aimé, elle lui en donnât

nât des marques en mourant généreusement avec lui. Il fit la même exhortation à son fils, & en même tems ils avalerent chacun une coupe de poison ; ce qui fut suivi d'une prompte mort. Les soldats, qui aimoient ce gouverneur, ayant vu un si funeste spectacle, & sçachant que le grand-seigneur se préparoit à donner un assaut général par la brèche, qui étoit fort avancée, ne voulurent point obéir à leur nouveau Khan, & se porterent aussitôt à la révolte. Ils traiterent avec le Turc, à condition qu'ils sortiroient avec armes & bagage. Mais on ne leur tint pas parole ; car, dès que les Turcs furent dans la ville, les Pachas remontrerent au grand-seigneur que, pour affoiblir le roi de Perse son ennemi, il falloit passer au fil de l'épée tous les soldats qui étoient dans Bagdad ; ce qui fut exécuté, & il y en eut bien vingt-deux mille de tués. Il y avoit vingt-six ans que Schah-Abbas s'étoit emparé de cette ville sur les Turcs, qui l'ont toujours possédée depuis ce tems.





SCHAH-ABBAS II.

[1642.]

CE prince, fils unique de Schah-Séfi, avoit été regardé, pendant longtems, comme hors d'état de succéder à son pere, qui avoit ordonné, pour un sujet que l'on ignore, de lui passer un fer rouge sur les yeux, ensorte qu'on le croyoit aveugle : mais, comme l'eunuque n'avoit passé qu'un morceau de fer tout froid, il fit croire à Schah-Séfi, qui se reprochoit cette cruauté au lit de la mort, qu'il avoit le secret de faire revivre une vue éteinte. Le pere, enchanté de cette nouvelle, en vécut, dit-on, un jour de plus.

Abbas n'avoit que treize ans lorsqu'il monta sur le trône ; c'est pourquoi il se reposa d'abord du soin du gouvernement sur sa mere, & sur l'Athémadoulet, vieillard fort exercé aux affaires. Nous allons rapporter cet événement, disant deux mots de l'élévation de ce ministre, en avertissant que Chardin & Tavernier sont nos deux guides dans l'histoire de ces règnes.

Ce vieux ministre avoit nom Saroutaki. Il étoit fils d'un boulanger de Tauris. Son

pere n'ayant pas le moyen de lui donner un autre état que le sien, il se fit soldat; &, lié avec des débauchés, il y contracta des goûts horribles, qui lui devinrent tout-à-la-fois funestes, & contribuérent cependant à son élévation. Il avoit été tiré des troupes par un officier, qui en fit son secrétaire; mais, ayant outragé un jeune garçon, le roi permit aux parens d'en prendre une vengeance relative au crime. Ils coururent aussitôt au logis de Saroutaki, se jetterent sur lui, & porterent en effet la vengeance aussi loin qu'elle pouvoit aller. L'officier, touché de son malheur, en prit occasion de parler de son mérite au roi, qui l'attacha au service de l'état, dont il s'acquitta si bien que tout le monde convenoit en effet qu'il n'y avoit jamais eu d'homme plus propre aux grandes affaires, & plus capable de pénétrer dans toutes les routes de l'administration. Il fut le Richelieu de la Perse; & il répondit si bien aux bontés du roi, qu'après avoir été successivement contrôleur du vizir de Mazenderan, & depuis vizir de cette même province, ensuite gouverneur de Guilan, & surintendant des domaines du roi, il fut fait enfin premier ministre, ou Athémadoulet. Ceci arriva sous le règne de Schah-Séfi.

Il continua d'exercer cette charge sous

Abbas II, avec le même zèle & la même intégrité. Il étoit fortement soutenu par la reine-mere. Tous les gens en place, depuis les plus grands seigneurs, qui avoient projetté de profiter de la foiblesse de la minorité du roi, pour élever ou assurer leur fortune, s'éleverent & se liguerent contre lui. Le roi, jeune encore, voulant se concilier les esprits, quoique satisfait de la conduite de son ministre, affectoit souvent de la désapprouver en public. Ses envieux en prenoient avantage pour lui nuire; grossissant aux yeux du roi, jusqu'à l'apparence des fautes. Trompé par tant de faux rapports, le roi ne put s'empêcher de convenir que ce ministre lui manquoit souvent de respect, & il ajouta, il faut y pourvoir. Janikhan, l'un des plus attachés à la perte de l'Athémadoulet, prenant, ou feignant de prendre ces paroles pour un ordre exprès, courut aussitôt, accompagné de plusieurs autres seigneurs, chez leur ennemi commun. Ils le trouverent encore en habit de nuit. Il les pria de s'asseoir, leur demandant la permission de s'habiller: « Nous ne sommes pas venus ici pour » nous asseoir, lui repartit Janikhan furieux, mais pour te couper cette vieille » méchante tête qui a rempli la Perse » de malheurs, & fait périr tant de grands

» seigneurs, infiniment plus gens de bien » que toi. » Dans l'instant, on le perça de plusieurs coups de poignards. Comme il n'étoit pas encore mort, & qu'il leur disoit d'une voix basse & mourante : » Que vous ai-je fait, mes princes, & de » quels coups accablez-vous ma vieil» lesse ? » Alors, on lui coupa la tête. On la porta aussitôt au roi, qui, tout effrayé de la hardiesse de cette entreprise, dissimula pourtant son ressentiment. La reine-mere, moins politique, se déclara hautement contre les assassins, qui formoient déja un complot contre sa vie, lorsque le roi se présenta, cinq jours après, dans la salle où étoient les grands, accompagnés des gardes & des eunuques, qui avoient reçu ses ordres. Il avoit sa robe rouge, habit qu'il prend quand il doit faire mettre quelqu'un à mort. Il s'adressa donc à Janikhan : « De quelle au» dace, lui dit-il, avez vous osé attenter » à la vie de mon ministre ? » Janikhan alloit répondre ; mais aussitôt le roi sortit, & les gardes se jetterent sur lui, & sur tous ceux qui avoient eu part à la mort de l'Athémadoulet : leurs corps furent exposés ; & cet acte de fermeté établit l'autorité du roi pour toute la suite de son règne.

La coutume étoit depuis long-tems introduite en Perse, de priver de la vue

tous les princes de la maison royale, qui auroient pu avoir quelque droit au trône; & cela se faisoit par le moyen d'un fer chaud, qu'on leur passoit devant les yeux. Cet usage changea sous le règne d'Abbas II, pour lui en substituer un plus cruel, qui fut de les arracher. Voici quelle en fut l'occasion.

Les freres de ce prince étant allé voir sa tante & ses cousins, dont le palais étoit auprès du logement des Hollandois, il leur prit envie d'aller se divertir chez ces étrangers. Il y avoit parmi eux plusieurs autres princes aveugles: on remarqua qu'ils appercevoient la lumiere des flambeaux; & le frere du roi convint que quelquefois il y voyoit assez pour aller sans bâton. Un des espions de la cour se trouvoit alors présent; il rapporta ce propos. » Comment, dit le roi, ces aveugles se » vantent d'y voir! J'y mettrai bon or» dre. » Aussitôt il envoya ordre de leur crever les yeux. Voici comment se pratique depuis cette cruelle exécution.

Comme il n'y a point de bourreau en titre d'office, le roi en donne l'ordre au premier venu. Celui qui en est chargé va à la porte du sérail, où l'on éleve les jeunes princes, & dit, qu'il lui vient parler pour son bien, de la part du roi. L'ordre porté dans le sérail, y excite des pleurs

& des lamentations. Cependant on laisse porter l'enfant. Les eunuques l'amenent au messager, qui s'en saisit, l'étend le long de ses genoux, le visage tourné en haut, en lui serrant la tête du bras gauche; d'une main il lui ouvre la paupiere, & de l'autre, avec la pointe de son poignard, il lui tire les prunelles sans les endommager. Il rend l'enfant que l'on panse dans le sérail, & va porter les prunelles au roi dans son mouchoir. Ces princes sont obligés d'avoir toute la vie un bandeau sur le front. C'est ainsi que les princes ombrageux se délivrent des craintes que leur donneroient des contendans au trône, qui, avec autant de droit qu'eux par la naissance, en seroient plus dignes par leurs vertus; car il est bon d'observer qu'il suffit d'appartenir à la famille royale par les branches masculines ou féminines, pour avoir droit de régner; & cela, parce que Mahomet ayant perdu ses enfans mâles en bas âge, il ne lui restoit que Fatime ou Fatmé, qui porta tous ses droits à Ali son époux, qui est reconnu en Perse pour le véritable calife, ou successeur du prophète.

Une autre fois, Abbas fit entourer de bois dans une cheminée une fille de son sérail, qui avoit prétexté une incommodité pour n'être pas obligée de passer la nuit avec lui. Cette crainte étoit fondée sur ce que

les filles qui ont eu, ou qui ont des enfans du roi, ſont condamnées à reſter dans le ſérail toute leur vie ; au lieu que de tems en tems on fait un choix dans les autres, pour les faire épouſer à des officiers de conſidération.

Un jour qu'il étoit pris de vin, il entra dans ſon harem, & commanda à trois de ſes femmes d'en boire auſſi ; elles s'excuſerent ſur ce qu'elles devoient aller en pélerinage. Il réitéra ſes ordres ; elles perſiſterent dans leur refus : auſſitôt il les fit lier toutes enſemble, & brûler toutes vives.

Une autre fois, ſe trouvant encore dans le même état, il ordonna au chef des eunuques de brûler de même une de ſes femmes, qui avoit également refuſé de boire du vin. Pendant qu'on alloit procéder à l'éxécution de cet ordre barbare, il s'endormit : alors la dame fit tant auprès de l'eunuque, que, touché de ſes larmes, & vaincu par ſes prieres, il conſentit à différer le ſupplice. Le roi, l'ayant appris à ſon réveil, parut charmé de la conſervation de cette femme qu'il aimoit beaucoup ; mais il fit brûler le chef des eunuques, pour avoir oſé ne pas exécuter ſes ordres.

Un jour qu'il demandoit du tabac à un de ſes pages, celui-ci courut promptement vers celui qui avoit le ſoin de remplir la pipe du roi. Comme le jeune homme

se plaignoit d'attendre, & le pressoit de se hâter, l'autre lui dit : « Va-t-en au dia- » ble, ou ayes patience. » Le roi qui s'étoit approché, ayant entendu ce mauvais propos, lui fit couper la langue.

Ses cruautés étoient quelquefois des actes de justice, comme dans l'exemple suivant. Le Nazar, ou grand-maître de sa maison, exerçoit depuis long-tems les plus violens brigandages. Il vendoit les charges, ne faisoit réussir les affaires qu'à force d'argent, & vexoit le peuple autant qu'il étoit en son pouvoir. Personne n'osoit former de plaintes, parce qu'il jouissoit du plus grand crédit. Cependant deux eunuques ayant pris sur eux d'en parler au roi, dès le lendemain, le roi trouvant le Nazar à la porte du palais, commanda qu'on l'y retînt trois jours & trois nuits, la tête nue. Il lui fit ensuite mettre les fers aux pieds & aux mains, & le condamna à une prison perpétuelle; mais ce malheureux mourut au bout de huit jours, de honte & de regret. Tavernier, qui rapporte ce trait, ajoute plaisamment; « &, s'il fût » mort dix ans plutôt, il m'en auroit bien » mieux valu dans les affaires que j'ai trai- » tées avec le roi par son moyen. » Par où l'on voit combien il regrettoit d'avoir été une des victimes de cet avide exacteur.

Un gouverneur qui s'étoit comporté

pendant assez long-tems avec la plus grande intégrité, lorsqu'il fut pourvu d'un gouvernement fort avantageux, se laissa aller aux vices reprochés à beaucoup d'autres. Il étoit dur envers le peuple, avide d'argent, & vendant les places & la justice. On n'entendoit que des plaintes sur son compte, & sa mauvaise conduite n'étoit ignorée de personne. Il se nommoit Jafer-Khan. Shah-Séfi l'aimoit beaucoup: aussi tous ceux qui approchoient le roi, pour lui faire leur cour, n'avoient garde d'en dire du mal. Cependant le roi, qui étoit bien informé de ce qui se passoit, ayant un jour demandé à un musicien & à un officier qui étoient présens à l'un de ses repas, ce qu'ils pensoient de la conduite de Jafer-Khan, & ceux-ci lui en ayant dit toute sorte de bien, il commanda que l'on arrachât deux dents au musicien, & qu'on les plantât dans la tête de l'officier, en disant aux seigneurs: « Que pensez-vous » de deux flatteurs qui disent tout le con» traire de ce qu'ils pensent? » Jafer-Khan fut envoyé en exil, mais il fut rétabli peu après.

A quelque tems de-là, Jafer-Khan étant rentré en grace, le roi fit appeller quelques-uns des grands de sa cour pour boire avec eux, auxquels il joignit cinq ouvriers François qui étoient à son service: un orfé-

vre, nommé Sain, deux horlogers, Lagis & Varin, & deux arquebusiers, Marais & Bernard. Les esprits étoient déja un peu échauffés par le vin, lorsque le roi tira de son doigt un rubis que Tavernier lui avoit vendu cent tomans, & une autre bague treize ou quatorze fois plus chere. Il les donna à Jafer-Khan, avec lequel il parla bas quelque tems. Le Nazar, qui crut entendre quelque chose de la conversation, dit au roi, qu'avec quatre mille chevaux il viendroit bientôt à bout de toute cette canaille. Le roi fâché d'avoir été entendu, lui commanda de se taire, & d'aller dormir. Des cinq François, trois s'étoient déja retirés pour en faire autant. Marais, l'un des deux arquebusiers, soupçonnant qu'il étoit question de guerre contre les Uzbecs, eut aussi la hardiesse de dire au roi que, si l'on vouloit faire un général, il n'y en avoit pas de plus capable que Jafer-Khan. Le roi lui imposa silence; il se tut, mais pas pour long-tems. Il avoit tout-à-la-fois l'indiscrétion d'un François, & la déraison d'un ivrogne. Peu après, il recommença donc à s'étendre sur l'éloge de Jafer-Khan; mais il ne continua pas long-tems. Le roi, irrité de sa hardiesse, ordonna qu'on le dépouillât, qu'on le traînât par les pieds hors de la salle, & qu'on lui ouvrît le ventre. Aussitôt Marais fut saisi par un officier, qui

aimant les François, & sçachant que le roi les aimoit aussi, & même celui-là plus que les autres, exécuta très-lentement l'ordre dont il étoit chargé. Il avoit quelque espérance que le roi feroit grace, parce qu'ordinairement lorsque les rois de Perse donnent des ordres qui vont à la mort, ils se retirent sur le champ, au lieu qu'Abbas étoit resté. Il ôta donc, selon la coutume, la toque & les habits de Marais ; puis, le tirant par les pieds, il s'approcha le plus près qu'il put du roi, qui, touché de son état, & n'ayant peut-être voulu que lui faire peur, ordonna qu'on lui rendît ses habits ; &, peu après, il lui dit de se retirer. Le roi continua de boire jusqu'au jour ; &, Bernard seul d'entre les François, ne le quitta point qu'il ne se fût retiré.

Abbas, comme on voit, étoit fort affable aux Francs ou Européens. Il invita plusieurs fois Tavernier à venir au palais. Au mois de Janvier 1665, on l'envoya chercher un matin pour aller à la cour, où il trouva le P. Raphaël, superieur des Capucins, avec le Nazar, & deux Hollandois. Sa Majesté, dit ce célèbre voyageur, de qui nous empruntons ce récit, étoit hors du harem, c'est-à-dire de l'appartement des femmes, & donnoit audience à un de ses Khans, qu'il envoyoit au-devant d'un ambassadeur du grand Mogol. Cette am-

baſſade étoit conſidérable, parce que c'étoit la premiere qui venoit des Indes depuis que le prince qui régnoit alors étoit parvenu à la couronne. Cependant le P. Raphaël s'entretint des mathématiques avec quelques officiers qui étoient préſens; & quand le Nazar jugea que le roi étoit en état d'être vu, il prit Tavernier avec le Pere & les deux Hollandois, & les mena près de la ſalle où étoit Sa Majeſté. Il leur ordonna de l'attendre, & alla voir quand il ſeroit tems de les faire entrer. Etant revenu un quart-d'heure après, il les fit monter quatre marches pour entrer dans la ſalle où le roi étoit aſſis ſur une petite eſtrade d'un demi-pied de haut, ſur laquelle il y avoit deux matelas couverts d'un riche tapis. Il étoit appuyé contre un gros couſſin de quatre pieds de long, & il avoit devant lui huit ou dix plats de fruits & de confitures. Le Nazar ayant fait avancer notre voyageur, lui fit ſaluer Sa Majeſté le premier; & les autres enſuite lui firent la révérence, après quoi on les fit aſſeoir environ à dix ou douze pas du roi. Il y avoit devant lui deux bouteilles à long cól de cryſtal de Veniſe, rond & goudronné, pleines de vin de Schiras, avec une taſſe d'or, & à côté une eſpece de cuvette d'or, pleine de même vin, avec une grande cuillere qui tenoit bien une bonne cho-

pine de Paris. Les bouteilles étoient pour verser à boire au roi, & le vin de la cuvette étoit pour ceux qu'il vouloit faire boire en sa présence. Dès que les Francs furent entrés, le roi, s'adressant d'abord au P. Raphaël: *Raphaël, bia, bia*, lui dit-il; c'est-à-dire Raphaël, viens ici, viens ici. Aussitôt le Pere se leva; &, allant auprès du roi où il se mit à genoux: « Raphaël, » continua le roi, si tu veux boire du vin, » demeure ici, sinon retire-toi. » Le Pere, quoiqu'il ne bût pas ordinairement du vin, répondit que, puisque le roi lui faisoit un si grand honneur, il étoit content de boire un peu de vin; & sa réponse étant agréable au roi, il lui dit en riant: » Voilà qui est bien; va t'asseoir. » Ensuite il commanda à l'un des deux jeunes Hollandois, nommé Casembroot, de verser à boire; ce qu'il fit en tremblant, n'étant pas accoutumé de boire avec des rois. Il avoit mis son chapeau sur le tapis; le roi lui ordonna de le remettre sur sa tête, parce qu'il est mal-honnête en Perse d'avoir la tête nue. Il versa donc à boire à chacun du vin de la cuvette dans la cuillere d'or, qu'il tenoit pleine par ordre du roi; ensuite il alla reprendre sa place. Comme il y a toujours auprès du roi quelques jeunes seigneurs pour le servir, il ordonna à l'un d'eux de prendre la cuvette & la cuillere,

de s'aller mettre auprès des Francs, & de leur verser à boire, ce qu'il fit aussitôt. Mais si cela eût continué, ils n'auroient pu tenir long-tems; & dans la suite on leur donna à boire dans des tasses d'or. Les Persans ne mangent point de viande qu'au dernier repas, qui se fait sur les quatre ou cinq heures du soir. Le roi, sçachant bien que les Francs n'aiment pas à boire sans manger quelque chose de solide, ordonna au Nazar de faire apporter quelques viandes cuites. On étendit devant eux, suivant la coutume, un grand sofra de brocard d'or, qui sert de nape, & sur le sofra un cuir de même longueur & largeur. Puis on étendit sur le cuir une sorte de pain qui étoit aussi de la longueur du sofra; car si le sofra avoit dix aunes de long, comme cela arrive souvent, le pain auroit la même longueur. Ce pain n'est guères plus épais qu'une feuille de papier, & on le plie comme nous plions une serviette. Il se fait avec le rouleau, & on le cuit sur des platines de cuivre étamé. Ce n'est point qu'on mange ce pain-là; mais, comme on ne sert point d'assiette en Perse, il tient lieu de nappe pour serrer tout ce qui tombe des plats, & ce qui reste de viandes devant chacun, & on enveloppe le tout dans le cuir, pour être donné aux pauvres. On couvre ensuite

tout le bord du sofra d'un autre pain excellent, qui est environ de deux pieds de long & d'un pied de large; &, dit notre voyageur, on n'en peut guères manger de meilleur au monde. La nappe étant mise de la sorte à la mode du pays, on servit quantité de viandes rôties & bouillies, & de grandes truites saumonées, que la mer Caspienne fournit en abondance. On apporta alors au roi deux grandes caisses, l'une de limons, qui viennent de Mazenderan, l'autre de grenades, qui viennent de Schiras; &, après que l'on en eut rempli deux à trois bassins, le roi fit signe qu'on portât aux convives quelques-uns de ces beaux fruits.

Après ce déjeuné, le roi mit Tavernier sur ses voyages aux Indes; &, ayant fait apporter un porte-feuille, en tira plusieurs portraits en miniature, qui représentoient le grand Mogol & ses fils, & quelques Rajahs & officiers de sa cour, que Tavernier reconnut. Il y avoit aussi quelques portraits de femmes, qui firent tomber la conversation sur la beauté des femmes. Entr'autres choses sur cet article, Tavernier dit au roi que dans son empire on faisoit grande estime des gros sourcils qui viennent à se toucher; & qu'en France c'étoit tout le contraire, les femmes se les arrachant avec des pincettes, & ne laissant

ſant paroître qu'un petit trait délié; qu'enfin la beauté dépendoit fort de l'opinion des hommes, & que ce qui étoit beau dans un pays ne l'étoit pas dans un autre. «Mais, » quel eſt ton ſentiment des blanches ou » des noires, lui dit encore le roi, qui pre» noit plaiſir à ce diſcours? -- Sire, lui ré» pondit-il, ſi j'avois à acheter des fem» mes, je ferois comme quand j'achete du » pain, des diamans & des perles, & je » m'attacherois toujours à celles qui au» roient le plus de blancheur. » Cette repartie fit rire le roi, qui lui fit donner auſſitôt à boire dans ſa coupe, ce qui eſt un grand honneur. Le roi continua de s'entretenir avec Tavernier ſur l'état actuel de l'Europe. De tems en tems, on faiſoit entrer les danſeuſes, & le roi ſe divertit à demander à Tavernier celle qu'il trouvoit la plus belle; & pourquoi, & les obligeoit à lui faire des careſſes. Le tems ſe paſſa de cette façon juſqu'à onze heures du ſoir. Après qu'on eut ſervi le ſoupé, le roi demanda ſi quelqu'un ſçavoit chanter. Un François, nommé Daulier, qu'on avoit fait venir ſur la fin de ce repas, ſe mit alors à chanter un air de cour; mais, comme il n'avoit pas la voix forte, parce qu'en Perſe on ne fait cas que des groſſes voix, le roi ne prit point plaiſir à l'entendre, & il ſe tut incontinent. Tavernier,

qui ſe trouvoit un peu gai, ſe mit à chanter une chanſon à boire qui divertit ſi fort ce prince, qu'il dit : ***Barik-Allah, Barik-Allah***, qui ſignifie les œuvres de Dieu, expreſſion dont ſe ſervent les Perſans, quand ils veulent témoigner que quelque choſe leur fait plaiſir. Cette ſcène, que nous avons cru devoir rapporter tout au long, peut donner une idée du génie de la cour de Perſe, où l'on voit que les ſouverains ne ſont rien moins qu'eſclaves de l'étiquette. Il faut avouer qu'Abbas II, malgré ſes défauts, avoit de très-belles qualités. Il aimoit la juſtice, comme le prouve le trait ſuivant.

Les Perſans ſont dans l'uſage de conſerver dans les Moſquées des poiſſons conſacrés à quelques ſaints. Ils ont au nez de petits anneaux d'or ou d'argent. Un Arménien, étant entré dans une Moſquée, oſa prendre un de ces poiſſons. Malheureuſement pour lui un Perſan l'apperçut ; &, pouſſé d'un zèle fanatique, preſque toujours ſanguinaire, il courut à lui, lui enfonça ſon poignard dans le cœur, & le jetta mort ſur la place. Le Cédre, ou grand Pontife, applaudit au zèle de ce Perſan, &, pour quelque argent, lui donna l'abſolution de ce meurtre. Mais le roi, qui, hors du vin, étoit juſte & bienfaiſant, peu ſatisfait d'une conduite qui répugnoit

à l'humanité, fit de séveres réprimandes au pontife, le condamna à une amende applicable à la famille de l'Arménien qui avoit été tué, & fit punir le Persan comme coupable de meurtre.

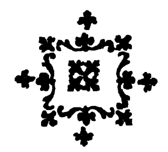
La délicatesse Persane se blesse de tout ce qui peut emporter avec soi des idées tristes & fâcheuses; aussi dans la conversation a-t-on soin de les éviter, ou de les rendre avec des couleurs qui les indiquent sans trop les faire connoître, c'est pourquoi, pour dire qu'une homme est mort, l'on se sert de cette expression : Amrekodber-chuma-bakchid, c'est-à-dire, « il » vous a fait don de la part qu'il avoit à » la vie. »

Le commandeur des Mousquetaires, ayant été chargé par le roi de lui garder avec soin un ours blanc, dont il faisoit grand cas, & qui cependant mourut: voulant annoncer cette mort au roi, il employa la formule & se servit de l'expression que je viens de rapporter. Le roi se mit à rire, & lui repartit: « Au lieu de dire » qu'il a ajouté ses jours aux miens, que » ne dites-vous aux vôtres, car je vous » tiens pour plus ours que moi. »

Comme il n'aimoit pas la flatterie, il répondit un autre jour à ce même officier, qui, lui parlant des Francs ou nations d'Europe, ajoutoit: « Dieu veuille,

» seigneur, que vous les conquériez tous?
» — Comment seroit-il possible que je
» les conquise, puisqu'ils sont à deux
» mille lieues de moi, ne pouvant con-
» querir les Turcs qui sont mes plus pro-
» ches voisins? »

Ce prince mourut, à l'âge de trente-huit ans, d'un mal qui, depuis la découverte de l'Amérique, a fait de grands ravages en Europe, & dont il semble qu'un roi de Perse, maître d'un sérail nombreux & choisi, devoit n'avoir rien à craindre. En finissant de rapporter quelques particularités de son règne, Tavernier ajoute: « On ne peut trop blâmer
» ce prince de s'être souvent laissé em-
» porter à la colere, & d'avoir trop aimé
» le vin; d'ailleurs, il aimoit la justice,
» étoit généreux, bienfaisant, traitant
» bien les étrangers, & sur-tout les Fran-
» çois qu'il aimoit beaucoup. »





SCHAH-SÉFI II, *ou* SOLIMAN.

[1666.]

ABBAS II étoit à cent quarante lieues d'Iſpahan, lorſqu'il mourut. Les ſeigneurs s'aſſemblerent pour délibérer entr'eux, lequel des princes on mettroit ſur le trône. La plûpart vouloient, par une politique bien éloignée de celle de leurs ancêtres, y placer le plus jeune des fils du feu roi. Un officier les ramena tous au deſſein de reconnoître l'aîné des princes Séfi-Mirza. On dépécha auſſitôt un des grands, qui, au bout de ſept jours, ſe préſenta devant la porte du ſérail, & demanda à parler au jeune prince. Tout le monde crut qu'on venoit lui ôter la vie, ou au moins la vue, de la part de ſon pere, dont on ignoroit la mort. Auſſi ſa mere fut-elle, pendant une heure, ſans vouloir le laiſſer partir. Cependant il ſortit, fut ſalué roi, & les pleurs firent place à la joie la plus vive. On n'eut cependant pas lieu dans la ſuite de s'applaudir de cet événement, car le jeune prince ſe livra à toutes ſortes d'excès de débauches & de cruautés. Il avoit d'abord conſervé ſon ancien nom de Séfi-

Mirza ; mais, comme au bout de deux ans de règne, les médecins ne pouvoient rétablir sa santé considérablement affoiblie par les débauches, ils en rejetterent le blâme sur la malheureuse influence des astres, prétendant que les astrologues n'avoient pas pris un moment assez favorable pour son couronnement. La cérémonie fut faite de nouveau ; & ce fut alors qu'il prit le nom de Soliman.

[1667.]

Depuis plusieurs années, le royaume de Perse jouissoit d'une tranquillité parfaite, qui fut enfin troublée cette année par une irruption que firent les Cosaques sur les côtes du Ghilan & du Mazenderan, le long de la mer Caspienne. On envoya contr'eux une armée considérable, sous la direction de quelques astrologues chargés de marquer le jour & l'heure favorable pour combattre. Les Cosaques, qui étoient alors dans une île près de la côte, instruits des superstitions qu'on pratiquoit en pareille occasion, feignirent de prendre la fuite dans deux de leurs plus grandes barques, qu'ils laisserent flotter au gré des ondes, comme s'ils eussent manqué de pilotes. Par cette ruse, ils attirerent les Persans, qui, se croyant assu-

rés de la victoire, tomberent dans une embuscade, & furentpassés au fil de l'épée, au nombre d'environ dix mille. La cour de Perse dissimula cet affront, ne jugeant pas à propos de s'engager dans une guerre périlleuse contre des brigands, & dont le pays étoit plutôt capable de ruiner que d'enrichir une armée. Le 23 de Septembre de la même année, le roi fit une cavalcade avec tous les grands de sa cour, & il ne se pouvoit rien imaginer de plus magnifique que son écurie. Tous les plus riches harnois furent tirés du trésor, & l'on étala dans le Meidan toutes les richesses qui ne s'exposent que dans de pareilles pompes. Ce sont des seaux ou des especes de chaudrons d'or massif, pour donner à boire aux chevaux, mais qui ne sont toutefois là que pour la parade. La grande cuve qu'on remplit d'eau, les clous qu'on fiche en terre avec leurs boucles pour attacher les chevaux, & les marteaux qui servent à faire entrer les clous dans la terre, tout est d'or massif. Après que le roi eut joué au mail, & tiré de l'arc pour abattre un gobelet qui étoit au bout d'un grand mât planté dans le milieu du Meidan, il alla prendre place dans la salle du Divan, d'où il eut le plaisir de voir battre des éléphans, des lions, des taureaux & des bé-

liers. Ce qu'il y eut de plus admirable ce jour-là, dit Tavernier, témoin oculaire, fut de voir un homme debout sur la selle de son cheval, courir à bride abattue, & faire trois fois de la sorte la longueur du Meidan. Il est vrai qu'il tomba la premiere fois; mais les deux autres, il se tint ferme, & causa de l'admiration à tout le monde.

[1668.]

Soliman n'aimoit pas moins le vin que le feu roi son pere, & cette passion lui fit commettre bien des cruautés. Un jour qu'il étoit ivre, n'étant pas content d'un musicien qui exécutoit quelques airs de luth, il commanda à Nesr-Ali-Bec, son favori, de lui couper les mains. En prononçant cette sentence, Soliman se jetta sur un sopha pour dormir. On crut qu'à son réveil, il se repentiroit de l'ordre qu'il avoit donné; c'est ce qui fit que l'on en suspendit l'exécution. Il en arriva tout autrement. Au bout d'une heure, le roi s'étant levé, furieux de voir que l'on ne lui avoit pas obéi, il ordonna au grand-maître de couper les mains au musicien & au favori. Le grand-maître, effrayé de cet ordre, se jetta aux pieds du roi, qui n'en fut que plus en colere. Il ordonnoit déja à ses eunuques de se jetter sur ces

trois coupables, & de les poignarder, lorsque Scheic-Ali-Khan, vizir, hors de charge, se jetta comme eux à genoux devant le roi, qui lui accorda la grace qu'il demandoit, à condition qu'il reprendroit sa charge de premier ministre. C'étoit en effet un homme d'un grand mérite, qui n'avoit été disgracié que parce qu'il refusoit constamment de boire du vin, défendu par la loi qu'il observoit avec la plus grande rigidité.

Il lui arriva cependant, pour le même sujet, une aventure assez désagréable. Le roi étant en débauche, & ivre autant qu'on peut l'être, fit présenter du vin à ce grand-vizir, qui le refusa. Alors, le roi lui en fit jetter au nez; puis, s'adressant à lui: » Grand-vizir, lui dit-il, d'un air mo-» queur, je ne puis souffrir davantage que » tu gardes avec moi ton bon sens, tant » que nous sommes ivres: un homme » ivre & un homme qui n'a pas bu » passent mal leur tems ensemble: si tu » veux te divertir avec nous, & nous faire » trouver du plaisir avec toi, il faut que » tu boives autant que nous avons fait. » Scheic-Ali-Khan se jetta aux pieds du roi, qui, prévoyant qu'il alloit alléguer la défense de la loi, lui dit: « Je ne veux pas » que tu boives du vin, mais au moins » du coquemer. » C'est une infusion de

ſuc de pavot, qui enivre bien plus fortement. que le vin. Ce miniſtre ne put s'en défendre ; il en but pluſieurs coups, & fut bientôt ivre. Il ſe laiſſa tomber ſur des carreaux. Le roi éclata de rire à ce ſpectacle, & s'en amuſa deux heures entieres avec ſes favoris. Pendant ce tems, on tâcha de faire boire du vin au premier miniſtre, mais il étoit tellement abattu, qu'il ne remuoit pas plus qu'un mort. Le roi, toujours riant, lui crioit: » Grand-viſir, voilà qui te fera revenir. » Lorſque Scheik-Ali-Khan fut revenu à lui le lendemain, le ſouvenir de tant d'outrages le jetta dans la plus grande confuſion : il étoit inconſolable, & ne vouloit voir perſonne. Cependant le roi lui envoya en préſent un habit magnifique, & lui fit dire de le venir trouver.

[1675.]

Depuis que le Sophi s'étoit adonné au vin, il ne ſe paſſoit preſque pas de jour qu'il ne fut ivre. Souvent, après avoir bu, juſqu'à ne pouvoir ſe ſoutenir, il pouvoit encore boire un grand flacon de vin de Schiras, avant que d'être entiérement ivre. Auſſitôt qu'il ſe levoit, il recommençoit à boire, n'étant pas encore déſenivré. Si par haſard il arrivoit qu'il fût de ſens raſſis, il alloit voir ſes femmes.

Une nuit, en 1675, il fut d'une humeur fort cruelle. Il commanda de donner la bastonnade à un colonel, si rude & si longue, qu'il en mourut au bout de deux jours. La même nuit, en se retirant d'une fête à laquelle il avoit été invité, le chef des porte-flambeaux, marchoit devant lui un peu loin, parce que, comme il faisoit beaucoup de vent, il craignoit que quelque étincelle ne volât au visage du roi. Ce prince, qui étoit ivre, ne comprit pas cela, & dit à cet officier: « Est-ce par honte » ou par dégoût de me servir que tu mar» ches si loin devant moi? » & en même tems il ajouta, « que l'on coupe le poing » à ce chien. » Il s'arrêta en donnant cet ordre barbare, jusqu'à ce qu'il l'eût vu exécuté. Tous les grands étoient glacés de frayeur; il falloit pourtant faire bonne mine. Le roi, les regardant l'un après l'autre, dit: « Je tirerai aujourd'hui du » sang du corps de deux chiens qu'il y a » trop long-tems que je souffre. » On devina d'abord que le grand-vizir étoit l'un des deux dont le roi vouloit parler. En effet, il avoit couru grand risque tout le jour; & si le Korchi-Nachi, un des généraux de l'armée, quoique ennemi déclaré du ministre, n'eût intercedé pour sa vie, au péril de la sienne propre, il auroit infailliblement perdu la tête.

Quoique les historiens ayent fait du roi Soliman un portrait désavantageux, on voit cependant que c'est au vin qu'il faut attribuer la plûpart des cruautés qu'il commit. On en peut juger par quelques actes de bienfaisance qu'il fit dans son bon sens, & par le repentir qu'il avoit de quelques barbaries occasionnées par son ivresse.

Un vitrier travailloit à refaire des chassis à l'appartement de la mere de Soliman, &, quoiqu'exposé à la neige & à un très-grand froid, il ne quittoit point l'ouvrage, & pressoit ses ouvriers de se hâter. Le roi, qui le voyoit frissonner, fut si content de son zèle, que, lorsqu'il eut achevé, il tira sa pelisse de zibeline, & la lui mit sur le dos ; elle pouvoit bien valoir cinq ou six mille francs. Ce ne fut pas tout : l'usage est en Perse, lorsque le roi fait un présent à un particulier, d'y joindre beaucoup d'autres choses, ensorte que, tant des grands que du roi qui lui donna aussi des terres, ce vitrier se trouva peu après riche d'environ deux cents mille écus.

A quelque tems de-là, le roi faisant une partie de boisson, à laquelle il avoit admis Cosrou-Khan, vice-roi d'Hircanie, commandant les mousquetaires, très-brave de sa personne, & l'un des meilleurs généraux de la Perse, s'enivra, comme c'é-

toit sa coutume. Cosrou-Khan étoit aussi pris de vin, ensorte qu'il s'oublia au point d'oser dire au roi : « Seigneur, » que Votre Majeste permette à son es» clave de lui dire deux mots. Les trou» pes campent aux environs à la neige » & au grand froid, & elles sont toutes » en assez pauvre état : ne vaudroit-il » pas mieux avoir distribué aux plus mal» heureux deux cents mille écus, qu'à » un artisan, dont mille francs auroient » fait la fortune ? » Le roi, piqué de cet avis, lui lança un regard furieux, & le menaça de le punir. Cosrou-Khan, que l'idée du péril fit revenir à lui, sentit sa faute, & dit au roi : « Seigneur, quand » vous aurez pris ma tête, ce ne sera » après tout qu'un chien de mort. C'est » aux Usbeks & aux Tartares qui rava» gent votre Empire, qu'il faut faire sen» tir votre courroux. Envoyez-moi vers » eux, & bientôt ils fuiront à la vue de » vos troupes ? » En l'écoutant, le roi parut se tranquilliser, &, se laissant aller sur des carreaux, il s'endormit. Dès que Cosrou-Khan le vit plongé dans le sommeil, il se retira sans faire aucun bruit. A son réveil, Soliman voulant boire de nouveau, & faire boire la compagnie, s'indigna de ce que Cosrou-Khan avoit osé se retirer sans sa permission ; & dans

l'inſtant il ordonna à un autre de ſes généraux, qui ſe nommoit Manſour-Khan, d'aller lui couper la tête. Ordinairement, dans de pareilles circonſtances, ceux qui ſe trouvoient auprès du roi, ſe jettoient à ſes genoux, & lui demandoient la grace du proſcrit. Souvent il l'accordoit, & paroiſſoit ainſi tout-à-la-fois donner à la clémence, ſans rien refuſer à la juſtice. Mais, dans cette occaſion, comme ceux qui étoient préſens voyoient d'un œil jaloux les talens de Coſrou-Khan, & le grand crédit qu'ils lui méritoient, perſonne ne parla en ſa faveur; au contraire, Manſour-Khan, qui le haïſſoit plus qu'un autre, courut à ſon logis, &, quoiqu'il ſe fût déja retiré dans ſon ſérail, il ne lui donna pas de ceſſe qu'il ne ſe fût préſenté à la porte de ſon palais. Envain Coſrou-Khan le pria de le conduire au roi, afin que lui-même il lui demandât ſa grace. Son barbare ennemi le fit jetter à terre, & lui coupa la tête, dans le tems que le roi envoyoit un officier pour empêcher cette exécution. Le roi fut très-affligé de la diligence de Manſour-Khan. Auſſi, quelque tems après, comme les grands lui demandoient la grace d'un muſicien auquel il vouloit faire couper le poignet, il s'écria tout en fureur: « Ah! perfides! c'étoit pour le brave

» Cosrou-Khan qu'il falloit intercéder, &
» non pas pour un misérable, un chien
» de joueur de luth : vous êtes la cause
» de sa mort. »

Le roi, une autre fois étant à la chasse, l'interrompit pour boire, ce qu'il fit pendant trois jours. Le quatrieme, sur le minuit, il lui prit aussitôt envie de retourner à la ville de Casbin, près de laquelle se faisoit la chasse. Mansour-Khan lui ayant représenté qu'il étoit trop tard pour y être reçu convenablement, à une heure où il n'y étoit pas attendu. Le roi tira aussitôt son sabre, en lui disant : « Chien » que tu es, as-tu bien l'insolence de re» pliquer à ton maître ? » En même tems, il lui déchargea un coup, qui lui emporta presque le bras ; le général dit modestement au roi, sans s'émouvoir : « Sei» gneur, je suis si pris de vin, que je ne » sçais ce que je dis ; mais si, à cause de » cela, ou parce que j'ai osé repliquer à » Votre Majesté, j'ai été assez malheu» reux pour mériter son indignation, elle » n'a qu'à me commander de me tuer, » sans souiller ses mains dans le sang d'un » chien comme moi, je me percerai moi» même le cœur. » Sans lui répondre, le roi commanda qu'on l'emportât, & que l'on pansât sa plaie ; &, quelques jours

après, il lui envoya un habit magnifique & deux cents tomans, comme un dédommagement des mauvais traitemens qu'il avoit éprouvés, & la preuve la plus sûre qu'il étoit rentré dans ses bonnes graces.

Le roi, par une suite de sa colere contre le gouverneur d'Arménie, après avoir maltraité ses fils, avoit encore chassé du sérail sa fille, quoiqu'il l'aimât plus qu'aucune de ses autres femmes. Son dépit contr'elle étoit causé par la douleur de l'état malheureux où se trouvoit sa maison. La sultane-mere, qui la haïssoit, poussoit Soliman à la faire mourir; mais il voulut se venger d'une maniere qui lui sembloit devoir être plus outrageante pour la belle & fière princesse. Ce fut de la forcer d'épouser le dernier des domestiques employés dans la cuisine. Il est vrai que ce mariage, comme la plûpart de ceux d'Orient, entre personnes de qualité, s'étoit fait par procureur. Sur le minuit, on lui amena son mari. Elle ne sçavoit pas qui il étoit, mais ses soupçons à cet égard lui suffirent pour régler sa conduite. Aussi fit-elle à l'instant saisir par six eunuques le nouvel époux : on le mit dans un sac, & on l'amena près de sa chambre où on l'assomma de coups de bâton. L'eunuque du roi, qui entendoit les coups & les cris,
lui

lui représenta tout le danger auquel une telle conduite l'exposoit : « Vous pouvez, » lui répondit-elle, rapporter au roi ce qui » vient de se passer. Je sçais bien que ma » vie en dépend ; mais j'aime mieux mou» rir que de me donner à un vilain, après » avoir eu cent fois à mes pieds le plus » grand roi du monde, transporté du plus » tendre amour. Dites-lui que quand il a » disposé de ma personne pour en faire sa » femme, je n'ai point opposé de résis» tance à ses desirs ; mais que, ne pou» vant plus être à lui, je ne veux, ni ne » puis être à personne. »

La reine-mere eût bien voulu profiter de cette occasion pour la faire conduire au supplice ; mais l'amour & la vanité du roi trouvoient également leur compte dans la conduite de la princesse. Il lui sçut, au contraire, fort bon gré de cette résolution, & lui pardonna en la laissant en liberté.

Le trait suivant offre une preuve plus frappante de cette jalousie barbare du Sophi. Un dépit amoureux l'ayant pris contre une de ses favorites, il ordonna qu'on la mariât sur le champ à quelque homme vil & de la lie du peuple. Le premier qu'on rencontra étoit le fils d'un blanchisseur de la cour, mais qui ne se trouva pas mal fait de corps. Le mariage se fit

ſans ſe voir, ſelon la coutume, ſur-tout entre partis ſi inégaux ; cependant l'ordre du roi étant qu'il ſe fît & qu'il ſe comſommât, la dame laiſſa approcher ſon époux, &, avec le tems, elle s'en accommoda. Le roi, l'ayant ſçu, en conçut un ſecret dépit ; &, au bout de quelques années, le pere de ce jeune homme étant venu à mourir, il demanda l'office de ſon pere. Le roi le fit venir, & lui dit : « Lorſque » tu épouſas par mon ordre cette incom- » parable perſonne & de ſi grande naiſ- » ſance, quelle fête fis-tu en réjouiſſance ? » Sire, répondit-il, je ſuis un pauvre » homme ; je n'eus pas le moyen de faire » une illumination. Quoi ! dit le roi, ce » chien ne fit point d'illumination pour » une ſi grande fortune ? Qu'on faſſe illu- » mination de ſon corps. » L'arrêt fut exécuté de cette maniere : on étendit le patient ſur une planche, couché ſur le dos, & on l'y attacha bien ſerré. On lui perça dans le corps des trous ſans nombre, à mettre le petit doigt, avec une pointe de poignard ; on les remplit d'huile avec une petite mèche au milieu, & on les alluma toutes à la fois. La nature frémit en penſant aux horribles tourmens dans leſquels ce malheureux expira.

Pour délaſſer le lecteur, fatigué ſans

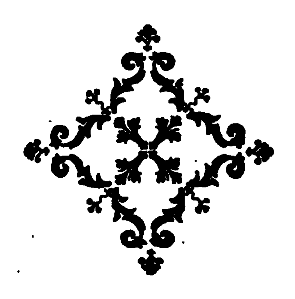
doute de tant d'horreurs, nous allons rapporter un jugement de Scheik-ali-Khan, grand visir, sous ce règne.

Un marchand d'Ispahan étoit mort aux Indes, laissant de grandes richesses & deux enfans, un garçon qu'il avoit emmené avec lui, une fille de quatorze ans, mais d'une autre lit, & qui étoit restée dans la maison du pere, à Ispahan. Le jeune homme, à son retour des Indes, ne voulant pas partager une si belle succession, feignit de croire que la fille, qui se disoit être sa sœur, n'étoit qu'une esclave de son pere. On plaida; mais elle n'avoit rien, & il étoit fort riche: c'en est assez dire, pour être persuadé qu'il eut bientôt gagné son procès, du moins aux tribunaux Persans. Cependant on conseilla à la fille d'en appeler au grand vizir, qui, malgré les protections du jeune homme, les sermens des témoins & la sentence des juges, eut bientôt démêlé toute l'intrigue. Néanmoins, voulant amener les parties à une conviction complette, il ordonna à des eunuques & à des femmes expertes dans ces sortes de connoissances, de lui rendre compte de la personne que l'on prétendoit être esclave. Le rapport de sa beauté & de sa sagesse lui furent également avantageux. Il fit ensuite appeler tous ceux qui avoient eu part à cette procédure.

Il dit aux deux contendans : « Sur le » témoignage que l'on m'a rendu des belles » qualités & de la sagesse de cette fille, » j'ai songé à vous marier ensemble : outre » vos biens, le roi vous fait présent d'une » belle charge, mais je veux que, dès au- » jourd'hui, vous la traitiez comme votre » femme. » Comme l'inceste est expressément défendu par la loi de Mahomet, les témoins resterent alors fort déconcertés, le jeune homme lui-même ne sçavoit que répondre, la fille aimoit mieux renoncer à tous les biens. Ce changement convainquit toute l'assemblée de la fourberie & de la mauvaise foi que l'on avoit mise dans cette affaire. Alors le vizir prononça la sentence : « Que l'on mene ce » jeune homme & ses adhérens en prison, » afin qu'il y reçoive deux cents coups de » bâton sous la plante des pieds; qu'on » lui ôte tout ce qu'il a, jusqu'à sa che- » mise, & que sa sœur soit mise en pos- » session de tous les biens, sauf à elle à » en user dans la suite avec lui comme » elle le voudra. »

La conduite de Soliman & de quelques-uns de ses prédécesseurs amenoit tout l'empire à un état de foiblesse, qui causa enfin une révolution. Il pensoit si peu en roi, que, lorsqu'on lui représentoit que les Turcs pourroient bien se jetter sur la

Perſe, lorſqu'ils auroient fait la paix avec les Chrétiens, il répondoit froidement, » Pourvu qu'Iſpahan me reſte, je n'en de» mande pas davantage. » Il mourut ſur la fin de Juillet, en 1695, laiſſant deux fils, Huſſein & Abbas. Il avoit vécu quarante-huit ans, & régné vingt-huit.





SCHAH-HUSSEIN.

[1694.]

HUSSEIN fut le dernier de la maison des Séfis. Il étoit le cadet des enfans que laissoit Soliman. Son caractere doux, & sur-tout son génie timide, auroient dû l'éloigner du trône, d'autant que le droit d'aînesse, & des vertus opposées à ses foiblesses, y appeloient son frere Abbas. Mais les eunuques, auxquels Soliman avoit laissé le choix de son successeur, préférerent un prince, sous le nom duquel ils pouvoient régner : aussi tout son règne, qui dura vingt ans, ne fut-il qu'un abus de leur pouvoir. Détestant le vice sans avoir le courage de le punir, aimant la vertu sans avoir la force de la récompenser, Hussein, qui, dans une vie privée, eût fait sans doute le bonheur de sa famille, & mérité l'estime des honnêtes gens, placé sur le trône, & souverain d'un grand empire, en causa la ruine, & s'attira le mépris de son siécle & de la postérité.

Après avoir porté le découragement dans l'ame des plus grands hommes de

l'état, auxquels il refusoit sa confiance pour la donner à ses eunuques; après avoir donné lieu à toutes sortes de vexations, en permettant l'usage des amandes pécuniaires, qui contenoient moins les riches en état de payer, & les pauvres qui n'avoient rien à perdre; après avoir perdu la milice Persane en la laissant languir dans le repos, & aliéné le cœur des généraux, en se livrant trop aisément aux soupçons qu'on lui donnoit sur leurs talens ou leur fidélité; il se vit enfin forcé de céder le trône à Mir-Mahmoud, chef des Afghans, nation transportée par Abbas le Grand, de la province de Schirvan, entre le mont Caucase & la mer Caspienne, jusqu'à l'extrémité de la Perse, sur les frontieres du Mogol, où elle occupoit la ville & le territoire de Kandahar.

Comme il ne nous est pas possible de suivre tout le détail & l'enchaînement de cette révolution, nous nous contenterons de rapporter quelques traits propres à donner une idée de la foiblesse de Hussein & du caractere de ses ennemis.

Lorsque Schah-Hussein monta sur le trône, les eunuques vouloient l'engager à faire arracher les yeux à son frere : il s'y refusa constamment, soit par un principe d'humanité, & même d'amitié pour ce frere, qu'il fit traiter avec toutes sortes

d'égards; ſoit, comme quelques auteurs l'ont prétendu, pour tenir le ſerment que les deux freres, étant encore jeunes dans le ſérail, s'étoient juré de ne ſe faire aucuns mauvais traitemens, lorſque l'un des deux ſeroit parvenu au trône.

Il y avoit dans les jardins du palais de ce prince un étang, ſur lequel on voyoit en tout tems un grand nombre de canards. Schah-Huſſein prenoit quelquefois plaiſir à tirer deſſus à coups de piſtolet, plus pour les effrayer & ſe divertir de leur effroi, que pour leur faire du mal. Il arriva un jour que, contre ſon intention, un de ces coups porta & bleſſa quelques canards; il s'en effraya auſſitôt lui-même, comme ſi c'eût été un véritable meurtre, & fit la même exclamation que l'on a coutume de faire en Perſe lorſque l'on a bleſſé ou tué un homme; il s'écria: « *Kanluoldum!* c'eſt-à-dire, « je ſuis ſouillé de ſang; » & dans l'inſtant il fit donner deux cents tomans aux pauvres, pour l'expiation de cette faute.

La foibleſſe du gouvernement étoit cauſe que toux ceux qui ſe trouvoient en autorité dans les villes & dans les provinces, ne l'employoient qu'à ſatisfaire leur rapacité & leur avarice. On peut en juger par le trait ſuivant. Dans un des plus conſidérables bourgs de l'Arménie, nommé Akuli, le Déroga, qui y commandoit,

ayant apperçu l'âne d'un particulier broutant dans la vigne d'un voisin, condamna le maître de l'âne à une amende de cinquante écus. Le maître de la vigne survint, & lui représenta que, vu la bonne intelligence qui régnoit entr'eux, il ne se formalisoit pas de ce que cet âne venoit quelquefois manger dans sa vigne. Mais le Déroga, sans vouloir entendre aucune raison, le condamna aussi à une pareille amende de cinquante écus, leur disant à l'un & à l'autre, qu'il employoit cette voie pour leur apprendre à conserver leur biens.

Le Déroga d'Ispahan se conduisoit encore plus mal. Une de ses principales fonctions étoit de veiller à la sûreté de la ville, sur-tout par rapport aux voleurs de nuit. Il est vrai que l'on convient que, graces à ses soins & à sa vigilance, il n'y en avoit pas un qui lui échappât; mais, au lieu de leur faire leur procès quand ils étoient pris, il se contentoit de leur faire payer une rançon comme à des prisonniers de guerre; il poussoit même l'observance de cette régle si loin, que, s'il s'en trouvoit quelques-uns qui, n'ayant pas encore assez bien fait leurs affaires, ne fussent pas en état de payer, il leur permettoit de sortir de prison pour aller completter la somme

qui leur manquoit, & voler ainsi pour son compte.

Un Arménien étant allé lui demander justice contre un voleur de nuit qui l'étoit venu piller dans sa maison, le Déroga commença par se nantir du voleur, qu'il fit mettre en prison, & du vol qu'il fit porter chez lui. Il dit ensuite à l'Arménien qu'il ne pouvoit pas lui rendre justice dans cette affaire, à moins qu'il ne certifiât par témoins qu'il avoit été volé, & que les effets volés lui appartenoient. L'Arménien, qui craignoit quelque mauvaise chicane de la part de cet étrange juge, crut que le plus court étoit de composer avec le voleur, même de l'engager, pour une partie du vol, à convenir qu'il avoit dérobé la totalité. Le voleur y consentit, s'avoua coupable, & reconnut le vol en présence du juge. Il sembloit que l'affaire dût être terminée par cette confession juridique; mais le Déroga lui dit froidement : « Eh quoi! n'avez-vous » pas de meilleur témoin à me produire? » Voulez-vous que je croye un fripon, un » voleur? Quel cas puis-je faire de son té» moignage? Amenez-moi des témoins » irréprochables, des Musulmans dignes » de foi, & alors je les croirai, & je me » ferai un devoir de vous rendre justice. »

Cette conduite étoit d'autant plus criante, que le vol, ſous les règnes précédens, étoit puni de mort, & que les gouverneurs des villes étoient obligés de rendre à ceux qui étoient volés la valeur de ce qu'on leur avoit pris. Il y avoit même des gardes, ſous le nom de Radars, poſtés le long des chemins pour arrêter tous les gens ſuſpects. Quant aux ſupplices des voleurs, ils étoient de différentes ſortes, mais tous fort cruels. Tantôt on les attachoit par les pieds à la ſelle d'un chameau, la tête en bas, puis on leur ouvroit le ventre. Tantôt on mettoit le criminel entre quatre murailles, qui lui ſerroient le corps : la tête ſeule ſortoit : on le laiſſoit mourir en cet état, lui mettant ſeulement par charité une pipe à la bouche avec du tabac, & même il étoit défendu de leur donner la mort pour abréger leur ſupplice. Quelquefois auſſi, entre ces quatre murailles qui renfermoient le patient tout nud, on y verſoit encore du plâtre diſſous & coulant, qui, venant à ſe durcir, empêchoit ce miſérable de reſpirer, & le faiſoit mourir comme un enragé. Le plus cruel de tous ces ſupplices, étoit de placer le patient ſur un cheval, avec un bâton par derriere qui lui tenoit les bras ouverts : on lui lardoit enſuite le corps de chan-

delles allumées, qui le faisoient périr dans les plus cruelles douleurs.

[1701.]

Année remarquable chez les Persans; elle fut nommée l'*année des filles*, parce que Schah-Hussein, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs, ayant voulu peupler ses sérails & fait chercher dans toute la Perse les plus belles filles, la récolte en fut extrêmement abondante. Le foible & timide Sophi ne s'occupoit guères d'autres soins. Toujours environné de ses femmes, il ne faisoit usage de sa souveraine puissance, que pour établir entr'elles (chose très-difficile) l'esprit de soumission, de douceur, de dépendance. Il présidoit à leurs occupations, à leurs divertissemens, à leurs plaisirs. Il récompensoit les unes, punissoit les autres, suivant qu'elles s'étoient bien ou mal comportées. Détails de toilette, parures, agrémens, modes, tout étoit de son ressort. Moins jaloux que pusillanime, il ne faisoit pas difficulté de marier ces belles recluses avec les grands de sa cour, avec ses officiers, ses valets, & ses cuisiniers même; il eût donné des femmes à tous les Persans. Tandis que ce grand prince se consacroit tout entier à l'administration du sérail, les eu-

nuques ses favoris gouvernoient l'état & les finances; ils disposoient à leur gré des charges, des dignités, des honneurs; ils traitoient avec les ambassadeurs, donnoient des généraux aux armées, des gouverneurs aux provinces; &, uniquement occupés des moyens de s'enrichir, ils laissoient un libre cours aux vexations les plus atroces, aux injustices les plus criantes. Quoique la tyrannie fût générale, elle se faisoit sentir plus particuliérement dans les provinces éloignées. Celle de Kandahar, voisine du Mogol, fut de ce nombre; mais ce fut dans son sein que se forgea la foudre qui renversa le trône des Sophis.

Les Afghans, ou Agwans, habitans du Kandahar, qui conquirent la Perse, étoient Tartares d'origine. Ils étoient endurcis au chaud, au froid, & à toutes les intempéries des saisons. Chez eux les maîtres, les esclaves, les chevaux, le bétail habitoient sous la même tente. Ils étoient si peu délicats, que, lorsqu'un cheval venoit à mourir auprès d'eux, ils l'y laissoient pourrir, sans s'embarrasser de l'infection que produisoit le cadavre en pourrissant. On raconte que, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de Julfa, fauxbourg à un quart de lieue d'Ispahan, ils trouverent du savon, qu'ils mangerent pour du sucre, abusés par la couleur qu'ils sçavoient devoir être blan-

che. On rapporte auſſi que Nazir-Ulla, l'un des premiers capitaines de leur armée, ſe trouvant chez un marchand Arménien, celui-ci préſenta quelques livres de clous de gérofle afin qu'il en goûtât : Nazir-Ulla en prit, les trouva bons, & mangea le tout ſans en être incommodé.

[1709.]

Un chef de tribu, nommé Mir-Wéïs, perſonnage très-conſidéré parmi les Afghans, ſes compatriotes, s'étoit par-là même rendu redoutable à Gurghin-Khan, gouverneur de la province, Géorgien de nation, qui l'avoit obligé d'aller à la cour pour y rendre compte de ſa conduite. Sous un autre règne, il eût payé de ſa tête les ſoupçons bien ou mal fondés du gouverneur; mais, connoiſſant l'avidité des miniſtres de Schah-Huſſein, il n'eut pas de peine à les mettre dans ſes intérêts. Non-ſeulement il parvint à ſe juſtifier; il ſçut encore repréſenter Gurghin-Khan comme une homme ambitieux, & qui n'aſpiroit à rien moins qu'à la ſouveraineté du Kandahar & de la Géorgie. On croit aiſément ce que l'on craint. Les eunuques du roi, gens naturellement timides, donnerent aveuglément dans le piége, & choiſirent Mir-Wéïs lui-même, pour aller obſerver les démarches de Gur-

ghin-Khan. On le combla d'honneurs; on le rétablit dans l'exercice de la charge de Kalenter, ou premier magiſtrat de Kandahar, & le roi lui donna la *calaate*, ſorte de veſte royale, que les monarques Perſans n'envoient qu'aux grands ſeigneurs, en récompenſe de leurs ſervices. Le perfide Afghan avoit dès-lors projetté la fameuſe révolution dont nous parlerons bientôt. De retour à Kandahar, il mit tout en uſage pour rendre la domination Perſane odieuſe à ſes compatriotes; à quoi la différence de ſecte lui ſervit beaucoup, les Afghans ſuivant les mêmes opinions que les Turcs, ennemis jurés des Perſans. Lorſqu'il crut être aſſuré de leur attachement, il aſſembla les principaux de la nation, & leur fit part du projet qu'il avoit formé pour leur liberté. Tous jurerent de verſer juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour ſeconder une ſi belle entrepriſe.

A peine ſont-ils congédiés, que Mir-Wéis envoie demander au gouverneur une entrevue ſecrette. Il l'obtient, & fait tant par ſes ſoumiſſions & par ſes proteſtations de fidélité, qu'il gagne la confiance de Gurghin-Khan. Peu de tems après, il l'invite à un grand repas avec ſes principaux officiers; mais au milieu de la joie qu'inſpirent le vin & la bonne chere, il fait maſſacrer tous les convives. Au même

inſtant, il fait main-baſſe ſur les Perſans & ſur les Géorgiens, qui, ſurpris & déconcertés, n'oppoſent aucune réſiſtance, & ſe laiſſent égorger impunément. Mir-Wéïs ordonne enſuite à ſes gens de prendre les habits, les armes, les chevaux des morts; &, ſe mettant à leur tête, il marche en diligence à Kandahar, trompe les gardes & les habitans par ce ſtratagême, & ſe rend maître de la place. Ce ſuccès eſt ſuivi d'une révolte générale des Afghans; ils chaſſent de toutes les villes les garniſons Perſanes & Géorgiennes, & s'emparent de toute la province.

[1710.]

La nouvelle de cette étrange révolution fut reçue avec indifférence à la cour d'Iſpahan : on ſe contenta de députer aux rebelles un officier de conſidération, pour les engager à rentrer dans le devoir. Pour toute réponſe, Mir-Wéïs le fit arrêter & mettre en priſon. Un ſi ſanglant outrage ne rebuta point les miniſtres : ils envoyerent à Kandahar un ſecond député, qu'ils crurent devoir être plus agréable à Mir-Wéïs, parce qu'il avoit fait avec lui le pélerinage de la Mecque; mais après qu'il eut expoſé ſa commiſſion, le fier Afghan lui dit d'un ton de colere, que, ſi ce n'étoit qu'il avoit été ſon compagnon de voyage,

& qu'il ne vouloit pas violer les droits de l'hospitalité, il le puniroit d'oser faire des propositions aussi lâches à des gens libres. Il ajouta : « Esclave d'un roi qui » est prêt à perdre son empire, écoute ce » que je te dis : *La victoire vient de Dieu,* » *& cette victoire est prochaine ;* (c'est un » passage de l'Alcoran) le culte profane » des sectateurs d'Ali n'a déja que trop » long-tems infecté les plus riches provin-» ces de l'Asie. Le ciel se déclare enfin » contre les Persans. Les Afghans, qui sont » chargés d'exécuter la vengeance divi-» ne, ne mettront l'épée dans le fourreau » qu'après avoir renversé ce prince du » trône, & exterminé ses sujets. » Après ce discours menaçant, que l'événement a rendu presque prophétique, Mir-Wéïs se contenta de retenir son compagnon de pélerinage.

On se résolut enfin à la guerre, le seul parti qu'il eût fallu prendre contre des rebelles. Le Khan de Hérat eut ordre de les attaquer avec quinze mille chevaux ; mais Mir-Wéïs avoit eu le tems d'aguérir ses troupes, & de leur inspirer du mépris pour les ennemis qu'ils alloient avoir en tête. Plein de cette confiance, qui fait la principale force des armées, il les conduisit, au nombre de cinq mille seulement, contre la nombreuse cavalerie du gouverneur

de Hérat, présenta la bataille & remporta la victoire la plus complette. Il défit avec la même facilité plusieurs autres corps considérables; & telle fut sa supériorité, le reste de la campagne, qu'avec cinq cens chevaux, il en tailla cent mille en piéces.

[1711.]

Cette année ne fut pas, à beaucoup près, aussi meurtriere que la précédente. La cour de Perse ayant mis trente mille hommes sur pied, Khosrof-Khan, Wali de Géorgie, qui les commandoit, leur joignit les troupes de son gouvernement, & s'avança vers les frontieres du Kandahar. Mir-Wéis, trop inférieur en forces, se contenta de défendre les défilés des montagnes; mais, après avoir tenu long-tems en échec l'armée royale, il fut contraint de céder, & le Khan se hâta d'aller mettre le siége devant Kandahar.

[1712.]

Si le général Persan eût sçu profiter de la consternation des rebelles, & consenti de recevoir la ville à composition, c'en étoit fait peut-être du parti de Mir-Wéis. Ses refus, & les menaces qu'il fit de ne faire aucune grace aux assiégés, leur inspirerent un nouveau courage. Ils repousse-

tent en désespérés toutes les attaques des Persans, ruinerent leurs travaux, détruisirent leurs machines, & les affoiblirent considérablement par de fréquentes sorties. D'un autre côté, Mir-Wéis tenoit la campagne, dont il avoit fait faire au loin le dégât, pour obliger les ennemis de consommer leurs provisions. Il interceptoit tous les convois qui leur venoient de Perse, il enlevoit tous les partis qu'ils envoyoient au fourrage : lorsqu'il les vit à moitié vaincus par la disette & réduits à dix mille hommes, il fondit sur leur camp, & n'eut presque que la peine de les massacrer ; sept cents seulement échapperent au carnage.

[1713-14-15.]

De nouveaux efforts des Persans ne firent que mettre le comble à leur honte & à la gloire des Afghans. Avant de pousser plus loin ses conquêtes, Mir-Wéis crut devoir affermir sa puissance : il se fit proclamer roi de Kandahar, fit battre monnoie à son coin, & voulut que la priere publique se fît en son nom, suivant l'usage des Mahométans. Comme il se disposoit à recommencer la guerre, il mourut dans la ville de Kandahar, laissant la couronne à son frere Mir-Abdal-

lah, parce que ses enfans étoient trop jeunes.

[1717.]

Mir-Abdallah n'avoit aucune des qualités nécessaires pour gouverner un peuple belliqueux. Les ministres du roi de Perse, qui en furent informés, lui proposerent de rendre Kandahar, & le foible monarque y consentit. Déja les négociations étoient entamées, lorsque Mir-Mahmoud, l'aîné des enfans de Mir-Wéis, jeune prince de dix-huit ans, se mit à la tête des amis de son pere, & courut poignarder Abdallah dans son palais. Le peuple applaudit à son audace, & le reconnut roi de Kandahar.

[1719.]

A l'exemple des Afghans, les Abdollis, peuple voisin de Hérat, avoient secoué le joug, & s'étoient emparé de cette importante place. Presqu'au même tems & comme de concert, les Tartares Uzbecs, les Curdes, les Lesgiens, se jetterent sur les provinces de Khorassan, de Hamadan & de Chirvan, & y exercerent toutes sortes de brigandages. Les Persans, s'étant mis en campagne, marcherent contre les Uzbecs & les Abdollis confédérés, & les

mirent d'abord en déroute; mais, fiers de ce succès, ils mépriserent des ennemis qui n'étoient pour eux que trop redoutables. En effet, ces barbares ayant osé présenter la bataille à l'armée Persane, ils la taillerent en piéces, tuerent le général & son pere, & firent un butin immense.

[1720.]

Tout sembloit conspirer à-la-fois pour la ruine de la Perse. A tant d'ennemis qu'elle avoit sur les bras, se joignirent encore les Arabes de Mascate, vers le golphe Persique. Ils armerent plusieurs vaisseaux, & ravagerent une grande étendue de côtes. Comme on n'avoit pas de flotte à leur opposer, on eut recours aux Portugais de Goa, qui, moyennant une somme d'argent, consentirent de transporter les troupes Persanes dans l'île de Bahrein, dont les Arabes s'étoient rendus maîtres. Mais les conditions du traité n'ayant pas été remplies de la part des Persans, il demeura sans exécution, & les Arabes continuerent leurs ravages. Cependant Mir-Mahmoud, roi des Afghans, jugeant l'occasion favorable pour l'accomplissement des grands desseins qu'avoit formés son pere Mir-Wéis, fit une irruption dans le Kerman, & s'empara de la capi-

tale qui porte le même nom. Malgré ses efforts pour s'y maintenir, il en fut chassé peu de tems après par les Persans, qui s'attirerent bientôt la haine & l'exécration des peuples de la province, par les contributions exorbitantes qu'ils leverent de tous côtés.

Rien ne prouve mieux combien la foiblesse d'un prince peut être funeste à ses états, que la facilité que trouvent les méchans à tromper son esprit crédule. On avoit opposé aux Afghans Luft-Ali-Khan, général actif & courageux, mais qui, voyant ses vues souvent traversées par les eunuques & autres favoris du roi, ne laissoit échapper aucune occasion de s'en plaindre, & même de s'en venger. Il étoit beau-frere de Fatey-Ali-Khan, Athémadoulet ou premier ministre. Comme tous deux pouvoient éclairer la conduite des lâches qui trahissoient, il fut résolu qu'on les perdroit du même coup. En conséquence de ce projet, le médecin du roi, & son directeur spirituel, le Moullah, qui s'étoient chargés de l'exécuter, entrerent un soir dans la chambre du roi, & jettant à terre leurs turbans, s'écrierent qu'il étoit trahi. Le roi réveillé en sursaut, & saisi d'effroi, demande quels sont les auteurs de la conspiration, s'il est en sûreté dans le palais, où il doit se retirer? Les deux

perfides, profitant de ce moment de trouble, assurent au roi que le général se fait reconnoître chef indépendant des troupes; que son beau-frere, avec un secours qui lui vient du prince des Curdes, va s'assurer de sa personne; qu'enfin il court risque de la liberté & de la vie. Pour confirmer ces assertions, on lui montre une lettre supposée, où se trouvoit, soit disant, le sceau du ministre: or, ce sceau, depuis l'instant où il étoit entré en place, n'avoit pas dû cesser d'être pendu à son cou. Pour trouver le moyen de remédier à un si grand malheur, on assembla à la hâte un conseil de gens qui n'avoient à cet égard qu'un même sentiment. Il fut résolu que l'on iroit sur le champ prendre l'Athémadoulet; qu'en cas de résistance, il falloit lui couper la tête, ou au moins lui arracher les yeux, s'il consentoit à se rendre prisonnier. L'ordre fut exécuté sur le champ: on arrêta le malheureux ministre, qui ne fit aucune résistance; &, comme il étoit de l'intérêt de ses ennemis de ne le pas mettre à mort dans l'instant, afin de découvrir où étoient ses trésors, on l'amena au palais, on lui arracha les yeux, & on l'appliqua à la torture, afin de tirer, par rapport à son argent, les éclaircissemens dont on avoit besoin. Il

avoua tout ce que l'on voulut à cet égard. Dans le même tems, on avoit envoyé de tous côtés, pour s'assurer de toutes les personnes qui composoient cette famille ; & plusieurs y périrent. Le général, à cause de l'éloignement, fut arrêté plus tard ; &, comme son beau-frere s'étoit déja justifié sur tous les chefs de l'accusation intentée contre lui, on chercha un moyen de le dépouiller d'une partie de ses biens, & on le retint sous bonne garde à Ispahan. Quant à l'Athémadoulet, le roi, craignant qu'on ne l'eût trompé, lui permit de paroître en sa présence & de se justifier. Il le fit avec cette force & cette assurance qui conviennent au langage de la vérité. Le roi, attendri sur le sort d'un si grand homme, plaignit sa destinée, déplora la promptitude du jugement qu'il avoit porté contre lui, & lui laissa une pension considérable, avec le château de Schiraz pour prison. Ce grand homme fut ainsi la victime, dit un historien, « d'une malheureuse politique qui n'a que trop prévalu dans les cours des princes, & qui veut qu'il soit indécent à des rois, qui se trompent quelquefois & qu'on surprend tous les jours, de reconnoître, même après une injustice évidente, qu'ils se soient trompés, ou qu'on les ait surpris. »

[1722.]

Cependant les Afghans avoient ſçu profiter de ces diſſentions de la cour de Perſe. L'intrépide Mir-Mahmoud, ſans s'arrêter à prendre des places, réſolut d'aller camper ſous les murs même d'Iſpahan, perſuadé que la conſternation que ſon approche cauſeroit dans cette capitale, contribueroit autant que ſon armée à lui en ouvrir les portes. Il partit à la tête de quinze mille hommes; mais cette petite armée augmenta conſidérablement ſur la route, par les renforts qui lui vinrent de tous côtés. Dès qu'on apprit à Iſpahan le projet & la marche de ces barbares, l'épouvante & l'effroi s'emparerent de tous les habitans. Les uns ſe préparoient à la défenſe, les autres ſe diſpoſoient à la fuite; la plûpart ne ſçavoient quel parti prendre. Le ſeul Huſſein, occupé de ſes femmes & de ſes bâtimens, ne témoignoit aucune inquiétude. Ses miniſtres, troublés & conſternés, étant allés un jour lui repréſenter le péril prochain dont il étoit menacé: « Ce ſont vos affaires, leur ré» pondit-il; vous avez des armées, pour» voyez-y: quant à moi, pourvu que ma » maiſon de Ferabad me reſte, je ſuis con» tent. » Tandis que ce foible monarque dormoit paiſiblement ſur le bord du pré-

cipice, l'ennemi s'avançoit à grandes journées vers la capitale. On prit enfin le parti d'aller à sa rencontre avec toutes les forces qu'on put rassembler, & qui formerent une armée de plus de trente mille hommes. Le désespoir & la nécessité tenant lieu de courage aux Persans, ils combattirent d'abord avec assez de succès; mais la trahison de leur général rendit leurs efforts inutiles. Les Afghans victorieux les poursuivirent jusqu'aux portes d'Ispahan, & contraignirent les habitans de Julfa, le principal fauxbourg de cette grande ville, à se racheter du pillage. Ces habitans étoient presque tous Arméniens, & appliqués au commerce. Après avoir, en conséquence du traité de reddition, abandonné un certain nombre de belles filles, ils crurent, à la faveur d'une de ces subtilités assez ordinaires aux gens de cet état, pouvoir ne pas donner les quatre millions deux cents mille livres qu'ils avoient promis. En conséquence, ils représenterent aux vainqueurs que leurs principaux effets étant actuellement à Ispahan, il leur étoit impossible de completter la somme stipulée; mais ils offroient d'en faire & d'en signer tous une obligation qui vaudroit autant, & seroit payée lorsque la place seroit prise. Les Arméniens crurent avoir beau-

coup gagné par ce moyen, dont ils s'applaudissoient entr'eux; mais les Afghans, moins exercés, il est vrai, à ces petites tracasseries de commerce, mais qui n'en voyoient pas moins bien ce qui convenoit à leurs véritables intérêts, sentant bien qu'il pouvoit arriver ou qu'ils seroient obligés de se retirer, ou qu'ils ne prendroient la ville qu'avec des ménagemens contraires à ce premier arrangement, après avoir délibéré sur la proposition des ennemis, leur répondirent que, vu leur besoin d'argent, ils se contenteroient du peu qu'il y avoit actuellement dans Julfa, & qu'ils leur demandoient la permission d'en faire eux-mêmes la recherche. Cette réponse fut un coup de foudre pour ces négocians avares & mauvais politiques. Les vainqueurs entrerent dans leurs maisons, & y mirent tout au pillage: par ce moyen, ils triplerent à peu près la somme qu'ils avoient d'abord demandée, & mirent les Arméniens hors d'état de rien entreprendre contr'eux.

Les ennemis entouroient Ispahan de toutes parts, & empêchoient les vivres d'y entrer; aussi la famine y étoit-elle portée à l'extrême. On en étoit venu à manger de la chair humaine; ce que pourtant la police avoit défendu & punissoit. Un riche Persan, ayant épuisé tous les

moyens de ſubſiſter, ne voyant plus de reſſource, fit, avec le peu qui lui reſtoit, le meilleur repas qu'il lui fut poſſible, l'empoiſonna ſecrétement, & le mangea avec toute ſa maiſon qui périt bientôt avec lui. Une choſe qui parut fort extraordinaire, c'eſt qu'au milieu de ce cruel déſaſtre, où les plus riches moururent de miſere à côté de leur or, un pauvre aveugle qui mendioit ſon pain, continua de trouver des ſecours dans les charités des gens du peuple, & ſurvécut à la priſe de la ville.

Schah-Huſſein qui ne trouvoit plus dans ſon palais de quoi ſubſiſter, prit ſur cela ſa derniere réſolution, qui fut d'aller remettre ſa perſonne & ſa capitale entre les mains des Afghans. Pour y préparer les eſprits, après s'être couvert d'un habit de deuil, il ſortit de ſon palais, & parcourut à pied, les principales rues d'Iſpahan, déplorant ſon malheur & celui de tout le royaume.

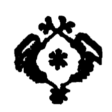
Touché de la miſere où il voyoit le peuple, il s'efforçoit de le conſoler, en lui faiſant eſpérer un meilleur ſort ſous le nouveau roi, & s'excuſant des maux du gouvernement ſur l'incapacité ou la mauvaiſe foi de ſes miniſtres. Ces triſtes paroles, & la chute d'un prince qui ſe voyoit forcé d'abandonner le trône, après

un règne de vingt-huit ans, attendrirent tous les cœurs, & exciterent dans toute la ville une douleur plus générale & plus marquée, que n'avoient fait encore tous les malheurs du siége.

Le lendemain, après quelques négociations, le roi sortit de la ville, & se rendit au camp des Afghans, où le fier Mir-Mahmoud, qui n'avoit pas voulu aller au-devant de lui, le reçut avec toute la fierté d'un vainqueur. Dans une salle du palais de Ferabad, où Mahmoud avoit son quartier, on avoit préparé deux places couvertes de brocards brodés d'or, une à chaque coin. Le général Afghan ayant pris sa place à gauche, on fit avancer le roi Hussein jusqu'au milieu de la salle, où, saluant le prince, il lui dit, *salam aleyokom*, c'est-à-dire, tout salut. Alors Mir-Mahmoud se leva, & rendit au roi le même compliment. On conduisit ensuite le monarque Persan à la place qu'on lui avoit préparée, dans l'autre coin à gauche de Mahmoud. Lorsqu'il fut assis, il adressa la parole au général Afghan, & dit: « Mon » fils, puisque Dieu ne permet pas que je » règne plus long-tems, & que le jour » assigné pour toi de monter sur le trône » de Perse est venu, je te remets l'empire » de bon cœur, & je te souhaite un règne » heureux. » En même tems, il ôta de dessus

fon turban l'aigrette royale, & la remit au grand-vizir de Mahmoud. Mais, le fier Afghan ayant refufé de la recevoir des mains de ce miniftre, le roi fe leva, prit l'aigrette, & l'attacha lui-même fur le turban de l'ufurpateur qui demeura affis. Huffein ayant repris fa place, on fervit du café & du thé. Mir-Mahmoud dit en en prenant quelques paroles fur l'inftabilité des chofes humaines; après quoi l'on fit paffer Huffein dans un autre appartement, & Mir-Mahmoud envoya prendre poffeffion des portes de la ville.

Le 27 d'Octobre, le nouveau roi fit fon entrée dans la capitale avec l'appareil le plus pompeux, au milieu des acclamations des troupes & des habitans. Il fe rendit au palais, fe plaça fur le trône, & s'y fit faluer une feconde fois par le malheureux Huffein, en préfence de toute la cour. Ayant enfuite reçu le ferment de fidélité des grands & de tous les ordres de l'état, il prit le titre de Sultan.





SULTAN MAHMOUD.

[1722.]

LA premiere action du règne de Mahmoud, fut la punition des traîtres avec lesquels il avoit été en intelligence pendant tout le tems de la guerre, disant hautement qu'il n'y avoit rien à attendre de gens qui avoient trahi leur roi, & qui le trahiroient lui-même à son tour, s'ils en trouvoient l'occasion.

Dans la bataille de Giulnabar, la plus considérable de celles qu'on livra aux Afghans, avant qu'ils se fussent emparés d'Ispahan, il étoit péri un Géorgien dont la femme est devenue célèbre par la hardiesse & la nouveauté de sa résolution. Dès qu'elle eut appris la mort de son mari, elle partit du nord de la Géorgie, déguisée en homme, fit plus de quatre cents lieues pour se rendre à Ispahan, où, s'étant mêlée parmi les Afghans, elle en tua en différentes occasions plus de cinquante, qu'elle immola aux manes de son époux. Elle fut enfin surprise dans une de ses exécutions, & fut menée à Mahmoud, couverte des blessures qu'elle avoit reçues,

& de celles qu'elle s'étoit faites pour se soustraire à la cruauté de ses ennemis. Mahmoud ne put s'empêcher d'admirer son courage, & la fit traiter avec toutes sortes d'égards.

[1723.]

Avant que Mahmoud se rendît maître d'Ispahan, on avoit fait sortir de cette capitale, pour opposer à quelques partis ennemis, le prince Tahmas, fils de Hussein; &, quoi qu'il fût encore jeune, on lui avoit donné des troupes avec lesquelles il avoit tenu la campagne. Quelquefois vainqueur, plus souvent vaincu, ce prince avoit toujours conservé quelque espérance, sinon de remonter sur le trône, du moins de soustraire à l'usurpation une partie des états de son pere. Il s'étoit même fait reconnoître Schah, ou Sophi, c'est-à-dire roi de Perse., dans la ville de Casbin, au nord de la capitale. Sultan Mahmoud résolut de tourner contre lui toutes ses forces: il prit occasion de cette guerre pour dépouiller de leurs richesses les principaux seigneurs de la cour, qu'il taxa les uns à dix mille, les autres à vingt mille tomans *. La ville d'Ispahan fut obligée d'en donner

* Monnoie idéale de Perse, qui équivaut à 46 liv. 10 s. de notre monnoie.

cent

cent vingt mille. Cependant il envoya des troupes contre Tahmas, qui, trop foible pour leur faire tête, abandonna la ville & s'enfuit à Tauris. Les Afghans s'emparerent de Casbin, mais leurs exactions & leurs violences les en firent chasser peu de tems après par les habitans. Mahmoud, craignant la même chose de ceux d'Ispahan, se livra sans réserve à son naturel cruel & sanguinaire. Il fit massacrer les anciens ministres, les chefs de la noblesse & du peuple, & jusqu'à trois mille hommes des troupes de Hussein qu'il avoit pris à son service.

Tandis que la capitale de la Perse gémissoit sous la tyrannie d'un barbare usurpateur, deux puissances formidables envahissoient chacune de leur côté les provinces septentrionales de cette malheureuse monarchie; c'étoient les Turcs & les Russes. Ils se hâterent de profiter de l'invasion des Afghans, & démembrerent de l'empire des Sophis, les provinces le plus à leur bienséance. Ainsi nous avons vu la Pologne aux prises avec un voisin ambitieux, devenir tout à coup, au grand étonnement de l'Europe, la proie de trois puissances confédérées, la Russie, la Prusse & l'Autriche.

[1724.]

Les Afghans, poursuivans leurs conquêtes, assiégeoient Schiras depuis plusieurs mois. Le siége fut long, & l'on y étoit réduit, par la famine, à la derniere extrémité. Enfin on surprit la place, & tout fut mis au pillage, en respectant cependant la vie des habitans. Dans ce saccagement général, les Afghans eurent occasion de faire un exemple de justice qu'il est bon de rapporter. En pillant de côté & d'autre les maisons, ils trouverent chez un particulier fort riche, autant de bled qu'il en auroit fallu pour nourrir toute la garnison pendant trois mois. Cette conduite leur fit tant d'horreur, qu'ayant attaché cet avare inhumain à un poteau, la vue tournée vers son bled, ils l'y laisserent mourir de faim.

Cette même année, Mahmoud partit d'Ispahan à la tête de trente mille hommes pour aller soumettre quelques places sur la route de Basra; mais les Arabes harcelerent tellement son armée, qu'ils la mirent hors d'état de rien entreprendre. Pour comble de malheur, le mauvais air & les maladies en emporterent une grande partie, de sorte que le Sultan fut contraint de revenir sur ses pas. Il eût été facile

alors à Tahmas de fondre sur les Afghans affoiblis & consternés, & peut-être de remonter sur le trône ; mais ce prince, aussi mauvais politique que son pere, faisoit la guerre aux Arméniens ses sujets, pour les obliger à payer les impôts excessifs dont il les avoit accablés. Les Turcs, plus habiles à profiter des conjonctures, firent des progrès considérables, & mirent le siége devant Erivan, capitale de l'Arménie, qu'ils emporterent au mois de Septembre. Bientôt tout le pays eut le sort de la capitale ; la plûpart des villes, dégoutées de la domination de Tahmas, ouvrant volontairement leurs portes aux Ottomans ; les autres, mal secourues, n'opposant qu'une foible résistance.

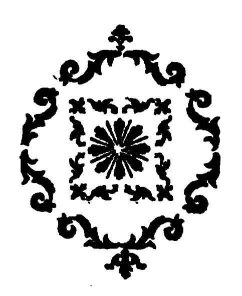
[1725.]

Les affaires de Mahmoud n'étoient guères en meilleur état que celles de Tahmas. Outre plusieurs échecs que ses généraux avoient reçus en différens endroits, il venoit d'échouer nouvellement lui-même contre une place forte de la province de Fars, ayant perdu dans cette occasion l'élite de ses troupes, toute son artillerie & tout son bagage. Pour appaiser le ciel irrité, disoit-il, contre les Afghans, il entreprit une pénitence qu'il avoit vu pra-

tiquer par les Mahométans Indiens. On s'enferme pendant quinze jours dans un lieu souterrain où la lumiere du soleil ne sçauroit pénétrer, & l'on passe tout ce tems à crier d'une voix forte & lugubre le mot *hou*, qui est un des attributs de Dieu. Comme il n'est permis de manger qu'un peu de pain une fois en vingt-quatre heures, on tombe bientôt dans un état d'inanition, de foiblesse & de démence, qui fait que le malheureux pénitent croit avoir des extases, des ravissemens, des visions.

Ce fut à cette retraite rigoureuse que Mahmoud se condamna volontairement. Il en sortit avec tous les symptômes de la folie la plus décidée, & un dérangement total de tous ses organes, qui le conduisit en peu de tems au tombeau. Dans un des accès de son délire, il se fit amener tous les princes de la famille de Hussein, au nombre de cent, & les massacra tous à coup de sabre, excepté deux enfans à qui le monarque détrôné sauva la vie aux risques de la sienne, ayant été bléssé en parant un coup qu'on leur portoit. Deux mois après cette horrible boucherie, le tyran fut attaqué d'une lèpre qui lui couvrit tout le corps; en vain il employa tous les secrets de la médecine, toutes les

ressources de la superstition. Sa chair, se détachant des os, tomboit en pourriture. Il souffroit les douleurs les plus cuisantes, jusques-là, dit un sçavant voyageur, qu'il se mordoit les mains & les bras, & se déchiroit lui-même. Il n'avoit plus que quelques heures à vivre lorsqu'Ashraf, ou Echeref son cousin, que les Afghans s'étoient hâtés de lui donner pour successeur, envoya lui couper la tête, sous prétexte de venger la mort de son pere.





SULTAN ASHRAF *ou* ECHEREF.

[1725.]

LEs chefs de la nation Afghane n'eurent pas lieu de se féliciter du choix qu'ils avoient fait d'Ashraf. Ce prince ne fut pas plutôt monté sur le trône, que, sans distinction d'Afghans ni de Persans, il confisqua les biens de tous ceux des principaux seigneurs de la cour qui lui faisoient ombrage. On peut juger du produit de cette opération, par ce qu'il dût retirer seulement d'Aman-Ulla, qui avoit été en grande considération sous le règne précédent.

Cet homme, qui n'étoit d'abord qu'un simple Santon, ou Dervis, avoit acquis de grandes richesses sous le règne de Mahmoud, avec lequel même il se croyoit en droit de partager la couronne; il avoit été fait Athémadeulet, & à ce titre avoit reçu des présens de toute la cour, qui se montoient à cinq cents quarante mille livres. Il n'avoit d'ailleurs négligé aucuns moyens, même des moins honnêtes, pour avoir de l'argent. On en peut juger par le trait suivant.

Les directeurs du comptoir des Anglois lui avoient fait des présens considérables pour captiver sa bienveillance & se montrer dignes de sa protection. Entre les différens bijoux qui composoient ces présens, il y avoit une bague où étoit enchassé un diamant qui avoit coûté quarante-deux mille livres. Aman-Ulla le fit ôter, en fit mettre un faux à la place, & renvoya la bague, disant qu'il aimoit mieux en avoir le prix en argent. Quoiqu'on s'apperçut de cette friponnerie, on fut obligé de se conformer à ses vues, & de donner le prix du diamant dont il s'étoit emparé.

Les troubles de la Perse ouvroient une vaste carriere à l'ambitieuse rivalité des Ottomans. Ils mirent trois armées en campagne, & fondirent tout-à-la-fois sur la Géorgie, sur l'Arménie & sur le Curdistan. Ils acheverent de soumettre les Géorgiens, déja fort affoiblis par la guerre que leur faisoit l'imprudent Tahmas. La seconde de leurs armées assiégea Tauris, & l'emporta d'assaut. Il est vrai qu'ils y perdirent vingt mille hommes, & leur général Osman; mais le massacre qu'ils firent de deux cents mille habitans, & le pillage de la ville assouvirent leur haine & leur vengeance. Le Pacha de Bagdad, qui commandoit la troisieme armée, battit plusieurs fois les Persans, & osa s'avancer jusqu'à

vingt lieues de la capitale. La disette des vivres & la difficulté des passages l'obligerent de retourner sur ses pas pour recruter ses troupes considérablement diminuées, & prendre de nouvelles mesures. Cependant Ashraf, effrayé des progrès de ces redoutables ennemis, envoya un ambassadeur à la Porte, négocier un traité de paix entre les deux couronnes. Tahmas de son côté sollicitoit le ministere Ottoman de ne point recevoir l'ambassade du prince Afghan, dont on paroîtroit approuver par-là l'usurpation. La cour de Constantinople ne prit conseil que de sa politique. Elle amusa les députés de Tahmas ; elle reçut l'ambassadeur d'Ashraf : mais elle fit à celui-ci des demandes si exorbitantes, qu'il rompit la négociation, & reprit la route de Perse.

[1726.]

Il paroît que les Turcs ne s'étoient montrés si difficiles, que parce qu'ils avoient fondé de grandes espérances sur les succès de cette campagne. Ils entreprirent beaucoup, & firent peu de chose. Achmet, Pacha de Bagdad, fondit sur la Perse avec une armée de soixante mille hommes, remporta d'abord des victoires, prit des villes, conquit des provinces, & s'approcha d'Ispahan, après s'être rendu maître

de tous les environs. Ashraf se contenta de harceler les ennemis, & cette méthode lui réussit parfaitement. A force de les fatiguer & de leur couper les vivres, il émoussa leur courage & rallentit leur activité. Toujours attentif à leurs démarches, il entrevit une occasion favorable de les attaquer, & se hâta de la saisir. Dans ce dessein, il fit passer dans le camp ennemi plusieurs espions, qui, protestant contre l'effusion du sang Musulman, représenterent aux soldats que les Afghans étoient leurs freres, qu'ils avoient la même croyance, & que les Persans auxquels ils avoient fait la guerre étoient leurs ennemis communs, des hérétiques abominables. Ces discours adroitement semés firent tout l'effet qu'Ashraf s'en étoit promis. Des milliers de Turcs abandonnerent leurs drapeaux pour passer sous les siens. Achmet, pour prévenir une désertion générale, se hâta de livrer bataille. Il la perdit, & le jour même vingt mille Curdes allerent se joindre aux Afghans, qui reconquirent sans peine une grande partie des pays qu'ils avoient perdus.

[1727.]

L'année suivante, dit M. Otter, le Grand-Seigneur envoya une nouvelle armée pour aider Schah-Tahmas à monter

corps de vingt mille hommes, à la tête duquel il mit le prince, & partit pour aller à la rencontre d'Ashraf. Celui-ci, informé des progrès que faisoit Schah-Tahmas, secondé de la valeur & de la bonne conduite de son général, craignit d'en être accablé s'il lui laissoit le tems de se fortifier davantage. Il partit d'Ispahan au mois de Septembre avec une armée de cinquante mille hommes, & marcha vers le Khorassan.

Les deux armées se rencontrerent à Damgan, sur les frontieres de cette province. On se prépara au combat de part & d'autre. Outre que l'armée d'Ashraf étoit de beaucoup supérieure à celle du prince, les Afghans, accoutumés à vaincre les Persans, les méprisoient comme une nation sans valeur. Ils s'en promirent par conséquent une victoire facile, &, dans cette confiance, ils engagerent l'action; mais ils ne sçavoient pas que les Persans, commandés par Tahmas Kouli-Khan, n'étoient plus les Persans conduits par des généraux lâches ou perfides. Le premier choc fut très-rude. Les Persans se battirent en désespérés, & chargerent les Afghans avec tant d'impétuosité, qu'ils plierent, furent

* M. Otter, *Voyage en Turquie & en Perse*, T. I, p. 304.

rompus, prirent la fuite, & ne purent se rallier qu'à Ispahan. Ils connurent alors la perte qu'ils avoient faite, soit dans la bataille, soit dans la fuite. On prétend qu'elle étoit de vingt mille hommes au moins.

Tahmas Kouli-Khan jugea qu'il falloit profiter de la consternation où ils étoient, & les poursuivit : à mesure qu'il s'avançoit du côté d'Ispahan, les villes & les provinces entieres se déclaroient hautement pour Schah-Tahmas ; & par-tout on chassoit les Afghans, qui ne trouverent d'autre retraite que dans la capitale. Il lui venoit de toutes parts des troupes & de l'argent. Son armée se trouva forte de quarante mille hommes quand il arriva à Cachan.

Ashraf sentit le danger où il se trouveroit, s'il se laissoit enfermer dans une place de conquête où il restoit encore assez d'habitans pour lui faire appréhender les suites d'une révolte soutenue par l'armée du prince, qui étoit pour ainsi dire aux portes de la ville ; il prit donc le parti de se mettre en campagne, & se porta à Mourtchakhor pour y attendre les Persans. Tahmas Kouli-Khan l'y vint chercher, l'attaqua, le défit, & l'obligea de s'enfuir à toute bride à Ispahan.

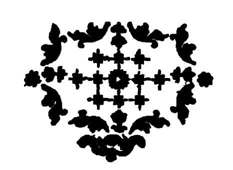
Le retour précipité des Afghans, leur dépit & leur désespoir, qu'ils ne se mettoient point en peine de cacher, répan-

dirent dans la capitale l'effroi, la terreur, la consternation. En effet, ils se hâterent de dépouiller les habitans de ce qu'ils avoient de plus précieux ; ils menaçoient même de mettre le feu dans tous les quartiers de la ville. Mais tout occupés à reçueillir leur butin & leur bagage, ils n'eurent pas le loisir de faire tout le mal qu'ils vouloient faire. On croit que ce fut dans cette occasion qu'Ashraf fit mettre à mort Hussein & plusieurs princes de son sang, quoique nous ayons rapporté ce massacre sous le règne de Mahmoud. Il enleva du palais d'Ispahan toutes les richesses & tous les trésors qu'il y avoit amassés, & les ayant chargés sur quantité de chameaux & trois cents mulets, il abandonna la ville avec ses Afghans, au nombre de douze mille. Le prince Tahmas, averti de la fuite des Barbares, se hâta d'aller prendre possession d'Ispahan où il rétablit l'ordre & la sûreté. Son général le suivit de près ; il le reçut comme son libérateur, & crut ne pouvoir mieux lui témoigner sa reconnoissance qu'en lui donnant une autorité sans bornes, dont il fut bientôt après la victime.

[1730.]

Ce n'étoit pas assez pour Tahmas Kouli-Khan d'avoir mis Ashraf & ses Afghans

en fuite; il résolut de les chasser entiérement de la Perse. Ayant appris qu'ils étoient dans les environs de Schiras où ils exerçoient des cruautés inouies, il marcha contr'eux à la tête d'une armée formidable, les joignit, les battit & en fit un grand carnage. Ashraf, se voyant sans force & sans espérance d'échapper au fer ennemi, fit proposer de rendre tout son butin, pourvu qu'on lui laissât la liberté de la retraite. Tahmas Kouli-Khan le refusa. Dans cette extrémité, les Afghans se séparerent par pelotons, & prirent différentes routes à la faveur des ténèbres. Lorsqu'on s'en apperçut, on envoya plusieurs détachemens sur leurs traces. Ils furent presque tous exterminés; & de ce nombre fut Ashraf lui-même, qui se défendit long-tems à la tête de deux cents hommes.





SCHAH TAHMAS II.

[1730.]

IL n'eſt pas aiſé de décider ſi l'ambitieux Tahmas Kouli-Khan porta d'abord ſes vues ſur le trône de ſon maître, ou ſi ce projet ne fut que la ſuite de ſes premiers ſuccès. Il eſt ſûr au moins qu'il parut d'abord n'être guidé par ſon attachement pour le roi, & ſon dévouement au bien de la couronne, que dans la vue de ſatisfaire ſes propres intérêts, comme la ſuite le va faire voir; car, lorſque le jeune prince, occupé du repos qu'il vouloit procurer à l'intérieur du royaume, eut fait la paix avec les Turcs, Kouli-Khan, qui crut y voir un prétexte de rompre avec ſon roi, publia un manifeſte dans lequel il déclaroit de nouveau la guerre aux Turcs, & détruiſoit tout ce qui avoit été fait. Schah-Thamas eut bien voulu s'oppoſer aux deſſeins du général ambitieux; mais, abandonné de tout le monde, il fut obligé de le combler d'honneurs, & de lui abandonner la principale autorité. Le premier uſage qu'il en fit, fut de faire arrêter les deux principaux officiers de la couronne, en

en disant simplement qu'ils étoient des hommes inutiles à l'état, qui ne gagnoient pas leur pain.

Il se défit de même de tous ceux qui n'étoient pas dans ses intérêts, & disposa des charges, des dignités, des emplois en faveur de ses créatures. Il travailla ensuite, dit l'auteur cité ci-dessus, à se mettre en état de reprendre les provinces dont les Turcs & les Moscovites s'étoient emparés.

Il marcha d'abord vers Hamadan, où les Turcs avoient leurs quartiers. Abdulla-Pacha, qui les commandoit, alla le recevoir, & lui présenta la bataille. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Animés par l'exemple de leur brave général, les Persans enfoncerent l'armée Ottomane & la taillerent en piéces : ensuite, sans presque reprendre haleine, ils marcherent à Tauris, pour prévenir, s'il étoit possible, Kiuperli, général Turc, qui conduisoit une autre armée à la défense de cette place. Non-seulement ils le devancerent, ils battirent encore ce Pacha, qui fut obligé de gagner Erivan. Sa retraite entraîna la perte de Tauris & d'Ardebil, dont les vainqueurs s'emparerent aussitôt.

[1731.]

Tandis que Tahmas Kouli-Khan dé-

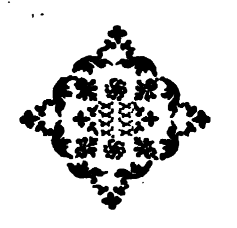
pouilloit les Turcs de leurs conquêtes, les Abdollis, peuple Afghan, qui s'étoient emparés de Hérat pendant les derniers troubles, avoient entrepris de venger leurs compatriotes. Comme il étoit très-important d'arrêter leurs progrès, le général Persan consentit à une trève que lui demandoient les Ottomans épuisés, & partit pour le Khorassan à la tête de son armée. Il vainquit les rebelles, prit Hérat, & fit passer au fil de l'épée tous les Afghans qui s'y trouverent.

Son éloignement ayant rendu le courage aux Turcs, ils avoient rompu la trève, & s'étoient mis en campagne. La cour étoit alors à Casbin : Schah-Tahmas prit aussitôt la route de Tauris avec ce qu'il put rassembler de troupes, & alla mettre le siége devant Erivan ; mais il fut contraint de le lever. Les Turcs ayant reçu des secours, le joignirent près de Hamadan & le battirent. Il voulut faire un nouvel effort ; il fut battu pour la seconde fois, & la ville de Hamadan tomba entre les mains des vainqueurs. Une troisieme bataille fut enfin favorable aux Persans, & ruina les espérances des Turcs. Le Schah, qui pouvoit profiter de sa victoire, une des plus complettes de toute cette guerre, accorda la paix aux ennemis, & les laissa maîtres de ce qu'ils possédoient encore dans la Perse.

[1732.]

Sur la nouvelle de ce traité honteux, Kouli-Khan indigné quitta Meched, après s'être assuré de la fidélité de ses troupes, & vint camper aux environs d'Ispahan. Il écrivit d'abord au Schah pour l'engager à se défaire des ministres qui le trahissoient; mais n'en ayant pas reçu de réponse favorable, il résolut d'exécuter un projet hardi qu'il méditoit depuis long-tems. Ce fut de détrôner Tahmas. Dans ce dessein, dit M. Otter, il le pria de venir faire la revue de l'armée. Le roi, bien éloigné de soupçonner une semblable trahison, se rendit au camp. La revue finie, le général l'invita à sa tente, lui donna un repas splendide, & lui fit boire toutes sortes de vins violens, qui l'enivrerent tellement, qu'il perdit la raison, tomba sur le sofa & s'endormit. Alors il fit entrer les principaux officiers, leur montra le roi dans cet état; &, dans un discours étudié, il exagéra les déréglemens du prince, plongé nuit & jour, disoit-il, dans l'ivresse & dans les plaisirs. Il le leur représenta comme un imbécille, un lâche; comme un homme enfin incapable de tenir les rênes d'un état ébranlé jusques dans ses fondemens. Il finit par conclure qu'il falloit le déposer, &

mettre à sa place un jeune prince du sang royal, en confiant, pendant la minorité, le soin des affaires à un régent habile, qui sacrifiât tout à l'intérêt de la nation & à l'honneur de ses armes. En effet, Schah-Tahmas fut déposé & envoyé dans le Khorassan. On alla tirer du palais le fils de ce prince encore au berceau, & l'on publia son avénement au trône sous le nom d'Abbas III.





SCHAH-ABBAS III.

[1733.]

M. OTTER, dans son voyage en Turquie & en Perse, rapporte une anecdote curieuse à l'occasion du couronnement d'Abbas. On m'a raconté, dit-il, que, quand on eut remis ce roi enfant dans le berceau, il fit trois ou quatre cris par intervalles; que Tahmas Kouli-Khan demanda aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau roi, & quelques-uns d'entr'eux ayant répondu qu'apparemment il demandoit à tetter, il leur dit la premiere fois: « Vous êtes tous des ignorans; pour » moi qui ai reçu de Dieu le don d'en» tendre le langage des enfans, j'entends » qu'il nous redemande les provinces que » les Turcs ont envahies. Oui, mon prin» ce, ajouta-t-il en touchant la tête de » l'enfant, nous irons bientôt tirer raison » du sultan Mahmoud; &, s'il plaît à Dieu, » nous vous ferons manger du raisin de » Scutare, & peut-être de Constantino» ple. » Il dit, la seconde fois, que le prince demandoit les provinces dont les

Moscovites s'étoient emparés ; à la troisieme fois, qu'il vouloit qu'on reprît Kandahar, la quatrieme fois, qu'il demandoit une place pour les Persans à la Mecque, & chaque fois il promit au prince d'exécuter ses ordres. Dès-lors, on entrevit les vastes projets qu'il a exécutés depuis.

La guerre avoit fait l'élévation de Tahmas Kouli-Khan, la guerre lui servit à s'en montrer digne. Tout occupé de ses projets contre les Turcs, il fit les plus grands préparatifs, & écrivit au gouverneur de Bagdad la lettre suivante. « Vous, » qui êtes gouverneur de Babylone, nous » vous faisons sçavoir en premier lieu, que » nous prétendons être les maîtres d'aller » en pleine liberté, & toutes les fois qu'il » nous plaira, visiter les tombeaux de » l'Iman-Ali, de Gherbelai, Mahaladé, » de Mouza & d'Hussein : secondement, » que, pour faire nos pélerinages à ces » saints lieux avec toute la décence & » les dispositions que notre loi demande, » il faut auparavant que tous les Persans » qui ont été pris dans la derniere guerre, » soient délivrés de leur esclavage, & que, » comme le sang de nos autres freres qui » y ont péri fume encore, & crie ven» geance à leur souverain, il faut aussi » qu'il y en ait autant de répandu de celui

» des ſujets du Grand-Seigneur, que ceux-
» ci en ont fait couler du roi de Perſe.
» Nous ſommes bien aiſes de vous faire
» part de nos ſentimens, afin que vous ne
» puiſſiez pas nous accuſer de vous avoir
» ſurpris, & que vous vous teniez ſur vos
» gardes. Quant à nous, ſçachez que nous
» nous préparons à aller bientôt, à la tête
» de notre armée, goûter la douceur de
» l'air que l'on reſpire dans les belles plai-
» nes de Babylone, & faire repoſer nos
» troupes à l'ombre de ſes murs. » On ne
connut que trop, par cette lettre, à quel
homme on avoit à faire, & la Porte fit
les plus grands préparatifs.

Le commandement de l'armée des Turcs
avoit été donné à Oſman-Topal, (ou le
Boiteux.) Tahmas, qui ſans doute cher-
choit à raſſurer ſes troupes inférieures en
nombre, & à étonner ſes ennemis, écri-
vit encore cette lettre au pacha de Moſul.
» Je ſçais qu'un général Turc, dont la len-
» teur ne me donne pas grande idée de
» ſon courage, eſt en marche depuis long-
» tems pour venir s'oppoſer à mes con-
» quêtes : je vous prie de le faire un peu
» hâter, parce que je ſuis peiné ; &, pour
» lui abréger le chemin, j'irai volontiers
» au-devant de lui avec une partie de mes
» forces, afin de le faire repentir de ſa
» témérité. » Cette lettre fut enſuite en-

voyée par le pacha au Séraskier-Topal-Osman, qui y répondit en ces termes :

» Quoique le Grand-Seigneur, mon maî- » tre, ait des soldats en aussi grand nom- » bre que le sable de la mer, & qu'outre » son grand vizir, il eût pu choisir parmi » ses pachas des chefs pour les comman- » der, dont la réputation seule suffiroit » pour t'anéantir; cependant sa Hautesse » a cru que ce seroit assez, pour réprimer » ton orgueil, de t'opposer quelques-unes » de ses troupes, & de mettre à leur tête » un pauvre boiteux, accablé d'années & » d'infirmités ; j'espere qu'avec le secours » du Tout-Puissant, qui se sert souvent » des instrumens les plus vils pour con- » fondre les superbes comme toi, il te fera » éprouver, par mon moyen, un sort pa- » reil à celui de Nimbrout, qui, voulant » s'égaler à Dieu, fut puni de sa vanité » impie, en périssant dans les douleurs » causées par une simple mouche, qui du » nez lui pénétra jusqu'au cerveau. » L'effet suivit la menace : Tahmas Kouli-Khan fut battu, & l'on chanta cette victoire dans tout l'empire Turc. Mais, comme on n'envoya pas à Osman les secours dont il avoit besoin contre un ennemi qui faisoit la guerre chez lui ; il fut vaincu dans une seconde bataille, & lui-même périt dans le combat.

[1734.]

Tahmas Kouli-Khan crut devoir profiter de la consternation où ses succès avoient jetté les ennemis. Il alla faire le siége de Bagdad; mais il fut obligé de le lever presque aussitôt pour marcher contre Mohammed-Khan, son lieutenant, qui, à la tête de trente mille hommes, avoit proclamé Schah-Tahmas à Schiras. Kouli-Khan, suivi d'un pareil nombre, fit une si grande diligence, que l'armée de Mohammed, qui le croyoit encore fort éloigné, perdit courage en le voyant. Il n'eut pas de peine à vaincre des gens à demi-vaincus par la crainte. La plûpart furent pris ou massacrés. Mohammed, leur général, tomba entre les mains de Tahmas Kouli-Khan, qui le fit mettre aux fers; mais il se pendit lui-même pour éviter une mort plus cruelle.

[1735.]

Les grands préparatifs que le régent fit faire à son retour de Schiras, annonçoient une expédition importante. En effet, il entra dans la Géorgie à la tête de cent mille hommes, prit Teflis la capitale, & chassa les Turcs de tout le pays. Il fondit ensuite sur l'Arménie, emporta d'assaut le château d'Erivan, & tomba tout-

à-coup ſur le Séraskier-Abdullah, Pacha, qui commandoit l'armée Ottomane; il la défit à Kars ſur les bords de l'Araxe. La priſe d'un grand nombre de places, & la conquête entiere de l'Arménie, du Schirvan, du Curdiſtan, ſuivirent de près cette victoire. Cependant les Turcs, furieux de ſe voir arracher une ſi belle proie, réunirent tous leurs efforts, & formerent une armée de quatre-vingt mille hommes, ſous les ordres de Séraskier-Kiuperli. Kouli-Khan, quoique inférieur en forces, ne balança pas à les attaquer : la fortune ſeconda ſon audace. Après un combat des plus opiniâtres, les Turcs furent enfoncés & taillés en piéces. Ils perdirent vingt mille hommes, leur général, preſque tous leurs officiers, bagage, caiſſe militaire & toute l'artillerie. Accablés par tant de diſgraces, ils demanderent la paix, qui fut concluë l'année ſuivante, à condition qu'ils rendroient toutes leurs conquêtes en Perſe, & que les Perſans pourroient faire le pélerinage de la Mecque ſans payer aucun droit.

[1736.]

On ne ſçait ſi la mort du jeune roi Abbas III précéda l'uſurpation de Tahmas Kouli-Khan, ou ſi ce prince ambitieux le fit diſparoître après être monté ſur le

trône. Quoi qu'il en soit, l'entrée du général victorieux dans la capitale de la Perse fut un véritable triomphe. Peu de tems après, il convoqua les états du royaume pour procéder à l'élection d'un souverain. Les députés étant assemblés, il leur représenta le besoin qu'avoit la Perse d'un roi guerrier, actif, entreprenant; il fit valoir ses services & ses prétentions, & fit entrevoir adroitement ce qu'on avoit à craindre de sa puissance. Les députés, persuadés, lui déférerent la couronne. Il l'accepta sous deux conditions, la premiere, que la couronne seroit héréditaire dans sa famille, la seconde, qu'on recevroit avec soumission quelques points de doctrine, contestés jusqu'alors. Là-dessus, le chef des Mollas prit la parole, & voulut dissuader le régent de rien innover dans la religion du pays. Kouli-Khan le fit étrangler sur l'heure: l'assemblée interdite consentit à tout; & le lendemain, 11 Mars, on proclama le régent roi de Perse, sous le nom de Nadir-Schah.





NADIR-SCHAH,
ou
TAHMAS KOULI-KHAN.

[1736.]

LE nouveau monarque se donna quelque tems au gouvernement intérieur du royaume, & fit des réglemens très-sages, dans la plûpart desquels il se proposoit pour modèle le grand Abbas ; mais les Mollas, ou ministres de la religion, n'eurent pas lieu de se féliciter de sa politique. Irrités de la mort de leur chef, ils semoient de tous côtés des discours séditieux. Nadir-Schah fit appeler les principaux d'entr'eux, & leur demanda quel usage ils faisoient des biens immenses qu'ils possédoient. Un d'eux répondit qu'une partie étoit employée à des œuvres pies, & que l'autre servoit à la subsistance des Mollas qui desservoient les mosquées & prioient Dieu pour la prospérité du roi & celle de tout le royaume *. Nadir-Schah repliqua que leurs prieres étoient visiblement inutiles, puisque la Perse avoit été si long-tems en

* M. Otter, *Voyage en Turquie & en Perse*, T. I, p. 304.

proie à ses ennemis, ses rois déposés ou errans, & les peuples accablés de toutes sortes de maux ; qu'il n'étoit pas moins évident que ses prieres & celles de ses troupes avoient été efficaces, & qu'il étoit juste qu'il jouît lui & son armée de ces revenus. En même tems, il ordonna de faire une recherche exacte de ces biens ; &, par l'état qui lui en fut présenté quelques jours après, il vit que les revenus annuels des Mollas montoient à un million de tomans *. Il les confisqua, disant qu'il en avoit besoin pour payer son armée ; que si le peuple vouloit des Mollas & des Imans, il pouvoit les défrayer ; que pour lui, n'ayant besoin ni de leur sçavoir, ni de leurs prieres, il n'étoit pas d'humeur de les entretenir plus long-tems dans l'oisiveté ; que, s'ils vouloient cependant prendre parti dans son armée, il leur donneroit une paye proportionnée à la valeur de chacun. Une entreprise aussi hardie, ajoute le même historien, auroit été funeste à tout autre qu'à Nadir-Schah ; mais il étoit assuré de son armée, qui, pour la plûpart étoit composée de Sunnis : ainsi il méprisa l'indignation des Persans ; &, pour n'avoir rien à craindre de leur res-

* Qu'on se rappelle que le toman vaut 46 liv. 10 sous de notre monnoie.

ſentiment, il ſuivit le plan qu'il s'étoit formé de ſe défaire des grands & d'accabler le peuple d'impôts.

[1737.]

La Perſe jouiſſoit alors d'une tranquillité parfaite; mais Nadir-Schah, voulant ſe venger de ceux qui l'avoient troublée ſous les règnes précédens, alla porter la guerre dans le Kandahar, & mit le ſiége devant la capitale de ce nom. Les Afghans ſe défendirent avec vigueur; & le roi de Perſe, après avoir perdu beaucoup de tems & de monde, fut obligé de négocier avec eux. La plûpart prirent parti dans ſon armée, attirés par les magnifiques promeſſes qu'il leur fit de partager avec eux les tréſors du grand Mogol.

[1738.]

Ce n'étoit pas ſans raiſon que le monarque Perſan envahiſſoit en idée les richeſſes de l'Inde. Il avoit reçu pluſieurs lettres d'un miniſtre diſgracié de Mohammed, empereur de l'Indoſtan, qui, jaloux de la faveur des autres miniſtres, l'invitoit à faire la conquête de cet empire, & promettoit de lui en faciliter les moyens. Informé d'ailleurs de l'incapacité du monarque Indien & des troubles qui diviſoient ſa cour, il ne doutoit preſque point du ſuccès de

ſon expédition. Il partit de Kandahar vers le milieu de l'année, força les défilés des montagnes qui ſéparent les deux empires, battit ou débaucha les troupes qui voulurent s'oppoſer à ſa marche, & répandit au loin la terreur & l'épouvante. Le grand Mogol vint à ſa rencontre avec une armée innombrable; mais Tahmas Kouli-Khan s'en rendit maître, auſſi-bien que de la perſonne du prince, & ſe fit proclamer empereur à Dehly. On exerça toutes ſortes de tourmens ſur les habitans de cette ville malheureuſe, pour découvrir leurs richeſſes. « On apportoit, » dit l'hiſtorien de Nadir-Schah, à tou- » tes les heures du jour & de la nuit, » des richeſſes immenſes. Elles étoient » amoncelées : là, s'élevoit une monta- » gne de roupies d'or; ici, une de rou- » pies d'argent; une autre de vaſes & de » vaiſſelle d'or & d'argent, une autre d'é- » toffes, &c. Cent ouvriers, pendant quinze » jours, furent occupés à fondre & ré- » duire en lingots l'or & l'argent qui » n'étoient pas monnoyés, afin d'en ren- » dre le tranſport plus facile. Deux lin- » gots, percés par le milieu, & attachés » enſemble avec une groſſe corde, fai- » ſoient la charge d'un chameau. On » remplit cinq mille coffres de roupies » d'or, & huit mille de roupies d'argent.

» On voyoit auſſi une quantité inconce-
» vable d'autres coffres, remplis de dia-
» mans, de perles & d'autres bijoux. En
» un mot, on fit monter la valeur des
» richeſſes que Tahmas Kouli-Khan em-
» porta des Indes, à trois cents courou-
» res de roupies d'argent; ce qui équi-
» vaut à cinq miliards quatre cent millions
» de notre monnoie. » Avant de quitter l'Inde, il remit le grand Mogol ſur le trône, en lui fixant ſa dépenſe, & en exigeant qu'il ſe reconnût tributaire de la Perſe. Il rentra dans ſes états, en 1740, & preſque perſonne ne ſçavoit à Iſpahan ce qu'il étoit devenu. Nous parlerons plus au long de cette expédition fameuſe, à l'article des grands Mogols.

Ce fut au retour de cette expédition, dit M. Otter, qu'il donna ordre qu'on traduisît à Iſpahan en langue perſane la Bible & l'Alcoran. Les miſſionnaires Européens, les Vertabjeds ou docteurs Arméniens, les rabbins & les mollas s'aſſemblerent à cet effet tous les jours, & travaillerent pendant long-tems à ce grand ouvrage, ſous la direction de Mir-Mazoum, Iman de la moſquée du roi. Les traductions achevées, Nadir-Schah ordonna aux principaux d'entre les traducteurs de les lui apporter à Tahran. Ils s'y rendirent, & eurent l'honneur de les lui préſenter,



SCHAH-JÉHAN, *surnommé* SCHAHABODDIN-MOHAMMED, *c'est-à-dire* MAHOMET, L'ÉTOILE BRILLANTE DE LA FOI.

[1627.]

CONFORMÉMENT au projet qu'elle avoit formé de disposer du trône en faveur de son gendre, Nur-Jéhan envoya Schehriar à Lahor, avec des troupes & de l'argent, pour l'y faire reconnoître; mais la plûpart des Omrahs désapprouverent cette démarche hardie, & firent valoir les droits de Schah-Jéhan, en attendant l'arrivée de ce prince qui étoit à près de deux cents lieues de Lahor; &, pour empêcher sultan Schehriar d'affermir sa puissance, ils proclamerent Bolakki, fils de sultan Khosrou, ne regardant ce jeune prince que comme le dépositaire & le gardien de la fidélité qu'ils avoient vouée à Schah-Jéhan, son oncle. Cependant Schehriar ne négligeoit rien pour se faire des créatures, & prodiguoit dans cette intention les richesses du grand Mogol. Ceux qui reçurent ses bienfaits, furent les premiers à l'abandonner. Dès qu'ils apprirent que Schah-Jéhan approchoit, ils

coururent ſe ranger ſous ſes drapeaux, & le reconnurent pour leur ſouverain.

[1628.]

Huit jours avant ſon entrée à Lahor, Schah-Jéhan envoya ſecrétement dans cette ville un de ſes officiers, pour faire mourir ſultan Schériar, le roi Bolakki & trois autres princes ſes couſins ; ce qui fut exécuté. Les corps de toutes ces malheureuſes victimes furent enterrés ſans cérémonie dans un jardin, auprès des entrailles de Jéhan-Ghir, & leurs têtes furent portées à Schah-Jéhan, dont l'ambition ſe trouva ſatisfaite par cet horrible ſpectacle. Lorſqu'il ſe vit délivré de toute inquiétude, il ſe fit couronner avec les ſolennités ordinaires, dans une aſſemblée générale des Omrahs & des grands ſeigneurs de l'empire. Enſuite il donna ſes ſoins à l'adminiſtration de l'Etat, & diſpoſa des affaires avec un pouvoir deſpotique. Il fit fermer le ſérail de ſon pere, & garder étroitement la reine Nur-Jéhan & ſes filles. Aſſof-Khan & Mohabet-Khan, à la fidélité deſquels il étoit redevable de la couronne, eurent auſſi le plus de part à ſa confiance. Il partagea pour ainſi dire entr'eux l'autorité ſouveraine, & leur laiſſa la libre diſtribution des charges & des dignités. Juſques-là, l'on ne pouvoit, ce ſem-

ble, reprocher à Schah-Jéhan qu'une ambition démesurée. Mais, peu de jours après son couronnement, il se rendit odieux & méprisable à tous les gens de bien par une action honteuse, dont l'histoire offre peu d'exemples. La reine sa femme étant morte, il épousa sa propre fille, qu'il aimoit passionnément. Thomas Herbert, qui rapporte ce trait *, ajoute que le ciel, ne pouvant souffrir un inceste aussi horrible, déchargea ses foudres sur tout l'empire, qu'il ravagea par la peste & par la famine. A ces deux fléaux se joignit celui de la guerre. Le roi de Perse s'empara des provinces de Kerman & de Kandahar; les Tartares Uzbecks lui prirent Kabul & plusieurs places considérables du royaume de Tatta; le Rajah-Yogh assiégea Brampour; &, pour comble de malheur, deux faux Bolakis parurent dans l'Indoustan, & ne causerent pas peu d'inquiétude au grand Mogol.

[1629.]

Tant d'ennemis déchaînés ne servirent qu'à relever l'éclat du nouveau règne. Par-tout les Mogols furent victorieux. Les rebelles domptés demanderent grace. Les Tartares & les Persans battus en plusieurs

* Voyage de Perse & des Indes, p. 179.

rencontres, abandonnerent leurs conquêtes.

Schah-Jéhan ayant rétabli le calme & la tranquillité dans ses Etats, entreprit d'exterminer le Christianisme dans le Bengale, pour se venger des Portugais, dont il avoit en vain sollicité les secours dans le tems qu'il étoit révolté contre son pere. Le prétexte de la guerre fut qu'ils connivoient avec les pirates du golfe, pour enlever sur les côtes un grand nombre d'Indiens & de Mogols, & les vendre ensuite comme esclaves. Kassem-Khan eut ordre d'assiéger Ougli, l'une de leurs plus fortes places. Michel-Rodriguez y commandoit ; mais il avoit si peu de troupes, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût tenir long-tems contre les forces réunies de l'empire. Il se prêta volontiers aux propositions que lui fit faire le général Mogol, de payer une certaine somme, pour conserver sa place ; mais à peine eut-il délivré l'argent, qu'il se vit assiégé dans les formes, & contraint de se rendre à discrétion ; Kassem-Khan fit enlever tous les Portugais jusqu'aux petits enfans, jusqu'aux prêtres & aux religieux, & les envoya sous bonne escorte à Agra : ils furent tous faits esclaves. On distribua dans le sérail les femmes & les filles en qui l'on remarqua quelque beauté ; les vieilles &

autres furent partagées entre les principaux Omrahs. On fit circoncire tous les enfans ; &, quant aux hommes, la plûpart, intimidés par les menaces, ou gagnés par les promesses, renoncerent à leur religion. Il n'y eut guères que les missionnaires qui tinrent ferme ; mais, moitié par argent, moitié par amis, on vint à bout de les tirer quelques tems après d'esclavage, & de les faire passer à Goa, le siége principal de la puissance Portugaise dans les Indes.

La suite du règne de Schah-Jéhan, jusques vers l'année 1654, nous est peu connue. On sçait seulement que l'amour des plaisirs & de la volupté avoit pris dans le cœur de ce prince la place du courage & de la valeur. La danse, la musique & tous les arts agréables partageoient son tems tour à tour ; il alloit quelquefois à la chasse ; mais le plus souvent il se divertissoit dans le sérail avec ses femmes, tantôt à faire combattre des gladiateurs, tantôt à voir jouer des farces & des comédies. Indifférent d'ailleurs pour la prospérité de son empire, il laissoit le soin des affaires aux eunuques, qui, pour satisfaire l'avarice naturelle du prince, vendoient les charges & les dignités, & autorisoient les exactions les plus criantes. Cet amour de l'argent, la plus vile & la

plus affreuse de toutes les passions dans un souverain, précipita Schah-Jéhan dans un abîme de malheurs. Il avoit quatre fils, déja dans un âge mûr, qui, par la magnificence de leur train & l'opulence de leur maison, faisoient depuis long-tems l'ornement de sa cour. Par un esprit d'économie mal-entendu, le monarque Indien leur donna les plus riches gouvernemens, & les obligea d'aller résider dans leurs provinces. C'étoit à peu près abandonner la couronne au gré du plus ambitieux, & mettre l'empire au pillage. Mais avant que d'entrer dans le détail des guerres que fit naître une aussi mauvaise politique, il est à propos de faire connoître le caractere de chacun de ces quatre princes. M. Bernier, médecin François à la cour du grand Mogol, vers le tems dont nous parlons, sera notre garant pour tout ce qui concerne l'histoire de ces princes & de leur pere.

L'aîné s'appelloit Dara, c'est-à-dire Darius. Le second Sultan-Sujah, qui signifie Prince courageux. Aureng-Zeb, qui veut dire l'ornement du trône, étoit le nom du troisieme. Le quatrieme avoit nom, Moradh-Bakh, comme qui diroit desir accompli. Schah-Jéhan avoit encore deux filles, dont nous dirons aussi quelque chose; l'une appellée Bégum-Saheb, ou

la princesse maîtresse, ce fut celle qu'il épousa ; l'autre nommée Roknara-Begum, ou la princesse lumineuse.

Dara ne manquoit pas de bonnes qualités. Il étoit galant dans la conversation, spirituel, civil, & extrémement libéral ; mais il avoit trop bonne opinion de lui-même, se croyant seul capable de tout, & ne pouvant se persuader qu'il y eût quelqu'un au monde qui pût lui donner conseil. Naturellement indiscret, il éloignoit de sa personne la confiance & l'amitié, ce qui l'exposoit d'autant plus aux trahisons de ses freres. D'ailleurs, il s'emportoit facilement, ménaçoit, injurioit & maltraitoit même les plus grands Omrahs ; quoiqu'il fit en public profession du Mahométisme, on croit qu'il n'avoit aucune religion ; car il étoit Chrétien avec les Chrétiens, Juif avec les Juifs, & Gentil avec les Gentils.

Sultan Sujah étoit à peu près de l'humeur de Dara ; mais il avoit plus de discrétion & de fermeté, plus de conduite & d'adresse. Jaloux de se faire des amis & des créatures, il prodiguoit l'argent & les caresses aux Omrahs & aux principaux Rajahs ; mais il se livroit trop à son penchant pour les femmes. Il en avoit toujours un grand nombre dans son sérail ; il passoit avec elles les jours & les

nuits à boire, à chanter, à danser, & l'on avoit toutes les peines imaginables à l'arracher d'entre leurs bras. La secte des Shias ou Shiites, que suivent les Persans, étant la plus puissante & la plus accréditée à la cour du grand Mogol, il s'étoit déclaré pour elle, moins par goût que par ambition.

Aureng-Zeb n'avoit ni la galanterie d'esprit, ni l'extérieur gracieux de ses aînés: Mais il étoit plus judicieux, plus fin, plus habile, plus dissimulé. Sur-tout il sçavoit bien connoître son monde, & placer à propos ses libéralités. Il fit long-tems comme profession de Fakir, c'est-à-dire Derviche ou dévôt, pour faire croire qu'il n'avoit aucune prétention à la couronne; & qu'il ne desiroit que de passer doucement sa vie dans la priere & dans la retraite. Cependant il ne laissoit pas de faire ses brigues à la cour; mais c'étoit avec tant d'adresse & de secret, qu'à peine pouvoit-on s'en appercevoir. Il sçavoit encore s'entretenir dans l'amitié de Schah-Jéhan son pere, qui, bien qu'il eut beaucoup d'affection pour Dara, ne pouvoit s'empêcher de témoigner qu'il estimoit Aureng-Zeb, & qu'il le croyoit capable de régner. Ces dispositions du grand Mogol, en faveur de son troisieme fils, donnoient beaucoup de jalousie à Dara, qui

disoit quelquefois à ses amis : de tous mes freres, je n'appréhende que ce Nemazi, comme qui diroit ce bigot, ce grand faiseur d'oraisons.

Morad-Bakh, le plus jeune de tous, étoit aussi le moins adroit & le moins judicieux. Il ne songeoit qu'à se réjouir, à passer le tems à boire, à chasser, à tirer de l'arc. Néanmoins il avoit quelques bonnes qualités. Il étoit civil & libéral. Il faisoit gloire de n'avoir rien de caché. Il méprisoit les intrigues du cabinet, & se vantoit tout haut qu'il n'avoit d'espérance que dans son bras & dans son épée. En effet, il étoit très-brave; & si cette valeur eût été accompagnée d'un peu plus de conduite, il l'eût emporté sur tous ses freres, & eût été roi de l'Indoustan.

Begum-Saheb, l'aînée des princesses, étoit très-belle, & avoit beaucoup d'esprit. Son pere l'aimoit passionnément; &, dit notre sçavant médecin, le bruit couroit qu'il l'aimoit à un point qu'il est difficile de s'imaginer. Nous avons dit plus haut, d'après le témoignage de Thomas Herbert, que ce prince l'avoit épousée en montant sur le trône. Quoi qu'il en soit, Schah-Jéhan avoit en elle une si grande confiance, qu'il l'avoit préposée pour veiller à sa sûreté. De son côté, la prin-

cesse sçavoit parfaitement bien ménager l'esprit de son pere; &, dans les affaires les plus importantes, elle lui faisoit prendre les résolutions qu'elle jugeoit à propos. Elle étoit extrémement riche, faisoit beaucoup de dépense, & étoit fort libérale. Elle prit ouvertement le parti de Dara, non pas tant, comme disoit le peuple, parce qu'ils étoient les deux aînés, que parce que le prince lui avoit promis qu'il la marieroit lorsqu'il seroit monté sur le trône. Ses galanteries & ses intrigues amoureuses étoient connues de toute la cour.

On dit que cette princesse trouva moyen de faire entrer un jour dans le sérail un jeune homme, qui n'étoit pas de grande condition, mais bien fait & de bonne mine. Elle ne put, parmi tant de jalouses & d'envieuses, conduire son affaire si secrétement qu'elle ne fût découverte. Schah-Jéhan en fut bientôt averti, & résolut de la surprendre, sous prétexte de l'aller visiter. La princesse, voyant inopinément arriver son pere, n'eut que le tems de cacher le malheureux dans une de ces grandes chaudieres de bain, ce qui ne put se faire que Schah-Jéhan ne s'en doutât. Néanmoins il ne témoigna rien à la princesse. Il s'entretint même assez long-tems

avec elle, comme à l'ordinaire, & enfin il lui dit qu'il la trouvoit mal-propre & négligée, qu'il falloit qu'elle se lavât & qu'elle prît le bain plus souvent. La-dessus, il commanda fort sévérement qu'on mit le feu à l'heure même sous la chaudiere, & ne voulut point partir de-là que les eunuques ne lui eussent fait comprendre que le misérable étoit expédié.

Quant à la princesse Roknara-Begum, elle n'étoit ni si belle, ni si spirituelle que sa sœur; mais elle n'avoit ni moins de gaieté, ni moins d'enjouement, & ne haissoit pas plus le plaisir que Begum-Saheb. Pendant les troubles, elle prit le parti d'Aureng-Zeb, & fut d'un grand secours à ce prince, sinon par ses richesses, qui étoient fort médiocres, du moins par la sagacité de son esprit qui lui faisoit pénétrer les résolutions les plus secrettes de Schah-Jéhan & de Dara.

[1654.]

Nous avons dit que l'avarice de Schah-Jéhan l'avoit déterminé, pour épargner ses trésors, à pourvoir ses fils des plus riches gouvernemens de l'empire. Il envoya sultan Sujah dans le royaume de Bengale; Aureng Zeb, dans le Décan; Morad-Bakh, en Guzarate; & donna la vice-royauté de Kabul & de Multan, à Dara,

ſon aîné. Les trois premiers s'en allerent fort ſatisfaits dans leurs départemens. Ils s'y comporterent en ſouverains, & retinrent tous les revenus du pays, ſous le prétexte ſpécieux qu'ils avoient beſoin de troupes pour tenir en bride les ſujets & les voiſins. Dara ſeul ne s'éloigna pas de la cour, eſpérant, en vertu de ſon droit d'aîneſſe, de ſuccéder bientôt à Schah-Jéhan. Comme ce prince prenoit plaiſir à l'en flatter, il lui faiſoit rendre, par les Omrahs, les mêmes reſpects qu'à ſa propre perſonne. Il vouloit qu'on prît les ordres du prince, qu'on lui communiquât toutes les affaires. Cependant, ſoit défiance, ſoit jalouſie, il entretenoit, dit-on, une ſecrette correſpondance avec Aureng-Zeb, qu'il croyoit plus digne de régner qu'aucun de ſes freres.

[1655.]

Dans le tems qu'Aureng-Zeb étoit dans le Décan, le roi de Golconde avoit pour vizir & pour général de ſes armées un Perſan très-fameux dans les Indes, & connu ſous le nom d'Emir-Jemla. Ce n'étoit pas un homme de grande naiſſance; mais il étoit rompu dans les affaires, avoit beaucoup d'eſprit & tous les talens d'un grand capitaine. Il avoit amaſſé des tréſors immenſes, non-ſeulement dans l'ad-

ministration de ce riche royaume, mais encore par le commerce & par les mines de diamans qu'il tenoit toutes lui seul à ferme sous des noms empruntés. Outre l'armée du roi qu'il avoit en sa disposition, il entretenoit des troupes nombreuses en son particulier, & sur-tout une bonne artillerie, avec force Franguis ou Chrétiens pour la conduire. Enfin, il devint si riche & si puissant, que le roi de Golconde en conçut une jalousie extrême, & résolut de lui jouer un mauvais tour. Il se confirma d'autant plus dans ce dessein, qu'il reçut avis dans le même tems que l'Emir avoit eu trop de familiarité avec la reine sa mere. Il crut devoir dissimuler jusqu'à ce que l'Emir, qui étoit alors dans le Carnate avec son armée, fut de retour de cette expédition; mais un jour qu'on lui racontoit des particularités plus précises du commerce de la reine & du premier ministre, il ne put retenir sa colere, & se laissa emporter aux injures & aux menaces les plus terribles. L'Emir, dont tous les parens & les amis occupoient les premieres charges à la cour, fut aussitôt averti du péril qui le menaçoit. Il écrivit promptement à Mahmet-Emir-Khan, son fils unique, pour le presser de quitter la cour sur quelque prétexte de chasse, & de venir le joindre; mais le roi fit obser-

ver ce jeune ſeigneur avec tant de ſoin ; qu'il lui fut impoſſible de ſortir de Golconde. L'Emir Jemla, qui chériſſoit tendrement ſon fils, prit une réſolution fort étrange qui mit le monarque en grand danger de perdre ſa couronne & ſa vie ; tant il eſt vrai, dit notre auteur, que qui ne ſçait pas diſſimuler, ne ſçait pas régner. Il écrivit à Aureng-Zeb, qui étoit alors à Daulet-Abad, capitale du Décan, pour lui repréſenter le danger auquel ſa famille ſe trouvoit expoſée, après tous les ſervices qu'il avoit rendus au roi de Golconde, & le prier de le prendre ſous ſa protection, lui promettant que s'il vouloit ſuivre ſon conſeil & lui donner ſa confiance, il diſpoſeroit les affaires de telle ſorte qu'il lui mettroit tout d'un coup entre les mains le roi & le royaume. « Vous n'avez, lui marquoit-il dans ſa lettre, qu'à prendre quatre à cinq mille chevaux de l'élite de votre armée, & marcher à grandes journées vers Golconde, faiſant courir le bruit par le chemin que c'eſt un ambaſſadeur de Schah-Jéhan, qui va trouver le roi pour des affaires de la derniere importance. Le Dabir, qui eſt celui auquel il faut s'adreſſer d'abord pour faire ſçavoir quelque choſe au roi, eſt mon parent & ma créature. Ne ſongez qu'à avancer en diligence, & je ferai enſorte que, ſans

que vous ſoyez connu, vous arriverez aux portes de Bagnaguar (Golconde;) &, lorſque le roi ſera ſorti pour venir recevoir ſes lettres, ſelon la coutume, vous pourrez vous ſaiſir de ſa perſonne & de toute la famille royale, d'autant plus facilement que la maiſon où il fait ſon ſéjour ordinaire eſt ſans murailles, ſans foſſés & ſans fortifications.» Il ajoutoit qu'il feroit cette entrepriſe à ſes dépens, & lui offroit cinquante mille roupies par jour, (environ vingt mille écus,) durant tout le tems de la marche. Du caractere dont étoit Aureng-Zeb, avide de gloire & d'ambition, il n'eut garde de laiſſer échapper une occaſion ſi favorable. Il ſe mit auſſitôt en chemin, & conduiſit ſon entrepriſe avec tant de bonheur, qu'il arriva à Bagnaguar ſans être connu que comme ambaſſadeur de Schah-Jéhan. Le roi de Golconde, averti de ſon arrivée, ſe rendit dans un jardin ſelon la coutume, pour le recevoir avec honneur, & ſe livra lui-même entre les mains de ſon ennemi. Déja dix ou douze eſclaves apoſtés s'alloient jetter ſur lui & ſe ſaiſir de ſa perſonne comme il avoit été projetté, lorſqu'un Omrah, touché de compaſſion, ne put s'empêcher de lui dire bruſquement, quoiqu'il fût du parti de l'Emir : «Votre Majeſté ne voit-elle pas

Aureng-Zeb? Retirez-vous d'ici, vous êtes pris.» A ces mots, le roi tout effrayé saute sur le premier cheval qu'il rencontre, & court à toute bride se renfermer dans la forteresse de Golconde, distante de la ville d'une petite lieue. Aureng-Zeb, voyant son coup manqué, ne perdit point courage, sçachant bien que l'Emir ne viendroit point l'attaquer avec son armée. Il se saisit de la maison royale, en enleva toutes les richesses, après avoir renvoyé au roi toutes ses femmes, ce qui s'observe très-religieusement dans les Indes, & alla mettre le siége devant la forteresse; mais, comme il manquoit des choses nécessaires pour le pousser avec vigueur, il demeura plus de deux mois devant la place, jusqu'à ce qu'un ordre de Schah-Jéhan le contraignit de l'abandonner. Il n'ignoroit pas que c'étoit Dara & Begum-Saheb qui avoient porté l'empereur à traverser son entreprise, dans la crainte qu'ils avoient qu'il ne se fît trop puissant. Cependant il n'en témoigna point le moindre ressentiment, & il dit simplement qu'il falloit obéir aux ordres de Schah-Jéhan. Il eut soin toutefois de se faire payer sous main les frais de son voyage. Il maria même son fils sultan Mahmoud avec la fille aînée du roi de Golconde, & il obtint de plus que

que l'Emir Jemla avoit la liberté de se retirer avec toute sa famille, ses biens, ses troupes & son artillerie.

[1656.]

Ces deux grands hommes ne furent pas long-tems ensemble sans former de grands desseins. Chemin faisant, ils assiégerent & prirent Bider, une des plus importantes & des plus fortes places du Visapour; &, lorsqu'ils furent arrivés à Daulet-Abad, ils se lierent d'une amitié si étroite, qu'Aureng-Zeb ne pouvoit vivre sans voir l'Emir au moins deux fois par jour, ni l'Emir sans voir Aureng-Zeb. Cette union fut le principe & le mobile des grands événemens qui bouleverserent l'empire du Mogol, & jetta les premiers fondemens de la royauté d'Aureng-Zeb.

L'Emir Jemla fit d'abord usage de sa politique & de son adresse pour se faire appeller & desirer à la cour de Schah-Jéhan. Il s'y rendit enfin avec de riches présens & quantité de diamans, entr'autres, ce fameux diamant estimé sans pareil *, qu'il offrit à l'empereur. Lorsqu'il

* Ce diamant, au rapport de Tavernier, qui le vit & le tint entre ses mains, est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en bas, on voit un petit cran, dans lequel on décou-

crut avoir gagné ses bonnes graces, il lui représenta que les pierres de Golconde étoient bien autres que ces rochers de Kandahar où il pensoit pour lors, & que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit songer à faire la guerre. Schah-Jehan, soit qu'il fût satisfait des diamans de l'Emir, soit qu'il trouvât à propos, comme quelques-uns l'ont cru, d'avoir une armée en campagne pour tenir en bride Dara, dont la puissance lui faisoit ombrage, prêta l'oreille aux propositions de l'Emir, & résolut d'envoyer des troupes dans le Décan sous la conduite de ce grand capitaine.

Dara, voyant de quelle importance il étoit de ne point donner des forces à Aureng-Zeb, combattit fortement la résolu-

---

vre une petite glace. L'eau en est belle. Il pese trois cents dix-neuf ratis & demi, qui font deux cents quatre-vingt de nos carats. Cette pierre étoit brutte, lorsque l'Emir Jemla en fit présent au grand Mogol, & pesoit alors neuf cents ratis, qui font sept cents quatre-vingt-sept carats & demi. Elle avoit plusieurs glaces. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différemment, c'est-à-dire qu'on en auroit tiré de fort bons morceaux, & qu'elle seroit demeurée plus pesante. Schah-Jéhan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortensio Borgis, mauvais lapidaire, qui se trouvoit à la cour; aussi fut-il mal récompensé; il ne reçut pour prix de son travail, que dix mille roupies.

tion de l'empereur, & fit tout son possible pour en empêcher l'éxécution ; mais, quand il vit que Schah-Jéhan s'opiniâtroit, il fut obligé de donner son consentement, à condition qu'Aureng-Zeb ne quitteroit point Daulet-Abad, & qu'il ne se mêleroit aucunement de la guerre ; que l'Emir seroit géneral absolu, & que, pour gage de sa fidélité, il laisseroit à la cour toute sa famille. L'Emir eut bien de la peine à se résoudre à cette derniere condition ; mais l'empereur l'ayant prié de donner cette satisfaction à Dara, & lui ayant promis de lui renvoyer dans peu de tems sa femme & ses enfans, il se soumit à tout, & partit avec une fort belle armée pour le Décan. Après avoir concerté ses projets avec Aureng-Zeb, il entra sans tarder dans le royaume de Visapour, où il assiégea une forte place qu'on appelle Kaliane.

[1657.]

Les affaires de l'Indoustan étoient dans cette situation, lorsque Schah-Jéhan tomba dangereusement malade. La nouvelle s'en répandit aussitôt, & jetta d'abord le trouble dans tout l'empire. Dara leva secrettement des troupes dans Delhi & dans Agra, les capitales : sultan Sujah fit la même chose dans le Bengale, Aureng-Zeb arma dans le

Décan, & Morad-Bakh dans le Guzarate. Tous quatre aſſemblerent auprès d'eux leurs alliés & leurs amis; tous quatre écrivirent pour ſe faire des créatures, & nouerent différentes intrigues. Dara ſurprit quelques lettres des princes ſes freres, & les fit voir à Schah-Jéhan pour les animer contr'eux; mais le monarque Indien ſe défioit plus de Dara que de tous les autres; &, dans la crainte d'être empoiſonné, il donna ordre qu'on prît garde particuliérement à tout ce que l'on ſervoit ſur ſa table. On dit même qu'il écrivit à Aureng-Zeb, & que Dara, qui en fut averti, ne put s'empêcher de menacer & de fulminer.

Cependant la maladie de Schah-Jéhan traînoit; le bruit courut tout à coup qu'il étoit mort: auſſitôt toute la cour fut en déſordre. On prit l'alarme dans Agra; les boutiques furent fermées pluſieurs jours, & les quatre fils du roi firent ouvertement de grands préparatifs. Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'ils ſe diſpoſoient à la guerre; car ils ſçavoient tous fort bien qu'il n'y avoit point de quartier à eſpérer; qu'il falloit, comme on dit, vaincre ou mourir, être roi ou ſe perdre, & que celui qui auroit le deſſus ſe déferoit de tous les autres, comme autrefois Schah-Jéhan s'étoit défait de ſes freres.

Sultan Sujah, qui avoit amaſſé de grands tréſors dans le riche pays de Bengale *,

* Ce royaume eſt ſi fameux dans l'hiſtoire des Indes, il en eſt fait ſi ſouvent mention dans les relations modernes, que nous ne pouvons nous diſpenſer de le faire connoître un peu plus particuliérement. Il n'eſt peut-être point de contrée au monde, ſans en excepter l'Egypte, qui ſoit d'une auſſi grande fertilité que le Bengale, dont l'étendue des deux côtés du Gange, eſt de près de cent lieues de France. Le riz eſt ſa principale production. Il en fournit non ſeulement à ſes voiſins, mais même à des peuples fort éloignés. On en tranſporte tous les ans des quantités prodigieuſes en l'iſle de Céylan, aux Maldives & ſur toute la côte de Coromandel. Il abonde auſſi tellement en ſucre, qu'il en fournit les royaumes de Golconde & de Carnate, où il en croît fort peu, l'Arabie, la Méſopotamie & la Perſe. C'eſt auſſi le pays des bonnes confitures, principalement dans les endroits où il y a des Portugais, qui ſont fort adroits à les faire, & qui en font un grand trafic. Ils en font de ces gros poncires, comme nous en avons en Europe, & d'une certaine racine ſemblable à la ſalſepareille, & qui eſt fort délicate, de ce fruit commun aux Indes, qu'on appelle amba, d'un autre nommé ananas, de petits mirabolans, de limons & de gingembre. Il eſt vrai que le Bengale n'a pas autant de froment que l'Egypte; mais ſi c'eſt un défaut, on le doit imputer aux habitans qui mangent très-peu de pain, & qui font du riz leur nourriture ordinaire. La volaille n'eſt nulle part à ſi bon compte. Pour une rou-

en ruinant une partie des Rajahs ou princes Indiens, se mit le premier en cam-

---

pie, c'est-à-dire vingt-neuf ou trente sols, on a vingt bonnes poules ou davantage, des oies & des canards à proportion. On trouve aussi des chèvres & des moutons en abondance, & des porcs en si grande quantité, que les Portugais, qui sont habitués dans le pays, ne vivent presque d'autre chose, & les Européens en font de grandes provisions pour leurs navires. Il en est de même du poisson, dont les étangs & les rivieres sont remplis, ainsi que toutes les côtes de la mer. Cette abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, jointe à la beauté & à la belle humeur des femmes, a donné lieu au proverbe entre les Portugais, les Anglois & les Hollandois, qu'il y a cent portes ouvertes pour entrer dans le royaume de Bengale, & pas une pour en sortir. Pour ce qui est des marchandises de prix, & qui attirent le commerce des étrangers dans le pays, il n'y a peut-être pas de terre au monde qui en donne tant & de tant de sortes différentes. Outre le sucre, il y a des cotons & des soies en telle quantité, qu'on peut dire que le Bengale en est comme le magasin général, non seulement pour les Indes & toute l'Asie, mais pour l'Europe même. Il y a de quoi s'étonner de la quantité prodigieuse de toiles de coton fines & autres, teintes & blanches que les Hollandois seuls en tirent & transportent de tous côtés, principalement au Japon & en Europe. Les soies du Bengale sont encore un objet de commerce très-considérable; elles sont estimées les meilleures de toutes les Indes. Enfin

pagne avec une puiſſante armée; &, ſur la confiance qu'il avoit en tous les Omrahs Perſans, parce qu'il s'étoit déclaré de leur ſecte, il s'avança hardiment vers Agra, diſant hautement que Schah-Jéhan étoit mort, que Dara l'avoit empoiſonné, qu'il vouloit venger la mort de ſon pere, en un mot, qu'il vouloit être roi. Dara lui fit écrire par Schah-Jéhan même pour lui faire défenſe de paſſer outre, & l'aſſurer que ſa maladie n'étoit rien; mais, comme il avoit des amis à la cour qui l'aſſuroient que la maladie de l'empereur étoit mortelle, il ne laiſſa pas de continuer ſa route, diſant toujours qu'il ſçavoit bien que ſon pere étoit mort; & qu'au reſte, s'il étoit vivant, il deſiroit aller lui baiſer les pieds, & prendre lui-même ſes ordres.

Preſque dans le même tems, Aureng-Zeb avoit mis ſur pied toutes les forces de Décan, & ſe diſpoſoit à marcher vers Agra. Schah-Jéhan lui fit faire les mêmes défenſes qu'à ſon frere; mais il n'y eut pas plus d'égard, & fit la même réponſe que ſultan Sujah. Cependant, voyant que ſes finances n'étoient pas trop abondantes, & que ſes troupes n'étoient pas aſſez nom-

---

c'eſt du Bengale que ſe tirent la bonne laque, l'opium, la cire, la civette, le poivre long & le gingembre.

breuſes pour l'exécution des grands deſſeins qu'il méditoit, il imagina deux ſtratagêmes qui lui réuſſirent merveilleuſement. Il écrivit à Morad-Bakh, ſon jeune frere, une lettre pleine de tendreſſe & de proteſtations d'amitié. Il lui marquoit qu'il ne prétendoit en aucune maniere au trône, ayant fait toute ſa vie profeſſion de Fakir; que Dara étoit un homme incapable de gouverner un royaume; que c'étoit un Kafer, un idolâtre; que ſultan Sujah étoit un Kafer, un hérétique, de ſorte qu'il n'y avoit que Morad qui pût raiſonnablement faire valoir ſes droits à la couronne; qu'il étoit attendu à la cour où la réputation de ſa valeur lui avoit gagné tous les ſuffrages; qu'en ſon particulier, il étoit prêt à l'aider de ſes conſeils, de ſes amis & de ſon armée, s'il vouloit ſeulement lui promettre qu'après être monté ſur le trône, il le laiſſeroit vivre tranquillement dans quelque coin de ſon royaume, pour y prier Dieu le reſte de ſes jours; que cependant il lui envoyoit cent mille roupies, (environ cinquante mille écus de notre monnoie,) qu'il le prioit d'accepter comme un gage de ſon amitié, & qu'il lui conſeilloit de venir au plutôt ſe ſaiſir du château de Surate où étoit tout le tréſor du pays. Morad-Bakh, qui n'étoit ni fort puiſſant,

ni fort riche, reçut avec beaucoup de joie les propositions d'Aureng-Zeb, & les cent mille roupies qu'il lui envoyoit. Il montra sa lettre à tout le monde, pour obliger la jeunesse à prendre les armes, & les marchands à lui prêter l'argent dont il avoit besoin. Il paya les uns & les autres en belles promesses, & fit si bien, qu'il mit sur pied une armée assez considérable, de laquelle il détacha trois mille hommes pour aller assiéger le château de Surate, sous la conduite de Schah-Abbas, eunuque, mais vaillant homme.

Voici le second ressort que fit jouer la politique d'Aureng-Zeb. Il envoya son fils aîné, sultan Mahmoud, à l'Emir Jemla, qui étoit encore occupé au siége de Kaliane, pour l'engager à le venir trouver à Daulet-Abad. L'Emir, qui pénétroit les intentions d'Aureng-Zeb, refusa nettement de l'aller joindre, alléguant pour raison qu'il sçavoit bien, à n'en pouvoir douter, que Schah-Jéhan n'étoit point mort, & que d'ailleurs, ayant toute sa famille en ôtage à la cour, il ne pouvoit, sans risquer de la perdre, hasarder la plus petite démarche. Sultan Mahmoud, n'ayant pu rien gagner, s'en retourna fort mécontent à Daulet-Abad; mais Aureng-Zeb ne se rebuta point. Il envoya vers l'Emir son second fils sultan Mazum, qui sçut le mé-

nager avec tant d'adresse & de douceur, qu'il en obtint ce qu'il demandoit. Jemla se hâta de terminer le siége de Kaliane, & partit avec Mazum, suivi de l'élite de son armée. Aureng-Zeb le reçut avec toutes les caresses imaginables; il le traita de Baba, de Babagi, c'est-à-dire de pere, de seigneur; &, après l'avoir embrassé plusieurs fois, il le tira à l'écart, & lui dit: » Il n'est pas juste qu'ayant votre famille » en la puissance de Dara, vous vous hasardiez de faire quelque chose en ma » faveur, dont on puisse s'appercevoir; » mais, après tout, il n'est rien de si difficile où l'on ne puisse trouver quelque » expédient. Permettez-moi de vous proposer un projet qui d'abord vous surprendra peut-être : comme vous craignez pour votre femme & vos enfans » qui sont en ôtage, le moyen de pourvoir à leur sûreté seroit que vous voulussiez bien que je fisse semblant de me » saisir de votre personne & de vous mettre en prison. Il n'est pas douteux que » tout le monde croira que c'est tout de » bon; car, comment s'imaginer qu'un » homme comme vous puisse prendre » plaisir à se laisser emprisonner. Cependant je pourrai me servir d'une partie » de vos troupes & de votre artillerie, » si vous le jugez à propos. Vous pourrez

» aussi m'avancer quelque somme d'argent, » comme vous m'avez tant de fois offert, » & avec ce secours il me semble que je » pourrai tenter la fortune. Nous pourrons » prendre ensemble nos mesures pour voir » de quelle façon je pourrai me conduire. » De plus, si vous voulez souffrir que je » vous fasse transporter dans la forteresse » de Daulet-Abad où vous serez le maî- » tre, & que je vous y fasse garder par » mon propre fils sultan Mazum, ou sultan » Mahmoud, l'affaire aura bien plus de » vraisemblance, & je ne vois pas ce que » Dara pourra justement dire là-dessus, ni » comment il pourra s'en prendre à votre » femme & à vos enfans. » Entraîné par l'amitié qu'il avoit pour Aureng-Zeb, & gagné par les magnifiques promesses de ce prince, l'Emir approuva l'expédient de se laisser emprisonner. Aureng-Zeb ne se fut pas plutôt retiré qu'on vit le grand maître de son artillerie s'approcher fiére-ment de l'Emir, & lui commander de la part de son maître de le suivre. On lui donna des gardes, on le resserra dans une chambre; & tout ce qu'il y avoit de gens de main furent rangés sous les armes autour de la maison. Le bruit de la détention de l'Emir ne manqua pas d'exciter un grand tumulte parmi ses troupes qui se mirent aussitôt en devoir de le délivrer;

mais, comme tout n'étoit qu'artifice, on eut bientôt calmé cette émotion. Aureng-Zeb & ses fils mirent adroitement les principaux officiers au fait du mystere: les autres furent gagnés par des promesses & par des présens. Enfin toutes les troupes de l'Emir prirent parti dans l'armée d'Aureng-Zeb. Celles de Schah-Jéhan les imiterent, après qu'on leur eut promis d'augmenter leur solde, & de leur donner à l'heure même trois mois d'avance; c'est ainsi que, par la politique la plus fine, & par la conduite la plus adroite, un prince très-peu puissant sçut se frayer un chemin à l'empire, & se procurer tout à la fois, sans beaucoup d'efforts, des amis, des alliés, de l'argent & des troupes.

Aureng-Zeb, voyant tout conspirer à ses projets ambitieux, se mit alors en campagne pour aller presser le siége de Surate, où Morad-Bakh avoit trouvé plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé; mais, après quelques journées de marche, il apprit que le gouverneur avoit rendu la place, de quoi il envoya féliciter Morad-Bakh, & l'informer en même tems de tout ce qui s'étoit passé avec l'Emir Jemla. Il le prioit de le venir joindre au plutôt, afin d'arriver ensemble à Agra où leurs créatures les attendoient avec la derniere impatience.

Morad-Bakh n'avoit pas trouvé dans Surate autant d'argent qu'il s'étoit promis, soit qu'effectivement il n'y en eût pas tant que l'on disoit, soit que le gouverneur en eût distrait une partie, ce qui paroissoit plus probable. A peine en eut-il assez pour payer les troupes que l'espérance de profiter de ce grand trésor de Surate avoit attirées sous ses drapeaux. La gloire de ce succès n'avoit pas été non plus bien considérable, ayant perdu beaucoup de tems devant une place qui n'étoit point fortifiée, & que même il n'eût jamais prise sans le secours des Hollandois qui lui donnerent l'invention d'une mine qui fit sauter un grand pan de muraille, & contraignit les assiégés de se rendre. Cependant la renommée fit sonner bien haut cette conquête, sur-tout à cause de la mine qu'on avoit fait jouer, les Indiens n'entendant encore guères ce métier-là. Quoi qu'il en soit, le bruit de la valeur de Morad-Bakh pouvoit lui procurer de grands avantages, s'il eût voulu suivre les avis de l'eunuque Schah-Abbas, homme de bon sens & de grand cœur, qui lui conseilloit de ne pas se lier si fort d'intérêt avec Aureng-Zeb, & de ne pas tant se presser de l'aller joindre; mais les letrres & les protestations continuelles d'Aureng-Zeb, & plus encore une ambition déme-

furée de régner l'aveuglerent entiérement. Il se hâta de quitter le Guzarate, & prenant son chemin par les bois & par les montagnes, il arriva au rendez-vous, où son frere, qui l'attendoit depuis deux ou trois jours, le reçut avec tous les témoignages de l'amitié la plus sincere.

Les deux princes ayant joint leurs forces, s'avancerent en diligence vers Agra, sans avoir égard aux lettres que Schah-Jéhan ne cessoit de leur envoyer pour les obliger de retourner en arriere. Cet infortuné monarque étoit dans la plus grande perplexité, se voyant d'un côté malade & au pouvoir de Dara, de l'autre se représentant ses fils prêts à s'égorger. Pour comble de malheur, il fallut ouvrir ses trésors, & laisser à la merci des gens de guerre les richesses immenses qu'il avoit accumulées; car il ne s'agissoit rien moins que de mettre deux armées en campagne, outre les troupes nombreuses qu'il falloit entretenir pour la défense de la capitale. Tandis que les freres alliés étoient en marche pour venir fondre sur Agra, sultan Sujah s'avançoit à grandes journées avec toutes les forces de Bengale. On résolut de s'opposer d'abord à ce prince, comme étant le plus proche.

Soliman Chekouh, fils aîné de Dara, jeune prince d'environ vingt-cinq ans;

fort bien fait de corps, homme d'esprit & de conduite, généreux, libéral & généralement aimé de tout le monde, principalement de Schah-Jéhan qui l'avoit fort enrichi, fut nommé général de cette armée; mais le roi, qui craignoit l'événement d'une bataille, lui donna pour l'accompagner un vieux Rajah nommé Jesseingue, le plus habile politique de l'Indoustan, avec ordre secret de n'en venir aux mains qu'à la derniere extrémité, & de faire tous ses efforts pour engager sultan Sujah à mettre bas les armes, ou du moins à ne rien entreprendre qu'après qu'il auroit vu l'issue de l'expédition d'Aureng-Zeb & de Morad-Bakh. Les conseils & les négociations du Rajah furent inutiles. D'un côté, Soliman Chekouh brûloit de se signaler par quelque action d'éclat; de l'autre, sultan Sujah craignoit qu'Aureng-Zeb, venant à gagner une bataille, ne s'emparât le premier des capitales de l'Etat, Agra & Delhi. Les deux armées ne furent pas plutôt à la vue l'une de l'autre, qu'elles se préparerent à donner, & commencerent à se saluer de quelques volées de canon. Le premier choc fut très-rude, & la mêlée des plus sanglantes; mais enfin Soliman Chekouh poussa Sujah avec tant de force & de vigueur, qu'il le mit en désordre, lui fit lâcher le pied &

l'obligea de prendre la fuite. C'en étoit fait de ce prince & de son armée, si Jesseingue & le Patan Delil-Khan, un des premiers capitaines, ami intime du Rajah, & qui n'agissoit que par ses ordres, eussent voulu seconder la valeur impétueuse de Soliman; mais le Rajah, conformément aux ordres de l'empereur, laissa le tems aux vaincus de se retirer. Cependant cette défaite acquit beaucoup de réputation à Soliman Chekouh. Elle diminua beaucoup aussi l'estime qu'on faisoit de sultan Sujah, & refroidit fort tous les Persans qui lui étoient attachés.

Soliman Chekouh, qui recevoit tous les jours des nouvelles de la cour, apprenant qu'Aureng-Zeb & Morad-Bakh approchoient, se hâta de retourner à Agra, ne voulant point perdre l'occasion de se trouver à la bataille qu'il présumoit qu'on livreroit aux princes alliés. C'étoit en effet ce que Dara ne pouvoit manquer de faire; & l'on ne doutoit pas qu'il ne remportât la victoire, s'il étoit secondé des forces & de la valeur de son fils. Mais sa mauvaise fortune lui ravit cette puissante ressource. Déja l'armée des princes avoit passé la riviere de Brampour & les passages les plus difficiles qui sont entre les montagnes. On envoya en diligence quelques troupes pour lui disputer le passage de la riviere

d'Eugènes

d'Eugènes, pendant que toute l'armée se préparoit, & l'on mit à la tête de ce détachement deux des plus grands seigneurs du royaume; Kassem-Khan, capitaine fameux & très-affectionné à Schah-Jéhan, & Jessomseingue, très-puissant Rajah, qui ne le cédoit point à Jesseingue. Avant leur départ, Dara les combla de caresses & de présens, & l'empereur trouva moyen de leur dire en secret ce qu'il avoit dit au Rajah Jesseingue, lorsqu'il partit pour l'expédition de sultan Sujah. Ils ne manquerent pas, pendant leur marche, d'envoyer plusieurs fois vers Aureng-Zeb & Morad-Bakh pour les engager à se retirer; mais ce fut inutilement; leurs députés ne revenoient point, & l'armée des princes fit une telle diligence qu'ils la virent paroître bien plutôt qu'ils ne pensoient, sur une éminence peu éloignée de la riviere.

Comme on étoit alors dans les plus grandes chaleurs, l'Eugènes se trouvoit guéable; &, si les généraux Mogols l'eussent passée dans ce moment, c'en étoit fait de l'armée ennemie, que les fatigues d'une longue marche avoient mise hors d'état de combattre. Ils se contenterent de se tenir sur le bord de la riviere pour empêcher Aureng-Zeb de la passer; & celui-ci, profitant de leur inaction, prit un poste avantageux, & donna quelques

jours de repos à ſes troupes. Lorſqu'elles furent en état d'agir, il fit jouer toute ſon artillerie, &, à la faveur du canon, il s'avança vers l'Eugènes. Le combat fut rude & opiniâtre, & le paſſage bien diſputé. Il y avoit des rochers dans le lit de la riviere qui embarraſſoient fort, & la rive étoit en pluſieurs endroits très-haute & très-eſcarpée ; mais enfin Morad-Bakh ſe jetta dans l'eau avec tant d'impétuoſité, & fit paroître tant de force & de courage, que rien ne put lui réſiſter. Il gagna l'autre bord, & fut ſuivi d'une partie de l'armée. Kaſſem-Khan, quoique d'ailleurs grand capitaine & brave ſoldat, lâcha le pied preſqu'auſſitôt, ce qui mit Jeſſomſeingue en grand danger de ſa perſonne ; car il ſe vit bientôt tous les ennemis ſur les bras ; & ſans la réſolution extraordinaire de ſes Rajeputs, qui moururent preſque tous autour de lui, il ſeroit demeuré ſur le champ de bataille. De ſept à huit mille Indiens qu'il avoit amenés avec lui, à peine lui en reſtoit-il cinq à ſix cents avec leſquels il prit le chemin de ſes terres, n'oſant pas retourner à Agra. Sa femme, fille du fameux Rana, lui fit une réception qui mérite d'être rapportée. Lorſqu'elle apprit qu'il approchoit, & qu'elle ſe fut fait informer des circonſtances de ſa défaite & de ſa fuite, au lieu d'envoyer quelqu'un pour

le recevoir & le consoler dans son malheur, elle commanda séchement qu'on fermât les portes du château, & qu'on ne laissât point entrer cet infâme. Elle ajouta qu'il n'étoit point son mari; qu'elle ne vouloit jamais le voir ; que le gendre du grand Rana ne pouvoit avoir l'ame si basse; qu'étant entré dans une maison si illustre, il auroit dû en imiter la vertu, en un mot vaincre ou mourir. Un moment après, emportée par le désespoir, elle commande qu'on lui prépare un bûcher; elle s'écrie qu'on l'abuse, qu'il faut que son mari soit mort, que cela ne peut être autrement, qu'elle veut se bruler. Ensuite, changeant tout-à-coup de visage, elle entre en colere, & vomit contre lui mille injures. Elle demeura dans ces transports huit ou neuf jours sans pouvoir se résoudre à voir son mari, jusqu'à ce que sa mere étant arrivée parvint enfin à la calmer, en lui promettant que sitôt que le Rajah se feroit rafraîchi, il remettroit une armée sur pied pour aller combattre Aureng-Zeb, & réparer son honneur à quelque prix que ce fût.

Dara, ayant appris ce qui s'étoit passé à Eugènes, entra dans une si grande colere contre Kassem-Khan, qu'on crut qu'il lui auroit fait trancher la tête, s'il eût été présent; il s'emporta aussi furieusement contre l'Emir Jemla, comme étant la pre-

miere & la principale cauſe de tout le malheur, ayant fourni des hommes, de l'argent & de l'artillerie à Aureng-Zeb. Il vouloit tuer ſon fils Mahmet-Emir-Khan, & envoyer ſa femme & ſa fille au baſar, ou marché, pour y être proſtituées; mais Schah-Jéhan employa toute ſon adreſſe & toute ſa douceur pour le détourner d'un pareil deſſein, en lui remontrant que l'Emir n'étoit pas aſſez mauvais politique pour avoir pu ſacrifier ſa famille à l'amitié qu'il avoit pour Aureng-Zeb, & qu'il falloit que ce prince l'eût fait donner dans le piége par ſes artifices ordinaires.

Cependant l'heureux ſuccès de cette premiere rencontre avoit tellement enflé le courage des alliés, qu'ils ſe crurent déſormais invincibles & capables de tout entreprendre. Pour animer encore plus ſes ſoldats, Aureng-Zeb ſe vantoit hautement d'avoir trente mille Mogols à ſa dévotion dans l'armée de Dara, & la ſuite fit voir qu'il ne parloit pas tout-à-fait ſans fondement. Morad-Bakh de ſon côté ne demandoit qu'à combattre, & vouloit qu'on marchât en toute diligence à l'ennemi; mais la politique d'Aureng-Zeb modéra l'ardeur de ce prince. Il fit rafraîchir l'armée pendant quelques jours ſur les bords de la riviere, & profita de cet intervalle pour écrire à ſes amis, & prendre une

connoiſſance certaine de l'état de la cour & de la diſpoſition des affaires : enſuite il s'avança vers Agra fort lentement, pour ſe mieux informer de tout, & prendre ſon tems & ſes meſures.

Schah-Jéhan, ne pouvant plus douter de la réſolution des princes, & ayant perdu l'eſpérance de les pouvoir arrêter, ne ſçavoit plus à quoi ſe réſoudre. Dans la crainte de quelque grand malheur, il eût voulu pouvoir empêcher cette bataille déciſive, à laquelle il voyoit que Dara ſe préparoit avec une extrême chaleur; mais, accablé par une longue maladie, & ſe voyant au pouvoir de Dara qu'il n'aimoit pas beaucoup, il ſe vit obligé de lui remettre entre les mains toutes les forces de l'Etat, & de commander à tous les capitaines de lui obéir : auſſitôt tout fut en armes. On ne ſe ſouvenoit pas d'avoir vu dans l'Indouſtan une plus belle armée; puiſque l'on y comptoit au moins cent mille chevaux, plus de vingt mille hommes de pied, quatre-vingt piéces de canon, & une multitude innombrable de valets & de vivandiers, que les hiſtoriens mettent ſouvent au nombre des combattans, quand ils parlent de ces armées prodigieuſes de trois à quatre cents mille hommes.

Quoique celle-ci fût très-belle, fort leſte & aſſez forte pour en tailler en piéces deux

ou trois comme celle d'Aureng-Zeb, qui n'avoit guères en tout que trente-cinq ou quarante mille hommes, avec peu d'artillerie, néanmoins on n'auguroit rien de bon pour Dara, parce que l'on sçavoit que la plûpart des principaux Omrahs ne lui étoient point affectionnés, & que d'ailleurs tout ce qu'il avoit de bons soldats, étoit dans l'armée de Soliman Chekouh.

C'étoit pour cette raison que les plus prudens & les plus fidèles de ses amis, & Schah-Jéhan lui-même lui conseilloient de ne point hasarder la bataille. Schah-Jéhan offroit de sortir, en campagne, tout foible qu'il étoit, & de se faire porter au-devant d'Aureng-Zeb, démarche généreuse qui ne pouvoit manquer d'accélérer la paix ; car jamais Aureng-Zeb ni Morad-Bakh n'auroient eu la hardiesse de combattre contre leur propre pere, &, quand ils auroient osé l'entreprendre, ils s'en seroient mal trouvés, tous les officiers & tous les soldats étant tellement affectionnés à l'empereur, qu'ils eussent versé pour lui jusqu'à la derniere goutte de leur sang. On conseilloit encore à Dara de ne pas agir au moins avec précipitation, & de traîner un peu la guerre en longueur, afin de donner le tems à son fils Soliman Chekouh de joindre à l'armée impériale ses troupes victorieuses. Mais sourd à tou-

tes les propositions qu'on put lui faire, il ne songea qu'à présenter au plutôt la bataille aux confédérés, ne jugeant pas à-propos de partager avec eux les trésors & la couronne de Schah-Jéhan, ce qu'un traité de paix l'eût obligé de faire, & ne voulant pas non plus laisser à Soliman l'honneur de la victoire, ce qui seroit arrivé sans doute, s'il eût attendu ce jeune prince.

Il donna donc ses ordres pour que toutes les troupes sortissent en campagne. Avant que de se mettre à leur tête, il alla prendre congé de Schah-Jéhan, qui étoit dans la forteresse d'Agra. Ce bon vieillard l'embrassa tendrement, & le baigna de ses larmes. Il eut néanmoins le courage de lui dire : « Eh bien, Dara, puis-» que tu veux que tout se fasse comme » tu l'as résolu, va, que Dieu te bénisse ! » Mais souviens toi bien de ceci : Si tu » perds la bataille, garde toi de paroître » jamais devant moi. » Ces paroles ne firent pas grande impression sur l'esprit du prince. Il sortit brusquement, monta à cheval, & vint occuper le passage de la riviere de Tchembel, à vingt lieues d'Agra, où il se fortifia en attendant l'ennemi de pied ferme. Mais le fin & rusé Fakir, qui ne manquoit pas de bons espions, & qui sçavoit que le passage étoit très-diffi-

cile, se donna bien de garde d'entreprendre de le forcer. A force de présens & de promesses, il vint à bout de gagner un certain Rajah, nommé Chempet, & de l'engager à lui donner passage sur ses terres dans un endroit où la riviere étoit guéable. Il falloit, pour y arriver, traverser des bois & des montagnes. Aureng-Zeb décampa la nuit même sans faire de bruit, laissant quelques-unes de ses tentes pour amuser Dara; &, marchant jour & nuit, il fit une telle diligence, qu'il eut passé la riviere presqu'avant que les ennemis se fussent apperçus de son stratagême. Il eut le tems de gagner le Jemna, qui n'est qu'à cinq lieues d'Agra, & d'asseoir son camp près de ce fleuve, dans un endroit qu'on appelloit autrefois Samonguer, & aujourd'hui Fatéabad, qui signifie lieu de la victoire. Peu de tems après, Dara vint aussi camper sur le bord du même fleuve, entre la capitale & l'armée d'Aureng-Zeb. Les deux armées demeurerent quelques jours en présence l'une de l'autre; &, dans cet intervalle, Schah-Jéhan écrivit plusieurs fois à Dara, pour le prier de ne point trop se précipiter, d'attendre l'arrivée de Soliman-Chekouh qui n'étoit pas loin, de s'approcher de la ville, & de choisir un poste avantageux où il pût l'attendre en sûreté. Mais Dara fit réponse

à son pere, que trois jours ne se passeroient pas qu'il ne lui menât Aureng-Zeb & Morad-Bakh pieds & mains liés, pour en prendre telle satisfaction qu'il jugeroit à propos; &, sans attendre davantage, il se mit à l'heure même à ranger ses troupes en bataille.

Il fit placer de front tous ses canons, les faisant attacher les uns aux autres avec des chaînes, pour fermer le passage à la cavalerie. Derriere ces piéces de canon, il plaça aussi de front un grand nombre de chameaux légers, qui portoient chacun une petite piéce d'artillerie, de la grosseur d'un double mousquet, avec un homme pour la servir. Immédiatement après les chameaux, il rangea presque toute sa mousqueterie. Le reste de l'armée, qui consistoit principalement en cavalerie, avec l'épée, l'arc & le carquois, fut distribuée en trois corps différens. L'aîle droite fut donnée à Khalil-Ullah, Bakchi ou grand maître de la cavalerie, avec trente mille Mogols sous son commandement. On mit à la tête de l'aîle gauche Rustam-Khan, très-fameux capitaine, & les Rajahs Schatresale & Ramseingue. Dara prit pour lui le centre avec un corps de cavalerie d'élite. Aureng-Zeb & Morad-Bakh firent à peu près de leur côté les mêmes dispositions, si ce n'est qu'au milieu des troupes

de quelques Omrahs, ils firent cacher plusieurs petites piéces de campagne, ce qui ne réussit pas mal. Ils disposerent aussi de côté & d'autre des jetteurs de bannes, espece de grenade attachée à une baguette qui se jette fort loin à travers la cavalerie, qui épouvante fort les chevaux, & même qui blesse & tue quelquefois.

Tout étant prêt pour le combat, l'artillerie commença à jouer de part & d'autre. Déja l'on voyoit voler les flèches, quand une pluie orageuse venant à tomber tout-à-coup, interrompit le combat. Mais à peine fut-elle cessée, que le canon recommença à se faire entendre; & ce fut pour-lors que parut Dara, qui, monté sur un superbe éléphant de Ceylan, commandoit qu'on donnât de toutes parts, & avançoit lui-même au milieu d'un gros de cavalerie droit vers l'artillerie ennemie, qui le reçut vertement, tua beaucoup de monde autour de lui, & mit le désordre non-seulement dans le gros qu'il commandoit, mais aussi dans les autres corps de cavalerie qui le suivoient. Néanmoins, comme on le vit demeurer ferme sur l'éléphant, sans faire aucune mine de reculer, &, regardant de tous côtés avec assurance, faire signe de la main d'avancer & de le suivre, ce désordre cessa bientôt. Les troupes reprirent leurs rangs & s'avancerent.

Lorſqu'elles furent près des batteries des ennemis, elles eſſuyerent une autre décharge beaucoup plus meurtriere que la premiere, & qui cauſa beaucoup plus de déſordre; mais le prince tint toujours ferme. Il continua d'avancer, força l'artillerie, rompit & debarraſſa les chaînes, mit en déroute les chameaux & l'infanterie, & ouvrit un paſſage au reſte de la cavalerie qui le ſuivoit.

Ce fut alors qu'ayant en tête la cavalerie ennemie, il y eut un rude combat. L'air fut en un inſtant couvert de pluſieurs nuées de flèches, & Dara lui-même porta pluſieurs fois la main au carquois. Après ces premieres décharges, qui ne font pas d'ordinaire grand effet, on en vint au ſabre; on ſe joignit, on ſe meſura; la mêlée devint des plus ſanglantes. Dara paroiſſoit toujours ſur ſon éléphant. On le voyoit encourager les ſiens du geſte & de la voix; enfin il avança avec tant de réſolution & de vigueur, qu'il culbuta les ennemis, & les contraignit de prendre la fuite. Aureng-Zeb, qui n'étoit pas loin de-là, voyant ce grand déſordre, ſe trouva fort en peine d'y remédier. Il fit avancer un gros de ſa meilleure cavalerie, pour voir s'il pourroit tenir tête à Dara; mais ce corps fut preſqu'auſſitôt mis en déroute, quoi qu'Aureng-Zeb pût dire &

faire pour l'empêcher. Jamais ce prince ne parut plus intrépide & plus courageux que dans une circonſtance auſſi déſeſpérée. Il voyoit preſque toute ſon armée rompue & diſperſée, & Dara prêt à fondre ſur lui, malgré la difficulté du terrein, qui étoit inégal & coupé de foſſes en pluſieurs endroits. Il avoit à peine mille hommes, qui tinſſent ferme autour de ſa perſonne. Bien loin de perdre courage, & de ſonger à la retraite, il appella ſes capitaines par leurs noms, en leur criant: *Delirané; Koda-Hé, Koda-Hé*, courage mes amis, Dieu nous aide! Dieu nous aide! & pour faire voir qu'il ne penſoit à rien moins qu'à la fuite, il commanda devant eux tous qu'on mît des chaînes aux pieds de ſon éléphant, & il alloit les faire mettre effectivement, s'ils ne ſe fuſſent empreſſés de lui témoigner leur courage & leur réſolution.

Dara cependant faiſoit tous ſes efforts pour avancer ſur Aureng-Zeb. Malgré la difficulté du chemin, & la réſiſtance qu'oppoſoient encore à ſa marche quelques pelotons de cavalerie, il ne pouvoit tarder de joindre ſon adverſaire, lorſqu'un contretems fâcheux lui fit abandonner tout-à-coup ce deſſein, qui pouvoit ſeul lui procurer une victoire certaine. Il s'apperçut que ſon aîle gauche étoit en grand

désordre ; dans le même tems, il apprit que Rustam-Khan & Schatresale avoient été tués, & que Ramseingue, s'étant engagé trop avant, étoit en danger d'être accablé par le nombre. Il part aussi-tôt pour voler au secours de ce Rajah, écarte, renverse tout ce qui se rencontre, & rétablit le combat. Ramseingue porte à son tour la terreur dans les rangs des ennemis. Il blesse le sultan Morad-Bakh, & s'en approche de si près, qu'il se met en devoir de couper les sangles de son éléphant, pour le jetter par terre ; mais la valeur & la fortune de ce brave prince ne lui en donnerent pas le tems. Tout blessé qu'il étoit, & pressé par les Rajeputs qui s'étoient acharnés autour de sa personne, il sçut si bien prendre son tems, qu'encore qu'il eût à couvrir de son bouclier son fils âgé de sept à huit ans, qu'il tenoit assis à son côté, il décocha contre Ramseingue une flèche qui le jetta mort par terre.

Dara ne fut pas long-tems sans recevoir cette fâcheuse nouvelle. Il apprit aussi que les troupes du Rajah, furieuses de la mort de leur chef, & déterminées à la venger, s'acharnoient contre Morad-Bakh, & le pressoient de toutes parts. Il résolut de marcher de ce côté, & c'étoit effectivement ce qu'il pouvoit faire de mieux pour

réparer la faute qu'il avoit faite de ne point tomber sur Aureng-Zeb ; mais une trahison horrible & son imprudence l'en empêcherent encore. Khalil-Ullah-Khan, celui qui commandoit les trente mille Mogols qui composoient l'aîle droite, & qui seuls étoient capables de défaire toute l'armée d'Aureng-Zeb, s'étoit tenu les bras croisés à l'écart, pendant toute l'action, sans permettre qu'aucun de ses cavaliers tirât un seul coup de flèche, sous prétexte qu'ils faisoient le corps de réserve, & qu'il avoit ordre de ne combattre qu'à la derniere extrémité ; mais le véritable motif de sa conduite étoit qu'il vouloit se venger d'un ancien affront qu'il avoit reçu de Dara. Non content de cette premiere trahison, il poussa le ressentiment jusqu'à vouloir arracher la victoire des mains de Dara. Voyant ce prince prêt à fondre sur Morad-Bakh, il pique droit à lui, suivi de quelques cavaliers, & de plus loin qu'il peut se faire entendre, il lui crie de toute sa force : « Que votre majesté soit » saine & sauve ! elle a remporté la vic» toire ; mais, mon Dieu, que voulez» vous faire là-haut sur cet éléphant ? » N'est-ce pas assez de vous être exposé » & hasardé si long-tems ? Si le moin» dre de ces coups, qui ont donné dans » votre dais, eût atteint votre personne,

» où en ſerions-nous maintenant? Man-
» que-t-il de traîtres dans cette armée?
» Au nom de Dieu, deſcendez promptement & montez à cheval; que reſte-t-il à faire, ſinon que de pourſuivre ces fuyards? Allons, ne ſouffrons pas qu'ils nous échappent.»

Ces paroles flatteuſes aveuglerent le prince. Il deſcendit de ſon éléphant, & monta à cheval; mais il ne ſe paſſa pas un quart-d'heure ſans qu'il s'apperçût de la trahiſon de Khalil-Ullah. Il regarde, il cherche, il demande où il eſt; mais le perfide eſt déja bien loin. Cependant l'armée, n'appercevant plus Dara ſur l'éléphant, s'imagina qu'il avoit été tué. La nouvelle s'en répandit auſſi-tôt; & tout le monde fut ſaiſi d'une telle terreur, qu'on ne ſongea plus qu'à ſe ſouſtraire à la vengeance d'Aureng-Zeb par une fuite précipitée. Tout ſe débande; tout ſe diſperſe en un inſtant. Etrange révolution! Aureng-Zeb, pour avoir tenu ferme un quart-d'heure ſur un éléphant, ſe voit la couronne de l'Indouſtan ſur la tête, & Dara, pour en être deſcendu un moment trop tôt, ſe voit précipité du haut en bas du trône, & le plus malheureux prince du monde. Tant il eſt vrai que la plus petite cauſe change ſouvent la deſtinée des plus grands empires!

Aureng-Zeb, encouragé par un ſi merveilleux ſuccès, ne manqua pas de mettre tout en œuvre, adreſſe, ruſes, fineſſes & courage, pour profiter d'une circonſtance auſſi favorable. Khalil-Ullah-Khan étant venu le trouver & lui faire offre de ſes ſervices, il lui fit mille remercîmens & mille belles promeſſes; mais il ſe donna bien de garde de le recevoir en ſon nom : il alla ſur le champ le préſenter à Morad-Bakh, auquel il donna les plus grandes louanges ſur ſa valeur & ſon intrépidité, lui attribuant tout l'honneur de la victoire, & lui rendant des reſpects comme à ſon ſouverain. Il pouſſa plus loin l'artifice & la baſſe complaiſance. Il écrivit, de la part de Morad-Bakh, à tous les Omrahs pour les encourager dans les intérêts de ce prince, à qui, diſoit-il, l'empire étoit deſtiné, proteſtant toujours qu'il vouloit vivre & mourir en pauvre Fakir.

Cependant l'infortuné Dara s'étoit jetté promptement dans Agra, après avoir perdu la bataille. Confus & déſeſpéré de ſon malheur, il n'oſa ſe préſenter devant Schah-Jéhan, ſe ſouvenant ſans doute des paroles ſéveres qu'il lui avoit dites lorſqu'il alla prendre congé de lui. Néanmoins le bon vieillard ne laiſſa pas de lui envoyer ſecrétement un eunuque affidé pour le conſoler, l'aſſurer de la continuation de

ſon

son affection, lui témoigner le déplaisir qu'il avoit de son infortune; & lui représenter que ses affaires n'étoient pas désespérées, puisqu'il avoit encore une bonne armée aux ordres de Soliman Chekouh; qu'il prît la route de Delhi; qu'il trouveroit là mille chevaux dans les écuries royales, & que le gouverneur de la forteresse auroit ordre de lui fournir de l'argent & des éléphans; qu'au reste, il ne devoit s'écarter que le moins qu'il pourroit; qu'il lui écriroit souvent, & qu'enfin il sçauroit bien châtier Aureng-Zeb. Le prince étoit pour lors dans une telle confusion & si abattu, qu'il n'eut pas la force de répondre un seul mot à l'eunuque, ni le courage d'envoyer personne à Schah-Jéhan. Seulement, après avoir envoyé plusieurs fois vers Bégum-Saheb, sa sœur, il partit à minuit, emmenant avec lui sa femme, ses filles & son petit-fils Sepé-Chekouh.

D'un autre côté, le victorieux Aureng-Zeb ne négligeoit rien de ce qui pouvoit avancer ses affaires. Comme il sçavoit que Dara & ceux de son parti fondoient leurs espérances sur l'armée de Soliman, il se proposa de la leur ôter, ou du moins de la rendre inutile. Pour cet effet, il écrivit lettres sur lettres au Rajah-Jesseingue

& à Delil-Khan, qui étoient les principaux chefs de l'armée de Chekouh. Il les assuroit que Dara étoit perdu sans ressource, que toute son armée s'étoit rendu à lui, qu'il avoit envoyé par-tout des ordres pour l'arrêter; & quant à Schah-Jéhan, qu'il étoit dans un état où l'on ne pouvoit rien espérer de sa vie: il leur conseilloit de bien prendre garde à ce qu'ils avoient à faire, &, s'ils vouloient être de ses amis & suivre sa fortune, de tâcher de se saisir de Soliman Chekouh, & de le lui amener.

A la réception de ces lettres, Jesseingue se trouva fort embarrassé. Son inclination & son intérêt le portoient assez à la trahison; mais il appréhendoit encore beaucoup Schah-Jéhan & Dara, & ne vouloit point se hasarder à mettre la main sur une personne royale, persuadé qu'il lui en arriveroit tôt ou tard quelque malheur, quand ce ne seroit que de la part même d'Aureng-Zeb. D'ailleurs, il n'ignoroit pas que Soliman Chekouh avoit trop de courage pour se laisser prendre de la sorte, & qu'il se défendroit jusqu'à la mort. Après avoir pris conseil avec Delil-Khan, il alla trouver le prince, qui l'attendoit avec impatience, sur la nouvelle qu'il avoit reçue de la déroute de Dara.

Il lui montra les lettres d'Aureng-Zeb, lui fit remarquer l'ordre qu'il avoit de le prendre, lui représenta le danger auquel il étoit exposé, lui dit qu'il ne devoit point se fier à Delil-Khan, ni au reste de son armée, & lui conseilla de gagner au plutôt les montagnes de Sérénaguer, & de se retirer dans les lieux inaccessibles qu'occupoit le Rajah du pays, pour y attendre en sûreté quel train prendroient les affaires.

Soliman comprit, par ce discours de Jesseingue, qu'il ne devoit pas plus se fier à lui qu'à Delil-Khan & aux autres. Il fit aussi-tôt charger son bagage & ses trésors; &, suivi de ses amis les plus fidèles, il prit le chemin des montagnes. Toute l'armée, surprise de cette démarche, demeura sous les ordres de Delil-Khan & du Rajah, qui pousserent la trahison & l'avarice jusqu'à détacher sous main des cavaliers qui donnerent sur le bagage du prince, & lui prirent un éléphant chargé de roupies d'or, ce qui mit le désordre dans le peu de troupes qui le suivoient, & donna même occasion aux paysans de se jetter sur ses gens, qu'ils pillerent, dépouillerent, & dont ils massacrerent quelques-uns. Néanmoins il eut le bonheur de gagner les montagnes avec sa femme & ses enfans. Le Rajah de Sérénaguer le reçut avec

honneur, le priant de se regarder comme le roi du pays, & lui promettant de l'assister de toutes ses forces. Voyons ce qui se passoit du côté d'Agra.

Trois ou quatre jours après la bataille de Samonguer, Aureng-Zeb, accompagné de Morad-Bakh, vint droit à la porte de la ville dans un jardin, à une petite lieue de la forteresse, & envoya de-là un eunuque de confiance vers Schah-Jéhan pour le saluer de sa part, & lui faire mille protestations de soumission & de fidélité. Le rusé vieillard ne manqua pas de témoigner à l'eunuque beaucoup de satisfaction du procédé d'Aureng-Zeb, quoiqu'il se défiât plus que jamais de ce prince, & qu'il connût bien la passion secrète qu'il avoit de régner. Au lieu de faire quelques efforts, de se montrer, de se faire porter par la ville, d'assembler tous ses Omrahs, il tâche de jouer au plus fin avec Aureng-Zeb, qui ne le cédoit à personne en finesse, & de l'attirer dans ses filets où il demeura pris lui-même. Il envoie aussi un eunuque à ce prince, pour lui témoigner qu'il connoissoit assez la mauvaise conduite & l'incapacité de Dara; qu'il devoit se souvenir qu'il avoit toujours eu pour lui une inclination particuliere; qu'il souhaitoit avec passion de l'embrasser, & qu'il le prioit de le venir

trouver au plutôt pour concerter ensemble les remèdes qu'il étoit à propos d'apporter aux désordres de l'Etat. Aureng-Zeb de son côté voyoit bien qu'il ne devoit point se fier aux paroles de Schah-Jéhan, d'autant plus qu'il sçavoit que Bégum-Saheb, son ennemie, étoit jour & nuit auprès de lui, & qu'il n'agissoit qu'au gré de cette princesse. Il craignoit qu'on ne l'arrêtât lorsqu'il seroit une fois entré dans la forteresse, & qu'on ne lui fît un mauvais parti. On croit qu'effectivement la résolution en étoit prise, & qu'on avoit armé de ces grosses femmes Tartares, qui servent dans le sérail, qui devoient se jetter sur lui si-tôt qu'il y seroit entré. Quoi qu'il en soit, il ne voulut jamais se hasarder, & cependant il ne laissa pas de faire courir le bruit que de jour à autre il s'en alloit voir Schah-Jéhan; mais, quand le jour étoit venu, il remettoit la partie au lendemain, de sorte qu'on ne pouvoit sçavoir le jour de cette visite. Le tems que ces délais lui procuroient, il l'employoit à sonder les dispositions des plus grands Omrahs, & à les mettre dans ses intérêts. Lorsqu'il eut secrétement disposé toutes choses pour son dessein, il envoya son fils aîné, sultan Mahmoud, à la forteresse, sous prétexte d'aller parler à Schah-Jéhan de sa part. Ce jeune prince,

hardi & entreprenant, ne fut pas plutôt entré, qu'il tomba l'épée à la main sur les gardes qui étoient à la porte, & les poussa vigoureusement, tandis qu'un grand nombre de gens apostés entrerent avec furie & se rendirent maîtres des murailles. Il n'est pas aisé de s'imaginer quel fut l'étonnement du grand Mogol, lorsqu'il vit qu'il étoit tombé lui-même dans le piége qu'il avoit préparé à son fils. On dit qu'il envoya sur l'heure sonder l'esprit de sultan Mahmoud, & lui promettre, sur sa couronne & sur l'Alcoran, que, s'il vouloit le servir dans cette conjoncture, il le feroit roi. La tentation étoit délicate; & l'on ne doute pas que, si Mahmoud se fût laissé gagner, & que Schah-Jéhan eût pu sortir & se faire voir par la ville, tous les Omrahs & toutes les troupes n'eussent embrassé la cause de ce monarque, & qu'Aureng-Zeb n'eût été bientôt abandonné de toute son armée, & de Morad-Bakh lui-même; mais le prince fut sourd aux propositions de son aïeul, soit qu'il craignît qu'on ne lui tînt pas parole, soit qu'il n'osât se jouer à son pere Aureng-Zeb. Il répondit froidement au député de Schah-Jéhan, qu'il n'avoit point ordre de son pere de l'aller voir; mais bien de lui porter les clefs de toutes les portes de la forteresse, afin qu'il pût y ve-

nir en toute sûreté baiser les pieds de Sa Majesté. Près de deux jours se passerent avant que l'empereur pût se résoudre à donner les clefs; mais, voyant que tout ce qu'il avoit de gens à la garde de la petite porte défiloient peu à peu, il les lui fit donner à la fin, avec ordre de dire à Aureng-Zeb, qu'il le vînt donc voir à présent s'il étoit sage; qu'il avoit des choses très-importantes à lui communiquer. Aureng-Zeb étoit trop habile homme pour faire une si lourde faute; bien loin de-là, il fit aussi-tôt son eunuque Etbar-Khan gouverneur de la forteresse; & le premier soin de celui-ci fut de resserrer Schah-Jéhan dans l'intérieur du sérail avec Bégum-Saheb & toutes ses femmes, faisant murer plusieurs portes, afin qu'il ne pût ni parler ni écrire à personne, ni même sortir de son appartement sans permission.

Aureng-Zeb lui écrivit cependant un petit billet, qu'il fit voir à tout le monde avant que de le cacheter: il lui disoit, entr'autres choses, qu'il sçavoit de bonne part, que nonobstant toutes ces grandes protestations d'estime & d'affection qu'il lui faisoit tous les jours, il n'avoit pas laissé d'envoyer à Dara deux éléphans chargés de roupies d'or, pour le mettre en état de recommencer la guerre; qu'ainsi,

à bien prendre les chofes, ce n'étoit pas lui qui l'emprifonnoit, mais Dara ; que c'étoit proprement à ce prince qu'il devoit s'en prendre, puifqu'il étoit la caufe de tous fes malheurs, & que, fans lui, il feroit venu le voir dès le premier jour, & lui rendre tous les devoirs d'un fils refpectueux & foumis ; qu'au refte, il le fupplioit de lui pardonner & de prendre patience ; que, dès qu'il auroit mis Dara hors d'état d'exécuter fes mauvais deffeins, il iroit lui-même auffitôt lui ouvrir les portes. Il eft probable qu'Aureng-Zeb, en faifant voir ainfi ce billet à tout le monde, vouloit tâcher de fe juftifier de l'action atroce qu'il commettoit, & en rejetter le blâme fur Schah-Jéhan & fur Dara. Quoi qu'il en foit, fitôt qu'on vit Schah-Jéhan refferré, prefque tous les Omrahs furent obligés de venir faire la cour aux princes confédérés, &, ce qu'il y a de furprenant, c'eft que pas un d'entr'eux n'ofa tenter la moindre chofe en faveur de fon fouverain légitime & de fon bienfaiteur. Quelques-uns feulement fe contenterent de demeurer neutres ; tout le refte fe déclara pour Aureng-Zeb. L'hiftorien de ce prince obferve que la néceffité les y obligeoit. Car, ajoute-t-il, il n'en eft pas aux Indes comme en France & dans les autres Etats de la Chrétienté, où les feigneurs ont des

terres en propre, & de grands revenus qui leur donnent moyen de pouvoir subsister d'eux-mêmes; ils n'ont là que des pensions que le roi peut leur ôter à toute heure, & les faire ainsi tomber tout d'un coup, sans qu'on ait pour eux la moindre considération, & sans qu'ils puissent trouver une obole à emprunter.

[1658.]

Aureng-Zeb, s'étant donc assuré de Schah-Jéhan & de tous les Omrahs, tira du trésor royal tout l'argent dont il avoit besoin; &, ayant laissé Schah-Est-Khan son oncle, gouverneur d'Agra, il partit enfin avec Morad-Bakh pour aller à la poursuite de Dara. Le jour que l'armée devoit sortir de la ville, les amis particuliers de Morad-Bakh, & principalement son eunuque Schah-Abbas, qui sçavoient que l'excès de civilité & de respect est ordinairement un signe de tromperie, lui conseillerent, puisqu'il étoit roi, que tout le monde le traitoit de Majesté, & qu'Aureng-Zeb le reconnoissoit pour tel, de laisser aller ce prince à la poursuite des vaincus, & de demeurer lui-même avec ses troupes dans les environs d'Agra & de Delhi. S'il eût suivi ce conseil, il est certain qu'il n'auroit pas peu embarrassé Aureng-Zeb; mais il le négligea malheureu-

ſement ; &, plein de confiance dans les promeſſes & les ſermens de ſon perfide frere, il prit avec lui la route de Delhi.

Quand ils furent arrivés à Matura, à trois ou quatre journées d'Agra, les amis de Morad-Bakh, qui s'appercevoient de quelque choſe, tâcherent de faire un nouvel effort ſur ſon eſprit, l'aſſurant qu'Aureng-Zeb avoit de mauvais deſſeins, qu'on les en avertiſſoit de tous côtés. Ils mirent tout en uſage pour le tirer de ſon aveuglement, & lui demanderent enfin, avec inſtance, qu'abſolument, pour ce jour-là du moins, il ſe gardât bien d'aller viſiter ſon frere dans ſa tente. Loin de ſe rendre à ces ſages avis, Morad-Bakh alla le ſoir même chez Aureng-Zeb qui l'avoit invité à ſouper. Sitôt qu'il fut arrivé, ſon frere qui l'attendoit, & qui avoit déja préparé toutes choſes avec Mir-Khan, & trois ou quatre autres de ſes plus familiers capitaines, ne manqua pas de l'embraſſer & de redoubler ſes careſſes, ſes civilités, ſes ſoumiſſions, juſqu'à lui paſſer doucement ſon mouchoir ſur le viſage pour lui eſſuyer la ſueur & la pouſſiere. Cependant on ſert le ſouper ; on mange ; la converſation s'anime ; on parle de tout à l'ordinaire ; &, ſur la fin, on apporte une grande bouteille d'excellent vin de Schiras, & quelques autres de vin de Kabul pour faire débau-

che. Alors Aureng-Zeb, qui affecte d'être rigide obſervateur de la loi Mahométane, ſe lève de table; &, conviant agréablement Morad-Bakh à ſe réjouir avec Mir-Khan, & les autres officiers qui étoient préſens, il ſe retire doucement comme pour s'aller repoſer. Morad-Bakh, qui aimoit à boire, & qui trouvoit le vin bon, ne manqua pas d'en boire avec excès. Il s'enivra & s'endormit enſuite; c'étoit juſtement ce qu'on demandoit. On fit auſſitôt retirer quelques domeſtiques qu'il avoit là, comme pour le laiſſer dormir à ſon aiſe, & on lui ôta ſon ſabre & ſon jemder, ou poignard. Aureng-Zeb ne fut pas long-tems ſans le venir réveiller lui-même.

Il entra dans la chambre, le pouſſa rudement du pied; &, lorſqu'il commençoit à ouvrir les yeux, il ſe mit à lui faire cette courte & ſurprenante exhortation: » Quelle honte, & quelle infamie eſt celle-» ci! Un roi comme toi avoir ſi peu de » retenue que de s'enivrer de la ſorte! » Qu'eſt-ce qu'on dira de toi & de moi? » Qu'on me prenne cet infame, cet ivro-» gne; qu'on me le lie pieds & mains, » & qu'on me le jette là-dedans cuver ſon » vin.» L'ordre fut auſſitôt exécuté. Morad a beau appeller & crier: cinq ou ſix perſonnes ſe jettent ſur lui & lui mettent les fers aux pieds & aux mains. La choſe ne

put ſe faire ſi ſecrettement que quelques-uns de ſes gens qui étoient près de-là n'en euſſent quelque nouvelle. Ils firent quelque bruit, & voulurent entrer de force ; mais Allah-Kouli, un de ſes premiers officiers & grand-maître de ſon artillerie, qui étoit gagné de longue main, les menaça & les fit retirer.

Un des premiers ſoins d'Aureng-Zeb fut d'envoyer par toute l'armée des gens qui tâcherent d'appaiſer cette légere émotion, avant qu'elle eût des ſuites plus dangereuſes. Ils ſoutinrent que ce n'étoit rien ; que ſeulement Morad-Bakh s'étoit enivré ; que dans cet état il avoit dit des injures à tout le monde, & à Aureng-Zeb lui-même, de ſorte qu'on avoit été obligé de le reſſerrer à part ; que demain matin on le verroit ſortir, quand il auroit cuvé ſon vin. Cependant les préſens marcherent toute la nuit chez les principaux officiers de l'armée ; on leur augmenta leur paye ſur l'heure ; on leur donna de grandes eſpérances ; &, comme il n'y avoit perſonne qui ne ſe doutât déja depuis longtems qu'il arriveroit quelque choſe de ſemblable, on ne fut pas fort étonné de voir que le lendemain matin tout étoit preſque appaiſé, de ſorte que, dès la nuit ſuivante, on enferma le pauvre prince dans un embars, eſpece de petite maiſon

fermée qu'on met ſur les éléphans pour porter les femmes, & on le conduiſit droit à Delhi, dans Slim-Ger, qui eſt une petite fortereſſe ancienne au milieu de la riviere.

Après qu'on eut ainſi appaiſé tout le monde, excepté l'eunuque Schah-Abbas, qui fit aſſez de peine, Aureng-Zeb reçut toute l'armée de Morad-Bakh à ſon ſervice, & continua de pourſuivre Dara qui s'avançoit à grandes journées vers Lahor, à deſſein de s'y fortifier & d'y attirer ſes amis; mais Aureng-Zeb ne lui en donna pas le tems. Il marchoit jour & nuit ſur ſes traces malgré les plus grandes chaleurs, juſque-là que, pour encourager ſon monde, il avançoit quelquefois preſque ſeul deux ou trois lieues devant toute l'armée, buvant ſouvent de mauvaiſes eaux, ſe contentant d'un morceau de pain & dormant ſous un arbre, en attendant ſes troupes, la tête appuyée ſur ſon bouclier comme un ſimple ſoldat. Dara, que la diligence de ſon ennemi venoit de forcer d'abandonner Lahor pour s'enfuir à Multan, ſe vit encore obligé de quitter cette derniere place. On prétend que ſi ce prince, au ſortir de Lahor, ſe fût jetté dans le royaume de Kabul, comme on le lui conſeilloit, il auroit trouvé là plus de dix

mille hommes de troupes deſtinées à la garde du pays contre les Afghans, les Perſans & les Uzbecs, & que Mohabet-Khan, un des plus puiſſans & des plus anciens Omrahs de l'Indouſtan, chef de cette milice & gouverneur de Kabul, n'auroit pas manqué de ſe déclarer en ſa faveur, n'ayant jamais été ami d'Aureng-Zeb. Outre cette puiſſante reſſource, il auroit pu tirer des ſecours, non-ſeulement du pays des Uzbeçs, mais encore de la Perſe, comme avoit fait autrefois Homajun, fils de Babor. Au lieu de ſuivre un ſi bon conſeil, Dara prit la route du Sindi, & alla s'enfermer dans Tata-Bakar, fameuſe & forte place ſituée au milieu du fleuve Indus.

Aureng-Zeb eut beaucoup de joie d'apprendre la faute que ſon frere avoit faite de ne pas ſe jetter dans le royaume de Kabul. Il ſe contenta d'envoyer après lui ſept ou huit mille hommes ſous la conduite de Mir-Baba, ſon frere de lait, & s'en retourna ſur ſes pas avec la même promptitude qu'il étoit venu. Il craignoit fort qu'il n'arrivât quelque révolution du côté d'Agra, que quelqu'un des plus puiſſans Rajahs, comme Jeſſeingue, ou Jeſſomſeingue, n'entreprît en ſon abſence de tirer Schah-Jéhan de priſon, ou que Soliman Chekouh avec le Raja de Sérénaguer

ne descendît de ses montagnes, ou enfin que sultan Sujah ne s'approchât trop de la capitale.

L'esprit tout occupé de ces craintes, il marchoit, à son ordinaire, avec une vîtesse incroyable : ce qui fut cause d'un petit accident qui lui arriva sur le chemin de Multan à Lahor. Il se trouvoit un jour fort éloigné de son armée, qu'il avoit laissée derriere lui, lorsqu'il vit venir à sa rencontre le Rajah Jesseingue, accompagné de quatre ou cinq mille de ses Rajeputes en fort bon équipage. Comme il connoissoit le Rajah fort affectionné à Schah-Jéhan, il fut étrangement surpris de cette apparition soudaine. Il craignoit que Jesseingue ne se servît de l'occasion pour faire un coup d'état en se saisissant de sa personne, ce qui lui étoit pour-lors très-facile. On ne sçait pas même si ce Rajah n'avoit point quelque dessein de cette nature; car il avoit fait une marche forcée de plusieurs jours, & si secrette, qu'Aureng-Zeb le croyoit encore aux environs de Delhi. Mais que ne fait point la fermeté & la présence d'esprit ? Le prince, sans s'émouvoir & sans perdre contenance, marcha droit vers le Rajah; &, d'aussi loin qu'il le vit, il lui fit signe de la main de s'approcher, lui criant, *salamet Bached-*

Rajagi, *Salamet-Bached-Babagi*, c'eſt-à-dire ſalut, ſeigneur Rajah, ſalut, ſeigneur pere. Lorſque le Rajah ſe fut approché : » Je t'attendois avec grande impatience, » lui dit-il ; c'en eſt fait, Dara eſt perdu, » il eſt tout ſeul ; j'ai envoyé Mir-Baba » après lui ; il ne ſçauroit m'échapper. » En même tems, il tira ſon collier de perles & le mit au cou de Rajah ; &, pour ſe défaire au plutôt de lui de bonne grace, car il l'eût déja voulu voir bien loin, il lui dit : « Va-t'en le plus vîte que tu pourras à Lahor : mon armée eſt fatiguée ; » va vîte m'y attendre ; j'appréhende qu'il » n'y arrive quelque choſe ; je te fais gouverneur de la ville ; je te remets tout » entre les mains : au reſte, je te ſuis extrêmement obligé de ce que tu as fait » avec Soliman Chekouh. Où as-tu laiſſé » Delil-Khan ? je ſçaurai reconnoître ce » ſervice ; fais diligence. Salamet-Bached. » Adieu. »

Dara, étant arrivé à Tata-Bakar, y mit pour gouverneur un eunuque fort entendu, brave & généreux, avec une bonne garniſon de Patans, de Sageds, & pour canonniers un bon nombre de Franguis, Portugais, Anglois, François & Allemands qui l'avoient ſuivi, ſur les grandes eſpérances qu'il leur avoit données, ſi ſes affaires

faires réussissoient. Il y laissa aussi la plus grande partie de son trésor ; &, sans s'arrêter que fort peu de jours, il partit avec deux ou trois mille hommes seulement, descendit le long du fleuve Indus vers le Sindi, traversa toutes les terres du Rajah Kalche, & se rendit aux portes d'Ahmed-Abad, capitale du Guzarate. Schah-Navaz-Khan, beau-pere d'Aureng-Zeb, en étoit gouverneur, & avoit une garnison bien capable de résister. Néanmoins, soit qu'il fût surpris, ou qu'il manquât de courage, il reçut le prince très-honorablement, & sçut le ménager avec tant d'adresse, qu'il devint son plus intime confident. Dara lui communiquoit tous ses desseins. Il alla même jusqu'à lui faire voir les lettres qu'il recevoit du Rajah Jessomseingue, & de quantité d'autres de ses amis qui se préparoient à le venir trouver, quoique tout le monde lui dît, & que tous ses amis même lui écrivissent que Schah-Navaz-Khan le trahissoit.

Jamais homme ne fut plus surpris qu'Aureng-Zeb, quand il apprit que Dara étoit dans Ahmed-Abad ; car il sçavoit bien qu'il avoit encore beaucoup d'argent, & que tous ses amis & tous les mécontens, qui étoient en grand nombre, ne manqueroient pas de se retirer auprès de lui. D'ailleurs,

il ne voyoit point de sûreté à l'aller chercher lui-même si loin d'Agra & de Schah-Jéhan, à travers les terres des Rajahs Jesseingue, Jessomseingue & autres, tandis sur-tout que, d'un autre côté, sultan Sujah s'avançoit avec une forte armée, & que le Rajah de Sérenaguer se préparoit à descendre des montagnes avec Soliman Chékouh. Il hésita sur le parti qu'il devoit prendre. Enfin, il crut qu'il seroit plus à propos de laisser Dara quelque tems en repos avec Schah-Navaz-Khan, & de marcher contre sultan Sujah, qui avoit déja passé le Gange à Elabas.

Ce prince étoit venu camper dans un petit village nommé Kadjoué, & s'étoit saisi fort à propos d'un grand Talab, ou réservoir d'eau qui se trouve sur le chemin. Aureng-Zeb vint se poster sur le bord d'un petit torrent, à une lieue & demie de-là, du côté d'Agra. Entre le réservoir & le torrent est une fort belle plaine, propre pour un champ de bataille. Impatient de terminer la guerre, Aureng-Zeb, dès la pointe du jour suivant, alla fondre avec impétuosité sur l'armée de Sujah, & fit des efforts presqu'inconcevables. L'Emir Jemla, prisonnier du Décan, qui arriva justement le jour de la bataille, ne craignant plus pour sa famille qui étoit en sû-

neté, montra dans cette occasion tout ce qu'il avoit de force, de cœur & d'adresse; mais Sujah s'étoit si bien fortifié, son artillerie étoit si bien servie & placée avec tant d'avantage, qu'il ne fut pas possible de le forcer & de lui faire abandonner son poste: au contraire, il fit reculer plusieurs fois Aureng-Zeb, & ce prince se trouva fort embarrassé, ne pouvant avancer davantage, & ne voulant pas tourner le dos à l'ennemi. Dans cette situation critique, on lui apprend que le Rajah Jessomseingue, qui, en apparence, s'étoit accommodé avec lui, donne sur l'arriere-garde, & qu'il pille le bagage & le trésor. Cette nouvelle l'étonna fort, d'autant plus qu'il vit que son armée prenoit l'épouvante & commençoit à se débander. Néanmoins il ne perdit pas le jugement; &, voyant qu'il risquoit de tout perdre en reculant, il résolut, comme à la bataille de Samonguer, d'attendre de pied ferme toutes sortes d'événemens.

Cependant le désordre se met de plus en plus dans son armée. Sujah profite de l'occasion, & le pousse vigoureusement. Le conducteur de l'eléphant d'Aureng-Zeb est tué d'un coup de fléche. Il le conduit lui-même le mieux qu'il peut, jusqu'à ce qu'un autre soit remonté. Les fléches pleu-

venit sur lui. Il ne laisse pas que d'en tirer lui-même. A la fin l'éléphant a peur & recule. Le voilà dans une grande extrémité, jusque-là qu'il mit un pied hors de son siége, comme s'il eût voulu se jetter à terre, & l'on ne sçait pas même ce qu'il auroit fait dans le trouble où il étoit, si l'Emir Jemla, qui se trouva près de sa personne, & qui faisoit au-delà de tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine, ne lui eût crié en haussant la main : Dekan-Kou, Dekan-Kou, où est le Décan, où est le Décan? Ce cri de ralliement encourage Aureng-Zeb, & semble rappeller la victoire sous ses drapeaux.

Il faut se souvenir de la bataille de Samonguer, & de cette circonstance si légere en apparence qui ruina Dara. C'est ici la même faute, ou plutôt une trahison semblable qui va perdre sultan Sujah. Allah-Verdi-Khan, un de ses principaux capitaines, voyant l'armée ennemie en désordre, courut vers ce prince, & lui cria de loin, comme Khalil-Ulla-Khan avoit fait à Dara : « Que faites-vous-là sur votre éléphant, en butte à tous les traits des ennemis? Descendez au nom de Dieu; montez à cheval, Dieu vous a fait souverain des Indes; poursuivons ces fuyards; qu'Aureng-Zeb ne nous échappe pas. »

Sultan Sujah, non moins inconsidéré que Dara, fit la même faute. Il ne fut pas plutôt descendu de dessus son éléphant, que l'armée, ne le voyant plus, fut épouvantée, croyant qu'il avoit été pris ou tué par trahison, & se débanda sans ressource. La déroute fut si grande, que sultan Sujah eut beaucoup de peine à se sauver.

Jessomseingue, apprenant ces étranges nouvelles, & voyant bien qu'il ne faisoit pas là trop bon pour lui, se contenta de ce qu'il avoit pillé, & s'en alla droit en diligence à Agra, pour de-là passer dans ses terres. Le bruit étoit déja répandu dans cette ville qu'Aureng-Zeb avoit perdu la bataille, qu'il étoit pris avec l'Emir Jemla, & que sultan Sujah les amenoit prisonniers, de sorte que Schah-est-Khan, oncle d'Aureng-Zeb, & gouverneur d'Agra, voyant aux portes de la ville Jessomseingue dont il avoit appris la trahison, & désespérant de sa vie, tenoit déja une coupe de poison, & l'auroit effectivement avalé, si ses femmes ne se fussent jetté sur lui pour l'en empêcher. Dans ces circonstances, si Jessomseingue avoit eu l'esprit & le courage de demeurer plus long-tems dans Agra, pour peu qu'il eût agi en faveur de Schah-Jéhan, il auroit pu le tirer de prison, avec d'autant plus de facilité, que tout Agra demeura deux jours entiers dans la croyance

qu'Aureng-Zeb étoit vaincu; mais le Rajah, qui sçavoit comme tout s'étoit passé, n'osa ni rester, ni rien entreprendre, & se retira promptement sur ses terres. Aureng-Zeb, qui craignoit beaucoup pour Agra, laissa la poursuite des vaincus, & revint en diligence dans cette capitale où il demeura long-tems pour mettre ordre à tout.

Malgré sa défaite, sultan Sujah n'avoit pas perdu grand monde. Comme il passoit pour être très-riche & très-libéral, tous les Rajahs de la contrée s'empresserent à lui fournir des troupes; mais, avant que de se remettre en campagne, il se fortifia dans Elabas, important & fameux passage du Gange, qui est avec sa forteresse comme la premiere porte du Bengale. Aureng-Zeb, informé de toutes ces démarches, étoit dans de grandes inquiétudes, & ne sçavoit trop quel parti prendre. Il fit réflexion qu'il avoit auprès de lui deux personnes à la vérité très-capables de le servir, mais que les grands services qu'il en avoit reçus pouvoient disposer à devenir insolentes; c'étoient sultan Mahmoud, son fils aîné, & l'Emir Jemla, le plus puissant & le plus habile homme des Indes. Il résolut de les éloigner tous deux de la cour; mais il le fit avec tant d'adresse & de si bonne grace, que ni l'un ni l'au-

tre n'eut aucun sujet de se plaindre. Il les envoya tous deux contre sultan Sujah avec une puissante armée, faisant entendre secrettement à l'Emir, qu'il lui destinoit le riche gouvernement du Bengale, & à son fils après sa mort, & que, sitôt qu'il auroit défait sultan Sujah, il le feroit Mir-al-Omrah, prince des Omrahs, qui est la premiere & la plus honorable charge de l'Indoustan. Il ne dit à sultan Mahmoud que ce peu de paroles : « Souviens-toi que tu es » l'aîné de mes enfans; que c'est pour toi » que tu vas combattre; que tu as fait beau» coup; mais que tu n'as pourtant rien » fait, si tu ne te rends maître de Sujah, » qui est notre plus grand & plus puissant » ennemi; car j'espere venir facilement » à bout des autres. » En disant ces mots, il les congédia tous deux avec les honneurs ordinaires, c'est-à-dire de riches habits, quelques chevaux & quelques éléphans superbement harnachés. Il eut encore l'adresse de faire consentir doucement l'Emir à lui laisser son fils unique Mahmet-Emir-Khan, pour sa consolation, disoit-il, mais plutôt comme un gage de la fidélité du Rajah. Sultan Mahmoud ne put pas non plus se défendre de laisser à la cour sa femme, la princesse de Golconde, sous prétexte qu'elle causeroit de l'embarras dans une telle expédition.

Sultan Sujah, qui craignoit toujours qu'on ne fît soulever contre lui les Rajahs du bas Bengale qu'il avoit si maltraités, & qui n'appréhendoit rien tant que d'avoir à faire à l'Emir Jemla, n'eut pas plutôt appris la nouvelle de sa marche, qu'il se hâta de décamper d'Elabas où l'on pouvoit venir l'attaquer en passant le Gange plus haut ou plus bas, & descendit à Benarès & à Patna, d'où il se rendit à Monguiere, petite ville sur le Gange, que sa situation entre les montagnes & les bois fait appeller communément la clef du royaume de Bengale. Il se fortifia dans ce lieu; &, pour plus de sûreté, il fit tirer une grande tranchée depuis la ville & le fleuve jusqu'aux montagnes, résolu d'attendre l'ennemi de pied ferme & de lui disputer le passage. Mais il fut bien étonné quand il reçut avis que les troupes de l'Emir, qui descendoient lentement le long du Gange, n'étoient que pour l'amuser, & que ce général & sultan Mahmoud, ayant gagné les Rajahs des montagnes qui sont à la droite du fleuve, s'avançoient à grandes journées de ce côté, suivis de l'élite de l'armée royale, & qu'ils alloient droit a Rajemahl pour lui couper chemin. Il fut contraint d'abandonner à la hâte toutes les fortifications; &, quoiqu'il fût obligé de suivre un grand détour que fait par-là

le Gange vers la gauche, il fit une telle diligence, qu'il prévint l'Emir de quelques jours, & se rendit à Rajemahl où il eut le tems de se fortifier. Lorsque l'artillerie du Rajah fut arrivée, il alla attaquer sultan Sujah, qui se défendit quelque tems avec beaucoup de courage, jusqu'à ce que, voyant que ses fortifications, qui n'étoient que de terre mouvante, de sable & de fascines, n'opposoient qu'une foible résistance aux efforts du canon, & que la saison des pluies commençoit, il fit sa retraite à la faveur de la nuit. Les généraux Mogols, craignant quelque embuscade dans l'obscurité, remirent au lendemain matin à le poursuivre; mais le bonheur voulut pour Sujah qu'à la pointe du jour il survînt une pluie qui dura pendant trois jours, pendant lesquels les ennemis ne purent sortir de Rajemahl. Ils furent même obligés d'y passer l'hiver, à cause des pluies qui sont excessives dans ce pays-là, & qui rendent les chemins si mauvais pendant les mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre, qu'ils sont impraticables pour des armées: ainsi sultan Sujah eut le tems de se retirer & de choisir quelle place il voulut pour s'y fortifier. Il fit venir du bas Bengale plusieurs piéces de canon & plusieurs Portugais, de ceux qui s'y sont

réfugiés à cause de la grande fertilité du pays ; il faisoit de grandes caresses à tous les missionnaires qui sont dans ce royaume, promettant de les enrichir tous & de leur faire bâtir des églises.

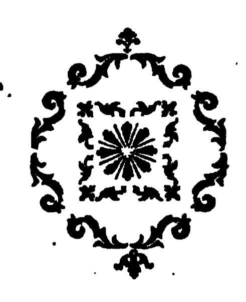
[1659.]

La conduite de sultan Mahmoud justifioit de jour en jour le jugement qu'Aureng-Zeb avoit porté de son caractere. Son orgueil & sa fierté se manifestoient en toutes rencontres. Il prétendoit commander seul l'armée, & forcer l'Emir Jemla de prendre ses ordres. Il alloit même jusqu'à laisser échapper contre son pere Aureng-Zeb des discours peu mesurés, & qui tendoient à faire croire qu'il lui étoit redevable de la couronne. Il ménageoit encore moins l'Emir, ce qui causa d'abord entr'eux un grand refroidissement, & bientôt après de violentes altercations. Les choses demeurerent en cet état assez longtems, jusqu'à ce qu'enfin sultan Mahmoud, apprenant qu'on étoit fort mécontent, & craignant que l'Emir n'eût ordre de se saisir de sa personne, se retira vers sultan Sujah, suivi de fort peu de monde. Il lui fit de grandes promesses, & lui jura fidélité ; mais Sujah, qui appréhendoit que ce ne fût quelque ruse d'Aureng-Zeb, n'avoit garde de se

fier aux protestations du prince. Il avoit toujours l'oeil sur ses actions, & ne lui donnoit aucun commandement considérable. Cette façon d'agir le dégoûta tellement, que, quelque mois après, il quitta sultan Sujah, & s'en retourna vers l'Emir, qui le reçut assez bien, l'assurant qu'il écriroit en sa faveur à Aureng-Zeb, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour le faire rentrer en graces. Mais Aureng-Zeb n'étoit pas homme à pardonner une faute de cette nature. Il écrivit à Mahmoud une lettre fort séche, par laquelle il lui ordonnoit de revenir à Delhi. Cependant son dessein n'étoit pas qu'il vînt jusques-là ; car le prince n'eut pas plutôt passé le Gange, que des gens apostés l'arrêterent & l'enfermerent dans un embary, comme on avoit fait Morad-Bakh, & le conduisirent à Goualéor, où il mourut dans la suite.

Après s'être ainsi débarrassé de cet ambitieux, Aureng-Zeb fit venir son second fils sultan Mazum, & lui fit entendre que régner est quelque chose de si délicat, que les rois doivent être presque jaloux de leur ombre ; que, s'il n'est sage, il peut lui en arriver autant qu'à son frere, & qu'il ne faut pas qu'il pense qu'Aureng-Zeb soit homme à se laisser faire ce que

Schah-Jéhan fit à son pere Jéhan-Ghir ; & qu'il a vu faire en dernier lieu à Schah-Jéhan. Au reste, observe M. Bernier, les avis paroissoient peu nécessaires à un prince tel que Mazum ; car jamais esclave ne pouvoit être plus souple, & jamais Aureng-Zeb n'avoit paru plus dégagé d'ambition, ni plus Fakir que lui. Néanmoins, ajoute-t-il, bien des gens croyoient que c'étoit une politique rafinée comme celle de son pere.





AURENG-ZEB, *surnommé* MOHIODDIN, *le Restaurateur de la Religion.*

[1660.]

NOUS aurions pu placer plutôt l'avénement de ce prince à l'empire de l'Indoustan ; car, dès l'année 1658, immédiatement après la bataille de Kadjoué, il s'étoit fait proclamer empereur dans la ville d'Azzabab, à deux lieues de Delhi ; mais il nous a paru plus naturel de fixer cette époque au tems où l'usurpation d'Aureng-Zeb fut le plus solidement affermie.

Tandis que sultan Sujah se défendoit de place en place dans le Bengale, Dara, réfugié dans le Guzarate, y recueilloit de nouvelles forces, que la politique d'Aureng-Zeb sçut encore rendre sans effet. Le Rajah Jessomseingue, qui, comme on l'a vu, s'étoit retiré dans ses terres, après s'être accommodé de ce qu'il avoit pillé à la bataille de Kadjoué, avoit mis sur pied une puissante armée. Il écrivit à Dara, qu'il vînt au plutôt du côté d'Agra, & qu'il le joindroit en chemin. Cette lettre causa beaucoup de joie au prince, qui se voyoit lui-même à la tête d'une armée nom-

breuſe, & qui ne doutoit pas qu'en s'approchant de la capitale, ſes amis & ceux du Rajah ne ſe déclaraſſent hautement en ſa faveur. Il partit donc en diligence d'Ahmed-Abad, & ſe rendit à Azmir, à ſept ou huit journées d'Agra. Mais Jeſſomſeingue ne lui tint pas parole. Depuis quelque tems, Aureng-Zeb avoit eu l'adreſſe de l'attirer à ſon parti par l'entremiſe du Rajah Jeſſomſeingue, qui l'avoit fait réſoudre à retourner dans ſes terres; de ſorte que Dara, fruſtré de ſes eſpérances, ſe vit tout-à-coup en tête une armée formidable, & bien différente de la ſienne, qui n'étoit que de gens ramaſſés. Il eût voulu pour-lors être bien loin d'Azmir; mais il n'étoit plus poſſible de reculer, parce que les pays par leſquels il eût fallu qu'il paſſât, étoient tous occupés par des Rajahs amis ou alliés de Jeſſomſeingue; que ſes troupes ſe trouvoient hors d'état de ſoutenir une longue marche, après celle qu'elles venoient de faire, & parce qu'enfin l'armée d'Aureng-Zeb ne le laiſſeroit pas aller impunément. Il prit donc la réſolution de livrer bataille, quoique la partie fût tout-à-fait inégale, & que d'ailleurs il fût trahi par Schah-Navaz-Khan, un de ſes généraux, qui découvroit tous ſes deſſeins à Aureng-Zeb.

Le combat commença sur les neuf à dix heures du matin ; l'artillerie de Dara, placée avantageusement, se fit assez entendre ; mais la plûpart des canons tiroient sans boulets, & cet infortuné prince étoit trahi de tout le monde. Ce fut moins une bataille qu'une déroute. A peine eut-on commencé de donner, que Jessomseingue se trouva tout proche de Dara, auquel il envoya dire de s'enfuir au plutôt, s'il ne vouloit être pris ; de sorte que ce prince, tout déconcerté, fut obligé de se sauver à l'heure même, & avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas seulement le tems de faire charger son bagage, & qu'il eut beaucoup de peine à sauver sa femme & sa famille. Encore est-il certain que si Jessomseingue eût voulu faire tant soit peu de diligence, il n'eût jamais pu échapper ; mais ce Rajah conserva toujours du respect pour la famille royale, ou plutôt il étoit trop fin politique, pour se hasarder à mettre la main sur un prince du sang.

Il n'est pas aisé de se représenter la situation affreuse à laquelle le malheureux Dara se trouva réduit. Contraint de traverser, par les plus grandes chaleurs, sans tentes ni bagage, un pays ennemi, l'espace de trente-cinq jours de marche, & seulement accompagné de deux mille hommes, il eut à souffrir toutes sortes de nécessités &

de disgraces. Les Koulis, qui sont les plus méchans paysans, & les plus grands voleurs de toute l'Inde, le suivoient jour & nuit, pilloient & massacroient les soldats, de sorte que pour peu qu'on s'écartât du gros de la troupe, on étoit dépouillé nud sur l'heure, ou tué si l'on faisoit la moindre résistance. Malgré tous ces obstacles, Dara parvint enfin jusqu'aux environs d'Ahmed-Abad, espérant entrer le lendemain dans la ville pour s'y rafraîchir & tâcher de ramasser quelques forces. Mais tout devient contraire aux vaincus & aux malheureux.

Le gouverneur qu'il avoit laissé dans le château d'Ahmed-Abad, ayant déja reçu des lettres de menaces & de promesses tout ensemble de la part d'Aureng-Zeb, avoit perdu courage, & s'étoit laissé lâchement gagner. Il écrivit à Dara qu'il n'approchât pas davantage, qu'il trouveroit les portes fermées, & que tout étoit en armes dans la ville. Quand les femmes du prince entendirent cette triste nouvelle, elles jetterent des cris & des lamentations si pitoyables, qu'elles tiroient les larmes des yeux : tout étoit dans le trouble & dans la confusion ; on se regardoit les uns les autres ; on ne sçavoit que faire ni que devenir. Un moment après, on vit paroître Dara à demi mort,

parlant

parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, jusqu'aux moindres soldats. Il vit la consternation peinte sur les visages, & tout le monde prêt à l'abandonner. Cependant il fallut songer à partir sur l'heure, ce qu'il fit, accompagné de quatre à cinq cents cavaliers, avec deux éléphans qu'on disoit être chargés d'or & d'argent. Il prit la route de Tata-Bakar, ne voyant rien de mieux à faire; &, après avoir traversé de vastes déserts où la plûpart de ceux qui le suivoient, & plusieurs de ses femmes périrent de soif & de misere, il gagna enfin les terres du Rajah Natché; malheureux, dit Bernier, de n'être pas péri lui-même dans cette route.

Natché lui fit d'abord un très-bon accueil, & promit de l'aider de toutes ses forces, pourvu qu'il donnât sa fille en mariage à son fils. Mais Jesseingue en fit bientôt autant auprès de ce Rajah, qu'il en avoit fait auprès de Jessomseingue, de sorte que Dara, voyant un jour l'amitié de ce barbare tout d'un coup refroidie, & craignant pour sa personne, se hâta de poursuivre son chemin vers Tata-Bakar.

[1661.]

La guerre continuoit toujours dans le Bengale, & beaucoup plus long-tems qu'on ne croyoit, sultan Sujah faisant des

efforts incroyables, & se défendant vigoureusement contre l'Emir-Jemla. Néanmoins Aureng-Zeb n'en témoignoit aucune inquiétude, tant à cause de l'éloignement des lieux, que parce qu'il connoissoit bien la prudence & la valeur de l'Emir. Le voisinage de Soliman Chékouh lui donnoit de plus vives alarmes. Tous les jours il couroit des bruits que ce prince alloit descendre des montagnes, qui ne sont qu'à sept ou huit journées d'Agra. Pour se délivrer de ces craintes perpétuelles, Aureng-Zeb fit écrire au Rajah de Sérénaguer, par son fidèle Jesseingue, qui n'épargna ni les promesses ni les menaces pour l'engager à livrer Soliman Chékouh. Le Rajah répondit qu'il perdroit plutôt ses Etats, que de commettre une action aussi lâche. Là-dessus Aureng-Zeb se met en campagne, va droit aux pieds des montagnes, &, avec une infinité de pionniers, fait couper les rochers & élargir les chemins; mais le Rajah se moque de tous ses efforts. Les montagnes de Sérénaguer étoient effectivement inaccessibles à une armée, & les rochers qui les couvrent auroient suffi pour arrêter les forces de quatre Indoustans. Aureng-Zeb fut donc obligé de s'en retourner sans rien faire.

Quand Dara fut à trois ou quatre jour-

nées de Tata-Bakar, il apprit que Mir Baba, qui l'assiégeoit depuis long-tems, avoit enfin réduit cette place à l'extrémité, la livre de riz & de viande y valant alors plus d'un écu. Néanmoins le gouverneur tenoit toujours bon, faisoit des sorties qui incommodoient extrêmement l'ennemi, ne cessoit de donner des témoignages de sa prudence, de sa fidélité, de son courage, & se moquoit des efforts du général Mir Baba, de même que des promesses & des menaces d'Aureng-Zeb. Lorsqu'il fut informé que Dara n'étoit pas loin, il redoubla ses libéralités, & sçut si bien gagner le cœur de tous ses soldats, & les animer à bien faire, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût résolu de sortir sur l'ennemi, & de tout risquer pour faire lever le siége, & faire entrer Dara. Il eut aussi l'adresse de semer la crainte & l'épouvante dans le camp des assiégeans, où ses espions assurerent que le prince approchoit avec de bonnes troupes. Il est certain que si Dara se fût montré dans ces circonstances, seulement avec une poignée de monde, toute l'armée ennemie se feroit débandée, & même auroit passé de son côté; mais il étoit trop malheureux pour entreprendre quelque chose qui pût réussir. Ne croyant pas qu'il fût possible de faire

lever le siége avec le peu de monde qu'il avoit, il délibéra de passer le fleuve Indus, & de tâcher de gagner la Perse. Cette entreprise étoit très-difficile & sujette à de grands inconvéniens, à cause des déserts qu'il faut traverser, & du peu de bonnes eaux qui s'y trouvent, outre que ces frontieres sont occupées par de petits Rajahs & Patans, qui ne reconnoissent ni le grand Mogol, ni le roi de Perse; mais sa femme le dissuada de prendre ce parti, par cette foible raison qu'il falloit donc qu'il se résolût de voir sa femme & sa fille esclaves d'un roi de Perse.

Comme il étoit dans cette peine, il se souvint qu'il y avoit là autour un Patan assez puissant, nommé Gion-Khan, auquel il avoit autrefois sauvé la vie dans deux occasions différentes, Schah-Jéhan ayant ordonné qu'on le jettât sous l'éléphant, pour avoir excité plusieurs révoltes. Il résolut de l'aller trouver, dans l'espérance qu'il en obtiendroit des secours assez considérables, pour faire lever le siége de Tata-Bakar. Il se flattoit qu'après avoir pris son trésor dans cette place, il pourroit gagner de-là Kandahar, & se jetter ensuite dans le royaume de Kabul, où Mohabet-Khan, qui avoit obtenu ce gouvernement par sa faveur, le recevroit à

bras ouverts. Son petit fils, Sepé-Chékouh, quoique fort jeune, ſe jetta à ſes pieds, le ſuppliant au nom de Dieu, de ne point entrer ſur les terres de ce Patan. Sa femme & ſa fille firent la même choſe. Tous lui remontrerent que c'étoit un voleur, un rebelle; qu'il le trahiroit infailliblement; qu'il ne falloit pas s'opiniâtrer à faire lever le ſiége de Tata, mais tâcher de gagner Kabul; que la choſe étoit d'autant plus facile, qu'il étoit à préſumer que Mir-Baba ne quitteroit pas le ſiége pour le ſuivre. Dara, comme entraîné par ſon malheureux deſtin, rejetta ces ſages conſeils, & ſoutint toujours que Gion-Khan ne ſeroit pas aſſez lâche pour le trahir, après le bien qu'il lui avoit fait. Il partit donc, malgré tout ce qu'on put lui dire, & s'en alla éprouver, aux dépens de ſa vie, qu'il ne faut jamais ſe fier à un méchant homme.

Ce voleur, qui croyoit que le prince avoit beaucoup de monde à ſa ſuite, lui fit d'abord un très-bon accueil, & fit diſtribuer à ſes ſoldats toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Mais, dès qu'il ſçut qu'il n'avoit pas plus de deux à trois cents hommes en tout, il montra auſſi-tôt ce qu'il étoit. On ne ſçait s'il n'avoit point reçu quelques lettres d'Aureng-Zeb, ou ſi ſon avarice ne fut point tentée à cauſe

de quelques mulets qu'on difoit être chargés d'or. Quoi qu'il en foit, un matin que tout le monde fe croyoit en fûreté, ne fongeant qu'à fe rafraîchir, le traître, qui avoit travaillé toute la nuit à faire venir des gens armés de tous côtés, fe jetta fur Dara & fon petit fils, tua quelques-uns de fes gens qui voulurent fe mettre en défenfe, & s'empara des charges de mulets & de tous les joyaux des femmes. Ce monftre fit enfuite lier & garotter Dara fur un éléphant, & plaça un bourreau derriere lui, avec ordre de lui couper la tête au moindre figne, fi l'on voyoit qu'il voulût réfifter, ou que quelqu'un voulût entreprendre de le délivrer. Dans cette étrange pofture, il le conduifit à l'armée de Tata-Bakar, & le remit entre les mains de Mir-Baba, qui le fit mener, accompagné de ce même traître, à Lahor, & de-là jufqu'à Delhi.

Lorfqu'il fut arrivé près des portes de cette capitale, Aureng-Zeb mit en délibération, fi on le feroit paffer par le milieu de la ville ou non, pour le mener de-là à Goualéor. Plufieurs furent d'avis de n'en rien faire, parce qu'il pourroit arriver quelque défordre, & que ce feroit d'ailleurs un grand déshonneur pour la famille royale. D'autres furent d'un fentiment oppofé, prétendant qu'il étoit abfo-

lument nécessaire qu'il passât par la ville, afin de montrer la puissance absolue d'Aureng-Zeb, de désabuser le peuple, qui pourroit toujours douter que ce fût Dara, comme plusieurs Omrahs en avoient encore quelque doute, & d'ôter toute espérance à ceux qui conservoient quelque affection pour lui. L'opinion de ces derniers fut suivie. On le mit sur un éléphant avec son petit-fils Sepé-Chékouh à ses côtés ; & derriere eux étoit assis Bahadar-Khan, au lieu de bourreau. Ce n'étoit plus un de ces superbes éléphans de Céylan ou de Pégu qu'il avoit accoutumé de monter, avec des harnois dorés, des couvertures en broderie & des siéges magnifiques, surmontés de dais peints & dorés, pour se parer du soleil. C'étoit un vieil animal, sale & hideux, avec une couverture déchirée & un siége tout découvert. On ne lui voyoit plus ce collier de grosses perles que les princes Indiens ont accoutumé de porter, ni ces riches turbans & cabaïes ou vestes en broderie ; il n'avoit pour tout vêtement qu'une veste de grosse toile blanche toute sale, & un turban de même. Dans ce triste équipage, on le fit entrer dans la ville, & traverser les plus grands bazards ou rues marchandes, afin que tout le peuple le vît & ne doutât plus que c'étoit lui-même. Toutes

les terrasses & toutes les boutiques étoient remplies de spectateurs qui pleuroient à chaudes larmes, & l'on n'entendoit que cris & que lamentations. Mais personne n'osa remuer ni tirer l'épée en faveur du malheureux objet de tant de regrets. Il y eut seulement quelques Fakirs & quelques pauvres gens du marché qui, voyant cet infâme Patan monté à cheval à côté du prince, se mirent à lui dire des injures, à l'appeller traître & à lui jetter des pierres; mais ce mouvement n'eut point de suite, & tout se passa du reste avec la plus grande tranquillité. L'infortuné Dara fut mis ensuite dans un jardin, nommé Heider-Abad.

On ne manqua pas d'informer Aureng-Zeb de la maniere dont tous les habitans de Delhi avoient fait éclater leur douleur & leur compassion en faveur du prince, & comme on avoit donné mille malédictions au Patan qui l'avoit pris. Là-dessus il tint un autre conseil pour délibérer si on le conduiroit à Goualéor, comme on l'avoit résolu d'abord, ou s'il ne feroit pas plus à propos de le faire mourir sans aller plus loin. Quelques-uns furent du premier avis, & Danechmend, quoique ancien ennemi de Dara, l'appuya fortement. Mais Rocknara-Begum, suivant les mouvemens de sa haine contre son

frere, excita fort Aureng-Zeb à le faire mourir, ce que firent aussi tous ses anciens ennemis, tels que Kalil-Ullah-Khan & Schah-Est-Khan, & sur-tout un certain flatteur de médecin, qui s'étoit enfui de Perse, nommé premierement Hakim-Daoud, & qui depuis, étant devenu grand Omrah, s'appelloit Takarrub-Khan. Ce méchant homme se leva effrontément en pleine assemblée, & se mit à crier qu'il étoit expédient pour la sûreté de l'Etat de le faire mourir sur l'heure, d'autant plus qu'il y avoit long-tems qu'il étoit Cafer, idolâtre, sans religion, & qu'il en prenoit le péché sur sa tête; & certes, l'on peut dire que cette malédiction retomba sur lui: car ayant été disgracié peu de tems après, il fut traité comme un infâme, & mourut misérablement. Aureng-Zeb, cédant à toutes ces instances, commanda qu'on allât faire mourir Dara, & que Sepé-Chékouh fut conduit à Goualéor.

On chargea de cette exécution un esclave nommé Nazer, qui avoit été élevé par Schah-Jéhan, & qu'on sçavoit avoir été autrefois maltraité du prince. Ce bourreau, accompagné de trois ou quatre autres, alla trouver Dara, qui cuisoit lui-même alors quelques lentilles avec Sepé-Chékouh. Du plus loin qu'il apperçut Nazer, il cria à son petit-fils: Mon fils,

on vient nous tuer ! & en même tems il se saisit d'un petit couteau de cuisine, qui étoit les seules armes qu'on lui avoit laissées. L'un des bourreaux se jetta d'abord sur Sepé-Chékouh ; les autres se jetterent aux bras & aux pieds de Dara, & le renverserent par terre, le tenant sous eux, pendant que Nazer lui coupa le cou. La tête fut portée aussitôt à la forteresse, & présentée à l'empereur, qui la fit mettre dans un plat, & commanda qu'on apportât de l'eau. Après avoir fait laver le visage, fait essuyer le sang, & reconnu que c'étoit la tête de Dara, il se mit à pleurer, en disant : » Ah malheureux ! qu'on m'ôte cela de » devant moi, & qu'on l'aille enterrer » dans le tombeau de Homajun. »

Le soir on fit entrer la fille de Dara dans le sérail ; mais ensuite elle fut envoyée à Schah-Jéhan & à Begum-Saheb qui la demanderent. Pour ce qui est de la femme de Dara, elle s'étoit empoisonnée auparavant à Lahor, prévoyant les malheurs de sa famille. Sepé-Chékouh fut conduit à Goualéor. Quelques jours après on fit venir Gion-Khan dans l'assemblée devant Aureng-Zeb : on lui fit quelques présens, & on le renvoya ; mais, étant proche de ses terres, il fut payé comme il le méritoit : on le tua dans un bois.

Il ne restoit plus de la famille de Dara

que Soliman Chékouh, qu'il n'auroit pas été facile de tirer de Sérénaguer, si le Rajah eût tenu ferme dans ses premiers sentimens. Mais les secrètes négociations de Jesseingue, les promesses & les menaces d'Aureng-Zeb, la mort de Dara, les sollicitations & les remontrances des autres Rajahs des montagnes, ses voisins, qui se préparoient à lui faire la guerre, par ordre & aux dépens d'Aureng-Zeb, ébranlerent enfin la fidélité de ce lâche protecteur, & le firent consentir à ce qu'on exigeoit de lui. Soliman Chékouh, qui en fut averti, s'enfuit au travers de ces montagnes vers le grand Tibet, mais le fils du Rajah courut après lui, le joignit & le fit attaquer à coups de pierres. Le pauvre prince fut blessé, saisi & conduit à Delhi, où il fut enfermé dans Sélimguer, cette petite forteresse où l'on avoit mis d'abord Morad-Bakh.

Aussitôt Aureng-Zeb, pour observer ce qu'il avoit pratiqué à l'égard de Dara, & afin que personne ne pût douter que ce ne fût Soliman Chékouh lui-même, commanda qu'on le lui amenât en présence de tous les seigneurs de la cour. A l'entrée de la porte, on lui ôta les chaînes qu'il avoit aux pieds, & on lui laissa seulement celles des mains, qui paroissoient dorées. Quand on vit entrer ce grand jeune

homme, si beau & si bien fait, il y eut quantité d'Omrahs qui ne purent retenir leurs larmes, de même que toutes les grandes dames de la cour, qui avoient eu permission de le venir voir, cachées derriere certaines jalousies. Aureng-Zeb, qui témoignoit lui-même être fort touché de son malheur, lui donna quelques paroles de consolation, & l'assura qu'il ne lui feroit fait aucun mal, & qu'il seroit au contraire très-bien traité. Il lui dit encore qu'il ne craignît rien, & qu'il eût bonne espérance, qu'il n'avoit fait mourir son pere Dara, que parce qu'il étoit devenu Cafer, homme sans religion. Sur quoi le prince fit le salam ou salut de remercîment, abbaissant ses mains en terre, & les haussant du mieux qu'il pouvoit sur sa tête, selon la coutume du pays, & lui dit avec beaucoup d'assurance que, s'il avoit à lui faire boire le *poust*, il le supplioit de le faire mourir dès-à-présent; qu'il ne demandoit pas mieux. Mais Aureng-Zeb lui promit tout haut qu'il ne lui en feroit point boire, qu'il pouvoit être en repos de ce côté-là, & qu'il ne songeât qu'à ne point s'attrister. Cela dit, on lui fit faire encore une fois le salam; &, après qu'on lui eut fait quelques demandes, de la part d'Aureng-Zeb, concernant cet éléphant chargé de roupies d'or, qu'on lui avoit pris lors-

qu'il passa à Sérénaguer, on le fit retirer, &, dès le lendemain, on le conduisit à Goualéor avec les autres. Ce poust n'est autre chose que du pavot écrasé, qu'on laisse la nuit tremper dans de l'eau. C'est ce qu'on fait boire ordinairement à Goualéor, aux princes à qui l'on ne veut pas faire couper la tête. C'est la premiere chose qu'on leur porte le matin, & on ne leur donne point à manger qu'ils n'en ayent bu une grande tasse. On les laisseroit plutôt mourir de faim. Cette boisson les fait devenir maigres, & mourir insensiblement, perdant peu-à-peu leurs forces, & devenant comme endormis & hébétés, & c'est ainsi qu'Aureng-Zeb se défit de Sepé-Chékouh, du petit-fils de Morad-Bakh & de Soliman lui-même.

Quant à Morad-Bakh, on crut devoir le faire périr d'une maniere plus violente, parce qu'il étoit fort aimé des Mogols, qui ne cessoient de célébrer dans leurs chansons la valeur & le courage de ce prince. Voici comment Aureng-Zeb s'y prit pour le faire mourir publiquement, & avec une apparence de justice. Il excita secrétement les enfans d'un certain Sayed ou parent de Mahomet, que Morad-Bakh avoit fait mourir à Ahmed-Abad, pour s'emparer de ses richesses, qui étoient fort consi-

dérables ; il les excita donc à venir se plaindre en plein conseil, & à demander la tête de Morad-Bakh, pour le sang de leur pere. Comme personne n'ignoroit les intentions d'Aureng-Zeb, leur demande leur fut accordée tout d'une voix, &, munis des ordres nécessaires, ils allerent aussitôt à Goualéor couper la tête à Morad-Bakh.

Il ne restoit plus d'épine au pied à l'empereur, que sultan Sujah, qui se maintenoit toujours dans le Bengale ; mais il fallut enfin qu'il cédât à la force & à la fortune de son ennemi. On envoya tant de troupes de toute espece à l'Emir-Jemla, que le prince, entouré de tous côtés, fut obligé de s'enfuir à Daké, qui est la derniere ville du Bengale, sur le bord de la mer. N'ayant point de vaisseaux pour s'embarquer, il envoya son fils aîné sultan Banque, vers le roi de Rakan, pour sçavoir s'il trouveroit bon qu'il se refugiât dans ses Etats pour quelque tems seulement, & s'il lui feroit la grace, quand la saison des vents seroit venue, de lui fournir un navire pour le transporter à la Mecque, & de-là passer en Turquie ou en Perse. Ce roi fit réponse qu'il seroit le très-bien venu, & qu'on l'assisteroit en tout ce qui seroit possible. Il fit partir en

même tems avec sultan Banque plusieurs galéasses ou demi-galeres, conduites par des Franguis ou Européens, sur lesquelles sultan Sujah s'embarqua avec toute sa famille, sa femme, ses trois fils & ses filles. On les reçut assez bien, & on leur fournit, de la part du roi, toutes les choses nécessaires à la vie. Quelques mois se passerent; la saison des vents arriva; mais il ne fut point question de vaisseau, quoique le prince ne le demandât que pour son argent; car il ne manquoit pas encore de roupies d'or & d'argent ni de pierreries. Ses richesses furent vraisemblablement la cause de sa perte, ou du moins y contribuerent beaucoup. Ces sortes de rois barbares n'ont aucune véritable générosité, & ne sont guères retenus par la foi qu'ils ont promise. Pour se tirer de leurs mains, il faut être ou le plus fort, ou n'avoir rien qui puisse exciter leur avarice.

Loin de satisfaire à ce qu'il avoit promis, le roi de Rakan commençoit à témoigner beaucoup de froideur pour sultan Sujah, & à se plaindre de ce qu'il ne le venoit point voir, soit que le prince trouvât cette démarche au-dessous de lui, soit qu'il craignît qu'on ne se saisît de sa personne, pour le mettre entre les mains de l'Emir-Jemla, qui promettoit pour cela de grandes sommes de la part d'Aureng-Zeb,

il ne voulut point aller trouver le roi, & se contenta d'y envoyer sultan Banque. Lorsque celui-ci fut près du palais, il jetta quantité de roupies d'or & d'argent au peuple. Il fit ensuite au roi de riches présens de brocards & de piéces d'orfévrerie couvertes de pierreries de grand prix, excusant son pere sur ce qu'il étoit incommodé, & le suppliant de sa part de se souvenir de la promesse qu'il lui avoit faite. Mais tout celà n'avança point les affaires de Sujah. Cinq ou six jours après, le roi lui fit demander une de ses filles en mariage, & le refus qu'il en fit, aigrit beaucoup l'esprit de ce barbare.

Sujah, se voyant trompé si cruellement dans son attente, prit une résolution désespérée. Quoique le roi de Rakan soit idolâtré, il y a dans ses Etats quantité de Mahométans. Sultan Sujah vint à bout de les gagner sous main; &, avec deux ou trois cents hommes qu'il avoit encore, il résolut d'aller fondre un jour tout-à-coup sur la maison de ce barbare, de massacrer tout, & de se faire proclamer roi de Rakan. Mais l'entreprise fut découverte la veille même de l'exécution, & le prince se trouvant sans aucune ressource, voulut se sauver dans le Pégu, chose presqu'impossible, à cause des montagnes & des grandes forêts qu'il y a à passer. Les troupes du

du roi l'atteignirent dès le premier jour de sa marche. Il se défendit courageusement, & tua un nombre incroyable d'ennemis; mais il fut à la fin accablé par le nombre. On croit qu'il alla mourir de ses blessures dans quelque antre de ces montagnes, ou qu'il y fut dévoré par les bêtes féroces. D'autres ont prétendu, sans aucun fondement, qu'il s'étoit joint aux rois de Visapour & de Golconde, ou qu'il étoit passé dans la Perse; & ce bruit populaire ne laissa pas dans la suite de causer de tems en tems de vives allarmes à la cour du grand Mogol. Pour ce qui est de sultan Banque, il fut pris se défendant comme un lion, & on l'emmena avec ses deux petits freres, ses sœurs & sa mere. Le roi de Rakan fit mettre en prison toute cette malheureuse famille, & la traita fort rudement, jusqu'à ce qu'enfin, ayant découvert une nouvelle conspiration de la part de sultan Banque, il le fit mettre à mort avec tous ses parens, sans en excepter un seul.

[1662.]

Il paroît que les puissances voisines de l'Indoustan avoient attendu la fin de cette longue & sanglante tragédie, pour renouveller les anciens traités avec cet empire. Les premiers ambassadeurs qui parurent

à la cour d'Aureng-Zeb, furent ceux des Tartares Uzbeks. Ils furent reçus honorablement, quoiqu'on n'eût pas lieu d'être content de la politique de leurs maîtres. Bernier fut présent à la premiere audience qu'ils eurent du grand Mogol, & c'est d'après ce sçavant médecin que nous en rapporterons quelques particularités. Les ambassadeurs firent de fort loin le salam ou salut, à l'Indienne, mettant trois fois la main sur la tête, & l'abaissant autant de fois jusqu'à terre. Ils s'approcherent ensuite de si près qu'Aureng-Zeb auroit pu prendre leurs lettres immédiatement de leurs mains, & néanmoins ce fut un Omrah qui les prit, qui les ouvrit & qui les lui donna. Après les avoir lues, il leur fit donner à chacun une veste de brocard, un turban & une écharpe ou ceinture de soie en broderie. Ensuite on fit venir leurs présens, qui consistoient en quelques boîtes de lapis lazuli, en chameaux à long poil, en chevaux, en quelques charges de fruits frais, comme pommes, poires, raisins, melons, & en plusieurs charges de fruits secs, comme prunes de Bokhara, abricots & raisins de différentes especes. Aureng-Zeb leur témoigna qu'il étoit très-satisfait; & après les avoir entretenus un moment, il les congédia d'une maniere fort gracieuse. No-

tre auteur fait de ces Tartares un portrait peu avantageux: « Je ne sçais, dit-il, s'il » y a au monde une nation plus avare & » plus sordide que celle-là. Ils mettoient » en réserve l'argent que le roi leur don- » noit pour leur dépense, & menoient une » vie très-misérable. Pendant leur séjour, » continue Bernier, je les allai voir trois » fois, à dessein d'apprendre d'eux quel- » que chose de particulier de leur pays; » mais je trouvai des gens si ignorans, » qu'ils ne connoissoient pas seulement » les confins de leur Etat, & qu'ils ne » purent jamais me donner aucun éclair- » cissement sur ces Tartares qui ont con- » quis la Chine depuis quelques années. » Leur dîner ne fut que de chair de che- » val. Ils mangeoient fort mal-propre- » ment, & dans un grand silence. Lors- » que cette viande eut un peu opéré dans » leur estomac, la parole leur revint, & » ils s'efforcerent de me persuader qu'ils » étoient les plus adroits à tirer de l'arc » & les plus robustes gens du monde. Ils » se faisoient apporter des arcs beaucoup » plus gros & plus grands que ceux des » Mogols, & vouloient gager qu'ils perce- » roient un bœuf ou mon cheval de part » en part. »

Les Hollandois ne voulurent pas être les derniers à faire leur cour au grand Mo-

gol. Ils lui envoyerent aussi un ambassadeur, qui fut M. Adrican, chef de leur factorerie de Surate. Le présent qu'il apporta consistoit en quantité d'écarlate très-fine, verte & rouge, quelques grands miroirs, & quantité de beaux ouvrages de la Chine & du Japon, entre lesquels il y avoit un paléky, (palanquin,) & un Tack-Ravan ou trône de campagne, artistement travaillé.

Quelques mois après on vit arriver, presqu'en même tems, à Delhi, cinq ambassadeurs : un du Chérif de la Mecque, un autre du roi de l'Yemen ou Arabie heureuse, un troisieme du prince de Bassora, les deux autres du roi d'Ethiopie. Le premier présenta quelques chevaux Arabes, & un balai dont avoit été balayée cette espece de petite chapelle qui est au milieu de la grande mosquée de la Mecque. Nous ne parlerons pas des autres ambassadeurs, qui ressembloient plutôt à de pauvres marchands qu'à des ministres de souverains.

[1663.]

On parle beaucoup, aux Indes, d'un singulier accueil que fit Aureng-Zeb à Mallah-Salé, son précepteur. Ce vieillard, qui depuis fort long-tems s'étoit retiré vers Kabul, dans des terres que Schah-Jéhan

lui avoit autrefois données, n'eut pas plutôt appris les aventures d'Aureng-Zeb, son disciple, qui s'étoit emparé du trône de l'Indoustan, au préjudice de tous ses freres, qu'il se rendit à la cour, dans l'espérance d'être bientôt fait Omrah. Il fit agir ses amis & ses protecteurs, & se donna beaucoup de mouvemens pour assurer le succès de son affaire. Trois mois entiers se passerent sans qu'Aureng-Zeb daignât seulement le regarder. A la fin cependant, ennuyé de l'avoir toujours sous les yeux, il le fit amener en sa présence, dans un endroit retiré, où il n'y avoit avec lui que Hakim-Ul-Moulk, Danechmend, & trois ou quatre de ces Omrahs qui se piquent de science. On dit qu'il lui parla à peu près en ces termes : « Que prétends-tu de » moi, Mullah-Gî? (monsieur le docteur,) » que je te fasse un des premiers Omrahs » de ma cour? Certainement si tu m'a» vois instruit comme tu devois, il n'y » auroit rien de plus juste; car je pense » qu'un enfant bien élevé est autant ou » plus redevable à son maître qu'à son » pere; mais où sont ces belles leçons » que tu m'as données? Tu m'as d'abord » appris que tout ce Frangistan (la Chré» tienté,) n'étoit que je ne sçais quelle » petite isle, dont le plus grand roi étoit » autrefois celui de Portugal, & après ce-

» lui de Hollande, & qu'ensuite venoit
» celui d'Angleterre. Pour ce qui est des
» autres rois, comme celui de France &
» celui d'Espagne, tu me les a repré-
» sentés comme nos petits Rajahs, me fai-
» sant entendre que les rois de l'Indoustan
» étoient bien au-dessus de tout cela. Se-
» lon toi, les seuls & vrais souverains
» étoient les Homajuns, les Akbars, les
» Jéhan-Ghirs, les Schah-Jéhans, ces for-
» tunés, ces grands par excellence, ces
» conquérans du monde, ces rois du
» monde; & la Perse, l'Uzbekc, le Kash-
» gar; la Tartarie, Pégu, Siam, la Chine,
» la Cochinchine, trembloient au nom
» des rois de l'Indoustan : admirable géo-
» graphie ! ne devois tu pas bien plutôt
» me faire distinguer exactement tous ces
» divers Etats du monde, connoître leurs
» forces, leur façon de combattre, leurs
» coutumes, leurs religions, leurs gou-
» vernemens, leurs intérêts; &, par une
» solide lecture de l'histoire, me faire re-
» marquer leur origine, leurs progrès,
» leur décadence, & les différentes révo-
» lutions dont ils ont été les théâtres ?
» A peine ai-je appris de toi les noms de
» mes aïeux, les fameux fondateurs de
» cet empire, bien loin que tu m'ayes ins-
» truit de l'histoire de leur vie & de leurs
» conquêtes. Tu as voulu m'apprendre à

» lire & à écrire l'arabe : je te suis fort
» obligé de m'avoir fait perdre tant de
» tems sur une langue qui demande des
» dix & douze années d'étude ; comme
» si le fils d'un roi devoit jamais se piquer
» de passer pour grammairien, ou pour
» docteur de la loi ; comme s'il devoit
» apprendre d'autres langues que celles de
» ses voisins, lorsqu'il ne peut que diffi-
» cilement s'en passer ! Ne sçavois-tu pas
» que l'enfance bien ménagée, avec cette
» heureuse mémoire qui l'accompagne, est
» susceptible des plus belles leçons & de
» mille belles connoissances qui demeu-
» rent fortement imprimées tout le reste
» de la vie, & qui tiennent toujours l'es-
» prit ouvert & élevé pour les grandes
» choses ? La loi, les prieres & les scien-
» ces ne se peuvent-elles pas aussi-bien ou
» mieux apprendre dans notre langue na-
» turelle que dans l'arabe ? Tu faisois en-
» tendre à mon pere Schah-Jéhan, que
» tu m'apprenois la philosophie : certes,
» il me souvient assez que tu m'as entre-
» tenu plusieurs années de questions fri-
» voles, de choses qui ne donnent au-
» cune satisfaction à l'esprit, & qui ne
» viennent jamais dans l'usage commun
» de la vie, de séches rêveries, dont tout
» le mérite est d'être conçues très-diffi-
» cilement, & d'être oubliées sans beau-

» coup de peine, qui ne font capables
» que d'ennuyer, de gâter un bon esprit,
» & d'en faire un opiniâtre, un entêté *.
» Il me souvient bien encore qu'après
» que tu m'eus inftruit, je ne fçais com-
» bien de tems, dans ta belle philofophie,
» ce qui m'en demeura de fcience, ce fut
» une quantité de mots barbares, obfcurs,
» inintelligibles, qui n'ont été inventés
» que pour mieux couvrir la vanité &
» l'ignorance des gens faits comme toi,
» qui veulent nous faire accroire qu'ils
» fçavent tout, & que fous ces termes
» obfcurs & ambigus, il y a de grandes
» chofes & de grands fecrets cachés, qu'eux
» feuls font capables de comprendre. Si
» tu m'avois appris cette philofophie qui
» forme l'efprit au raifonnement & l'ac-
» coutume infenfiblement à ne fe payer
» que de raifons folides; fi tu m'avois
» donné ces beaux préceptes, ces belles
» leçons qui élevent l'ame au-deffus des
» atteintes de la fortune, & la mettent
» dans une affiette inébranlable, toujours
» égale, toujours la même, fans permet-
» tre qu'elle s'éleve infolemment par la
» profpérité, ou qu'elle s'abatte lâchement
» par l'adverfité; fi, dis-je, tu m'avois

* Ne croit-on pas entendre ici parler un François à fon régent?

» appris cette belle philosophie, je te se-
» rois infiniment plus obligé que ne fut
» Alexandre à son Aristote, & je croirois
» qu'il seroit de mon devoir de te ré-
» compenser tout autrement qu'il ne le
» fit. Ne devois-tu pas, lâche flatteur que
» tu es, m'apprendre quelque chose de
» ce point si important à un roi? Quels
» sont les devoirs réciproques d'un sou-
» verain envers ses sujets, & des sujets
» envers leur souverain? Va, retire-toi
» dans ton village; que personne ne sça-
» che plus que tu es, ni ce que tu seras
» devenu. »

Il s'éleva vers le même tems une petite tempête contre les astrologues de la cour du grand Mogol. La plûpart des Asiatiques sont tellement infatués de l'astrologie judiciaire, qu'ils croient que rien ne se fait ici bas, qui ne soit écrit là-haut; c'est leur façon ordinaire de parler. Dans toutes leurs entreprises, ils consultent les astrologues. Quand deux armées sont prêtes à livrer bataille, ils se donneront bien de garde d'en venir aux mains qu'auparavant l'astrologue n'ait pris le *sahet*, c'est-à-dire déterminé le moment qui doit être favorable pour commencer le combat; de même, s'il est question de choisir un général d'armée, de célébrer un mariage, de se mettre en voyage, d'acheter un es-

clave, de vêtir un habillement neuf, rien de tout cela ne se peut faire sans l'arrêt de monsieur l'astrologue. Or il arriva malheureusement que le premier astrologue du roi vint à se noyer : cet accident fit grand bruit à la cour, & décrédita beaucoup l'astrologie ; car comme on sçavoit que c'étoit lui qui donnoit le sahet au roi & aux Omrahs, chacun s'étonnoit comment un homme si expérimenté n'avoit pas sçu prévoir son malheur, lui qui depuis si long-tems disoit la bonne aventure aux autres.

[1664.]

Aureng-Zeb avoit eu soin de récompenser magnifiquement l'Emir Jemla, dont il avoit reçu de si grands services dans le Bengale. Suivant sa promesse, il l'avoit déclaré Mir-ol-Omrah, qui est la plus grande dignité de l'empire, après lui avoir renvoyé sa femme & tous les enfans de son fils Mohammed-Emir-Khan. Quant à ce prince, qu'il étoit bien-aisé de retenir à sa cour, comme un gage de la fidélité de l'Emir, il l'avoit fait grand Bakshir, ou grand-maître de la cavalerie, charge importante qui exige la présence de celui qui en est revêtu. Tant de faveurs accumulées sur une famille déja très-puissante par elle-même, firent craindre à Aureng-

Zeb que l'Emir ne fût un jour tenté de porter ses vues plus haut. Il n'ignoroit pas d'ailleurs qu'un grand capitaine est naturellement ennemi du repos, & que, pour endormir son ambition, il est de la bonne politique de l'occuper dans des guerres étrangeres. Il crut donc devoir lui proposer la conquête du royaume d'Achem ou Asem, vaste pays, au nord de Dakka, sur le golphe de Bengale.

Le royaume d'Asem est une des plus fertiles contrées de l'Asie. On y trouve toutes les choses nécessaires à la vie, sans le secours des nations voisines. Les mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer, en font une des principales richesses. La soie y est très-abondante ; mais les étoffes qu'on en fabrique sont sujettes à se couper *. Le pays produit aussi quantité de gomme lacque, dont on distingue deux sortes. Celle qui croît sur les arbres est de couleur rouge, & sert à peindre les toiles & les étoffes. Après en avoir tiré cette couleur, on emploie ce qui reste à faire une sorte de vernis, dont on enduit les cabinets & d'autres meubles de cette nature. On le transporte en abondance à la Chine & au Japon, où il passe pour la meilleure lacque de l'Asie. A l'égard de

* Histoire générale des Voyages, Tome IX.

l'or, on ne permet pas qu'il ſorte du royaume, & l'on n'en fait néanmoins aucune eſpece de monnoie. Il demeure en lingots, grands & petits, dont le peuple ſe ſert dans le commerce intérieur.

Les Aſémois ont un goût fort vif pour la chair de chien. C'eſt le mets le plus délicieux de leurs feſtins. Tous les mois on tient, dans chaque ville du royaume, un marché où l'on ne vend que des chiens, qu'on y amene de toutes parts. Les vignes croiſſent en abondance dans pluſieurs parties de cette riche contrée, & le raiſin en eſt fort bon; mais l'uſage eſt de le laiſſer ſécher pour en faire de l'eau-de-vie. Il n'y a point d'autre ſel que celui qu'on y fait avec le ſecours de l'art, & l'on y emploie deux méthodes : la premiere eſt de ramaſſer cette verdure qui ſe trouve ordinairement ſur les eaux dormantes, & dont les canards paroiſſent friands. On la fait ſécher. On la brûle. Les cendres qu'elle forme, étant bouillies & paſſées, ſervent de ſel. La ſeconde méthode & la plus commune, eſt de prendre de grandes feuilles de figuier, qu'on fait ſécher & qu'on brûle de même. Les cendres font une eſpece de ſel, d'une âcreté ſi piquante, qu'il ſeroit impoſſible d'en manger s'il n'étoit adouci. On met ces cendres dans l'eau. On les y remue l'eſ-

pace de dix ou douze heures. Ensuite on passe cette eau trois fois au travers d'un linge, & puis on la fait bouillir. A mesure qu'elle bout, le fond s'épaissit, & lorsqu'elle est consumée, on trouve au fond de la chaudiere un sel blanc & d'assez bon goût. C'est de la cendre des mêmes feuilles qu'on fait, dans le royaume d'Asem, une lescive dont on blanchit les soies. Si le pays avoit plus de figuiers, les habitans feroient toutes leurs soies blanches, parce que la soie de cette couleur est beaucoup plus chere que l'autre. Mais ils n'ont pas assez de feuilles pour blanchir la moitié de toutes leurs soies.

Le roi ne tire aucuns subsides de ses sujets; mais toutes les mines sont à lui; &, plus humain que les autres rois des Indes, il y fait travailler des esclaves qu'il achette de ses voisins, pour ne pas causer de fatigue extraordinaire à ses sujets. Ainsi tous les paysans d'Asem menent une vie aisée. Il y en a peu qui n'ayent leur maison à part, avec une fontaine environnée d'arbres. La plûpart entretiennent même un éléphant pour leurs femmes. Un ancien usage leur permet la poligamie. Un paysan d'Asem a quelquefois quatre femmes. Mais pour leur faire éviter toutes sortes de débats, il dit à l'une, en les épousant, je te destine dans mon ménage à tel exercice; à l'au-

vivres & par les escarmouches continuelles des ennemis. Ce ne fut qu'avec des peines & des fatigues incroyables qu'il vint à bout de gagner Azo; mais, dès qu'il y fut arrivé, la dyssenterie se mit dans son armée, & la ruina presqu'entiérement. Il mourut lui-même de cette maladie, ce qui termina les justes appréhensions d'Aureng-Zeb.

Vers le même tems, le Guzarate étoit en proie aux ravages d'un fameux rebelle nommé Sévagi, qui prit & pilla Surate, la ville la plus riche & la plus commerçante de la province. On fit marcher contre lui des troupes, qu'il battit en plusieurs rencontres; de sorte qu'Aureng-Zeb, désespérant de le réduire par la force, employa la ruse & l'adresse pour l'attirer à sa cour: il y réussit; mais un jour qu'il avoit donné des ordres secrets pour faire arrêter Sévagi; ce guerrier, en ayant eu vent, s'échappa pendant la nuit, & retourna porter dans le Guzarate la terreur & la désolation.

[1665.]

Du caractere dont étoit Aureng-Zeb, il importoit singuliérement aux princes ses enfans de ne point s'écarter des bornes du respect & de la soumission qui lui étoient dûs. Il en avoit coûté la liberté à

sultan Mahmoud, pour avoir osé concevoir des projets d'indépendance. Instruit par l'exemple de son frere, sultan Mazum ne cherchoit qu'à se rendre agréable au soupçonneux Aureng-Zeb. Cependant, soit qu'il se fût rendu coupable de quelque imprudence, soit que l'empereur eût dessein seulement d'éprouver son courage, il lui commanda un jour, en présence de toute la cour, d'aller tuer un lion qui faisoit des dégâts horribles dans la campagne; & quand le grand-veneur demanda les filets dont on a coutume de se servir dans cette périlleuse chasse, le roi dit que, quand il étoit prince, il n'y cherchoit pas tant de façon. Mazum partit aussitôt, accompagné de quelques chasseurs, & fut assez heureux pour tuer le lion, quoiqu'avec un grand risque de sa vie; car l'animal furieux massacra deux ou trois des gens du prince, & sauta même jusques sur la tête de son éléphant. Au reste cet exploit parut le faire rentrer dans les bonnes graces d'Aureng-Zeb, qui lui donna peu de tems après le gouvernement de Décan. Celui de Bengale, beaucoup plus considérable, fut le prix des services de Schah-Est-Khan, oncle du grand Mogol. Les autres furent distribués à ceux des Omrahs & des Rajahs, qui avoient eu le plus de part à la révolution.

Il arriva, cette même année, un évènement qui pensa causer uue rupture entre les Mogols & les Persans. Aureng-Zeb avoit envoyé en Perse un ambassadeur, qui fut magnifiquement reçu de Schah-Abbas II, & très-bien traité pendant un mois ; mais le jour qu'il offrit les présens du grand Mogol, le monarque Persan distribua le tout aux officiers de sa maison, ne gardant qu'un diamant qui pesoit près de soixante carats. Un autre jour, Abbas fit appeller l'ambassadeur. Celui-ci ayant laissé échapper quelque mot piquant contre Ali, le roi lui demanda son nom. Il répondit que Schah-Jéhan lui avoit donné celui de Baubek-Khan, comme qui diroit *seigneur de franc cœur*, & que ce monarque l'avoit honoré d'une des premieres charges de sa cour. « Tu es donc infâme, » lui dit le roi de Perse, avec un air d'in- » dignation, d'avoir abandonné ton roi » au besoin, après en avoir reçu tant de » faveurs, & de servir un tyran, qui tient » son pere en prison, & qui a massacré » ses freres & ses neveux. Comment, pour- » suivit le roi, ose-t-il prendre le titre » fastueux d'*Alem-Ghir*, ou de *Conquérant* » *du monde*, puisqu'il n'a encore rien con- » quis, & que tout ce qu'il possede ne » vient que de meurtres & de trahisons ? » Est-il possible que tu ayes été un de ceux

» qui lui ont conseillé de répandre tant » de sang, d'être le bourreau de ses fre» res, & de tenir son pere en prison? Tu » n'es pas digne de porter une barbe; » & à l'instant il la lui fit raser, ce qui est le plus grand affront que l'on puisse faire à un homme en ce pays-là. Peu après, il commanda à l'ambassadeur de s'en retourner; & il lui fit donner, pour présenter de sa part à Aureng-Zeb, cent cinquante beaux chevaux, avec quantité de tapis d'or & d'argent, & d'autres beaux présens d'un prix extraordinaire. Mais quand Baubek-Khan eut fait rapport du procédé du roi de Perse, Aureng-Zeb fit mener les chevaux en divers endroits de la ville, & fit publier que les sectateurs d'Omar ne pouvoient les monter sans être souillés, comme venant d'un roi qui ne suit pas la vraie loi. Ensuite il commanda qu'on tuât les cent cinquante chevaux, & il fit brûler le reste du présent, en lâchant plusieurs paroles injurieuses contre le roi de Perse. Non content de cette vengeance, il se préparoit à porter la guerre dans les Etats du Sophi; déja l'armée Mogole avoit pris le chemin de Kandahar, dont on devoit faire le siége, lorsque la nouvelle de la mort de Schah-Abbas II fit renoncer Aureng-Zeb à son entreprise.

[1666.]

L'infortuné Schah-Jéhan meurt dans ſa priſon d'Agra, le 21 de Janvier, âgé de ſoixante & quatorze ans. Aureng-Zeb n'en fut pas plutôt informé, qu'il prit la route de cette ville, où Begum-Saheb lui préparoit une entrée magnifique, voulant lui faire oublier tous les mauvais ſervices qu'elle lui avoit rendus pendant la vie du vieil empereur. Elle le reçut, à la porte du Haram, avec tous les témoignages de la tendreſſe la plus vive, & de la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe, & lui préſenta elle-même, dans un grand baſſin d'or, toutes ſes pierreries & toutes celles de Schah-Jéhan. Aureng-Zeb parut ſenſible aux careſſes de ſa ſœur. Il eut pour elle beaucoup d'égards, & témoigna même vouloir lui donner part à ſa confidence. Lorſqu'il partit d'Agra, pour retourner à Delhi *, ſa réſidence ordinaire, il voulut que cette princeſſe l'accompagnât ; mais elle mourut peu de tems après ſon arri-

* Cette ville, depuis Aureng-Zeb, eſt regardée comme la capitale de l'Indouſtan ; mais, ſous ſes prédéceſſeurs, Agra & Lahor avoient joui long-tems de ce titre. Ce ſont encore les principales villes de l'empire, après Delhi.

vée dans cette ville, & personne ne douta qu'on n'eût hâté sa mort par le poison.

[1678.]

Plusieurs guerres domestiques occuperent Aureng-Zeb pendant le cours de son règne; mais l'histoire ne nous en est pas connue. On sçait seulement que le Rajah-Jessomseingue étant mort cette année, & l'empereur ayant fait demander à sa veuve les trésors & les terres de son mari, cette femme courageuse lui fit réponse qu'elle n'avoit point d'argent, mais provision de sabres. Sur cette déclaration, le grand Mogol envoya des troupes & des généraux dans la province de Malva, pour chasser de ses possessions l'illustre héritiere du fameux Rana; mais tous les Rajahs de la contrée, & plusieurs des provinces voisines de Bengale & d'Azmir se déclarerent en sa faveur. Aureng-Zeb irrité conçut dès-lors contre les Indiens Gentils une haine implacable. Il se mit lui-même deux fois en campagne pour les combattre; mais ils éviterent constamment d'en venir aux mains; &, ne songeant qu'à fatiguer l'armée Mogole, & à lui couper les vivres, ils l'obligerent deux fois à se retirer. L'empereur laissa le soin de la guerre à ses généraux, & leur ordonna de détruire par-tout les temples, d'abattre les idoles

& d'abolir entiérement la religion des Gentils.

D'un autre côte, le rebelle Sévagi continuoit ses ravages dans le Guzarate. Il prenoit des villes, gagnoit des batailles, & se vengeoit cruellement sur les Mogols des persécutions qu'ils faisoient souffrir aux Indiens. Sa mort, arrivée en 1680, délivra l'empereur d'un de ses plus redoutables ennemis.

[1682.]

Conformément aux ordres d'Aureng-Zeb, les généraux Mogols, chargés de poursuivre la guerre contre la veuve de Jessomseingue, exerçoient sur les idolâtres les plus cruelles vexations. Ils prirent Chitor, ville réputée imprenable, & raserent jusqu'aux fondemens ses magnifiques édifices de marbre, qui la rendoient comme le centre de la Gentilité. Cependant, au milieu de leurs conquêtes, &, pour ainsi dire, au plus fort de la persécution, ils s'arrêterent tout-à-coup; ce qui fit croire, ou que le grand Mogol appréhendoit un soulevement général, ou qu'il étoit amoureux de la veuve du Rajah, qui étoit très-belle.

Quoique l'empereur fût continuellement sur ses gardes du côté de ses fils, & qu'il fit veiller de près sur toutes leurs démar-

ches, il apprit avec la derniere surprise que sultan Mahmoud, qu'il avoit remis en liberté, recommençoit à briguer l'amitié des grands, & à se faire des créatures. Il le fit arrêter aussitôt, & l'envoya boire le poust à Goualéor. Comme il n'avoit pas sujet d'être plus content de sultan Azem, son petit-fils, gouverneur de Bengale, ni même du politique Mazum, le troisieme, il chercha quelque prétexte pour les tirer de leurs gouvernemens; mais ils refuserent d'obéir. Aureng-Zeb fut obligé de dissimuler; cependant il prit dès-lors des mesures pour faire tomber la couronne de l'Indoustan sur la tête de sultan Akbar, le plus jeune de ses fils, & celui qu'il aimoit le plus.

[1684.]

La tendresse paternelle est sujette à s'aveugler. Tandis qu'Aureng-Zeb ne s'occupe que de son cher Akbar, ce prince, non moins ambitieux que ses freres, ose aspirer à l'indépendance. Il fait plus: ayant été mis à la tête d'une armée de trente mille hommes, pour réduire le Rajah Lisonte, sur les confins du royaume d'Azmir, il se déclara hautement en faveur du rebelle, & s'unit avec lui contre l'empereur son pere. Une démarche aussi hardie étonna tous les Mogols, prin-

cipalement Aureng-Zeb, qui paroiſſoit douter encore lorſqu'il apprit qu'Akbar & le Rajah s'avançoient pour le combattre vers le pays d'Azmir. L'armée qu'il commandoit dans ce canton, n'étoit pas aſſez forte pour faire face aux confédérés; il s'aviſa d'un ſtratàgême qui lui réuſſit parfaitement. Il chargea un de ſes plus fidèles eunuques d'une lettre pour Akbar, par laquelle il félicitoit ce prince ſur ſon adreſſe & ſa prudence, ayant amené les Indiens dans l'endroit qu'il lui avoit marqué, pour pouvoir les attaquer de concert & les paſſer au fil de l'épée. L'eunuque avoit ordre de ſe comporter de maniere, en arrivant dans le camp, que les gens du Rajah priſſent ombrage de ſa commiſſion, & ſe ſaiſiſſent de la lettre, ce qui ne manqua pas d'arriver. En vain Akbar voulut perſuader, & jura même ſur l'Alcoran, que c'étoit un artifice de ſon pere, pour mettre la diviſion entre les chefs. Liſonte demeura convaincu de la perfidie, & les proteſtations du prince ne firent qu'augmenter ſes défiances. Cependant Aureng-Zeb eut le tems de faire venir une puiſſante armée, avec laquelle il défit Akbar & le Rajah.

Fruſtré de ſes eſpérances, & craignant tout du reſſentiment de l'empereur, Akbar ſe réfugia dans les terres du Rajah

Lamba, frere de Sévagi. Les vainqueurs l'y pourſuivirent, ſurprirent le Rajah dans la débauche, & lui couperent la tête. Akbar eut encore le bonheur d'échapper; il ſe hâta de paſſer à Goa, d'où les Portugais le tranſporterent à Ormus, & de-là les Anglois lui procurerent un vaiſſeau pour paſſer en Perſe. Le Sophi Soliman le reçut à ſa cour avec beaucoup de diſtinction, & lui aſſigna des revenus convenables à ſa qualité. Aureng-Zeb fit depuis pluſieurs tentatives pour l'attirer dans les Indes, mais ce fut toujours ſans ſuccès; le prince aima mieux vivre paiſiblement & ſans ambition dans un pays étranger, que d'avoir à riſquer ſans ceſſe ſes jours & ſa fortune au ſein de ſa patrie.

Faute d'hiſtoriens, nous ſommes obligés de terminer ici le règne d'Aureng-Zeb, dont la gloire égala la durée. Ce prince fut preſque toujours en guerre, & l'on remarque que, depuis la révolte d'Akbar, il ne quitta point les armes. Un voyageur, nommé Gemelli Caréri, qui alla voir le camp du grand Mogol, en 1695, nous apprend que « l'armée impériale étoit » compoſée de ſoixante mille cavaliers, » de cent mille hommes d'infanterie; » qu'il y avoit pour le bagage cinq mille » chameaux, & trois mille éléphans; mais

» que le nombre des vivandiers & des » marchands étoit infini, & que tout le » camp renfermoit plus de cinq cents mille » hommes. Il avoit trente milles de tour. » Les seules tentes du grand Mogol, avec » celles de ses femmes & de ses princi- » paux officiers, en avoient trois mille. » Les marchés étoient au nombre de deux » cents cinquante, distribués dans toutes » les parties du camp. » Après la descrip- tion d'une audience particuliere, que no- tre auteur obtint du grand Mogol, il donne le portrait de ce monarque : « Aureng- » Zeb, dit-il, étoit de petite taille. Il » avoit le nez grand & l'air délicat. Une » vieillesse de quatre-vingts ans commen- » çoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui » étoit blanche & ronde, sembloit rece- » voir un nouvel éclat de la couleur oli- » vâtre de son teint. »

Ce que dit ensuite Caréri du roi de Visapour, qu'il eut la curiosité d'aller voir au quartier impérial, nous indique une partie des expéditions militaires d'Aureng-Zeb, dont le détail nous est d'ailleurs ab- solument inconnu. « Je montai, dit-il, » à cheval avec un capitaine Chrétien » d'Agra. Nous attendîmes, à l'entrée de » l'enceinte, que le roi vînt rendre son » hommage au grand Mogol. Vers neuf

» heures, je vis arriver ce malheureux » prince, qui se nommoit Sikandar. Il » paroissoit âgé d'environ trente ans. Sa » taille étoit ordinaire, & son teint oli- » vâtre; mais il avoit beaucoup de vi- » vacité dans les yeux. Ses infortunes » avoient commencé en 1685, par la perte » de son royaume & de sa liberté, pour » avoir donné passage à l'armée de Sé- » vagi, quoiqu'il n'eût pu l'arrêter, quand » il l'auroit tenté. Aussi ce reproche n'a- » voit-il été qu'un prétexte; & les Mo- » gols, qui cherchoient depuis long-tems » l'occasion de soumettre le royaume de » Visapour, comme ils trouverent en- » suite celle de conquérir Golconde, en » avoient pris droit d'y porter une guerre » sanglante, qui avoit mis cette contrée » au rang de leurs provinces. Sikandar » avoit été fait prisonnier; &, pour lui » conserver un reste de dignité, Aureng- » Zeb lui donnoit, chaque année, un mil- » lion de roupies *.

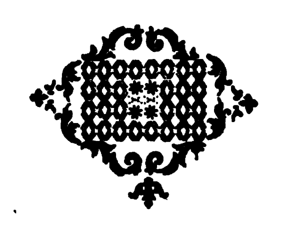
[1707.]

Mort d'Aureng-Zeb, dans la quatre-vingt-onzieme année lunaire de son âge, & la cinquantieme de son règne. Sans

---

* Quinze cents mille livres de notre monnoie.

désigner aucun de ses fils pour son successeur, il avoit fait par un testament fort court le partage de ses vastes Etats, laissant les provinces de Malva, de Décan, de Guzarate, à celui qui feroit sa résidence à Agra, le reste de l'empire à celui qui auroit le bonheur de monter sur le trône, & les nouvelles conquêtes, Visapour & Golconde, au plus jeune de ses fils, Mohammed-Khan-Bakh; mais l'ambition & la force déciderent seules de cette riche succession, comme il étoit arrivé sous le règne précédent.





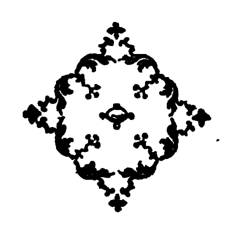
MAZUM, *surnommé* KOTHBEDDIN-BAHADER-SCHAH, *c'est-à-dire* L'ESSIEU DE LA RELIGION, LE VAILLANT ROI.

[1707.]

DE cinq fils qu'avoit eus Aureng-Zeb, l'aîné, sultan Mahmoud, avoit perdu la vie dans les prisons de Goualéor. Mazum, aussi nommé Schah-Alem, devenu l'aîné par la mort de son frere, avoit couru souvent le même danger. Ce fut lui qui parvint à l'empire. Azem-Schah, le troisieme, passoit pour avoir été le plus agréable au grand Mogol, depuis la défaite & la fuite d'Akbar. On prétend même qu'il l'avoit nommé pour son successeur. Mais ni ce prince, ni Khan-Bakh, le plus jeune, ne purent profiter des dernieres dispositions de leur pere. Déja sultan Mazum s'étoit mis en campagne, à la tête de cent cinquante mille chevaux, & de cent soixante & dix-huit mille fantassins, pour aller disputer la couronne à son frere Azem-Schah, dont l'armée n'étoit pas moins nombreuse que

la ſienne. Ils ſe rencontrerent aux environs d'Agra ſur les bords du Jemni. Preſſés d'un deſir égal de vuider leur querelle, ils engagerent auſſitôt une bataille ſanglante, dans laquelle Azem-Schah fut tué & ſon armée taillée en piéces. Mazum entra victorieux dans Agra, & s'y fit proclamer empereur. Après avoir mis ordre aux affaires, & nommé ſes miniſtres & ſes généraux, il marcha contre ſon frere Khan-Bakh qui s'étoit établi dans Baſnaguar ou Heider-Abad, capitale de Golconde. Il le força dans ſa retraite, & le fit priſonnier. Ce prince mourut de ſes bleſſures la nuit ſuivante.

Le règne de Bahader-Schah ne fut que de ſix ans ; & ſa mort donna naiſſance à de nouveaux troubles.



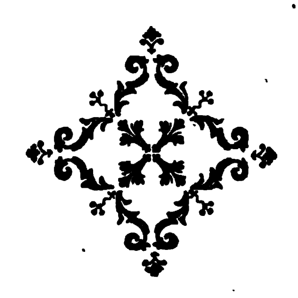


MAUZODDIN, *surnommé* JÉHANDAR-SCHAH, *c'est-à-dire* LE ROI QUI POSSÈDE LE MONDE.

[1712.]

A L'EXEMPLE du dernier empereur, ce prince ne parvint au trône que par la défaite & la mort de ses trois freres, Azim-al-Schan, Raffiya-al-Schan & Jéhan-Schah. Il se ligua d'abord avec les deux derniers contre Azim-al-Schan, qui s'étoit mis à la tête d'une puissante armée, lui livra la bataille & le défit entiérement. Débarrassé de ce compétiteur redoutable, qui fut tué dans le combat, il tourna ses armes contre ses deux autres freres, les fit prisonniers & leur ôta la vie. Jéhandar occupa fort peu de tems le trône impérial. Son incapacité, ses débauches & sa folle passion pour une chanteuse, dont il éleva la famille aux premieres dignités, indisposerent contre lui tous les Omrahs, entr'autres Séid-Abdallah-Khan & Séïd-Hassan-Khan, deux freres également puissans & ambitieux. Ces seigneurs, enhardis par la foiblesse du monarque In-

dien, prirent le parti de le détrôner. Ils firent venir du Bengale Mohammed-Furrukſir, ſon neveu, fils d'Azim-al-Schan, & le mirent à la tête des troupes, dont ils avoient le commandement. Ils allerent fondre enſuite ſur l'armée de Jéhandar, qu'ils taillerent en piéces; & ce lâche prince ne dût ſon ſalut qu'à une fuite précipitée.



MOHAM-



MOHAMMED FURRUKSIR.

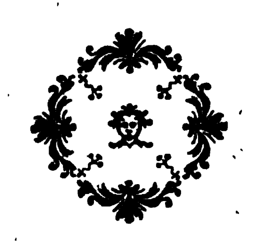
[1713.]

LEs deux Seids, auteurs de la révolution, ne manquerent pas de s'emparer de l'autorité suprême, sous le nom du nouvel empereur. L'un se fit déclarer grand-vizir, & l'autre trésorier général, de sorte qu'ils attirerent à eux toutes les affaires & toutes les finances. Mais le peu de modération qu'ils garderent dans l'exercice de leurs charges, leur suscita des ennemis, qui conseillerent à Furruksir de secouer le joug. Tandis que le roi prenoit des mesures pour l'exécution de ce projet, les deux ministres reçurent avis qu'il se trâmoit contr'eux quelque chose. Aussitôt ils résolurent de faire descendre du trône celui qu'ils y avoient fait monter. Ils se saisirent de Furruksir, & le mirent en prison. Peu de tems après, ils le priverent de la vue avec un fer rouge, & enfin ils le firent mourir le 16 de Février 1719.

RAFIYA-AL-DERJAT, fils de Rafiya-al-Schan, fut tiré de la prison de Sélim-

gur, où étoit renfermée la famille royale, & fut proclamé empereur à la place de Furrukſir; mais les Seids ne jugerent pas à-propos de le laiſſer vivre & régner plus de trois mois.

Ils lui ſubſtituerent ſon frere RAFIYA-AL-DOULET, qui mourut peu de jours après, de mort naturelle. Ce prince eut pour ſucceſſeur Mohammed-Schah, fils de Jéhan-Schah, le plus jeune des freres de l'empereur Jéhandar.





MOHAMMED-SCHAH, *surnommé* NASRODDIN, *c'est-à-dire* LE SOUTIEN DE LA RELIGION.

[1720.]

CE règne vit enfin finir la tyrannie des Seids ; mais il devint malheureusement trop fameux par l'invasion de Nadir-Schah, roi de Perse, plus connu sous le nom de Tahmas-Kouli-Khan. A peine Mohammed se vit-il placé sur le trône, qu'il s'occupa des moyens de s'y maintenir. Sous prétexte d'aller réduire Nezam-el-Moulk, gouverneur du Décan, que les ministres avoient envain rappellé plusieurs fois à la cour, il se mit à la tête des troupes, & partit au mois d'Octobre, accompagné de Séid-Hassan-Khan, & de plusieurs autres Omrahs. Lorsqu'on fut à quelque distance de la capitale, l'empereur assembla le divan ou conseil, & proposa quelque objet de délibération. Il se retira peu de tems après. Aussitôt Mohammed-Amin-Khan, Vizir, Heider Kouli-Khan, grand-maître de l'artillerie, Khandoran, généralissime, & plusieurs autres Omrahs se jetterent sur

Séïd-Haſſan-Khan, & le maſſacrerent avec ſes principaux amis. Comme l'expédition du Décan n'avoit été que le prétexte de cette ſanglante tragédie, l'empereur reprit en diligence la route de Delhi, pour ſe défaire d'Abdallah-Khan l'autre frere, qui, ſur la nouvelle de la mort d'Haſſan, avoit fait proclamer empereur, Ibrahim, fils de Rafiya-al-Schan, & s'étoit mis en marche avec cinquante mille chevaux pour attaquer l'armée de Mohammed. On en vint aux mains le 2 de Novembre, & l'on combattit de part & d'autre avec une fureur égale ; enfin l'armée d'Abdallah fut défaite. Il demeura lui-même priſonnier avec ſultan Ibrahim. L'empereur ſe contenta de les envoyer l'un & l'autre en priſon, où ils furent traités avec beaucoup de douceur ; mais Abdallah mourut peu de tems après, des bleſſures qu'il avoit reçues dans le combat.

Ceux qui avoient aidé le grand Mogol de leurs conſeils & de leurs bras dans la punition des deux Seids, furent récompenſés des premieres charges de la cour. Mohammed-Amin-Khan fut fait grand-vizir, & Khandoran, tréſorier général, avec le titre d'Emir-al-Omrah. La puiſſance de ces nouveaux miniſtres n'étoit guères moindre que celle des Seids, mais ils avoient la confiance du monarque Indien,

prince foible, indolent & ennemi des affaires. Ils continuerent de gouverner de concert le prince & l'empire. Mohammed-Amin-Khàn étant mort, au bout de quelques années, le viziriat fut donné à Kamroddin son fils, dont la non-chalance & les débauches plongerent bientôt l'Indoustan dans un abîme de malheurs.

[1735.]

L'incapacité du vizir Kamroddin avoit forcé l'empereur de rappeller à la cour Nézam-el-Moulk, gouverneur du Décan, comme le seul homme capable de rétablir l'ordre. Ce seigneur fut très-bien accueilli du monarque, & fut créé sur le champ Vékil-Mutlak, c'est-à-dire lieutenant absolu, qualité qui le mettoit au-dessus du grand-vizir. Mais il fit d'inutiles efforts pour réprimer les abus de toute espece qui s'étoient introduits dans le ministere. Khandoran avoit seul l'oreille de l'empereur, & rien ne se faisoit que par les conseils de ce courtisan, qui trouvoit son intérêt dans le trouble & la confusion des affaires. C'est ce qui fit résoudre Nézam-el-Moulk à retourner dans le Décan.

[1736.]

* Lorsqu'il fut arrivé dans sa province,

* Otter, Voyage en Turquie & en Perse.

il ſongea aux moyens de ſe venger de ſes ennemis, en ouvrant les yeux à Mohammed ſur la conduite inſenſée de ceux qui l'environnoient & ſur le danger où l'empire ſe trouvoit expoſé. Dans cette vue, il s'adreſſa au Rajah-Sahou, l'un des principaux chefs des Maharattes, pour exciter ces peuples à la révolte. Ils ſecouerent auſſitôt le joug, ſe jetterent ſur la province de Malva, dont ils prirent la capitale, & ravagerent impunément tout le pays. L'année ſuivante, ils pillerent le Guzarate, & s'avancerent juſqu'aux environs de Goualéor aſſez près de Delhi. Comme il n'étoit pas poſſible aux miniſtres de diſſimuler plus long-tems la grandeur du mal, on réſolut enfin de prendre des meſures pour en arrêter les progrès. Khandoran & le vizir Kamroddin ſe chargerent de repouſſer les rebelles. Mais ils ſe comporterent ſi mal, que l'ennemi, devenu plus entreprenant, parut bientôt aux portes de la capitale. L'empereur, allarmé, fit marcher auſſitôt la groſſe artillerie, ſous la conduite d'Emir-Khan & d'Haſſen-Khan, deux de ſes généraux ; mais ils furent battus par les Maharattes, qui ſe diſpoſoient à entrer dans la ville, lorſque le vizir parut tout-à-coup avec le corps d'armée qu'il commandoit : il fut bientôt ſuivi de Khandoran & de Saadit-Khan,

autre général Mogol. Ils attaquerent ces brigands, & les défirent d'autant plus aisément qu'ils avoient beaucoup souffert dans le premier combat, & qu'ils étoient presque rendus de fatigue. Si l'on avoit profité de leur déroute, dit un historien moderne *, ils n'auroient peut-être pas été en état, ou n'auroient pas eu la hardiesse de continuer leurs brigandages; mais, soit que l'armée du visir & de Khandoran fût harassée par des marches forcées, soit que les généraux craignissent la fatigue, ils poursuivirent les fuyards l'espace de deux ou trois lieues seulement, après quoi ils s'arrêterent. Cette négligence fut salutaire aux rebelles, qui, revenus de leur frayeur, se rassemblerent; mais, comme ils avoient perdu beancoup de monde dans les différentes actions, & qu'ils voulurent gagner du tems, ils envoyerent offrir aux trois généraux de se soumettre. Cette proposition fut acceptée par le vizir & par Khandoran. Saadit-Khan, outré de l'indolence & de la présomption de ces deux courtisans, retourna dans son gouvernement d'Audisch, sans vouloir aller à la cour, plaignant en lui-même l'empereur & l'empire, & mépri-

* Le même.

ſant des gens ſi peu dignes des faveurs de leur maître.

[1738.]

Le danger auquel la cour & la capitale venoient d'être expoſées, & la crainte d'une nouvelle incurſion des Maharattes, firent ſonger l'empereur à rappeller une ſeconde fois Nézam-el-Moulk. Il lui fit écrire à ce ſujet, & promit de lui donner une entiere ſatisfaction. Le gouverneur du Décan ſe laiſſa perſuader, & ſe rendit en diligence à Delhi. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir que les affaires alloient toujours le même train, & que ſa préſence étoit importune. On n'avoit pas même pour lui comme autrefois les égards qu'exige la bienſéance. On le tournoit en ridicule, & l'on aſſure qu'un jour qu'il entroit chez l'empereur, Khandoran dit aſſez haut à quelques courtiſans : voici notre charlatan qui arrive. Nezam fut piqué juſqu'au vif de tant d'affronts. Il réſolut de s'en venger aux dépens même de l'empire. N'ayant pu faire entrer dans ſes projets le vizir Kamroddin, il eut recours à Saadit-Khan, gouverneur d'Audiſch, qui n'étoit pas plus ſatisfait que lui des miniſtres ; & tous deux réſolurent d'appeller dans l'Inde le roi de Perſe, Nadir-Schah, ou Tahmas-Kouli-Khan.

Ce prince étoit alors occupé à fortifier Kandahar dont il venoit de se rendre maître. Lorsqu'il eut vu les lettres de Nézam & de Saadit, & que, sur leurs invitations réitérées, il se fut assuré de la facilité de l'entreprise, il se mit en marche avec ses troupes victorieuses, prit Gorbund & Gazna, villes frontieres de l'Indoustan, & vint camper sous les murs de Kabul qu'il emporta d'assaut au mois de Juin. Nazir-Khan, gouverneur de la province, au lieu de secourir cette importante place, s'étoit retiré vers Peyschûr à sept journées de Kabul. Il fut surpris, attaqué, battu par l'armée Persane, & fait prisonnier. Cependant la cour de Delhi commençoit à s'allarmer. On y avoit d'abord reçu la nouvelle des premiers succès du Schah avec assez d'indifférence; mais, quand on sçut qu'il triomphoit de tous les obstacles, on se disposa sérieusement à marcher à sa rencontre. Il fut résolu que l'empereur se mettroit à la tête de l'armée; on fit tous les préparatifs du départ; mais, soit défiance, soit jalousie, Khandoran ayant sçu que Nézam-el-Moulk appuyoit de tout son crédit le projet d'aller au devant des Persans, rompit tout-a-coup les mesures prises pour cette expédition, & fit rentrer dans la ville, les équipages & la maison de l'empereur.

[1739.]

Ces troubles & ces divifions donnerent le tems à Nadir-Schah de s'emparer des défilés des montagnes qui féparent la province de Kabul du refte de l'Indouftan; il fit paffer l'Attok à fon armée, & vint droit à Lahor, dont il fe rendit maître par compofition. Enfin pourtant les miniftres du grand Mogol s'étoient réunis en apparence contre l'ennemi commun. Nézam-el-Moulk, Khandoran & le vizir Kamroddin étoient partis de Delhi, le 2 de Janvier, avec une armée de deux cents mille hommes & une artillerie de fept cents piéces de canon. Ils vinrent camper dans la plaine de Karnal, entre Lahor & Delhi, réfolus d'attendre en cet endroit l'arrivée du roi de Perfe. L'empereur les joignit le 4 de Février. Le 13 on vit paroître l'armée Perfane; & le lendemain Nadir-Schah fit attaquer les Mogols, vers la partie du camp où commandoient Saadit & Khandoran. Ces généraux fortirent auffitôt des retranchemens, & combattirent avec la derniere valeur; mais, s'étant engagés l'un & l'autre fort avant dans la mêlée, & n'ayant pas été fecourus à propos, Saadit fut fait prifonnier, & Khandoran fut bleffé mortel-

lement. Néanmoins leurs troupes ne lâcherent pied qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit; mais elles porterent dans le camp la désolation & l'épouvante. Le 15 & 16 les deux armées resterent en présence, Mohammed craignant à tout moment une nouvelle attaque, & Nadir-Schah attendant patiemment l'effet des intrigues de Nézam-el-Moulk. En effet ce ministre, ayant fait consentir l'empereur son maître à traiter d'un accommodement, & s'étant fait donner un plein pouvoir, se rendit, le 17, au camp du roi de Perse, & reçut de ce prince l'accueil le plus honorable. Il fut arrêté que Mohammed viendroit lui-même trouver Nadir-Schah, ce qu'il fit le 19. *Après les premiers complimens, Nadir-Schah fit signe de servir, & pria l'empereur d'agréer ce repas. Mohammed l'accepta. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Schah lui parla ainsi : » Est-il possible que vous ayez abandonné » le soin de votre Etat, au point de me » laisser venir jusqu'ici ? Quand vous ap- » prites que j'étois parti de Kandahar, » dans le dessein d'entrer dans l'Inde, la » prudence n'exigeoit-elle pas que, quit- » tant le séjour de votre capitale, vous » marchassiez en personne jusqu'à Lahor,

* Otter, T. I, p. 386.

» & que vous envoyassiez quelqu'un de » vos généraux avec une armée jusqu'à » Kabul, pour me disputer les passages ? » Mais ce qui m'étonne le plus, est de » voir que vous ayez eu l'imprudence de » vous engager dans une entrevue avec » moi, qui suis en guerre avec vous, » & que vous ne sçachiez pas que la plus » grande faute qu'un souverain puisse faire, » est de se mettre à la discrétion de son » ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'a- » vois quelque mauvais dessein sur vous, » comment pourriez-vous vous en défen- » dre ? Maintenant je connois assez vos » sujets pour sçavoir que tous, grands & » petits, sont des lâches ou même des » traîtres. Mon dessein n'est pas de vous » enlever la couronne. Je veux seulement » voir votre capitale, m'y arrêter quel- » ques jours, & ensuite retourner en Perse.» En disant ces derniers mots, il mit la main sur l'Alcoran, & fit serment de tenir sa parole.

Après le repas, l'empereur ayant voulu retourner à son camp, Nadir-Schah ne voulut pas le lui permettre, & lui donna des gardes. Il envoya, le lendemain matin, enlever le trésor & les équipages de son prisonnier, & fit proclamer dans le camp des Mogols, qu'il étoit libre à chacun de se retirer où bon lui sembleroit,

ſans crainte d'être attaqué. Par cet artifice toute l'armée Indienne, encore très-nombreuſe, ſe diſſipa d'elle-même, & laiſſa les Perſans en état de tout entreprendre. Le 2 de Mars, Nadir-Schah prit la route de Delhi, l'empereur ſuivant en litiere, accompagné de ſes principaux Omrahs. On arriva le 7 aux portes de la capitale, dont un corps de troupes Perſanes avoit déja pris poſſeſſion, ainſi que du château. Tout étant diſpoſé pour recevoir Nadir-Schah, ce prince y fit ſon entrée le 9 avec toutes ſortes de précautions. Il donna enſuite ſes ordres pour la levée d'un tribut ſur tous les habitans. La ſomme avoit été fixée à deux kouroures * de roupies; mais Saadit-Khan, par jalouſie contre Nézam-el-Moulk qui avoit fait le traité, s'étoit offert de fournir le double au roi de Perſe. Comme cette contribution parut exceſſive, Nadir-Schah le maltraita de paroles. Ce qui cauſa tant de chagrin au Khan, qu'il s'empoiſonna la nuit ſuivante.

Tandis que les miniſtres du grand Mo-

* On lit dans Otter deux mille kouroures, ce qui eſt une faute d'impreſſion. Nous avons déja fait obſerver que la roupie équivaut à trente ſols de notre monnoie. Cent mille roupies font un lak ou leck, & cent mille laks font un kouroure.

gol, chargés de la levée du présent, travailloient à régler ce que chaque famille seroit obligée de payer, le bruit se répandit tout-à-coup que Nadir-Schah étoit mort. Aussitôt les habitans prirent les armes, & firent main-basse sur les Persans. Ils en tuerent un grand nombre, & contraignirent les autres à se fortifier dans le château. C'étoit le soir du 10 Mars. Le lendemain le roi de Perse crut devoir se montrer dans la ville, accompagné d'une garde nombreuse. Il vit par-tout sur son passage les corps des Persans massacrés; néanmoins il eut recours aux voies de la douceur, pour appaiser le tumulte. Ce fut ce qui perdit les rebelles; car, attribuant à foiblesse ce qui n'étoit qu'un effet de la patience & de la bonté du Schah, ils donnerent une libre carriere à leur vengeance; il y en eut même qui oserent tirer sur le monarque Persan, qui eut un de ses officiers tué à ses côtés. Alors, enflammé de colere, Nadir-Schah commanda qu'on fit un massacre général de tous les habitans, & livra la ville au pillage. En un instant, les rues & les maisons furent inondées de sang. Abandonnés à leur propre fureur, les fiers Kizilbaches n'épargnoient ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Plus de deux cents vingt-cinq mille personnes furent égorgées. Le

pillage suivit cette horrible boucherie, & dura jusqu'au lendemain 13, que Nadir-Schah se laissa fléchir aux prieres de Nézam-el-Moulk & du grand-visir. Entre plusieurs particularités de ce massacre, on raconte qu'un Indien * voyant approcher les soldats de sa maison, brûla environ vingt femmes de sa famille, après quoi, il attendit tranquillement que les soldats entrassent pour le massacrer. Par hasard ils passerent sans toucher cette maison. Le malheureux Indien sortit alors, & fit rebrousser chemin à quelques-uns pour entrer chez lui, où il leur dit qu'ils trouveroient beaucoup d'argent & d'autres effets. Les soldats ne manquerent pas d'aller piller la maison; mais ils se retirerent sans faire de mal à cet homme, qui en fut si fort au désespoir, qu'il se donna la mort à lui-même.

Dans l'état déplorable où se trouvoient réduits les restes malheureux des habitans de Delhi, Nadir-Schah ne laissa pas d'exiger d'eux les quatre kouroures que Saadit-Khan avoit promis de fournir. Il fallut employer pour cet effet les extorsions les plus criantes & les tortures les plus cruelles; encore ne put-on jamais parvenir qu'à rassembler trois kouroures. Mais le trésor

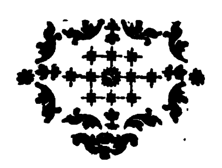
* Hist. Universelle, T. XVIII, p. 626.

impérial, gouffre où tout l'or & l'argent des quatre parties du monde va s'engloutir, eut de quoi satisfaire la cupidité du Schah. Il en enleva des richesses prodigieuses en lingots, en pierreries, en meubles précieux, & sur-tout ce fameux trône du Paon, estimé seul neuf kouroures. Outre le butin immense que les Persans emporterent de cette expédition, & dont le roi n'eut guères moins de soixante & dix kouroures pour sa part, ils gagnerent encore plusieurs provinces & principautés considérables. Le 8 de Mai, Nadir-Schah se mit en marche pour retourner en Perse; & dans sa route il brûla quelques villages, dont les habitans avoient donné sur ses fourageurs.

[1740.]

Si jamais prince eut raison de se défier de ses ministres, ce devoit être Mohammed-Schah, qui ne pouvoit attribuer qu'à la perfidie ou à la lâcheté des siens, le terrible fléau dont il se voyoit enfin délivré. Cependant il continua de vivre dans une coupable indolence, ne pouvant se passer de son imbécile vizir, & n'ayant pas la force de se défaire de Nézam-el-Moulk, qu'il regardoit comme l'auteur de la derniere révolution. De leur côté, ces deux seigneurs bornerent tous

tous leurs ſoins à ſe maintenir dans la faveur du monarque, ſans s'inquiéter de la gloire ou de la félicité de l'empire. Cependant la plûpart des gouverneurs de provinces ſe révolterent, & tâcherent de ſe rendre indépendans. Les troubles & les guerres domeſtiques ſe multiplierent; & tel étoit le malheureux état de l'Indouſtan, lorſque Mohammed-Schah mourut en 1748. Il ne paroît pas que les affaires ayent depuis changé de face. La confuſion & l'anarchie règnent encore dans cette partie de l'Aſie, ou plutôt une multitude de petits ſouverains Indiens & Mogols ne ceſſent de ſe partager & de ſe diſputer les débris du plus riche & du plus vaſte empire de l'univers.





GOLCONDE ET VISAPOUR.

APrès ce que nous avons dit, à l'année 1655, de la trahison de l'Emir-Jemla, ou, comme plusieurs voyageurs l'appelle, Mirgimola, général du roi de Golconde, il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la derniere révolution de ce royaume. Le roi de Golconde à qui sultan Aureng-Zeb fit la guerre, s'appelloit Abdul-Cotub-Schah. Son successeur étoit fils d'un Arabe d'illustre extraction, qui s'étoit établi dans le pays. Abdul, lui connoissant du mérite, l'avoit élevé par degrés aux premieres dignités de l'Etat; ce qui ne l'empêcha point de s'emparer, à sa mort, de tous ses biens, suivant l'usage des rois de Golconde qui sont héritiers de toute la noblesse du royaume; de sorte que le fils de ce seigneur se trouva réduit à la paie militaire, c'est-à-dire à douze ou quinze pagodes *.

** Abdul n'avoit pas d'autres enfans

* La pagode est une monnoie d'or, qui a précisément la forme d'un petit bouton de veste, & qui vaut 8 livres 10 sols.

** Histoire générale des Voyages, Tome IX, page 361.

que trois filles, dont il avoit marié la premiere à sultan Mahmoud, fils aîné du grand Mogol Aureng-Zeb. La seconde avoit épousé un Arabe de grande considération, nommé Méra-Mahmoud, que Tavernier qualifie de Scheikh ou prêtre de la Mecque. La troisieme étoit encore fille, & étoit recherchée par un autre Arabe, jeune, aimable & de haute naissance. Le roi, qui se voyoit dans un âge avancé, las d'ailleurs des factions qui se formoient sans cesse à sa cour, parce qu'il avoit toujours préféré le plaisir aux soins du gouvernement, résolut de se donner un successeur. Il ne vouloit pas de sultan Mahmoud, dont le pere l'avoit forcé par une guerre cruelle à lui donner sa fille, dans l'espérance d'unir par ce mariage le royaume de Golconde à l'empire du Mogol. Son inclination ne le portoit pas non plus pour son second gendre, Mera-Mahmoud : il haïssoit son humeur & celle de sa femme. Sa troisieme fille étoit aimable. Il résolut de lui donner un mari, dont l'adresse & le courage fussent capables de dissiper toutes les intrigues de la cour, & qui, lui devant son élévation, sçut se contenir dans la dépendance. Il crut l'avoir trouvé dans l'Arabe qui recherchoit cette princesse. Mais ce jeune homme, voyant sa recherche approuvée,

ſe laiſſa éblouir par la grandeur à laquelle on lui permettoit d'aſpirer. Au lieu de ménager les miniſtres, pour les attacher à ſes intérêts, il eut l'imprudence de les traiter avec tant de fierté, qu'ils réſolurent de traverſer ſon mariage. Les principaux conſeillers du roi étoient Moſo-Kaune, Mir-Zapher, & Mouſſouke. Mera-Mahmoud, ſon gendre, avoit peu de part au gouvernement ; mais, ne pouvant ſupporter l'inſolence du nouveau favori, il ſe joignit à ſes ennemis pour le perdre. Ces vieux courtiſans, qui connoiſſoient parfaitement l'eſprit du roi, repréſenterent l'amant de la princeſſe comme un ambitieux, qui n'étoit propre qu'à faire naître de nouveaux troubles. Abdul, plein d'averſion pour tout ce qui pouvoit lui cauſer de l'embarras, abandonna facilement un homme ſi dangereux. Les miniſtres lui conſeillerent en même tems de chercher pour la princeſſe un mari ſans biens & ſans établiſſement, mais de haute naiſſance, bien fait, d'une humeur agréable, & plus porté au plaiſir qu'aux affaires. Ils lui firent jetter les yeux ſur le jeune Arabe, dont il avoit aimé le pere. Après l'avoir rempli de cette idée, Mir-Zapher fit appeller ce jeune homme, & l'entretint quelque tems dans un lieu où le roi s'étoit caché, pour le voir & l'en-

tendre ſans être vu lui-même. Il lui parla de la grandeur & des ſervices de ſon pere. Il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de voir le fils d'un ſi grand homme dans un état indigne de ſa naiſſance. Il lui fit eſpérer des emplois honorables. Enfin, lorſqu'il eut laiſſé aſſez de tems au roi pour le conſidérer, il le congédia.

Après ſon départ, le roi n'en parut pas auſſi ſatisfait que Mir-Zapher l'avoit eſpéré. Il ne lui trouva pas la figure auſſi belle qu'il le déſiroit pour ſa fille. Zapher lui répondit qu'à la vérité ſes malheurs l'avoient un peu défiguré; que c'étoit l'effet naturel du chagrin qui le dévoroit; mais qu'en lui donnant de quoi mener une vie convenable à ſon éducation, il reprendroit bientôt tous les agrémens qu'il avoit eus dans ſa premiere jeuneſſe. Abdul réſolut d'en faire l'épreuve. Il donna ordre au miniſtre de lui faire compter tout l'argent qu'il déſireroit, ſans lui en découvrir la ſource. Quelques banquiers furent chargés de lui porter de groſſes ſommes, & reçurent défenſe, ſous peine de la vie, de lui faire connoître d'où venoit cette profuſion de bienfaits. Ils lui rendirent d'abord quelques viſites, ſous des prétextes qu'ils firent naître aiſément. Enſuite un peu de familiarité leur fit prendre occaſion de ſa triſteſſe, pour

lui faire des offres. Ils lui présenterent pour essai trois mille pagodes, qui reviennent à quinze cents livres sterling. Ils ne désavoua pas ses besoins; mais, considérant que ceux qui lui offroient cette somme étoient capables de lui faire payer bien cher l'argent qu'ils vouloient lui prêter, & craignant de tomber dans une situation encore plus fâcheuse, par la difficulté qu'il auroit à le rendre, il les remercia de leurs généreuses intentions. Les banquiers avoient ordre de rendre compte à la cour de leurs propositions & de ses réponses. On leur commanda de renouveller leurs instances. Elles l'emporterent à la fin sur les objections. Siud reçut d'eux une somme considérable, pour laquelle ils refuserent de prendre aucune obligation; ce qui lui causa d'autant plus d'étonnement, qu'ils le prierent de ne pas épargner leur bourse, & de leur demander de nouvelles sommes lorsqu'il auroit employé la premiere.

Comme il aimoit naturellement le faste, la magnificence & les commodités de la vie, il se donna aussitôt une belle maison, des domestiques, un palanquin, des chevaux & toutes les distinctions de la grandeur & de l'opulence. Mir-Zapher avoit les yeux ouverts sur sa personne & sur sa conduite. Le changement qu'il y

apperçut répondant bientôt à ses espérances, il le fit voir une seconde fois au roi, qui conçut pour lui la plus vive affection, & résolut enfin de le choisir pour son gendre.

Un jour, au soir, il donna ordre au secrétaire d'Etat de l'emmener à la cour. Siud étoit à se réjouir avec quelques amis, lorsqu'on vint l'avertir qu'il y avoit à sa porte quelques grands officiers de la cour, accompagnés d'une garde à cheval. Il fit aussitôt sortir ses amis & les danseuses par une porte dérobée, pour aller recevoir le secrétaire & les Omrahs. Son trouble éclatoit sur son visage. Il se croyoit au moment de sa perte. Cependant il rappella son courage; &, sans attendre que le secrétaire se fut expliqué, il lui représenta que s'il n'avoit pas eu le bonheur de servir le roi, comme son pere, dont il reconnoissoit que les services avoient été bien récompensés, il étoit fort éloigné d'avoir jamais offensé ce prince; que si son crime étoit de vivre avec une magnificence, dont on ignoroit la source, il n'avoit rien commis d'injuste pour fournir à cette dépense, & qu'il étoit prêt à confesser d'où venoit sa fortune. Le secrétaire, qui avoit ordre d'observer exactement ses discours & ses actions, lui laissa la liberté de parler. Ensuite,

prenant une robe fort riche qu'il avoit apportée, il l'en revêtit avec les Omrahs, sans rompre ce respectueux silence. Après cette cérémonie, ils lui firent une profonde révérence, en l'assurant que leur commission n'avoit rien qui dût lui causer de l'effroi, & qu'il alloit être élevé au plus grand honneur auquel un sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval richement équipé; &, sans avoir eu le tems de se reconnoître, il fut conduit à la cour, où le roi lui fit épouser sur le champ la princesse sa fille. Cette affaire fut conduite avec tant de secret, que Mera-Mahmoud n'en fut informé qu'après la publication du mariage. Son désespoir lui fit abandonner le royaume, pour se retirer à la cour de Delhi, où il fut bien reçu de son beau-frere, qui lui fit obtenir d'Aureng-Zeb une pension convenable à son rang.

Le roi de Golconde sentit croître de jour en jour son affection pour ce nouveau gendre. Cependant il prit le parti de ne lui donner aucune part à l'administration; &, ne lui procurant même aucune occasion de s'enrichir, il ordonna seulement que ses dépenses les plus excessives fussent payées, sans qu'il eut jamais besoin de toucher lui-même aucune somme. Siud, qui avoit l'esprit pénétrant,

conçut bientôt le dessein du roi, & consentit, avec aussi peu d'ambition que d'avarice, à se laisser conduire. Cette politique lui attacha les Omrahs & les gouverneurs, en leur persuadant que, s'il succédoit à la couronne, ils seroient tout puissans sous un roi si tranquille. Elle confirma aussi l'affection du roi, qui le regarda comme un présent du Ciel pour le bonheur de sa vieillesse. Il continua de régner, l'espace d'onze ou douze ans, pendant lesquels Siud eut de sa femme un fils & deux filles. Enfin, lorsqu'il se crut proche de la mort, il assembla tous les Omrahs, & nommant Siud pour son successeur, sous le nom de sultan Abdallah-Housan, il leur fit jurer à tous sur l'Alcoran, qu'ils exécuteroient sa derniere volonté.

A peine fut-il au tombeau, que sa seconde fille, femme de Méra-Mahmoud, soutenue par un parti qu'elle s'étoit formé secrétement, s'empara du palais, au nom d'un fils que son mari avoit eu d'une premiere femme. Mais, étant elle-même sans enfans, son entreprise trouva peu de faveur parmi la noblesse, qui étoit dévouée au nouveau roi, par son inclination & par ses sermens. Les Mogols, occupés de leurs propres guerres, ne firent aucun mouvement pour s'opposer à la succession

de Golconde. Ainsi l'heureux Siud se vit porté sur le trône par les vœux communs de la nation, & fut bientôt couronné sous le nom qu'il avoit reçu de son beau-pere.

Ce prince n'ignoroit pas les prévarications nombreuses des ministres ; &, dès le premier jour de son règne, il eût voulu pouvoir soulager les peuples de ces tyrans subalternes ; mais il leur avoit en particulier tant d'obligations, qu'il se crut obligé de verser sur eux de nouvelles faveurs. Il donna la charge de général des armées à Moso-Kaune, & celle de chancelier à Mir-Zapher, ne doutant point que l'abus qu'ils feroient de ces importantes places, ne précipitât bientôt leur ruine & leur châtiment. L'évènement justifia la politique adroite du nouveau monarque : convaincus de plusieurs crimes, les ministres, pour toute punition, furent congédiés ; ensuite sultan Abdallah-Housan, ayant renvoyé de sa cour les femmes & les danseuses, s'appliqua sérieusement aux affaires, & fit sa principale occupation du bonheur de ses sujets.

Disons actuellement un mot de ces mines fameuses de diamans, qui attirent dans le royaume de Golconde une grande partie de l'or & de l'argent des contrées les plus éloignées. La plus célèbre de ces mines s'appelle Raolkonda. Elle est située à cinq

journées de Golconde, & à huit ou neuf de Visapour. Il n'y a guères plus de trois cents ans qu'elle est découverte. Les roches d'où l'on tire les diamans ont plusieurs veines, larges tantôt d'un demi doigt, tantôt d'un doigt entier ; & les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils fourent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre. C'est dans cette terre qu'ils trouvent les diamans. Mais comme les veines ne vont pas toujours droit, & que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser ces roches pour ne pas perdre leur trace. Après les avoir ouvertes, il ramassent la terre ou le sable qu'ils lavent deux ou trois fois pour en séparer les diamans. C'est dans cette mine que se trouvent les pierres les plus nettes, & de la plus belle eau.

L'autre mine de diamans est à sept journées de la capitale, près d'un gros bourg nommé Coulour, où passe une riviere large & profonde. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue & demie du bourg, & c'est dans l'espace qui est entre le bourg & les montagnes qu'on trouve le diamant. Cette mine fut découverte, il y a environ deux cents ans, par un pauvre homme qui,

béchant un petit terrein pour y semer du millet, trouva une pointe naïve, du poids d'environ vingt-cinq carats. La forme & l'éclat de cette pierre la lui firent porter à Golconde, où les négocians reçurent avec admiration un diamant de ce poids, parce que les plus gros qui fussent connus auparavant n'étoient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se répandre, plusieurs personnes riches commencerent aussitôt à faire ouvrir la terre, & l'on n'a pas cessé d'y trouver de grandes pierres. Il s'en trouve en abondance depuis dix jusqu'à quarante carats, & quelquefois de beaucoup plus grandes; mais la plûpart de ces grandes pierres ne sont pas nettes. On se sert, pour l'exploitation de cette mine, de méthodes qui ressemblent peu à celles de Raolkonda. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les mineurs applanissent une autre place, à peu près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur, ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, & les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors tous les ouvriers s'assemblent, hommes, femmes & enfans, & se mettent à

l'ouvrage. Les hommes fouillent la terre. Les femmes & les enfans la portent dans l'enceinte qui est préparée. On foule jusqu'à dix, douze & quatorze pieds de profondeur; mais aussitôt qu'on rencontre l'eau, il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend, avec des cruches, l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre pour la détremper. Après quoi, les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau; & l'on continue d'en jetter d'autre par-dessus, afin qu'elle entraîne le limon, & qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil, ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les mineurs ont des paniers, à peu près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent le sable pour le secouer, comme nous secouons le bled. La poussiere acheve de se dissiper, & le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout le sable, ils l'étendent avec une sorte de rateau, qui le rend fort uni. C'est alors que, se mettant tout ensemble sur ce fond de sable, avec un gros pilon de bois, large d'un demi-pied par le bas, ils le battent, d'un bout à l'autre, de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent

ensuite dans les paniers ; ils le vannent encore ; ils recommencent à l'étendre ; & , ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les diamans, en pressant cette poudre, dans laquelle ils ne manquent point de les sentir.

L'origine & la succession des rois de Visapour ne nous sont pas plus connues que celles des rois de Golconde. On sçait seulement que ces deux monarques sont tributaires du grand Mogol. Le roi de Golconde le devint en 1665, en conséquence de l'expédition d'Aureng-Zeb, dont nous avons fait mention; il paroît que la vassalité des rois de Visapour est beaucoup plus ancienne, & qu'elle précéda les troubles dont nous allons parler sur la foi d'un voyageur * instruit.

Du tems de sultan Ibrahim-Schah, pere d'Idal-Schah, roi de Visapour ou de Décan **, il y avoit au service du maître de la chapelle ou de la musique du roi, un esclave nommé Chavas, homme d'esprit & de cœur, & d'une humeur si agréable,

* Mandelslo.

** Ces noms sont synonymes, suivant notre auteur. Il paroît néanmoins que le mot Décan exprime quelque chose de plus que Visapour, & qu'outre ce royaume tributaire du Mogol, il y avoit une province de Décan, faisant partie de l'empire.

que le roi, qui le connoiſſoit, le demanda à ſon maître, & lui donna, après plusieurs emplois, l'intendance de l'appartement de ſes femmes. Quelque tems après, le roi lui ayant demandé à boire, il eut le malheur de lui préſenter du vin d'une bouteille graſſe, qui ſentoit l'huile, & qui fut cauſe que le roi lui commanda ſur le champ de ſe retirer, & de ne plus paroître à la cour. Néanmoins ſa diſgrace ne fut pas ſi grande qu'il ne lui reſtât des marques de l'amitié dont le roi l'avoit honoré; car il lui donna la charge de capitaine de la porte du château & le gouvernement de la ville de Viſapour.

Chavas-Khan fit paroître tant de conduite dans cette importante charge, que le roi, ſe trouvant au lit de la mort, & Muſtapha-Khan, ſon favori, ne voulant point ſe charger de la régence pendant la minorité du prince ſon fils, qui n'avoit que dix ans, il donna, du conſentement des grands, cette haute adminiſtration à Chavas, qui étoit en poſſeſſion de la dignité de Khan depuis long-tems. Les dix années de ſa régence eurent l'approbation de tout le peuple. Mais Idal-Schah ayant atteint l'âge de vingt ans, commença à s'ennuyer de ſe voir ſous la tutelle d'un eſclave révolté, & à condamner ouvertement la familiarité qu'il avoit avec la reine

ſa mere. Ce miniſtre avoit d'ailleurs engagé l'Etat dans une guerre fort injuſte & extrêmement ruineuſe; car, quoiqu'il fît payer, tous les ans, aux députés du grand Mogol les trente millions de pagodes de tribut que le roi de Décan lui devoit, il les faiſoit attaquer à leur retour par des gens apoſtés, qui enlevoient tout l'argent qu'il leur avoit fait compter, & qui le lui rapportoient. Le Mogol Schah-Jéhan, qui vivoit alors, ſe plaignit d'abord de la conduite de Chavas-Khan, & en même tems des violences commiſes en la perſonne de ſes députés, à quoi la juſtice obligeoit Idal-Schah de remédier; mais voyant que ſes plaintes étoient inutiles, il entra, avec une armée de deux cents mille hommes, dans le royaume de Décan, où il aſſiégea le château de Périnda, que quelques Hollandois, qui y avoient été envoyés en priſon, aiderent à défendre pendant deux ans, juſqu'à ce que la paix fut conclue avec le grand Mogol, après la mort de Chavas-Khan, dont on ſe défit de la maniere ſuivante.

Idal-Scháh, ne pouvant ſouffrir plus long-tems le pouvoir extraordinaire & injuſte de ſon premier miniſtre & de ſon tuteur, s'en plaignit aux grands de ſon royaume & aux gouverneurs de ſes provinces & de ſes places, les priant de ve-

nir

nir à son secours contre l'usurpation de Chavas-Khan. Ces grands & ces gouverneurs s'assemblerent, & manderent au régent que leur roi étant dans un âge capable de gouverner le royaume, il étoit tems qu'il lui remît l'administration des affaires entre les mains, & que pour cet effet, il seroit à propos qu'il sortît du château pour venir demeurer dans la ville comme les autres grands du royaume, lui faisant connoître en même tems que, s'il manquoit de déférer à leurs remontrances, ils ne manqueroient pas, de leur côté, d'employer une partie des forces du royaume pour l'y contraindre. Chavas-Khan n'étoit point d'humeur à se dessaisir d'une autorité qu'il possédoit depuis tant d'années ; &, comme il étoit assuré de l'affection de ses créatures, aussi-bien que de celle du peuple qu'il avoit eu soin de s'acquérir pendant sa régence par une libéralité vraiment royale, il ne fit point de réflexion sur ces remontrances, jusqu'à ce qu'il vit une partie des grands, avec une armée de trente mille hommes, aux portes de la ville.

Dans cette extrémite, le régent prit une résolution qui acheva de le perdre. Car, s'imaginant que le peuple l'aimoit assez pour le proclamer roi, s'il n'en avoit

point d'autre, il résolut de se défaire de son prince, & de le tuer de sa main. Tout occupé de ce projet, il sortit de sa chambre une nuit, pendant que l'armée n'étoit qu'à cinq lieues de la ville; &, étant arrivé à la porte de l'appartement du roi, les gardes ne firent point difficulté de le laisser passer, & l'ayant trouvée fermée contre la coutume, il entreprit de la forcer. Le roi s'étant éveillé au bruit, & soupçonnant quelque mauvais dessein sur sa personne, demanda qui c'étoit. Chavas-Khan répondit que c'étoit lui, & qu'il avoit à lui communiquer des lettres d'importance qu'il venoit de recevoir à l'instant des chefs de son armée. Le roi lui répondit que l'heure n'étoit guères propre pour lire des lettres, & qu'il eût à revenir le matin. En même tems il se leva, & se rendit au mahl ou appartement de la reine sa mere, à laquelle il fit le récit de l'audace que Chavas-Khan avoit eue de venir frapper la nuit à la porte de sa chambre. La reine, qui ne manquoit pas d'esprit, jugea si mal de cette démarche, qu'il fut résolu sur le champ qu'on se déferoit au plutôt du ministre. On en donna la commission à un Meldar ou gentilhomme de la chambre, & à un nommé Chideram, grand-

fauconnier & intendant des béliers & des buffles que le roi faisoit nourrir pour le combat.

Dès que le jour fut venu, le roi se fit voir sur son trône, accompagné des deux officiers qui s'étoient chargés de cette exécution; &, ayant fait venir Chavas-Khan, il lui donna une lettre cachetée, & lui dit: « Chavas-Khan, voici une » lettre que je viens de recevoir des gé» néraux de mon armée, dis-moi un peu » ce qu'elle contient. » Chavas-Khan ne l'eut pas plutôt ouverte pour la lire, que le gentilhomme de la chambre lui plongea le poignard dans le sein, mais avec tant de précipitation, que, sans attendre l'effet de la blessure, il se sauva promptement avec le roi dans l'appartement des femmes. Un autre gentilhomme, qui se trouva présent à cette exécution, voyant que la plaie n'étoit pas mortelle, courut aussitôt vers le ministre, comme s'il eût voulu lui sauver la vie, l'embrassa, lui demanda le sujet de sa disgrace, & feignant de vouloir tirer le poignard de la plaie, il l'enfonça si avant, qu'il fit tomber par terre Chavas-Khan. L'eunuque, qui étoit avec lui, le fit emporter dans son palais. Mais la reine ayant sçu ce qui s'étoit passé, commanda

à Chideram de l'aller achever. Chavas-Khan, voyant entrer Chideram dans sa chambre, & croyant qu'il venoit lui rendre une visite d'ami, lui dit: « Hé» las! Chideram, qui est-ce qui m'a » ainsi assassiné? » Mais Chideram, sans lui donner le loisir d'en dire davantage, lui répondit: « Traître, c'est moi; » & se jettant en même tems sur lui, il lui coupa la tête.

Cette action brusque & hardie de Chideram surprit tellement le frere de Chavas-Khan, capitaine de la porte du château, trois chirurgiens, deux capitaines de ses amis, & quelques autres de ses parens, qui étoient présens, que non-seulement ils ne se mirent point en devoir d'arrêter le grand-fauconnier, mais qu'ils lui donnerent aussi le loisir de les tuer tous, sans qu'il y en eut un seul qui se mît en état de défense.

Chavas-Khan avoit parmi ses domestiques un caffre, lequel ayant appris la mort de son maître, courut aussitôt au château dans le dessein de tuer le roi; mais il rencontra en chemin environ trente soldats qui l'arrêterent. Ce furieux en tua dix de sa main, & il auroit achevé le reste, s'il n'eût été accablé par le nombre de ceux qui survinrent au bruit de ce

désordre. On lui coupa la tête, que l'on pendit, comme un trophée, au clocher du château.

Le royaume de Décan ou de Visapour abonde en toutes sortes de productions, en vivres, lacque, toiles de coton, soie, mais sur-tout en poivre que l'on transporte par mer en Perse & en Europe. On assure que le roi peut mettre sur pied, dans fort peu de tems, deux cents mille hommes ; & cependant, comme nous l'avons dit, il est tributaire du grand Mogol, qui possede dans son pays les villes de Chaul, de Kerby, de Daulet-Abad & quelques autres.

Il n'y a point de prince dans les Indes, dit l'auteur cité ci-dessus, qui ait tant d'artillerie que le roi de Décan. Il avoit entr'autres une piéce de canon de fonte, qui tiroit près de huit cents livres de balles, avec cinq cents quarante livres de poudre fine, ce qui faisoit un effet si terrible, qu'au siége du château de Salpour, le premier coup, disoit-on, que ce roi avoit fait tirer contre cette forteresse, avoit abattu quarante-cinq pieds de muraille. Celui qui avoit fondu ce canon, étoit Italien, natif de Rome, & le plus méchant de tous les hommes, ayant eu l'inhumanité de tuer son fils, de

ſang froid, pour conſacrer cette piéce monſtrueuſe de ſon ſang, & de faire jetter dans le feu, où il avoit fait la fonte, un tréſorier du roi qui vouloit lui faire rendre compte de la dépenſe qu'il avoit faite.

Fin des Anecdotes Indiennes.



ANECDOTES TURQUES.

INTRODUCTION.



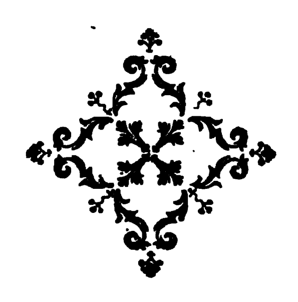
NE des plus puiſſantes dynaſties qui régnerent en Aſie, eſt celle des *Seljoucides*, ainſi nommée de Selgiouk, capitaine Tartare ou Turc *, que ſa valeur éleva, vers le milieu du neuvieme ſiécle, aux premieres dignités de la cour de Bigou Khan, roi du Turqueſtan. S'étant ſoulevé contre ſon bienfaiteur, Selgiouk s'établit dans la Tranſoxane, vaſte contrée de la Tartarie, où il mourut en l'année 1020. Mikhaël, ſon

* Les Turcs, les Tartares, les Mogols ont la même origine, & reconnoiſſent les Huns pour leurs ancêtres.

fils, ſuivit dans les Indes ſultan Mahmoud, fondateur de la dynaſtie des Ghaznévides, & fixa ſa réſidence à Mérou, dans le Khoraſſan. Il y jetta les fondemens d'une puiſſance qui fut fatale aux Ghaznévides : car Thogrul, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fit ſur ces princes de grandes conquêtes; &, après leur avoir enlevé tous les pays, qui compoſent aujourd'hui la monarchie Perſane, il prit le titre de Sultan, qu'il tranſmit à ſa poſtérité. Bientôt on vit les Seljoucides donner des loix, non ſeulement dans la Perſe & dans la partie de la Tartarie, mais encore dans l'Arabie, dans le Khariſme, dans la Syrie, dans la Paleſtine, dans l'Aſie-Mineure, & porter la terreur de leurs armes juſqu'aux portes de Conſtantinople. Ce fut, pour le dire en paſſant, ſous les monarques Seljoucides que les Chrétiens d'Occident, animés d'une ſainte fureur, formerent ces expéditions fameuſes, appellées Croiſades. Barkiaroc, petit-fils d'Alp-Arſlan, neveu de Thogrul, régnoit alors en Perſe, & contribua beaucoup aux nombreuſes défaites des Croiſés par les armées formidables qu'il fit paſſer en Syrie, au ſecours des ſultans d'Alep & d'Iconium, princes de ſa famille. Il mourut au commencement du douzieme ſiécle. Cothbeddin-

Mohammed, grand-échanſon de ce prince & gouverneur du Kharizme, avoit depuis peu ſecoué le joug. Il ſe rendit indépendant, & tranſmit à ſon fils Atzis la ſouveraine puiſſance avec le titre de Sultan. Atzis fit la guerre contre ſultan Sandgiar, frere & ſucceſſeur de Barkiaroc ; mais la fortune ne lui fut pas favorable, & deux fois il ſubit les loix, ou plutôt il éprouva la clémence du vainqueur. Il-Arſlan fut plus ſage & régna paiſiblement ; mais il n'en fut pas de même de Tagaſch, qui monta ſur le trône vers 1173. Ce prince conquit le Khoraſſan & l'Irak Perſique, & demeura poſſeſſeur de l'empire Kharizmien, par la mort de Thogrul II, ſultan des Seljoucides, qui perdit la vie dans une bataille. Aladin-Mohammed ajouta d'autres conquêtes à celles de ſon pere Tagaſch, & recula fort loin dans les Indes les bornes de ſon empire. Telle étoit la puiſſance de ce prince, que, tous les jours, ſoir & matin, vingt-ſept rois ou fils de rois battoient le tambour à la porte de ſon palais ſur vingt-ſept tambours d'or, pour annoncer l'heure de la priere. Tant de gloire & de grandeur fut bientôt anéantie par cette irruption fameuſe des Tartares de Genghiz-Khan. Chaſſé de ſes Etats, & pourſuivi de tous

côtés, Aladin alla finir ses jours de chagrin & de misere dans une petite isle de la mer Caspienne. A son exemple, la plûpart des seigneurs Kharizmiens avoient pris la suite; un des plus considérables d'entr'eux, nommé Soliman, s'établit dans l'Asie-Mineure, aux environs de l'Euphrate. Il eut pour fils Thogrul ou Erthogrul, qui fut pere d'Osman ou Othman, fondateur de l'empire Ottoman.





OSMAN *ou* OTHMAN, *premier Empereur Turc.*

[1300.]

C'EST du nom de ce prince que les Turcs ont été appellés depuis Osmanlis par les Asiatiques, & Ottomans par les Chrétiens. Aladin II, sultan d'Iconium, étant mort, Othman fond sur ses Etats, & s'en rend maître. Il passe aussitôt à de nouvelles conquêtes. Andronic Paléologue occupoit le trône de Constantinople; mais cet empire, autrefois si fameux, en proie depuis long-tems aux incursions des Barbares, commençoit à pencher vers sa ruine. L'idée seule de son ancienne grandeur le soutenoit encore. Othman, à la tête de ses Turcs, l'attaque & le démembre. Il prend des villes, gagne des batailles, emmene des milliers de Chrétiens en esclavage. Ce torrent impétueux menace dès sa naissance d'engloutir tous les royaumes & toutes les puissances de l'Asie-Mineure.

[1310.]

Tandis que le nouveau sultan des Turcs

étendoit au loin sa domination, une société de guerriers Chrétiens *, connue alors, sous le nom d'ordre de S. Jean de Jérusalem, s'établissoit à Rhodes, isle de la Méditerranée, & jettoit les fondemens d'une puissance, qui fut long-tems l'écueil où se briserent toutes les forces de l'empire Ottoman. Dès-lors, le prince Turc forma le dessein de l'exterminer. Il envoya des vaisseaux & des troupes pour chasser les chevaliers de l'isle; mais ils y furent maintenus & défendus par la valeur d'Amé IV, comte de Savoie, qui se hâta de voler à leur secours.

[1318.]

Les progrès rapides des armes Ottomanes avoient répandu l'alarme & la consternation dans toute l'Asie-Mineure. La plûpart des gouverneurs de provinces & des vassaux de l'empire de Constantinople, se voyant abandonnés à eux-mêmes, formerent entr'eux une ligue offensive & défensive, & attaquerent les Turcs; mais ils furent eux-mêmes surpris & battus par ces ennemis implacables, qui leur enleverent un grand nombre de villes.

* Ce sont aujourd'hui les Chevaliers de Malthe, dont la valeur fait encore l'admiration de l'Europe, & la terreur des Ottomans.

Cette campagne fut terminée par le siége de Pruse ou Burse, en Bithinie, que les Infidèles ne purent prendre.

[1326.]

Ce que la force des armes n'avoit pu faire, le tems & la politique d'Othman l'exécuterent: je veux parler du siége de Pruse. A l'aide des intelligences secrettes que le prince Turc entretenoit avec l'empereur Grec de Constantinople, il fit tomber cette ville puissante entre les mains d'Orcan, son fils, qu'il avoit mis à la tête de la nation. Suivant la capitulation, les habitans devoient sortir de la place avec tous leurs effets; mais ils avoient à faire à un prince qui se faisoit un point de religion de tromper les Chrétiens, & que ses successeurs n'ont que trop bien imité dans la suite. Orcan commença par retenir tous les enfans; &, sur les plaintes qui lui furent faites de cette conduite, il répondit qu'il n'étoit pas juste qu'on enlevât à leur patrie ces innocentes victimes, sans prendre leur consentement, & que jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de le pouvoir donner, ils resteroient dans la ville. Il ajouta que, dans l'incertitude où l'on étoit s'ils voudroient sortir ou demeurer, on ne pouvoit les priver de leur héritage, & qu'il ne souf-

friroit pas qu'on emportât la moindre chose. Ainsi le rusé vainqueur retint les enfans & les biens des Prusiens, qui se déterminerent eux-mêmes à ne point quitter leur patrie. Othman mourut peu de tems après, dans la soixante-neuvieme année de son âge, & de son règne la vingt-septieme.

L'historien Saadi met dans la bouche de ce prince le discours suivant, qu'il lui fait adresser à son fils Orcan, au lit de la mort. Orcan jettant un profond soupir, dit ces mots : « Ah! Othman, est-ce donc » toi, source des empereurs & seigneurs » du monde? » Le roi lui répondit d'une voix presque éteinte : * « Ne te lamente » point, toi qui fait la joie de mon ame : » tu me vois aux prises avec la mort, » soumis au sort commun qui nous maî» trise tant jeunes que vieux, depuis que » nous respirons tous le même air de ce » monde, rempli de maux. Je passe à » l'immortalité : puisse ta vie être com» blée de gloire, de prospérité & de » bonheur! Prêt à me séparer de toi, je » meurs sans regret, puisque je te laisse » mon successeur. Ecoute cependant mes » dernieres instructions. Bannis loin de

* Histoire de l'empire Ottoman, par S. A. S. Démétrius Cantimir, prince de Moldavie, p. 16.

» toi les ſoucis de cette vie. Couronné » de la félicité qui t'environne, ne cher» che point, je t'en conjure, ton appui » dans la tyrannie, & détourne tes re» gards de la cruauté. Cultive au con» traire la juſtice, & fais-en l'ornement » de la terre. Donne à mon ame ſéparée » de ce corps le plaiſir d'une ſuite de » victoires que tu remporteras. Et quand » tu auras conquis le monde, ſers-toi de » tes armes pour étendre la religion. En» tretiens une amitié juſte avec les royau» mes Ruméens *. Répands les hon» neurs ſur tous les ſçavans; c'eſt le » moyen d'affermir la loi divine; &, » quelque part que tu apprennes que ſe » trouve un homme doué de la ſcience, » comble-le de biens, de diſtinctions & » de tes graces. Que tes armées ne te » rendent point préſomptueux, & ne t'en» flent point de tes richeſſes. Tiens près de » ta perſonne ceux qui ſont éclairés dans » la loi; &, regardant la juſtice comme » le plus ferme ſupport des royaumes, » écarte tout ce qui peut y donner at» teinte. La loi divine doit être notre

* L'empire de Conſtantinople, formé de celui des Romains, & tous les royaumes Chrétiens d'Occident : car Rum ou Romélie, ſuivant les Turcs, eſt la Gréce & la Chrétienté.

» unique objet: c'eſt notre ſeule fin; &
» tous nos pas doivent tendre vers le Sei-
» gneur. Ne t'embarque point dans de
» vaines entrepriſes, ni dans des querel-
» les infructueuſes; car ce ſeroit une fauſſe
» ambition de ne chercher qu'à jouir de
» l'empire du monde. Je n'ai aſpiré à
» rien autre choſe qu'à la propagation de
» la foi : c'eſt à toi qu'il convient de
» donner l'accompliſſement à mes deſirs.
» Le rang que tu vas tenir t'oblige à un
» égard impartial pour un chacun. Il y a
» des devoirs que tu dois au public; &
» c'eſt démentir le nom de roi, de ne pas
» prendre ſur ſoi de ſe diſtinguer de ſon
» peuple par la bonté & par la clémence.
» Tu dois te faire une étude conſtante
» de protéger tes ſujets, & c'eſt en te
» prêtant à ces diſpoſitions que tu atti-
» reras ſur toi la faveur du Ciel. » Nous n'oſerons pas aſſurer que ce diſcours ait été véritablement prononcé par Othman; les belles & ſublimes leçons qu'il renferme ſont tellement contraires à l'eſprit de deſpotiſme des gouvernemens Orientaux, qu'il pourroit faire honneur aux monarques même les plus ſages de la Chrétienté.

ORCAN.



ORCAN.

[1327.]

DIGNE héritier des vertus politiques & guerrieres de ſon pere, Orcan ſçut profiter de la méſintelligence des Grecs, pour envahir leurs provinces. Il inonda de ſes troupes la Thrace, la Bulgarie, la Cappadoce, & mit le ſiége devant Nicomédie, dont il ſe rendit maître; il ſoumit enſuite à ſes armes quantité d'autres places & de forthereſſes, que les Grecs n'eurent ni la force ni le courage de défendre.

[1328.]

Orcan établit le ſiége de ſon empire à Pruſe, en Bithinie, & réunit toutes ſes forces contre Nicée, capitale de cette province. Pendant le ſiége de cette importante place, qui dura deux ans, il fit divers réglemens pour la proſpérité de ſes peuples & pour la gloire de ſes armes. On attribue à ce prince l'inſtitution de beaucoup de loix & de coutumes qui s'obſervent encore aujourd'hui dans l'empire Ottoman. Il abolit la monnoie Seljoucienne, en uſage dans preſque toute

l'Aſie, & en fit battre une nouvelle à ſon coin. Il étendit ſes ſoins ſur l'adminiſtration de la juſtice, & nomma pour premier miniſtre ou grand-vizir, le prince Aladin ſon frere, dont la conduite équitable & modérée ſeconda parfaitement les vues bienfaiſantes du monarque Turc. Après avoir réglé les finances & les tribunaux, Orcan s'occupa de la diſcipline militaire. Juſqu'alors les armées Ottomanes n'avoient ſubſiſté que de brigandage & de butin; la paye journaliere fut établie, & les ſoldats n'eurent plus, comme auparavant, la liberté de quitter leurs drapeaux. On leur fit prendre une eſpece d'uniforme ou habit particulier, pour les diſtinguer des habitans des villes & des campagnes. Enfin on leva dans toutes les provinces conquiſes un grand nombre de jeunes Chrétiens, qu'on inſtruiſit dans les principes de la religion Mahométane, & dont on compoſa une nouvelle milice entiérement dévouée au ſervice du prince.

[1329.]

Cependant le ſiége de Nicée ſe continuoit avec vigueur. Les habitans étoient réduits à la derniere extrémité. Touché de la ſituation de ces braves gens, l'empereur Andronic ſe mit enfin en mouvement pour les ſecourir. Mais tel étoit le déla-

brement de ses affaires, qu'à peine put-il rassembler cinq cents hommes, avec lesquels il marcha contre les Turcs. Il fut battu. La prise de Nicée suivit de près sa défaite. Autant le successeur des Césars paroît ici petit & méprisable, autant le prince Turc se montre-t-il grand & magnanime. Par le droit de la guerre, ce vainqueur étoit maître de la vie & des biens des habitans de Nicée. Il leur permit de se retirer à Constantinople, & d'emporter avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux. Une générosité si peu attendue lui gagna dans un instant tous les cœurs; &, parmi un peuple immense, il ne se trouva personne qui voulût faire usage de la liberté qu'il avoit accordée. Outre l'honneur immortel qu'Orcan recueillit de sa clémence, il eut la satisfaction de voir un grand nombre de villes s'empresser de lui ouvrir leurs portes, & se ranger à l'envi sous sa domination.

[1336.]

Bien différent de la plûpart des conquérans, qui ne sont fameux que par la destruction & le ravage, Orcan laissoit par-tout des monumens de sa bienfaisance & de sa piété. Il fondoit des hôpitaux & des monasteres, érigeoit des temples, établissoit des écoles & des académies.

A Pruse, il fit fleurir les belles-lettres & tous les arts, au point qu'on accouroit des extrémités de la Perse & de l'Arabie pour s'y faire instruire. Etranger ou régnicole, il suffisoit d'avoir quelque talent pour avoir part aux bonnes graces du prince ; &, ce qu'on n'avoit encore vu dans aucun pays, les sciences éclairoient le berceau de l'empire Ottoman.

[1338.]

Jusqu'alors les Turcs s'étoient contentés de faire des conquêtes dans l'Asie-Mineure. Ils n'avoient pas encore porté leurs vues ambitieuses du côté de l'Europe. La prospérité constante de leurs armes leur inspira le dessein de s'y établir. Soliman, fils d'Orcan, fut chargé de l'expédition. Il prend avec lui les plus braves & les plus expérimentés de ses capitaines, & s'avance en chassant jusques sur le bord de la mer. « Il y avoit, » dit le prince Cantimir, peine de mort * » portée par édit de l'empereur de Constantinople contre quiconque iroit avec » un simple bateau sur la côte d'Asie : la

* Les Espagnols n'ont point employé d'autre moyen pour défendre aux étrangers l'entrée du Mexique: moyen barbare, & qui n'a tout au plus d'effet que contre la ruse.

» même peine étoit décernée contre tout
» Ottoman qui passeroit en Europe. La
» nécessité, mere de l'invention, fait ima-
» giner à Soliman d'attacher deux ra-
» deaux sur des vessies de bœuf, liées en-
» semble par le cou, sur l'un desquels il
» se met par un beau clair de lune, &
» passe à l'autre bord, plus heureusement
» qu'il n'avoit osé espérer, d'un village
» d'Asie au château d'Hamni en Europe.
» Toute la compagnie de Soliman passe
» de même. Un paysan, qu'on rencon-
» tre fort à propos, & dont on se saisit
» d'abord, découvre un souterrain, par
» où l'on entre dans la place. Il n'y avoit
» point de garnison, & chacun étoit en-
» dormi. La surprise générale des habitans
» ne leur laisse pas le loisir de délibérer.
» Soliman, maître d'en disposer à son
» plaisir, comprend bien que la douceur
» est plus propre à avancer ses affaires.
» Ainsi, au lieu de les traiter en captifs,
» il les comble de caresses; &, mêlant
» aux assurances de la liberté les promes-
» ses des plus grandes récompenses, il
» jure de reconnoître à jamais leurs ser-
» vices, si quelques-uns d'entr'eux, accou-
» tumés à la mer, peuvent conduire au
» bord de l'Asie les vaisseaux qui étoient
» dans le port. Il n'en fallut pas davan-
» tage pour gagner tous les cœurs: que

» ne fait-on pas pour un prince qui ne
» montre que les dehors de la clémence !
» En peu d'heures, environ trois mille
» Ottomans sont transportés d'Asie en Eu-
» rope. » Ils profiterent de la consterna-
tion que leur arrivée avoit répandue dans
tous les pays d'alentour, & s'emparerent
de plusieurs places qui les mirent bientôt
en état de ne rien craindre de la part
des Grecs. C'est ainsi que les plus gran-
des entreprises n'ont souvent besoin que
d'être tentées pour être suivies d'un heu-
reux succès.

[1342.]

Quelque profondes que fussent les plaies
que le fer Ottoman avoit faites depuis
un demi-siécle à l'empire de Constanti-
nople, ses souverains pouvoient peut-être
encore y apporter remede, s'ils eussent été
plus jaloux de leur propre gloire & de l'inté-
rêt des peuples. Mais, plongés dans la
mollesse & dans les plaisirs, ils languis-
soient dans une coupable indolence, &,
sitôt que l'éclat du mérite venoit frapper
leurs yeux, ils se hatoient, par une lâche
politique, de le bannir de leur cour. Can-
tacuzene, ministre habile & grand homme
de guerre, qui, plus d'une fois, avoit
arrêté les efforts des Infidèles, étoit alors
en butte à la jalousie du prince régnant,

& à l'envie de ses concitoyens. Rebuté des affronts qu'il recevoit tous les jours, il prit les armes pour repousser la force par la force. Cette guerre domestique fut un nouveau prétexte pour les Turcs d'attaquer les provinces de l'empire ; & Cantacuzene, qui avoit donné sa fille en mariage à leur Sultan, n'eut garde de s'opposer à leurs conquêtes. Ils firent des courses jusqu'aux portes de Constantinople.

Le zèle inconsidéré des Croisades dominoit toujours en Europe. Ces ligues pieuses sembloient ne demander que des alimens pour reparoître dans toute leur vigueur. Clément VI n'eut pas plutôt appris les progrès des Ottomans, qu'il fit expédier contre eux des Bulles, adressées à tous les princes de la Chrétienté, persuadé qu'aux seuls noms d'*Infidèles* & de *Mahométans*, on ne manqueroit pas de prendre les armes. Mais les seules républiques de Gènes & de Venise, & le roi de Chypre, Hugues de Lusignan, trois puissances qui avoient tout à espérer des Croisades *, prirent part à celle de Clé-

* Les Vénitiens & les Génois s'étoient plus d'une fois enrichis à transporter les Croisés en Asie, & souvent même à les rançonner. D'ailleurs, ces expéditions ouvroient quantité de debouchés au

ment VI. Ce pontife, ardent à poursuivre ses projets, arma lui-même à ses frais quatre galeres, &, s'étant fait déclarer chef de la Croisade, il nomma pour son lieutenant général Martin Zacharie, noble Génois. On donna le commandement de la flotte à Pierre Zeno, Vénitien, capitaine expérimenté, qui se rendit au mois de Novembre à Négrepont dans l'Archipel, où tous les membres de la sainte Ligue devoient se réunir pour le printems prochain.

[1344.]

Il est aisé de s'imaginer qu'à l'exception d'un petit nombre de Croisés, tels que les Chevaliers de Rhodes, qui ne respiroient que la gloire & les hasards, tous les autres n'envisageoient dans cette expédition que le butin & le pillage. C'est ce qui les fit résoudre au siége de Smyrne, l'un des ports les plus commerçans de l'Asie-Mineure. Ils battirent cette place avec un nombre prodigieux de machines de guerre; &, malgré la résistance opiniâtre des habitans, ils l'emporterent d'as-

---

commerce de l'Europe, que ces peuples avoient presque tout entre les mains. Quant au roi de Chypre, on sçait que sa famille n'avoit acquis une couronne que par les Croisades.

faut. Qu'on se rappelle ici la modération & la douceur dont userent en de pareilles circonstances Orcan & Soliman son fils, princes Turcs, réputés barbares par les Chrétiens. Ceux-ci, se voyant maîtres de Smyrne, signalent leur pieuse fureur par le massacre général des habitans; femmes, enfans, vieillards, tous sont passés au fil de l'épée, & la religion même sert de voile aux cruautés les plus atroces.

[1345.]

De tels excès ne demeurerent pas longtems impunis. Morbassan, général des troupes Ottomanes envoyées par Orcan pour reprendre Smyrne, ayant été vaincu sous les murs de cette ville, les Croisés, de l'avis du légat du pape, voulurent rendre graces au ciel de leur victoire, par une Messe solemnelle qu'ils célèbrerent sur le champ de bataille: au milieu de cette cérémonie, Morbassan fond sur le camp des Chrétiens; il en fait un carnage horrible. En vain Zéno, Zacharie & le légat lui-même se battent en désespérés; ils sont accablés par le nombre, & passés au fil de l'épée avec l'élite de la noblesse. Tous ceux que le fer épargna se sauverent à Smyrne, où le vainqueur alla sur le champ les assiéger. Cette ville

point les ennemis de vaincre & de s'avancer jusqu'aux portes de la capitale.

[1354.]

La victoire continue de favoriser les armes Ottomanes de l'un & de l'autre côté du Bosphore *. Les premiers succès des Bulgares n'avoient duré qu'autant que Soliman s'étoit contenté d'envoyer aux Grecs des troupes auxiliaires ; car, dès qu'il eut pris lui-même la conduite de cette guerre, tous les efforts des ennemis céderent à l'impétuosité de son courage. Il les battit en différentes rencontres, & les chassa de la plûpart des places qu'ils avoient enlevées aux Grecs.

Nous avons vu que Cantacuzene, premier ministre de la cour de Constantinople, avoit eu recours aux Turcs, ses amis & ses alliés, pour dissiper les cabales & maintenir son autorité. De nouvelles factions l'ayant contraint une seconde fois à prendre les armes, Orcan ne tarda pas à

* On appelle ainsi le canal ou détroit qui joint le Pont-Euxin ou la mer Noire, avec la mer de Marmara, & qui fait la séparation de l'Asie-Mineure d'avec la Thrace, province de l'Europe, où est bâtie Constantinople. Le nom de Bosphore signifie ce qu'un bœuf peut passer à la nage.

l'aller joindre avec l'élite de ses guerriers. Soutenu d'un tel appui, Cantacuzene eut bientôt dissipé ses envieux. Il rentra triomphant dans Constantinople, & s'y fit proclamer empereur, comme collégue de Paléologue. Il combla les Turcs & leur sultan de richesses, & renouvella avec eux les anciens traités.

[1359.]

Cantacuzene avoit enfin eu le dessous, & s'étoit fait moine dans un couvent du mont Athos. Les liens, qui jusqu'alors avoient retenu les Turcs dans les intérêts de l'Empire, ne subsistant plus, ils reprirent leurs projets de conquêtes, & fondirent sur les Etats de Paléologue. Gallipoli, ville importante qui donne son nom au détroit, & qui passoit pour la clef de Constantinople, fut le premier théâtre de leur valeur. Soliman en fit le siége, & la réduisit par la famine. On dit que l'empereur Grec, apprenant cette nouvelle, se contenta de dire que les Turcs n'avoient pris qu'une bicoque.

[1360.]

La prise de cette bicoque entraîna celle d'une multitude de places & de forteresses, & sappa jusques dans ses fondemens le trône

des Césars. Orcan, toujours victorieux, ne voyoit rien désormais où la gloire de ses armes ne pût atteindre. Mais la mort soudaine de son fils Soliman empoisonna la joie que lui causoient tant de succès éclatans, & le conduisit lui-même au tombeau. Le jeune vainqueur, faisant la revue de ses troupes, ou, selon d'autres, poursuivant avec trop d'ardeur une bête à la chasse, fut emporté par son cheval, qui lui fracassa la jambe contre un arbre, & le renversa mort sur la poussiere.

Orcan avoit régné trente-cinq ans, & vécu soixante & dix. C'est avec raison que les Turcs donnent à cet empereur les plus grands éloges. Il fut tout à la fois brave soldat & capitaine habile. Il forma de grands projets, & sçut les exécuter avec gloire. Ses conquêtes ne furent pas moins le fruit de ses vertus que de ses exploits; &, de tous les peuples Chrétiens qu'il rangea sous ses loix, aucun ne parut regretter ses anciens maîtres. Il étoit affable, doux, libéral, équitable, aimoit les sciences, & protégeoit les sçavans; &, si ses successeurs eussent marché sur ses traces, la Turquie, aujourd'hui barbare, seroit devenue, long-tems avant la Chrétienté, le centre & la patrie des beaux arts. Ce prince est regardé comme le pre-

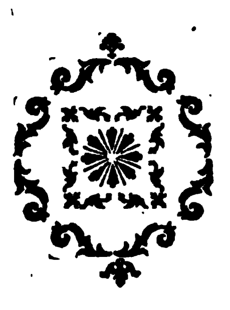
mier fondateur des mosquées *, des écoles publiques ** & des hôpitaux les plus célèbres de l'empire Ottoman. Nous pourrions opposer à ce portrait, celui des empereurs qui régnoient alors à Constantinople, si nous ne craignions que le lecteur ne prît les Chrétiens pour les Infidèles, & les Infidèles pour les Chrétiens, tant ceux-ci s'étoient écartés des voies de l'honneur & de la vertu. Nous remarquerons seulement l'injuste partialité d'un historien *** estimé, qui, faisant men-

* Ce sont les temples des Turcs. Il y en a de grands & de petits. Ceux-là s'appellent plus communément *jamis*, & sont de fondation royale. Les petits conservent le nom de mosquées (*meschids*.)

** Le prince Cantimir en distingue de deux sortes : les grandes écoles, qu'il appelle *médresés*, & qui sont des especes de colléges, dans lesquels on apprend la jurisprudence Mahométane, qui n'est autre chose que l'Alçoran diversement commenté. C'est de ces colléges qu'on tire les *mollas* ou juges des grandes villes, & les *cadis* ou magistrats des petites places. Les *jamis* ou mosquées de fondation royale sont presque toujours accompagnés de médresés. Quant aux petites écoles, on les appelle *mekichs*, & c'est-là que les enfans vont apprendre à lire.

*** Le Vénitien Sagredo, traduction de M. Laurent.

tion d'un monument de la bonté & de la piété d'Orcan, dit « qu'il suivit en cela » les maximes de son pere, qui lui avoit » appris à se servir du manteau de » la religion, pour cacher ses violen» ces. »





AMURAT I, *surnommé* GAZI, LE BELLIQUEUX.

[1360.]

CE prince avoit déja donné tant de marques de valeur & de capacité, que les actions les plus éclatantes de son règne n'ajouterent que foiblement à sa réputation. Après avoir rendu les derniers devoirs à son pere, & réglé les affaires d'Asie, il tourna ses pensées vers l'Europe, où la foiblesse & l'indolence des Grecs offroient une libre carriere à ses conquêtes. Il y fit passer plusieurs corps de troupes sous la conduite de Schahin son grand-vizir *, qu'il suivit de près à la tête

* C'est le titre que portent les premiers ministres des monarques Orientaux. En Turquie, le grand-vizir est le dépositaire de l'autorité souveraine. Il a la surintendance des affaires & des finances; il commande les armées, pourvoit à l'administration de la justice, & dispose de toutes les charges civiles & militaires. Cette sorte de dignité paroît nécessaire à un gouvernement despotique, où les peuples opprimés n'ont souvent d'autre ressource que dans la révolte. On sacrifie alors le ministre à la haine publique, & le trône du souverain demeure inébranlable.

d'une armée nombreuſe. Il fit le ſiége d'Andrinople, la premiere ville de l'empire après Conſtantinople; mais la valeur ou le déſeſpoir des habitans rendit long-tems ſes efforts inutiles. On eut recours au ſtratagême ſuivant. Chaſis-il-Bey, un des plus intimes confidens d'Amurat, alla ſe préſenter ſeul à l'une des portes de la ville, ſous prétexte d'y chercher un aſile contre la tyrannie de ſon maître, dont il feignit d'avoir reçu toutes ſortes de mauvais traitemens. Il fut accueilli par les Grecs, qui lui donnerent auſſitôt de l'emploi. Pluſieurs autres Turcs, à ſon exemple, & complices du même projet, ſe réfugierent les jours ſuivans dans Andrinople. Lorſqu'il ſe vit un nombre ſuffiſant d'aſſociés, il profita de la confiance aveugle des habitans pour ſe ſaiſir d'une porte, par laquelle il introduiſit les ſoldats d'Amurat. La ville fut priſe & ſaccagée. Schahin en fut nommé gouverneur, ainſi que des autres pays conquis en Europe, avec le titre de Beglerbeg * de Romélie **.

* Ce mot ſignifie *prince des princes*. On donne le titre de Beglerbeg aux gouverneurs de provinces, & celui de Beg ſimplement aux commandans des places & forterеſſes.

** Par Romélie, Romanie, ou pays de Rum,

[1361.]

Schahin joignit bientôt à la conquête d'Andrinople, celle d'un grand nombre d'autres villes & places importantes; tandis qu'Amurat, de retour à Pruse, faisoit des réglemens, & dictoit des loix pour le gouvernement de l'Empire. Ce prince, non moins habile politique que grand guerrier, crut devoir s'occuper d'abord de la discipline militaire, parce que c'est delà que dépendent la gloire & la prospérité des empires. Sans s'écarter du plan de son prédécesseur, il établit une milice fixe & permanente, composée de jeunes esclaves faits à la guerre sur toutes sortes de nations. On les distribuoit d'abord dans différentes académies, pour les former à l'obéissance & aux exercices des armes. Ils n'en sortoient que pour être enrôlés; & ces nouveaux soldats, qui ne connoissoient pour la plûpart ni parens ni patrie, & qui ne vivoient que des bienfaits du sultan, n'avoient jamais d'autre intérêt que le sien, & se trouvoient toujours disposés à verser leur sang pour son service. La religion Musulmane fortifioit

---

les Turcs désignent la Gréce & les provinces d'Europe, qui faisoient autrefois partie de l'empire Romain.

encore ces dispositions, en leur apprenant que les biens & les maux qui arrivent aux hommes doivent nécessairement leur arriver, & que mourir pour son prince, c'est mourir martyr. Ils prirent le nom de Janissaires *, qui signifie nouveaux soldats; & leur nombre, qui n'étoit d'abord que de dix mille, s'est tellement augmenté dans la suite, qu'on compte aujourd'hui quarante mille Janissaires dans la seule ville de Constantinople, où ils sont logés & nourris en commun dans cent onze odas ou casernes magnifiquement bâties.

Vers le même tems, Amurat créa la charge de Cadilesker **, ou juge d'armée, pour connoître de toutes les affaires qui concernent les troupes, en paix comme en guerre, & maintenir la discipline dans toute sa vigueur.

Le culte extérieur de la religion parut

---

* Composé des deux mots turcs *yengi*, nouveau, & *chehri*, soldat.

** Cette charge importante a depuis été partagée. Il y a aujourd'hui deux Cadilerskers, l'un pour l'Europe, & l'autre pour l'Asie. Ceux qui en sont revêtus, ont place au divan ou conseil d'Etat, immédiatement après le grand-vizir, & sont, comme en France, nos ministres de la guerre, mais toujours subordonnés au premier ministre.

aussi mériter les soins du monarque Ottoman. Jusqu'alors les sultans s'étoient fort peu souciés de se faire voir dans les mosquées, & d'assister aux prieres publiques. Presque toujours à la tête des armées, ils ne s'étoient occupés que de projets d'agrandissement & de conquêtes, & toute leur devotion s'étoit bornée à protéger, à étendre la loi de Mahomet. Le sage & politique Amurat envisagea le premier la religion comme un moyen iufaillible de contenir les peuples dans le joug de la dépendance; &, persuadé que les rois doivent à leurs sujets l'exemple des pratiques qu'il leur importe le plus d'établir, il se fit un devoir d'aller tous les vendredis * à la mosquée, & d'observer les solemnités prescrites.

* Ces jours sont consacrés chez les Mahométans à la priere publique dans les mosquées. Mahomet ayant composé sa religion des deux religions Chrétienne & Judaïque, & cherchant toujours à s'écarter de l'une & de l'autre, fit choix du vendredi pour tenir lieu du dimanche des Chrétiens, & du sabbat ou samedi des Juifs. Quelques auteurs prétendent que ce fut en mémoire de ce qu'il entra victorieux dans Médine un vendredi. D'autres croient qu'il voulut honorer le jour auquel Dieu finit l'ouvrage de la création. Les Mahométans pensent que ce jour sera celui du jugement dernier, après la résurrection générale. Quoi qu'il en soit, ils ont pour le vendredi

[1365.]

L'inſtitution des Janiſſaires avoit été ſuivie bientôt après de celle d'un double corps de cavalerie ; le premier composé de Zaims & de Timariots *, obligés de ſervir à leurs dépens, & le ſecond de Spahis **, à la ſolde de l'Etat. Amurat voulut faire lui-même l'eſſai de ces différentes troupes ; &, s'étant mis à leur tête, il entra dans la Natolie, province d'Aſie, dont il ſe ren-

---

une dévotion particuliere ; mais cette dévotion ne conſiſte qu'à faire la priere ordinaire un peu plus longue, & ne les empêche pas de travailler & d'ouvrir leurs boutiques.

* Les Zaims & les Timariots ſont les poſſeſſeurs des Ziamets & des Timars, qui ſont des portions de terrain priſes ſur les nouvelles conquêtes, & plus ou moins conſidérables. On peut les comparer à nos commenderies. Les propriétaires doivent être toujours prêts à monter à cheval pour ſervir dans les armées, & mener avec eux un ou pluſieurs cavaliers, ſuivant leurs revenus. A meſure que les Turcs ont étendu leurs conquêtes, les Zaims & les Timariots ſe ſont multipliés. Aujourd'hui leur nombre monte à plus de quatre-vingt mille.

** Les Spahis ſont de ſimples cavaliers, tirés comme les Janiſſaires des différens ſérails du grand-ſeigneur, & reçoivent comme eux leur paye du tréſor royal. Leur nombre, ordinairement de douze mille, varie ſuivant les circonſtances.

dit presqu'entiérement maître. Passant ensuite en Europe, il y conquit un grand nombre de places, & répandit l'alarme chez toutes les puissances voisines. Les princes de la Servie, de la Valaquie, de la Hongrie & de la Bosnie se hâterent de réunir leurs forces pour arrêter ce torrent impétueux. Ils fondirent sur les Turcs à Zermen, près d'Andrinople; mais une ardeur précipitée, de tous tems fatale aux Chrétiens, les ruina sans ressource. Amurat vainqueur en fit un grand carnage, & se rendit maître de leur camp. Il fit ensuite ravager leurs provinces, d'où ses troupes enleverent une multitude prodigieuse de captifs de tout âge & de tout sexe.

[1381.]

Lorsqu'Amurat eut retiré de la guerre tous les avantages qu'il pouvoit en espérer, il fit proposer la paix à ses ennemis, & ne négligea rien pour s'attacher les plus considérables par des alliances ou par des traités. En conséquence, il fit demander au prince de la haute Phrygie une de ses filles en mariage pour son fils Bajazet, & reçut pour la dot de la princesse trois villes importantes & quelques forteresses. Il offrit aux autres sa protec-

tion, & sçut les déterminer adroitement à lui faire hommage de leurs Etats. Des projets aussi vastes, des vues aussi-bien combinées n'ont rien, comme l'on voit, qui sente le barbare; & l'on doit être peu surpris de cet accroissement rapide de grandeur & de gloire, où la puissance Ottomane parvint en si peu de tems.

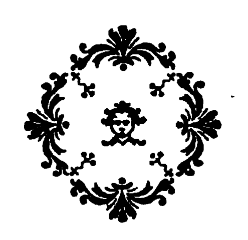
[1389.]

En Europe, les divisions, la mésintelligence & l'incapacité des princes Chrétiens voisins des Ottomans, offroient continuellement à ceux-ci des occasions de s'agrandir. La crainte fit enfin ce que l'amour de la gloire & l'intérêt de la religion n'avoient pu faire. On vit éclore tout-à-coup une ligue puissante, composée des Serviens, des Bulgares, des Valaques, des Hongrois, des Dalmates & des Triballiens. Lazare, despote de Servie, en étoit le chef. Il marcha contre les Turcs, qu'il rencontra dans les plaines de Cassovie, sur les frontieres de sa principauté. L'ardeur de combattre étant égale de part & d'autre, on en vint aux mains, & la victoire se déclara d'abord en faveur des confédérés. Mais la prudence d'Amurat, & la valeur extraordinaire de son fils Bajazet, ayant rétabli l'ordre, & rappellé le

courage parmi leurs troupes, celles des Chrétiens plierent à leur tour, & furent taillées en piéces. Lazare fut fait prisonnier, après avoir vu massacrer autour de lui toute la noblesse Chrétienne, & le triomphe des Ottomans fut des plus complets. Après le combat, dit un historien *, le sultan alla visiter le champ de bataille, & reconnoître les morts : « C'est une » chose étrange, dit-il, en se tournant » vers le vizir, qu'entre tous ces morts, » je ne vois que des jeunes-gens sans » barbe, & pas un vieillard. --- C'est ce » qui nous a donné la victoire, répond le » vizir; toute cette jeunesse téméraire n'é- » coute que le beau feu qui l'anime, & » vient périr à nos pieds; des gens d'âge » ont plus de flegme, & la prudence » leur apprend à ne pas s'opposer aux » armes invincibles des Ottomans. — Ce » qui me paroît encore plus surprenant, » ajoute Amurat, c'est que les choses » aient tourné de la sorte, après le songe » que j'ai eu la nuit derniere : je me » trouve bien agréablement trompé; car » il me sembloit être percé d'une main » ennemie. » A peine il acheva ces mots, qu'un soldat Triballien & Chrétien, qui

* Le prince Cantimir.

ſe tenoit caché parmi les morts, ſe leva plein de rage, & ſûr de venger ſa patrie ſur le ſultan qu'il ne pouvoit manquer, il lui plongea ſon poignard dans le ventre. Le malheureux fut haché en piéces; mais cette vengeance ne ſauva pas la vie à l'empereur, qui mourut deux heures après, dans la ſoixante-onzieme année de ſon âge, & la trentieme de ſon règne.





BAJAZET I, *dit* LE FOUDRE *.

[1389.]

QUAND les droits de Bajazet à la couronne n'eussent pas été fondés sur sa naissance, il venoit de donner en dernier lieu tant de marques de valeur & de courage, que les Turcs, encore enivrés par la victoire, auroient eu peine à se donner un autre maître. Il fut proclamé sultan par l'armée ; & le premier usage qu'il fit de son pouvoir, fut de faire étrangler son frere Yacoub ou Jacob, dont il redoutoit l'ambition. Il se fit ensuite amener le prince de Servie, son prisonnier, & lui fit trancher la tête sur le champ de bataille. Après avoir immolé ces deux victimes, l'une à sa sûreté, l'autre à sa vengeance, il alla prendre possession du trône à Pruse, capitale de l'Empire.

[1390.]

Au printems, Bajazet reparoît tout-à-coup en Europe, & déja les plus fortes

* Le nom turc est *Ilderim* ou *Gilderun*, Eclair ou Foudre.

places de la Bulgarie ont subi la loi du vainqueur. Il repasse le Bosphore, & fond sur les villes d'Aidin, de Sarikan, de Kars, & de Monteche, qu'il réunit à son Empire. Du caractere impétueux & bouillant dont étoit ce prince, il étoit difficile de conserver long-tems la paix avec lui. C'est ce qu'éprouva le prince de Phrygie, son beau-pere. Sur quelque légere altercation, Bajazet entra les armes à la main dans son royaume, le vainquit & le dépouilla de tout ce qu'il possédoit.

Jean Paléologue, empereur de Constantinople, effrayé des conquêtes rapides des Ottomans, crut devoir mettre sa capitale en état de défense; &, sous prétexte de quelque embellissement, il fit construire à la hâte deux tours magnifiques. Le sultan pénétra l'intention du prince Grec, & lui fit dire de démolir ses tours, s'il ne vouloit attirer sa colere. Jean obéit; mais on croit que le chagrin qu'il en eut, lui donna la mort.

[1392.]

La campagne suivante ne fut pas aussi heureuse pour Bajazet, que les commencemens parurent le lui promettre. Irrité de quelques incursions des Moldaves, nation belliqueuse, il les avoit chassés des terres de l'empire Ottoman, & réduits à

défendre leur propre pays. Dans l'ardeur de la poursuite, il fit jetter un pont sur le Danube, & s'avança jusqu'à Rasboë, village de Moldavie, où le prince Etienne l'attendoit avec une puissante armée. On en vint aux mains. Les Moldaves furent vaincus; Etienne se sauva vers Nems, où il avoit laissé sa mere avec une forte garnison. Cette princesse apprenant la défaite de son fils, lui fit fermer les portes de la ville; &, montant sur le rempart: « Lâ-
» che, lui cria-t-elle, en quel état est-ce
» que je te vois? Tu viens de combattre,
» & tu n'es pas victorieux! As-tu donc
» oublié que tu as porté le nom de brave?
» Va, fuis loin de ma présence, & ne re-
» viens jamais qu'accompagné de la vic-
» toire. J'aime mieux que tu périsses par
» la main de l'ennemi, que d'avoir à te
» reprocher comme une infamie, que tu
» doives la vie à une femme. » Le cœur percé des reproches de sa mere, Etienne s'éloigne précipitamment de la ville. Il rencontre un trompette, & lui ordonne de sonner la charge. Douze mille Moldaves se rassemblent. Il les mene à l'ennemi, qu'il trouve dispersé sur le champ de bataille. Il l'attaque, le met en fuite, pénétre jusqu'a la tente de Bajazet, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, & remporte une victoire complette.

[1393.]

Le sultan ne fut point abattu par cette disgrace. Il fit aussitôt des préparatifs pour être en état de se venger des Moldaves. Mais les nouvelles fâcheuses qu'il reçut d'Asie, l'obligerent à tourner de ce côté tout l'effort de ses armes. Le danger en effet étoit des plus pressans. Sur le bruit de la défaite de Bajazet en Moldavie, le prince de Caramanie, son beau-frere, s'étoit jetté sur ses Etats avec toutes les forces qu'il avoit pu rassembler. Après avoir fait un butin considérable, & porté le fer & la flamme jusqu'au cœur de l'empire Ottoman, il avoit mis le siége devant Kutahia, ville importante qu'il se flattoit de réduire ; mais Bajazet ne lui en donna pas le tems. Lorsqu'on le croyoit encore éloigné, ce prince fondit tout-à-coup sur les assiégeans, dont il fit une horrible boucherie. En vain le Caraman s'efforça de gagner ses frontieres par une prompte fuite ; on l'arrêta prisonnier, & Bajazet lui fit couper la tête. En peu de tems toute la Caramanie (la Cilicie) fut soumise à l'empire du Croissant *.

* L'empire Turc a pour armes un Croissant. Il n'est peut-être point au monde de symbole de puissance plus noble & plus majestueux.

La saison n'étant pas encore fort avancée, les Turcs repasserent en Europe, & pénétrerent, le long du Danube, dans la Moldavie qu'ils saccagerent.

[1394.]

L'Arménie devient le théâtre de la guerre, & Bajazet réduit ce royaume sous sa domination. Il repasse en Europe, pille la Macédoine, la Croatie, la Sclavonie & l'Albanie, contraint les Valaques à lui payer tribut, & termine la campagne par la prise de Salonique ou Thessalonique.

[1395.]

Tandis que le monarque Ottoman voloit ainsi de victoire en victoire, & que, toujours occupé de projets de conquêtes, il dévoroit en idée tous les Etats voisins de son empire, un orage redoutable se formoit au sein de l'Europe, & menaçoit de loin la puissance Ottomane. Dès l'an 1393, Manuel, empereur de Constantinople, d'une part, & Sigismond, roi de Hongrie, de l'autre, avoient envoyé des ambassadeurs à tous les princes Chrétiens, pour leur représenter la nécessité de s'opposer aux progrès des Infidèles, & leur demander des secours d'hommes & d'argent. L'intérêt ne manqua pas de décider les républiques de Venise & de Gènes;

qui préparerent une flotte considérable ; pour seconder par mer les opérations de la Ligue ; les Grecs, les Serviens, les Valaques, les Hongrois, les Chevaliers de Rhodes, se réunirent par les mêmes motifs ; mais le seul amour de la gloire entraîna dans cette expédition dix à douze mille François, l'élite de la noblesse. Ils avoient à leur tête, Jean, comte de Nevers ; Philippe d'Artois, comte d'Eu & connétable de France ; Jacques de Bourbon, comte de la Marche ; Henri & Philippe de Bar ; le sire de Couci ; Gui de la Trémouille ; Jean de Vienne, amiral de France ; le maréchal de Boucicaut ; Regnaud de Roye ; les seigneurs de Saint-Paul, Montorel, Saimpy, le bâtard de Flandres, & Louis de Brezé.

Les Hongrois, au nombre de cent mille hommes, attendoient comme des libérateurs cette poignée de guerriers, tant étoit grande alors la réputation des armes Françoises. Ils arriverent enfin, après une marche signalée par les profusions, les désordres & les excès les plus honteux ; &, s'imaginant aller à une victoire certaine, ils voulurent passer le Danube, pour attaquer dans ses propres Etats un ennemi qu'ils croyoient sans courage & sans discipline. Après avoir pris d'assaut quelques places, ils vinrent investir Nicopolis, ville extrême-

extrêmement fortifiée, sur les rives du Danube, qui sépare en cet endroit la Valachie de la Servie. Tandis que la garnison opposoit aux assiégeans la plus vigoureuse résistance, le monarque Ottoman accourut au secours de la place, à la tête d'une armée de deux cents mille combattans. Les Chrétiens, quoique inférieurs en nombre, méprisoient trop leurs ennemis pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre on s'avance dans la plaine. Bajazet étend son armée en forme de croissant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes masque le front de ses troupes, & doit combattre en reculant, jusqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroise soit assez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux ailes.

Sigismond, informé de cette disposition par ses coureurs, en donne avis aux François, qui formoient l'avant-garde, & les conjure de suspendre l'attaque jusqu'à ce que le reste de l'armée fût avancé. On rejette une priere si sage; on la traite de pusillanimité. Philippe d'Artois donne le signal. Les François suivent leur connétable, & fondent sur les Turcs avec cette bouillante impétuosité qui les a caractérisés dans tous les tems. Bientôt ils se trouvent au milieu des Infidèles. Les deux

ailes se rapprochent, les enveloppent, les pressent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur reste que la triste ressource de vendre chérement leurs vies, en combattant jusqu'au dernier soupir. Sigismond, témoin inutile de ce désastre, juge la bataille perdue, & prend la fuite. Toute l'armée Hongroise imite son souverain; tandis que les malheureux François, victimes de leur téméraire bravoure, se défendent encore comme des lions furieux. Enfin, accablés sous le nombre, ils périssent les armes à la main. Ceux qui restoient, réduits environ à trois cents hommes, sont pris, dépouillés, & chargés de chaînes; la plûpart furent immolés au courroux du vainqueur, & traités de la même maniere qu'ils avoient traité quelques jours auparavant les prisonniers qu'ils avoient faits sur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le comte de la Marche, Henri de Bar, Gui de la Trémouille & Boucicaut. Lorsqu'après l'action, le sultan victorieux vint sur le champ de bataille, il vit avec surprise que le nombre des soldats qu'il avoit perdus étoit dix fois plus considérable que celui des Chrétiens. Environ trois cents François, qui étoient allés au fourrage avant la bataille, eurent le bon-

heur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir essuyé des miseres incroyables, que ces tristes fugitifs arriverent dans leur patrie, & répandirent la fâcheuse nouvelle de la défaite de leurs compagnons.

[1396.]

La prise d'un grand nombre de villes dans la Thrace & dans la Morée, la désolation des campagnes, en un mot les ravages les plus affreux furent les fruits de la bataille de Nicopolis. La haine de Bajazet contre les Chrétiens se signala de mille manieres différentes; & ses troupes, excitées par l'amour du pillage, ne seconderent que trop bien son ressentiment. Le Vaivode ou prince de Valachie éprouva long-tems toutes les horreurs d'une guerre sanglante, & se vit enlever la plus grande partie de ses Etats. L'empereur Manuel Paléologue, comme un des principaux auteurs de la Ligue, ne fut pas plus épargné. Tous les environs de sa capitale, les bourgs, les villages, les maisons de plaisance furent la proie des flammes, & bientôt il ne lui resta plus que la seule ville de Constantinople. L'impétueux Bajazet vouloit en faire aussitôt le siége; mais il en fut détourné, dit un historien, par son grand-vizir, qui lui fit craindre de s'attirer sur les bras toutes les forces de la

Chrétienté, s'il ſe rendoit maître de cette place, qu'on en regardoit comme le boulevard. Il ſe contenta d'envoyer à l'empereur une lettre conçue en ces termes : » Par la clémence divine, notre Empire, » auquel Dieu n'a point mis de bornes, a » ſoumis à ſon obéiſſance preſque toute » l'Aſie & pluſieurs autres vaſtes provin- » ces d'Europe, la ſeule ville de Conſ- » tantinople exceptée ; car, hors de ſes » murs, il ne te reſte plus rien. Tu peux » comprendre par toi-même qu'une cou- » ronne a beſoin d'une tête pour être por- » tée : ainſi, avant que tu éprouves le » ſort d'une guerre fâcheuſe, & que tu » deviennes le ſpectateur du carnage de » tant d'innocens ; avant que tu voies la » deſtruction inévitable de ta ville, qui » ne pourra être attribuée qu'à ton obſti- » nation & à l'endurciſſement de ton » cœur, nous voulons bien t'exhorter & » te conſeiller, en ſigne d'amitié, de nous » céder ta capitale. Nous te laiſſons le » maître des conditions. Si tu refuſes nos » offres à préſent, certainement il ſera » trop tard dans la ſuite de te repentir » d'avoir manqué à ſuivre le conſeil que » nous te donnons. » Les ambaſſadeurs, ajoute le prince Cantimir, avoient, outre cette lettre publique, des inſtructions particulieres. Ils devoient adoucir leurs de-

mandes, en cas qu'ils vissent les Grecs déterminés à se défendre, & conclure la paix sous promesse d'un tribut annuel.

La politique des Grecs leur tint lieu de courage. Ils entrevirent que le sultan n'avoit pas encore résolu leur ruine totale; & le lâche Paléologue se hâta de conclure une trêve de dix ans, à la charge d'un tribut annuel de dix mille écus d'or, qu'il s'obligea de payer à la Porte. Il consentit de plus de laisser aux Turcs, qui résideroient à Constantinople, le libre exercice de leur religion, & leur permit d'y bâtir une mosquée, & d'y établir une chambre de justice, pour y être jugés suivant leurs loix; c'est-à-dire qu'à peu de chose près, il les mit en possession de sa capitale.

[1397.]

L'ambition de Bajazet se trouvant arrêtée de ce côté, ce prince, inquiet & remuant, saisit un prétexte spécieux d'aller porter la guerre en Egypte. Les habitans de Bagdad venoient de secouer le joug de la puissance Egyptienne; il vole à leur secours, après s'être déclaré leur protecteur, & se rend maître, à leur tête, d'une grande étendue de pays.

[1398.]

L'avidité des conquêtes exclut nécessairement l'amour de la justice. On ne sçait ce qui donna sujet au monarque Ottoman d'envahir cette année l'Adherbidgiane, province de Perse, où régnoit le Satrape Tharinbeg. Quelques historiens prétendent qu'une passion violente pour la femme de ce prince lui mit les armes à la main. Mais ils paroissent avoir voulu couvrir un attentat par un autre. Ce qu'on ne sçauroit révoquer en doute, c'est que Bajazet, de retour d'Egypte, fit une irruption sur les terres de Tharinbeg, le battit, le chassa de toutes ses places, se rendit maître de ses trésors & de sa famille, & réserva sa femme aux plaisirs du sérail *. Outré d'un si grand affront, le

* On appelle ainsi dans l'Orient l'appartement des femmes. C'est la partie du palais la plus reculée. Les souverains y entretiennent un grand nombre de belles filles, dont les corsaires de Barbarie & les Juifs font un commerce considérable. A la cour Ottomane, ces aimables captives, destinées, quelquefois au nombre de deux ou trois cents, aux plaisirs d'un seul homme, vivent en communauté comme nos religieuses, & logent ensemble dans de grandes chambres appellées odas, d'où leur vient le surnom d'Odaliques. Elles sont élevées avec beaucoup de soin, & formées à tous les arts agréables, tels que la

satrape Persan courut se jetter entre les bras des Tartares, dont les exploits faisoient alors l'admiration & la terreur de toute l'Asie.

[1399.]

Le fameux Timur, plus connu sous le nom de Tamerlan, étoit à la tête de ces Tartares. Déja l'Egypte, l'Assyrie, la Perse avoient subi ses loix. Excité par les plaintes de Tharinbeg, & par celles de l'empereur de Constantinople, mécontent d'ailleurs de ce que Bajazet avoit donné retraite à Cara-Yousouf, son ennemi, prince des Turcomans, il résolut d'humilier la puissance Ottomane. L'historien du conquérant Tartare * prétend que Bajazet

danse & la musique. Des surveillantes, qui sont toujours de vieilles ou laides femmes, sont chargées des détails de la toilette. On les appelle *Cadunes*, & elles sont obligées de rendre compte de tout ce qu'elles voient, de tout ce qu'elles entendent à une supérieure générale, ou grande gouvernante, nommée *Cadun-Cahia*. Des troupeaux d'eunuques noirs & blancs ont l'inspection sur toutes ces femmes, & font observer une police rigoureuse dans toute l'étendue du sérail. Ils veillent jour & nuit à maintenir la subordination & la paix dans les odas; choses très-difficiles! & prennent un soin particulier d'empêcher les familiarités trop grandes entre les odaliques.

* Cherefeddin Ali, auteur de l'histoire de Ti-

reçut cette nouvelle avec chagrin ; il écrivit, dit-il, à Timur une lettre pleine de soumission & d'obéissance. Elle étoit conçue à peu près en ces termes : « Puisque, » par la grace infinie du Maître des cieux » & de la terre, Votre Hautesse * a été » élevée sur le trône de l'empire de l'A» sie, nous prenons agréablement la réso» lution d'être entiérement obéissans à ses » ordres ; & si, par le passé, il est ar» rivé quelque chose de contraire à no» tre devoir, nous assurons Votre Hau» tesse que nous le réparerons dans la suite, » par le zèle avec lequel nous embrasse» rons les occasions de lui rendre nos » hommages & nos services. »

Timur, continue le même auteur, ayant entendu les ambassadeurs & lu la lettre de Bajazet, répondit en ces termes : « Sur » ce que nous avons été informés que » votre maître fait incessamment la guerre » de religion contre les Infidèles d'Eu» rope, nous avions toujours rejetté les » desseins qui nous sont venus de nous

---

mur-Bec, traduite du persan en françois, par M. Petis de la Croix.

* Ce titre honorifique, affecté de nos jours aux monarques Ottomans, étoit aussi celui des empereurs de Tartarie. Il répond à notre mot *Majesté*.

» transporter dans son pays avec notre
» armée, ne pouvant consentir à la des-
» truction d'un pays Mahométan, ce qui cau-
» seroit de la joie aux Infidèles. Mais je suis
» fâché d'entendre dire qu'il donne retraite
» & protection à Cara-Yousouf, le plus
» grand voleur & le plus grand scélérat
» de toute la terre, qui pille les biens des
» marchands, fait assassiner les passans
» sur les grands chemins, & commet mille
» autres désordres. Il faut que votre maî-
» tre se résolve à prendre l'un des trois
» partis que je vais vous proposer : le pre-
» mier est qu'il fasse lui-même le procès
» au criminel, & qu'il le fasse exécuter
» à mort ; l'autre, qu'il nous l'envoie lié
» & garotté, afin que nous le punissions
» après l'avoir convaincu de ses crimes ;
» & le troisieme, qu'au moins il le chasse
» de ses Etats. Si votre maître a un vé-
» ritable désir d'établir entre nous les fon-
» demens d'une bonne intelligence, il ne
» balancera pas à suivre l'un de ces trois
» partis ; dès-lors, nous ne manquerons
» pas de notre côté de maintenir cette
» amitié autant qu'il nous sera possible, &
» nous en donnerons des marques par les
» puissans secours que nous lui fournirons
» pour faire plus vigoureusement la guerre
» aux Infidèles. »

Si cette lettre nous paroît conforme au caractere du prince Tartare, nous n'en dirons pas de même de celle de Bajazet, monarque trop orgueilleux & trop fier pour s'abaisser à demander grace. Mais on sçait depuis long-tems que les princes ne parlent pas toujours comme les historiens.

[1401.]

Après avoir inutilement employé les promesses & les menaces, pour obtenir satisfaction du prince Turc, Tamerlan prit sa marche vers l'Asie-Mineure, suivi de plus de six cents mille combattans. Bajazet n'en avoit guères moins de trois cents mille. Ces formidables armées se rencontrerent dans les plaines d'Angre ou d'Angora, ville de Phrygie, non loin des rives de l'Euphrate. Timur avoit formé le siége de cette ville ; mais il le leva promptement, sur la nouvelle qu'il reçut de l'approche du sultan *. Le lendemain, premier jour de Juillet, dès le grand matin, il fit battre les tambours, donna ordre que tout le monde montât à cheval, & sortit hors des retranchemens pour se préparer au combat. Puis il rangea l'armée en bataille. L'aile gauche fut commandée par les Mir-

* Nous avons sous les yeux la traduction de M. Petis de la Croix.

zas * Schah-Rock & Khalil-Sultan, fils de Timur, ayant pour lieutenant-général l'Emir ** Soliman-Schah. L'aile droite fut mise sous le commandement du Mirza Miran-Schah, autre fils du prince Tartare. Il avoit pour lieutenant l'Emir Jehan-Schah, capitaine de grande réputation. Le corps de bataille étoit composé d'un grand nombre des plus grands seigneurs de l'Asie, sous les ordres du Mirza Mehemed-Sultan, devant lequel on portoit un grand bâton, ayant au bout une queue de cheval *** rougie, & un croissant dessus. Il avoit pour lieutenans-généraux les Mirzas, Pir-Méhemed, Omar-Scheik, Eskender & autres princes ses freres, tous petits-fils de Tamerlan. Ce prince commanda le corps de réserve, composé de quarante compagnies complettes & bien

* Mirza signifie prince, & désigne particuliérement un prince du sang royal.

** C'est le titre que prennent les seigneurs & les grands de la cour, qui ne sont pas de la famille royale.

*** La queue de cheval est l'étendard des Turcs, qui l'ont, comme on voit, emprunté des Tartares leurs ancêtres, ainsi que le croissant. Les dignités militaires sont distinguées par le nombre des queues de cheval, que chaque officier a droit de faire porter devant lui. Il y a des Pachas à une, à deux, à trois queues. Le grand-vizir seul en a cinq.

armées, afin d'être en état de porter du fecours aux différens corps qui pourroient en avoir befoin. Il fit pofter à la tête plufieurs rangs d'éléphans, tant pour intimider les ennemis, que pour faire trophée devant eux des dépouilles des Indes. Ils furent couverts de houffes magnifiques, & armés à l'ordinaire avec leurs tours fur le dos. On y mit des archers & des jetteurs de feu grégeois, afin de mettre l'épouvante & le défordre par-tout où ils iroient. Bajazet prit auffi le foin de ranger fon armée en bataille. L'aile droit étoit fous les ordres du grand-vizir avec vingt mille chevaux des troupes d'Europe. La gauche, commandée par Soliman, fils de Bajazet, étoit compofée des troupes de Natolie. Le corps de bataille obéiffoit au fultan lui-même, qui avoit pour lieutenans-généraux fes trois fils Muftapha, Mufa & Mahomet. L'armée Ottomane ainfi difpofée s'ébranla la premiere, & s'avança en bon ordre contre les Tartares.

Les tambours & les tymbales donnerent le fignal du combat, & l'on en vint auffitôt aux mains. Ce fut, dit l'hiftorien Perfan, le Mirza Aboubecre, petit-fils de Timur, qui commença l'attaque par une décharge de flèches, qu'il fit fur l'aile gauche des ennemis, commandée par Soliman. Les Emirs

Jehan-Schah & Cara-Ofman firent des merveilles, & enfoncerent cette aile gauche. Mahomet, le plus vaillant des fils de Bajazet, fignala fon courage & fon intrépidité; mais, lorfqu'il eut éprouvé la force & l'impétuofité des foldats de Timur, il connut qu'il étoit impoffible de leur réfifter, & prit le parti de fuir avec les troupes qu'il commandoit. D'un autre côté, le fultan Huffein, à la tête de l'avant-garde de l'aile gauche des Tartares, s'avança vigoureufement, avec la lance & le fabre, contre l'aile droite des Ottomans, dont il fit d'abord une horrible boucherie; mais fon ardeur penfa lui devenir funefte, ayant été tout-à-coup enveloppé. Le Mirza Méhémed fe mit à genoux pour prier Timur de lui permettre d'entrer dans le champ de bataille; & ce monarque, appercevant que fon aile gauche étoit en danger, envoya le prince pour la foutenir. Il partit à la tête de tous les Bahadours ou volontaires; &, courant à toute bride jufque dans le milieu de l'armée Ottomane, il en rompit les rangs & la mit dans un grand défordre. Cependant elle revint à la charge bientôt après, & fit reculer les Tartares à leur tour. Plufieurs fois les deux partis fondant l'un fur l'autre, tantôt enfonçoient, & tantôt étoient enfoncés; mais enfin les Tartares eurent

l'avantage, par la mort du grand-vizir de Bajazet, & par la défaite de son infanterie qui fut foulée aux pieds des chevaux. Timur, voyant que les ennemis commençoient à plier, donna ordre aux Mirzas & aux grands Emirs d'aller avec toute l'armée fondre sur l'Ottoman. Il se fit en ce moment, ajoute l'historien de Timur, un si épouvantable carnage, que la grande bataille à sept armées, de ceux d'Iran contre ceux de Touran *, commandées par Rostam & Isfendiar **, n'étoit rien en comparaison. Une partie de l'armée Ottomane fut passée au fil de l'épée, & l'autre prit la fuite.

Dans le tems que le Mirza Méhémed enfonça l'aile droite des Turcs, six compagnies de ce Mirza monterent sur une colline, qui étoit proprement leur poste. Bajazet les voyant en petit nombre, les attaque à la tête de son corps de bataille; &, les ayant chassés de la colline, il s'y rangea à leur place. Les Tartares ayant joint le Mirza, se rassemblerent; &, s'é-

* Les pays appellés Iran & Touran, sont la Perse & le Turquestan; c'est de cette derniere contrée de la Tartarie, que sont sortis les Turcs.

** Deux héros célèbres dans l'histoire des anciens rois de Perse. Les exploits merveilleux qu'on leur attribue ont beaucoup de rapport avec ceux de nos anciens paladins.

tant fortifiés de plusieurs régimens, retournerent à la charge. Timur marcha lui-même de ce côté, suivi du Mirza Schah-Rock, & se jetta dans la mêlée. Les Emirs de l'aile droite & de l'aile gauche y accoururent aussi; de sorte que toutes les troupes fondant en même tems sur le monarque Ottoman, elles l'envelopperent avec son armée, comme on fait les bêtes dans le cercle d'une chasse*. Ba-

* De tout tems les chasses des Tartares ont été des especes d'expéditions militaires, dans lesquelles on n'emploie pas moins de vingt à trente mille hommes, & quelquefois davantage. On environne avec ces troupes une grande étendue de pays, & le centre du cercle est le lieu du rendez-vous. C'est vers ce point que se rassemblent toutes les bêtes renfermées dans l'enceinte. Le bruit des tambours, & les cris des chasseurs les y poussent de toutes les parties de la vaste circonférence, qui diminue à mesure que les troupes se rapprochent. Lorsqu'après une marche de plusieurs jours, on est parvenu à rassembler dans le lieu marqué un très-grand nombre d'animaux, on fait avertir l'empereur qui entre dans le cercle avec les principaux officiers de sa cour. Ils y tuent à coups de lances autant de gibier qu'ils veulent. Cependant le cercle est encore pressé davantage, & il y a jusqu'à cinq ou six rangs de soldats, les uns derriere les autres. Alors on fait sonner les timbales. Les bêtes, épouvantées de ce bruit, tombent les unes sur les autres en si grande quantité, qu'elles forment comme des col-

jazet ſe défendit en héros. Il fut ferme toute la journée, malgré l'état pitoyable où il étoit réduit; mais, ſi-tôt que la nuit fut venue, il deſcendit de la colline, & prit la fuite. On fit pleuvoir ſur les fuyards une grêle de flèches, qui en tuerent un grand nombre. Après la victoire, Timur retourna dans ſon camp, & s'acquitta des actions de graces qu'il devoit à Dieu pour cette glorieuſe journée. Les Mirzas & les Emirs ſe mirent à genoux pour le féliciter, & répandirent ſur lui de l'or & des pierreries.

Cependant Bajazet ne put fuir avec tant de vîteſſe, qu'il ne fut atteint par ceux des Tartares qui étoient allés le pourſuivre. Ce fut le grand ſultan Mahmoud, Khan de Zagataï, qui prit cet empereur Ottoman. Il lui lia les mains, comme à un priſonnier, & l'envoya ſous bonne garde aux pieds de Timur. Ici les hiſtoriens Turcs & Tartares diffèrent ſinguliérement entr'eux ſur la maniere dont Bajazet fut traité par Tamerlan. Ceux-là, que tous les auteurs Chrétiens ont ſuivis aveuglément, aſſurent que le monarque Ottoman

lines. Enſuite il eſt permis à tous les cavaliers de tuer & de lier des bêtes; &la chaſſe eſt ordinairement ſi grande, que chacun d'eux prend à la main cinq ou ſix piéces de gibier.

fut

fut enfermé, par ordre du vainqueur, dans une cage de fer, contre les barreaux de laquelle il se tua de désespoir. Les autres, au contraire, prétendent que Tamerlan eut pour lui toutes sortes d'égards, ce qui paroît conforme au caractere noble & généreux de ce prince. L'historien cité ci-dessus dit que Timur, appercevant son prisonnier, ne put être maître de la tendresse de son cœur; qu'il fut touché de pitié; & que sensible au malheur d'un si grand prince, il ordonna qu'on lui déliât les mains, & qu'on le traitât avec respect. Etant admis à la chambre d'audience, il l'alla recevoir à la porte de la tente avec de grandes cérémonies, le fit asseoir auprès de lui, & le consola de sa disgrace avec autant de bonté que de modestie. Cet infortuné monarque étant mort deux ou trois ans après d'une attaque d'apoplexie, Timur en fut extrêmement touché. On dit même qu'il pleura le malheur de ce grand prince, & qu'il dit à cette occasion : « Nous sommes à Dieu, & nous » retournerons à lui. »

Je trouve, dans le voyage du médecin Bernier, que, le même jour que Timur prit Bajazet, il le fit amener en sa présence, & que le considérant attentivement au visage, il se mit à rire; de quoi Bajazet tout indigné lui dit fiérement : « Ne te

» ris point de ma fortune, Timur ; ſçache
» que c'eſt Dieu qui eſt le diſtributeur
» des royaumes & des empires, & qu'il peut
» t'en arriver autant demain, qu'il m'en
» arrive aujourd'hui. » Là-deſſus, Timur
lui fit cette ſérieuſe & galante réponſe :
» Je ſçais auſſi-bien que toi, Bajazet, que
» Dieu eſt le d.ſtributeur des royaumes &
» des empires. Je ne ris pas de ta mauvaiſe
» fortune, à Dieu ne plaiſe ; mais, en con-
» ſidérant ainſi ton viſage, il m'eſt tombé
» en penſée, qu'il faut que ces royaumes
» & ces empires ſoient devant Dieu, &
» peut-être en eux-mêmes, bien peu de
» choſe, puiſqu'il les diſtribue à des gens
» auſſi mal faits que nous ſommes tous
» deux, à un vilain borgne comme toi,
» & à un miſérable boiteux comme moi. »

Si Bajazet étoit effectivement borgne, c'eſt ce que le prince Cantemir n'auroit eu garde de nous apprendre, lui dont l'hiſtoire eſt l'écho perpétuel des éloges que les Turcs prodiguent à tous leurs Sultans. En récompenſe, il nous apprend que Timur * étoit tout à la fois borgne & boiteux. Il n'en faut point d'autre preuve, dit-il, que ce trait raconté par les Turcs :

* C'eſt ce que prouve le nom de Timur-Leng, qui ſignifie Timur le boiteux. Nous en avons fait celui de Tamerlan.

» Entre plusieurs prisonniers Persans qu'on » alloit exécuter, il se trouva un peintre » qui supplia Tamerlan de ne pas souffrir » que l'art de la peinture pérît avec lui, » & que, s'il lui plaisoit, il le convain» croit par lui-même de l'excellence de » cet art. Tamerlan y ayant consenti, le » peintre se mit à faire son portrait. Et » comme il vit ce prince boiteux du côté » droit, & borgne de l'œil gauche, il le » peignit dans l'attitude d'un homme prêt » à décocher une flèche, ayant la jambe » droite courbée & penchée, & l'œil gau» che fermé pour mirer son coup. Ta» merlan, admirant l'esprit du peintre, » lui donna la vie & la liberté. »

Nous terminerons le règne de Bajazet par quelques autres anecdotes assez plaisantes pour trouver ici leur place. Il y avoit à la cour du monarque Ottoman, un fameux bouffon, le même peut-être qu'un certain Nasruddin, dont parle le prince Cantemir. Ce bouffon s'étoit rendu fort agréable au sultan, qu'il avoit le talent d'appaiser quelquefois par ses bons mots. Un jour que Bajazet, irrité contre un grand nombre de ses principaux officiers, avoit convoqué son divan ou conseil pour les condamner à mort, Nasruddin voyant la consternation des ministres & des courtisans, s'offrit de les tirer d'embarras. Il

ſe préſente devant le ſultan. « Seigneur, » lui dit-il, il faut vous défaire de tous » ces gens-là ; ce ſont des traîtres. — » N'eſt-il pas vrai, Naſruddin, ils ont mé» rité la mort. — Sans doute ; & puis, » de quelle utilité vous ſeroient-ils ? Nous » ſçaurons bien nous paſſer de leurs ſer» vices. Voici Timur qui approche avec » ſon armée ; vous prendrez l'étendard, » moi le tambour. Nous irons à l'enne» mi, nous livrerons bataille, & nous » donnerons nous ſeuls aſſez d'occupation » aux Tartares. » Bajazet fut frappé de cette ſaillie, &, quelques momens après, il fit grace aux coupables.

Dans une autre circonſtance où Bajazet vouloit faire mourir tous les Cadis ou juges de Pruſe, ſa capitale, le même bouffon parut en ſa préſence, en habit de voyageur. « Où vas-tu dans cet équipage, » lui dit le ſultan ? — A Conſtantinople, » ſeigneur. — Eh ! qu'y vas-tu faire ? — » Demander à l'empereur quarante ou » cinquante Caloyers (prêtres grécs) pour » les mettre en la place de vos Cadis que » vous allez faire mourir. — Mais qu'eſt» il beſoin d'aller chercher ſi loin des Ca» dis ? j'en trouverai dans mes Etats au» tant qu'il m'en faudra. — Oh ! c'eſt » qu'il nous faut des gens inſtruits, & » vos eſclaves ne le ſont pas. Des gens

» instruits pour être Cadis ? --- N'en » doutez point, seigneur, on ne sçauroit » être Cadi sans cela. --- Mais si mes » Cadis étoient instruits, que ne faisoient-» ils ce que les livres leur prescrivent ? » Pourquoi piller mes sujets & vendre la » justice ? --- Demandez au grand-vizir, » seigneur, il vous dira que c'est parce » qu'ils n'ont point d'appointemens ; mais » que Votre Hautesse daigne leur en don-» ner, ils s'acquitteront infailliblement » mieux de leurs devoirs. » Appaisé par cette raison, Bajazet envoya les Cadis absous, &, dès ce moment, il attacha des émolumens à leurs charges.

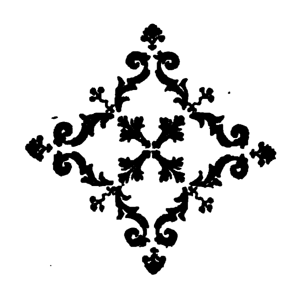
Nasruddin étoit de Jénishehir, ville considérable de l'Asie-Mineure. Voyant que ses compatriotes se disposoient à se défendre contre l'invasion des Tartares, il leur persuada de n'en rien faire, & s'offrit d'aller de leur part en ambassade au-devant de Tamerlan *. Prêt à partir pour cette commission, il se mit à songer en lui-même quel présent il pourroit porter à un ennemi si terrible, capable de l'adoucir & de lui faire épargner ses concitoyens. Il crut devoir porter des fruits : « Mais, dit-» il, un avis est toujours bon ; il faut

* Histoire Ottomane du prince Cantemir.

» que je conſulte ma femme. » Il la va donc trouver, & lui dit ; « Quels fruits » te ſemblent devoir être plus agréables » à Tamerlan, des figues ou des coings? » -- Des coings, répondit-elle ; car étant » plus gros & plus beaux, ils ne peuvent » manquer de plaire davantage : » Sur quoi il répliqua : « Quelqu'utile que ſoit un » conſeil pour lever nos doutes dans les » affaires, il n'eſt jamais bon de ſuivre » celui d'une femme ; je me détermine à » porter des figues, & non pas des coings.» Il ſe prépare en conſéquence, & part avec ſa proviſion en toute diligence. Tamerlan, apprenant que le fameux Naſruddin-Hoja étoit arrivé en ambaſſade à ſon camp, le fait introduire. Il étoit nud tête & chauve, ce qu'appercevant Tamerlan, il lui fit jetter ſes figues à la tête. A chaque coup Naſruddin crioit, ſans cependant paroître ému : «Que Dieu ſoit loué ! » Une telle ſaillie excita la curioſité de Tamerlan ; & l'ambaſſadeur, avec le même ſang froid, lui répondit : « Je remercie » Dieu de ce que je n'ai pas ſuivi le » conſeil de ma femme ; car ſi j'avois » apporté à Votre Majeſté des coings, » comme elle le vouloit, au lieu de figues, j'aurois certainement eu la tête » caſſée. »

Cette aventure ayant rendu Nafruddin plus familier avec Tamerlan, il prit la liberté de lui faire peu après un autre préfent : il fut de dix concombres cueillis dans leur primeur, pour lefquels ce prince lui donna en retour dix écus d'or : les concombres devenus plus communs, il en chargea un chariot, & vint les offrir à Tamerlan. Mais le garde de la porte, qui fe reffouvenoit du grand profit qu'avoient produit les dix premiers concombres, refufa de l'introduire, à moins qu'il ne lui promît de partager avec lui la récompenfe de ce nouveau préfent. Le marché fait, Nafruddin eft admis à l'audience. Tamerlan lui demande ce qui l'amene ; à quoi il répond qu'il vient lui préfenter un plus grand nombre de concombres qu'il n'avoit fait d'abord. Tamerlan, en ayant appris la prodigieufe quantité, ordonna qu'on lui donnât autant de coups de bâton qu'il y avoit de concombres ; le nombre fe trouva monter à cinq cents. Ce fut à Nafruddin à fe foumettre. Il reçut donc bien patiemment deux cents cinquante coups de bâton, après lefquels il fe mit à crier qu'il avoit reçu fon contingent, & qu'il efpéroit que le roi feroit juftice du refte au garde de la porte. Le roi demanda ce qu'il vouloit dire. « J'ai ac-

» cordé avec cet officier, répondit Naſ-
» ruddin, de partager par moitié avec
» lui ce que mon préſent me devoit pro-
» duire de la part de Votre Majeſté, &
» à ce prix-là il m'a permis d'entrer. »
L'officier fut appellé; & ſe voyant forcé de reconnoître ſon marché, il ſubit auſſi ſon contingent, & reçut les autres deux cents cinquante coups de bâton.





INTERRÈGNE SOUS SOLIMAN* & MUSA**.

[1402.]

MUSTAPHA, l'aîné des fils de Bajazet, avoit été tué à la bataille d'Angora. Soliman, Musa & Mahomet ses freres recueillirent les débris de la puissance Ottomane. Le premier s'enfuit d'abord à Pruse, d'où il enleva les trésors de son pere. Ensuite il gagna Nicée; mais, ne s'y croyant pas encore à l'abri des Tartares, il passa le détroit & vint se fixer à Andrinople, où il prit le titre de Sultan. Musa, le second, avoit été fait prisonnier avec son pere. Le généreux Timur le mit en liberté, & lui conféra la dignité impériale. Pour ce qui est de Ma-

* Les Tartares appellent ce prince *Musulman* & les Chrétiens *Calepin*, *Ciriscelebis* & *Celebin*, mots corrompus du turc *Cheleli*, qui veut dire seigneur, & qui n'est qu'un surnom honorifique.

** On donne aussi à ce prince les noms d'*Issa*, *Josué* & de *Moyse*, sans doute par ignorance de son véritable nom.

homet, il se retira dans son gouvernement d'Amasie, avec les troupes qu'il avoit commandées contre les Tartares.

[1403.]

Tamerlan n'eut pas plutôt quitté l'Asie-Mineure, pour marcher à d'autres conquêtes, que les deux freres Soliman & Musa prirent les armes pour se disputer l'empire. Soliman entra le premier en campagne, & marcha vers Pruse où Musa s'étoit établi. Ce prince, naturellement peu courageux, n'attendit pas l'arrivée de son frere, pour abandonner la place. Il se retira dans la Caramanie auprès du souverain de cette contrée, & passa delà en Europe, où après avoir traîné de provinces en provinces les débris de sa fortune, il fut enfin accueilli par les Valaques qui lui fournirent de l'argent & des troupes.

Ce n'est qu'à la faveur des guerres étrangeres ou domestiques qui ravagent les grandes monarchies, que les petits États acquierent quelque considération & quelque puissance. Habiles à profiter des conjonctures, les Vénitiens & les Génois avoient uni leurs flottes pour aller faire le pillage sur les côtes de la Turquie. Elles se rendirent l'une & l'autre à Rhodes, a dessein d'agir de concert contre les Infi-

dèles; mais la jalousie & la défiance réciproque ne tarderent pas à les séparer. Les Génois, commandés par le maréchal de Boucicaut, au nom de la France, allerent saccager Baruth sur les côtes de Syrie, & n'épargnerent pas les Vénitiens qui avoient des magasins & un comptoir dans cette ville. Ceux-ci, transportés du désir de la vengeance, attendirent les Génois à leur retour de Baruth, & les attaquerent à la hauteur des côtes de la Morée. Le combat fut long & sanglant; l'avantage demeura aux Vénitiens.

[1404.]

Tandis que Musa se formoit un parti dans la Valachie, Soliman, maître de Pruse, se livroit sans réserve aux plaisirs & à la débauche. Le jeu, le vin & les femmes partageoient tout son tems. Ennemi des affaires & des soins inséparables de la souveraine puissance, il ne se croyoit roi que pour lui-même, & passoit tranquillement les jours & les nuits dans la mollesse & dans la volupté. Les charges & les dignités les plus respectables étoient la proie de l'infamie & de la prostitution, & de vils pourvoyeurs de vin jouissoient auprès du monarque de la plus grande faveur. Les peuples, accablés d'impôts, gémissoient sous la tyrannie des

ministres, les troupes mal payées & sans discipline multiplioient les désordres. Au milieu de cette confusion générale, Musa se fait voir à la tête des Valaques. Toutes les villes s'empressent à lui ouvrir leurs portes. Il est reçu dans Andrinople, & les Etats d'Europe le reconnoissent pour leur souverain.

[1406.]

Une révolution aussi rapide étonna Soliman, mais ne lui fit point perdre courage. Ce prince, doué d'une intrepidité merveilleuse, rassembla son armée à la hâte, la fit passer en Europe, & s'avança fiérement à la rencontre de son frere, qui, saisi de frayeur, prit aussitôt la fuite & retourna se cacher en Valachie. Aveuglé par sa bonne fortune, Soliman ne mit plus de bornes à son orgueil. Il traita ses courtisans & les Pachas en vainqueur superbe ; il appesantit sur ses sujets le joug du despotisme, & crut qu'il suffisoit d'être craint pour n'avoir rien à craindre. Sur cette fausse confiance, il se plongea plus que jamais dans la débauche.

[1408.]

Quelque favorables que fussent les circonstances, Musa n'étoit pas assez brave pour tenter une seconde fois le sort des

armes. Il crut devoir employer la ruse & la politique contre un prince imprudent & téméraire. Cette voie lui réussit parfaitement. Après avoir gagné par argent ou par promesses la plûpart des officiers de son frere, il sortit de sa retraite, & marcha vers Andrinople, bien assuré qu'aucune armée ne se présenteroit pour le combattre. En effet il ne se fit aucun mouvement en faveur de Soliman; & personne même ne vouloit l'avertir du danger qui le menaçoit; car ce prince orgueilleux avoit coutume de condamner à mort quiconque lui donnoit une mauvaise nouvelle. A la fin cependant Chasan, Aga * des Janissaires, résolut de se hasarder, & porta la parole. Aussitôt le sultan le chassa de sa présence avec mépris, & lui fit couper la barbe, affront sanglant chez les Turcs. Piqué d'un traitement si

* Ce titre répond à celui de général de l'infanterie, dont les Janissaires sont la principale force. Celui qui en est revêtu jouit de la plus grande considération ; & c'est pour empêcher l'abus qu'il en pourroit faire, qu'on le choisit toujours parmi les pages du grand-seigneur. Ces pages ne sont pas, comme en Europe, des enfans de famille, mais de simples fils de Janissaires ou des esclaves Chrétiens élevés dès leur plus tendre jeunesse sous les yeux & dans les palais du sultan.

peu mérité, l'Aga quitta la cour, ſuivi de la plûpart des grands & des officiers, & ſe rendit au camp de Muſa, qui les reçut à bras ouverts. On s'approcha d'Andrinople. Abandonné de tout le monde & de ſes gardes même, Soliman reconnut enfin ſon imprudence ; mais il étoit trop tard pour la réparer. Il fallut ſe réſoudre à la fuite, quelque honteuſe que lui parût cette reſſource ; & ſa bonne fortune alloit le tirer encore de ce mauvais pas : il s'arrêta ſur le chemin de Conſtantinople ; ſe mit à boire & s'enivra. Les ſoldats de ſon frere qui le pourſuivoient, le ſurprirent dans le débauche, & le maſſacrerent. Sa mort fut un ſujet d'allégreſſe pour tous les Turcs.

[1410.]

Le comble du bonheur pour un prince ſans talens & ſans vertus, eſt de ſuccéder à un tyran. Muſa fut reconnu Sultan d'un conſentement unanime, & les vices de ſon prédéceſſeur firent oublier ſon incapacité. Il eût peut-être régné long-tems, ſinon avec gloire, du moins avec tranquillité, ſi l'ambition de ſon jeune frere, le prince Mahomet, gouverneur d'Amaſie, n'eût réclamé contre le choix des Ottomans. Sous prétexte de venger la mort de Soliman, Mahomet raſſembla les trou-

pes disperſées de l'Aſie, & leur inſpira le courage & la valeur dont il étoit animé; enſuite, pour ſe rendre digne de leur eſtime & de leur confiance, il les mena contre les différens corps de Tartares qui s'étoient cantonnés dans les provinces de l'empire, & les chaſſa de toutes les places qu'ils occupoient encore. Le bruit des exploits de Mahomet paſſa bientôt en Europe, & porta la conſternation dans le cœur du timide Muſa, qui ſe hâta de conjurer l'orage, en offrant à ſon frere la moitié de l'empire.

[1411.]

Il paroît que les Grecs avoient profité des malheurs des Turcs, pour rentrer en poſſeſſion d'un étendue de pays conſidérable, puiſqu'on voit, cette année, Muſa leur déclarer la guerre, & leur enlever un grand nombre de villes & de châteaux. Il aſſiégea Theſſalonique, qu'il ne put prendre; mais ſes armes furent plus heureuſes dans la Morée *. Les Vénitiens, qui y poſſédoient pluſieurs places, eurent ainſi que les Grecs beaucoup à ſouffrir des ravages des Infidèles.

[1412.]

Ces ſuccès ineſpérés enhardirent le ſul-

* C'eſt le Péloponnèſe des Grecs.

tan. Il fit une irruption dans la Servie, dans la Bulgarie & dans la Hongrie, battit une armée nombreuse de Hongrois commandés par Sigismond, & fit un butin inestimable. Mais l'orgueil, apanage ordinaire des génies médiocres, lui fit perdre en peu de tems le fruit de ces exploits. Il traita ses ministres & ses officiers, comme avoit fait Soliman. Il éprouva bientôt le même sort. Le vizir Mouliouk, & le général Ornusbeg écrivirent à Mahomet, pour l'inviter à passer en Europe. Dès que ce prince parut, ils se déclarerent en sa faveur; de sorte que Musa, trahi & abandonné, n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier en Servie, d'autres disent à Constantinople.

[1413.]

Musa reçut d'abord des Chrétiens des secours capables de rétablir ses affaires; on assure même qu'il rentra victorieux dans Andrinople, sa capitale. Mais il en fut presqu'aussitôt chassé par les troupes de son frere. Quelques cavaliers détachés à sa poursuite l'arrêterent & le conduisirent à Mahomet, qui le fit étrangler en sa présence.



MAHOMET



MAHOMET I.

[1413.]

SOUS ce prince, on vit l'empire Ottoman recouvrer sa premiere splendeur, que la défaite de Bajazet, & la mauvaise conduite de ses fils lui avoient fait perdre. Loin de se livrer à la fureur des conquêtes, comme son pere, Mahomet employa ses talens militaires à conserver, à défendre ses Etats. Sa réputation fut sans doute moins éclatante; mais son règne fut plus heureux. Il n'apporta pas moins de soin à éviter l'orgueil & la présomption inséparables de la puissance souveraine. Sa modestie lui gagna tous les cœurs, & la clémence dont il usa envers ses ennemis, les lui soumit plus efficacement que n'auroient fait les plus grandes victoires.

[1414.]

Mahomet s'occupoit à rétablir le calme dans ses Etats d'Europe, lorsque de fâcheuses nouvelles, arrivées d'Asie, l'obligerent d'y passer à la hâte avec son armée. Les guerres intestines qui déchiroient l'empire Ottoman, & l'absence des trou-

pes avoient fait naître au prince de Caramanie le dessein de secouer le joug, & de faire des conquêtes sur les Turcs, dont il étoit vassal. Il se jetta sur la Bithinie, l'une des provinces le plus à sa bienséance, commit des ravages horribles, s'empara de plusieurs places, où il mit tout à feu & à sang, & poussa la témérité jusqu'à faire le siége de Pruse. Comme il étoit occupé de cette expédition importante, il reçut avis que les Turcs approchoient. C'étoit le convoi de sultan Musa, qui s'avançoit vers Pruse; mais la crainte & la frayeur qui grossisent les moindres objets, s'étant emparé tout-à-coup des ennemis, ils se débanderent, & prirent la fuite avec précipitation. Avant qu'ils eussent eu le tems de revenir de leur erreur, Sultan-Mahomet se vit en état de leur faire tête; mais le prince rebelle n'eut pas le courage de hasarder la bataille. Il vint en suppliant implorer la clémence de Mahomet, qui lui pardonna généreusement, & lui rendit ses Etats.

Cette soumission apparente n'étoit qu'un stratagême pour éloigner les troupes impériales. Les Caramaniens reprirent aussitôt les armes, & recommencerent leurs ravages avec plus de fureur qu'auparavant. Irrité d'une perfidie aussi lâche, le sultan va fondre sur ces brigands, les taille en

piéces, & fait leur prince prisonnier avec son fils. La perte de ses Etats paroissoit devoir être la seule punition de son crime. Au grand étonnement des deux nations, Mahomet dédaigna de se venger d'un ennemi qu'il tenoit en sa puissance. Il le renvoya dans sa principauté, mais toutefois après s'être assuré de ses meilleures places.

[1415.]

Grand dans la paix comme dans la guerre, le sultan sçut employer le loisir que lui laissoient les ennemis de l'Etat, à procurer le bonheur & le soulagement de ses peuples. Il extermina les brigands qui, depuis l'invasion des Tartares, infestoient toutes les provinces d'Asie ; il fit ouvrir de nouvelles routes, & réparer les anciennes. Il encouragea les arts & sur-tout l'agriculture qui fait fleurir tous les autres. Ensuite, pour tenir les troupes en haleine, & les empêcher de s'amollir par les délices d'une vie oisive, il les fit passer en Europe, où elles firent des courses dans la Hongrie, dans l'Esclavonie, dans la Dalmatie, & jusques dans la Baviere.

Heureuse & paisible au-dedans, respectée & redoutée au-dehors, il ne manquoit plus à la Turquie que d'avoir une marine assez forte, pour assurer ses possessions &

ſon commerce contre la cupidité toujours alerte des Vénitiens & des Génois. Mahomet fit conſtruire, à Gallipoli, quarante galeres, & les équippa de toutes les choſes néceſſaires pour une expédition importante. Le bruit ſe répandit qu'il deſtinoit cet armement contre les iſles de Négrepont * & de Candie, deux des principales colonies des Vénitiens. Ceux-ci prirent auſſitôt l'alarme ; mais, ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter à des ennemis contre leſquels ils ne ſçavoient employer que les ſurpriſes, ils eurent recours à l'argent, reſſource ordinaire d'une nation commerçante ; & leurs ducats, en dédommageant la Porte des frais de la guerre, lui procurerent un accroiſſement de grandeur & de puiſſance.

* L'ancienne Eubée, dans la mer Egée. Cette iſle eſt ſéparée de la Terre-ferme par l'Euripe, détroit fameux, qui préſente les phénomènes les plus ſurprenans. Tous les dix-huit ou dix-neuf premiers jours de chaque lune, il a deux fois en vingt quatre heures ſon flux & reflux, comme l'Océan ; & les autres jours, dans le même nombre d'heures, ce flux & reflux ſe fait ſentir juſqu'à onze, douze, treize & quatorze fois. Le célèbre Ariſtote, qui vouloit rendre raiſon de tout, ne pouvant expliquer la cauſe de cette ſingularité de la nature, ſe précipita de déſeſpoir dans l'Euripe, afin d'être compris, dit-il, dans ce qu'il ne pouvoit comprendre.

[1416.]

Peu de monarques Ottomans sçurent aussi-bien que Mahomet éclairer & prévenir les demarches des ennemis de l'empire. Ayant appris qu'Isfandar-Beg, prince de Castamone, excitoit secrétement les Caramaniens à la révolte, il fondit tout-à-coup sur les Etats de ce petit souverain, lui enleva toutes ses places, ses trésors, sa famille, & par cette punition rigoureuse mais méritée, vint à bout de contenir les autres vassaux dans le devoir.

Pendant le cours de cette expédition, qui ne fut terminée que l'année suivante, le sultan apprit que les Vénitiens, au mépris des traités, avoient attaqué plusieurs navires Turcs, & ravagé les côtes de Gallipoli. Peut-être Venise n'eût-elle point de part ouvertement à cette infraction; mais ses sujets ou ses vassaux n'en faisoient pas moins la guerre aux Turcs; & ceux-ci qui ne distinguoient point entre le corps & les membres, eurent raison de se croire trompés, en voyant des vaisseaux Vénitiens les traiter en ennemis, & piller leurs terres. Justement irrité d'un procédé si contraire à la bonne foi, le grand-seigneur * donna sur le champ des

* On donne ce titre à l'empereur Turc, comme

ordres, pour équipper une nombreuse flotte, & vint lui-même à Gallipoli presser cet armement. On sçavoit que plusieurs vaisseaux de la République, richement chargés, étoient retenus par les vents à Constantinople. A peine eurent-ils passé le détroit, que les galeres Turques leur donnerent la chasse, & les poursuivirent vivement jusqu'à Négrepont. Les généraux Ottomans, n'ayant pas assez de troupes pour tenter une descente, se contenterent de faire lancer par le moyen des balistes une grande quantité de grosses pierres sur les vaisseaux ennemis, & leur causerent beaucoup de dommage. Cette affaire fit grand bruit à Venise. On se hâta de mettre en mer une flotte aux ordres de Pierre Loredan, auquel on joignit deux ambassadeurs, chargés de demander raison au sultan de l'insulte faite aux vaisseaux de la République. Loredan n'ayant pas trouvé les Turcs à Négrepont, alla droit à Gallipoli, dans l'intention apparemment d'envoyer ses ambassadeurs à la Porte. Mais les Grecs, à la vue d'une flotte nombreuse, ne songerent qu'à se défendre. Ils sortirent du port avec tous leur vaisseaux, & présenterent la bataille aux Vénitiens.

---

celui de Sophi au roi de Perse, & celui de Grand-Mogol à l'empereur de l'Indoustan.

Ceux-ci, par leur manœuvre adroite, l'emporterent ſur la valeur de leurs ennemis. Ils profiterent de cet avantage, pour envoyer demander la paix au ſultan, qui la leur accorda, moyennant l'échange des priſonniers.

[1418.]

Mahomet avoit tardé juſqu'alors à punir les Valaques des ſecours qu'ils avoient donnés à ſon frere Muſa. Sa vengeance n'en fut que plus éclatante. Il marcha contr'eux, ſuivi d'une armée formidable, les battit, & s'empara d'un grand nombre de places aux environs du Danube, pour empêcher le paſſage de ce fleuve. Enſuite, s'avançant dans l'intérieur du pays, il abandonna tout à la fureur de ſes troupes victorieuſes. Les campagnes furent ravagées, les villes pillées & livrées aux flammes, des milliers d'habitans emmenés en eſclavage. Réduits aux plus affreuſes extrémités, les Valaques implorerent enfin la clémence du ſultan, qui borna ſon reſſentiment à leur impoſer un tribut annuel. Cette même année, Mahomet choiſit Andrinople pour le lieu de ſa réſidence & le ſiége de ſon empire.

[1419.]

Nous avons dit ci-deſſus que Muſta-

pha, l'aîné des fils de Bajazet, avoit été tué dans la bataille contre Tamerlan. Son corps ne s'étant pas trouvé parmi les morts, on crut que ce prince s'étoit ſimplement perdu dans la déroute. Vraie ou fauſſe, cette opinion s'accrédita dans l'eſprit du peuple, & ſervit dans la ſuite de prétexte à pluſieurs révoltes. Un petit prince d'Aſie, nommé Peder-Ulledin, fut le premier qui ſuſcita contre la Porte un faux Muſtapha. Pour colorer ſon impoſture, il avoit fait choix d'un perſonnage de même taille à peu près, & de même figure que ce prince Ottoman. Les peuples, toujours avides de nouveautés, reçurent ce prétendu fils de Bajazet comme un préſent du Ciel, & coururent ſe ranger en foule ſous ſes drapeaux. Des provinces entieres ſe déclarerent en ſa faveur. Le mal étoit grand lorſque le ſultan en apprit les dangereux progrès ; mais il n'étoit pas encore ſans remede. Il aſſembla promptement toutes ſes troupes, les conduiſit lui-même en Aſie, & marcha contre l'impoſteur, qui faiſoit pour-lors le ſiége de Nicée. A la vue du véritable empereur, la conſternation s'empara tout-à-coup des rebelles. Ils oſerent pourtant l'attendre ; mais ils furent taillés en piéces. Leur chef demeura priſonnier, avec Peder-Ulledin ſon protecteur, & Mahomet les fit pendre l'un & l'autre ſur le champ de bataille. Il réta-

blit ensuite la tranquillité dans la partie de l'empire que cette révolution avoit ébranlée; & mêlant adroitement la douceur & la sévérité suivant les circonstances, il fit rentrer dans le devoir toutes les villes qui s'étoient laissées séduire.

[1421.]

Depuis l'année 1417 les Vénitiens étoient maîtres de toute la Morée, par la cession volontaire que leur én avoit faite Azami, prince souverain de cette partie de la Gréce. Ils avoient fait encore d'autres acquisitions considérables dans l'Archipel, dans la Dalmatie & dans la Macédoine. En bon politique, Mahomet crut devoir s'opposer à l'aggrandissement d'une nation que ses richesses excitoient continuellement à mettre l'enchere sur les principautés & sur les couronnes. Thessalonique, ville impériale, enclavée dans ses Etats d'Europe, attira d'abord l'effort de ses armes. Les Vénitiens l'avoient achetée de l'empereur Andronic Paléologue; Mahomet la prit, & la rendit à l'empereur Manuel, son ami. Quelque tems après, il envoya son fils aîné Amurat, & Bajazet, son grand-vizir, porter la guerre dans la Morée. La valeur & la capacité de ces généraux furent suivies des plus heureux succès. Mais, au milieu de leurs conquêtes, la nouvelle de la mort du sultan les obligea de retourner en diligence à Andrinople.

ſoient pour des oracles ; on étoit perſuadé que Dieu ne lui refuſoit rien de ce qu'il demandoit. Il ſe tenoit renfermé dans une cellule, éloigné des vanités du monde. Amurat alla lui rendre viſite pour lui apprendre le malheur de ſes armes, & le conjurer de fléchir l'eſprit du grand prophète, irrité ſans doute des péchés des Muſulmans. Béchar ſe mit en prieres la nuit ſuivante. Il eut des extaſes, pendant leſquelles Mahomet lui apparut, & lui commanda d'aller dire au ſultan que la puiſſance divine l'aſſiſteroit & le rendroit victorieux. Cette prédiction ſe répand auſſitôt, & remplit tous les cœurs de joie & d'eſpérance. Amurat marche à l'ennemi ; tandis que les deux armées ſont en préſence, le faux Muſtapha eſt attaqué d'un ſaignement de nez. On crie au miracle. Ses amis l'abandonnent comme une victime dévouée au courroux du Ciel. Il fuit & tombe entre les mains d'Amurat, qui lui fait trancher la tête.

[1423.]

Durant le cours de l'expédition contre le faux fils de Bajazet, le jeune frere d'Amurat, appellé pareillement Muſtapha, s'étoit laiſſé ſéduire par les Grecs de Conſtantinople, où régnoit depuis peu Jean VIII Paléologue, qui n'avoit pas les mê-

mes liaisons avec les Turcs que son prédécesseur. Jean affermit dans sa révolte le prince Ottoman, lui fit de grandes promesses, & lui donna peu de secours. Mustapha crut qu'il feroit mieux ses affaires en Asie, mais il ne put rassembler que quelques troupes de brigands & de déserteurs, attirés par l'espérance du butin & de l'impunité. Une tentative heureuse ranima ses espérances. Il s'approcha de Nicée, & la trouvant dégarnie de troupes, il s'en rendit maître sans beaucoup de peine. Amurat n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de cette conquête, qu'il se mit en marche pour la reprendre ; mais il éprouva de la part des rebelles une résistance opiniâtre, & qui le fit désespérer d'entrer dans la place autrement que par surprise. Il répandit l'argent à pleines mains, &, sous prétexte d'une négociation avec son frere, il vint à bout de gagner ses vizirs & ses principaux officiers. Les portes de Nicée lui furent ouvertes ; on lui livra Mustapha, qu'il fit étrangler aussitôt, & tous les Grecs qui se trouverent dans la place furent passés au fil de l'épée. On prétend que le sultan irrité de trouver par-tout cette nation contraire à ses desseins, jura dès-lors de la réduire en esclavage ; mais l'entiere exécution de ce projet étoit réservée à son fils Maho-

met II. Cependant les troupes Ottomanes se répandirent dans la Thessalie, dans la Macédoine & dans la Thrace, & ravagerent tous les pays qui relevoient de l'empire de Constantinople. Thessalonique courut le plus grand danger; ce qui fit résoudre Paléologue à la vendre aux Vénitiens, comme avoit fait autrefois Andronic.

[1424.]

Tandis que les généraux Turcs, Caraz, Eurenose, Taracan se signaloient contre les Albanois, les Grecs & les Vénitiens de la Morée, Amurat étoit venu camper devant Thessalonique, & en avoit formé le siége; mais cette ville étoit si bien pourvue de munitions & de troupes, qu'il fit d'inutiles efforts pour s'en rendre maître. Il eut même la douleur de la voir ravitailler par Pierre Loredan, commandant la flotte Vénitienne. Tout ce qu'il put faire, fut de prendre Chrisopolis, château de la dépendance de Thessalonique, après l'avoir bombardé pendant trois semaines.

[1425.]

De tout tems la finesse & la politique des Grecs avoient fait leur principale force; pour donner de l'occupation aux Turcs, & detourner de dessus l'empire le

póids de leurs armes, ils exciterent sourdement à la révolte plusieurs petits souverains de l'Asie-Mineure. Iskendar, prince de Siphab, celui d'Amida, qui est le Diarbeck ou la Mésopotamie, & le prince de Caramanie furent les premiers à se mettre en campagne. Ils prirent & pillerent un grand nombre de villes de la domination Ottomane, & laisserent par-tout de tristes vestiges de leurs ravages. Aussi surpris qu'indigné d'une telle audace, Amurat marcha contre ces brigands, & tomba d'abord sur les Etats d'Isfendar. Il le joignit près de Sinope, & le vainquit en bataille rangée. C'en étoit fait de ce malheureux prince, s'il ne se fût hâté de fléchir le vainqueur, en venant se jetter à ses pieds avec son fils & sa fille, princesse d'une rare beauté. Le sultan, naturellement généreux & sensible, ne put tenir contre ces marques de soumission, & moins encore contre les charmes de la princesse. Il accorda le pardon qu'on lui demandoit, & ne songea plus qu'à réduire les autres rebelles.

[1426.]

Au retour de la belle saison, le grand-seigneur fait une irruption dans le Diarbeck, & fait la conquête entiere de cette province.

Après avoir remis en vigueur la disci-

pline militaire, qui s'étoit beaucoup relâchée à la faveur des dernieres révolutions, Amurat fit passer une partie de ses troupes en Morée, où elles s'emparerent de plusieurs places sur les Venitiens. Elles débarquerent, chemin faisant, à Zanthe ou Zacynthe *, isle voisine de ce continent, & y firent un grand nombre d'esclaves.

[1427 — 28.]

Etienne, despote de Servie, paroissoit méditer quelque soulevement; Amurat le prévint, le vainquit & le rendit tributaire. Il traita de même le prince des Epirotes, Jean Castrot, & se fit donner en ôtages les quatre fils de ce petit souverain, du nombre desquels fut le célèbre Georges, connu depuis sous le nom de Scanderbeg. Le despote de Bulgarie, plus opiniâtre à se défendre, subit un châtiment plus rigoureux. Deux de ses fils, dont la valeur avoit retardé long-tems la prise de Sémendrie, capitale du royaume, tomberent entre les mains des Turcs, & eurent les yeux crevés par l'ordre du sultan. En Asie, les Caramaniens & quelques autres nations voisines éprouverent aussi la supériorité des armes Ottomanes.

* Le P. du Poncet.

[1429.]

Les Vénitiens crurent pouvoir profiter des circonstances. Leur flotte s'approcha de Gallipoli, dans le dessein de brûler les vaisseaux Turcs qui se trouvoient dans le port. Mais elle fut repoussée avec perte, & poursuivie loin du détroit. Amurat alla porter le poids de sa colere sur Thessalonique qu'il assiégea par terre & par mer. Après avoir long-tems bombardé la place, il l'emporta par escalade, & l'abandonna au pillage.

[1432.]

Jean Castriot, prince des Epirotes en Albanie, étant mort, Amurat enjoignit au Pacha de Macédoine de prendre possession de ses Etats, sous prétexte de les conserver aux fils de ce prince qu'il avoit en ôtage à sa cour. Il ne fut pas difficile au général Ottoman d'exécuter les ordres qu'il avoit reçues, soit que les villes d'Albanie manquassent de vivres & de munitions, soit que les peuples, voyant les quatre fils de leur roi entre les mains du grand-seigneur, craignissent qu'il ne se vengeât sur ces jeunes princes, de l'opposition qu'il trouveroit a ses desseins, & ne les fit mourir. Volontaire ou forcée, cette soumission ne leur sauva point la vie. Amurat, qui vouloit s'assurer la possession des Etats qu'il

venoit d'envahir, ſe défit bientôt des trois aînés de Scanderbeg. Il ne l'auroit pas plus épargné lui-même que ſes freres, s'il n'eût craint que la mort d'un homme, qui avoit l'eſtime & le cœur de toutes les troupes, ne causât quelque ſédition, & s'il ne l'eût jugé ſeul, de tous ſes généraux, capable d'exécuter les projets de conquêtes qu'il méditoit.

Avant d'entrer dans le détail des victoires que remporta cet illuſtre guerrier, nous allons donner une idée de ſon courage & de ſa valeur, par deux traits que nous fournit ſon hiſtorien *, & qui furent comme les premiers degrés par leſquels il s'éleva rapidement au commandement des troupes Ottomanes. Un Scythe qui étoit depuis quelque tems à Andrinople, homme d'une taille de géant, & qui ne ceſſoit de vanter ſes beaux faits d'armes, prit occaſion d'une aſſemblée publique, pour défier à un combat ſingulier, en préſence d'Amurat, tout ce qu'il y avoit de nobleſſe autour de lui. L'eſpece de combat qu'il propoſa fut que les deux combattans entreroient tous nuds en lice, ſans autres armes qu'un poignard, & dans un eſpace ſi étroit qu'il n'y eût pas moyen d'échapper que par ſa vaveur : nulle eſpérance de ſalut que dans la victoire. Il ne ſe trouva point de

* Le P. du Poncet.

Turc qui osât accepter le défi, quoique Amurat parût le souhaiter, & qu'il promît une grande récompense au vainqueur. Il convenoit moins à Scanderbeg qu'à tout autre de tenter ce hasard. Sa naissance, son rang, l'indécence de l'action, & quand elle eût dû se passer avec plus de modestie & de bienséance, le tort qu'il faisoit à son honneur de se commettre avec un aventurier plus brutal que brave, toutes ces considérations devoient le retenir. Toutefois, ou piqué d'indignation de voir qu'un barbare osât braver impunément tant de gens de cœur, ou par complaisance pour le sultan, & pour se ménager sa faveur, sans laquelle il ne pouvoit pas espérer d'être mis en possession de l'Albanie, a peine Amurat eut-il expliqué ses intentions, qu'on le vit aussitôt entrer en champ clos, & se présenter au combat au grand étonnement de tout le monde. La surprise ne fut pas moindre, lorsqu'on le vit se lancer sur le Scythe, saisir de sa main gauche, avec autant d'adresse que de force, le bras droit du barbare, au moment qu'il alloit être frappé, & en même tems lui plonger son poignard dans la gorge, & le jetter mort à ses pieds.

Un coup si hardi & si heureux, dont Amurat avoit été témoin, augmenta tel-

lement la bonne opinion qu'il avoit du courage de ce jeune prince, que, quelque tems après, il ne craignit point de l'exposer en une autre occasion plus périlleuse encore que cette premiere, mais plus noble & plus digne de lui. Le sultan étoit alors en Bithinie, où Scanderbeg l'avoit suivi ; & ce fut-là que deux cavaliers Persans, dont le premier se nommoit Jaïa, & l'autre Zampsa, montés tous deux sur des chevaux de prix, & vêtus magnifiquement, vinrent lui offrir leurs services ; « & afin, lui dirent-ils, que vous » ne délibériez pas d'accepter nos offres, » nous ne vous demandons cet honneur » qu'après que vous nous aurez mis à l'é» preuve, en nous faisant combattre avec » la lance ou avec l'épée, contre les deux » plus braves & les deux plus adroits de » vos guerriers. » Amurat jetta les yeux sur Scanderbeg, comme s'il eût été gagé pour soutenir la gloire des armes Ottomanes, & l'invita d'entrer en lice avec l'un des deux Persans. Scanderbeg, ravi de cette distinction, demanda à les combattre tous deux. On fut quelque tems sans vouloir lui accorder sa demande. Mais, à force d'instances & de prieres, il obtint ce qu'il souhaitoit, à condition toutefois que les Persans ne l'attaqueroient que sépatement & un a un, à quoi ils

consentirent. Jaïa s'étant présenté le premier, les deux champions pousserent l'un contre l'autre à toute bride, mais sans effet. Le Persan avoit enfoncé sa lance dans le bouclier de l'Albanois, & comme il s'efforçoit de le désarçonner & de le renverser de cheval, le bois de la lance rompit. Scanderbeg, de son côté, qui ne visoit qu'à la tête, ayant manqué son coup, tous deux après ce premier choc, tournerent bride pour revenir l'un sur l'autre, le cimeterre à la main. Alors Zampsa, oubliant les conditions dont on étoit convenu, courut à Scanderbeg, la lance en arrêt. Scanderbeg, le voyant venir, fondit sur lui impétueusement, &, par un coup de lance qu'il lui porta à la gorge, le punit de sa perfidie. A peine ce premier fut-il jetté par terre, que Jaïa se présenta au combat avec le sabre. La victoire fut un peu plus disputée, & il y eut plusieurs coups de part & d'autre portés inutilement. Mais enfin Scanderbeg l'ayant atteint de revers à l'épaule droite, tout auprès du cou, le sabre entra si avant qu'il le fendit en deux jusqu'aux hanches. Scanderbeg victorieux s'approcha d'Amurat avec les têtes des deux Persans qu'on portoit devant lui. Il en fut reçu avec tous les honneurs que méritoit son triomphe.

[1433.]

Amurat ayant déclaré la guerre au despote de Servie, chargea Scanderbeg de cette expédition. Le héros Albanois ne tarda pas à justifier le choix du sultan. Quelque porté qu'il fût à favoriser les Chrétiens, dont il avoit conservé secrétement la religion, il les poussa avec toute la vigueur que lui inspiroit son courage. Il les battit autant de fois qu'il les attaqua, s'empara de leurs places, & revint chargé de leurs dépouilles. Une derniere campagne lui acquit plus de gloire que les précédentes. Ayant joint le despote, qui avoit rassemblé toutes ses forces, il le défit en bataille rangée, & le contraignit d'abandonner son pays, qui lui fut enlevé par cette victoire, & soumis à la puissance du Turc.

[1436.]

Depuis long-tems Amurat menaçoit d'envahir le royaume de Hongrie; presque toutes ses expéditions avoient eu celle-ci pour objet. Il envoya cette année Ali-Pacha, son grand-vizir, au-delà du Danube, avec ordre de chercher & de combattre les Hongrois, & de ravager leurs frontieres. Le nouveau général, un des plus grands hommes de guerre qu'eussent

alors les Turcs, signala ses talens militaires & sa valeur par une infinité d'exploits éclatans, mais plus encore par la réputation, du héros Chrétien qu'il eût en tête. C'étoit le fameux Jean Corvin, surnommé Huniade, Vaivode de Transilvanie, & pere du roi Mathias. Son nom devint si redoutable aux Turcs, que les enfans même de ces Infidèles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, & l'appelloient communément *Jancus Lain*, c'est-à-dire Jean le scélérat, le regardant comme le plus dangereux ennemi du Mahométisme. Il ne falloit rien moins qu'un général expérimenté, tel qu'Ali-Pacha, pour entamer un guerrier aussi redoutable. Toutefois il en vint à bout. Mais Huniade sçut venger ses défaites par d'autres aussi sanglantes. La fin de la campagne fut toute à l'avantage des Turcs, qui remporterent un butin immense, & emmenerent en esclavage un nombre prodigieux de Chrétiens.

[1437.]

Irrité des ravages des Ottomans, Huniade usa de représailles, & se jettant avec furie sur leurs terres, il y mit tout à feu & à sang. Différens corps de troupes rassemblés à la hâte se présenterent pour le combattre ; il les tailla en piéces, & la terreur de ses armes passa jusqu'à la capi-

tale de l'Empire. Après avoir pillé les villes & dévasté les campagnes, il fit rentrer en Hongrie son armée victorieuse & chargée de richesses.

Cette hardiesse, dit le prince de Moldavie, qui sembloit braver Amurat, demandoit une réparation éclatante. Le sultan passe le Danube à Viddin, saccage tout le pays d'alentour, & vient mettre le siége devant Belgrade, (*Alba græca*,) fameux boulevard de la Hongrie. En peu de tems, l'artillerie Turque eut foudroyé les remparts, & fait de larges brèches aux murailles, mais elles furent défendues avec courage, & reparées avec une ardeur incroyable. Animés par la présence & les exhortations de leur sultan, les Janissaires firent des prodiges de valeur. Dès que le bruit des batteries cessoit de se faire entendre, ils se précipitoient à l'envi pour monter à l'assaut. Aucun ne regardoit en arriere; &, lorsque la resistance opiniâtre des assiégés avoit épuisé leurs forces, ils se laissoient massacrer sur la place plutôt que de l'abandonner. D'un autre côté, le brave Huniade, à la tête d'une puissante armée, occupoit les environs de la ville, & tenoit les Ottomans en échec. Il enlevoit leurs fourageurs, leurs convois, & leur donnoit de fréquentes alarmes, tantôt par des attaques

imprévues, tantôt par des ruses & des stratagêmes presque toujours avantageux aux assiégés & funestes aux assiégeans. Toutes les fois que ceux-ci montoient à l'assaut, il venoit fondre sur leurs retranchemens, & les obligeoit d'abandonner la brèche, pour songer à se défendre eux-mêmes. Tant d'obstacles rallentirent l'ardeur des ennemis; &, la saison des pluies approchant, ils furent enfin réduits à lever le siége. Amurat alla décharger sa colere sur la Bulgarie, où il prit Sophie & quelques autres places.

[1438.]

Sur ces entrefaites, le despote de Servie ayant assemblé bon nombre de troupes que lui fournirent ses voisins & ses alliés, il rentra à main armée dans ses Etats. Il se présenta successivement devant toutes les places, & chassant des unes les garnisons Turques qu'elles avoient reçues, taillant en piéces celles de quelques autres, il recouvra tout son pays en très-peu de tems. Amurat n'eut pas plutôt appris une révolution aussi subite, qu'il résolut d'aller en personne reconquérir cette province. Il y marcha à la tête de ses troupes, & à peine y eut-il mis le pied, que le despote qui avoit trop peu de forces pour résister à un tel ennemi, quitta sa patrie, & se réfu-

gia en Hongrie. Scanderbeg étoit à la suite du grand-seigneur, & l'on prétend qu'il ne lui fut pas d'un petit secours, tant par son adresse à conduire cette entreprise, que par la connoissance qu'il avoit du pays. La politique demandoit qu'il n'oubliât rien pour persuader Amurat de sa fidélité, ne trouvant pas encore lieu d'exécuter le dessein qu'il avoit formé de se délivrer de la servitude où ce prince le tenoit. Mais une seconde expédition qu'il fallut faire en Servie, lui fit naître l'occasion qu'il épioit depuis si long-tems.

Le pape Eugène IV ayant fort à cœur de retirer la Servie des mains des Turcs, & de la rendre à son légitime souverain, dépêcha Julien Césarini, cardinal de Saint-Ange, à Ladislas, roi de Hongrie, pour le porter à secourir le despote, dont les intérêts lui paroissoient inséparables de ceux de la religion. Ladislas, qui étoit duc de Lithuanie & roi de Pologne, régnoit encore en Hongrie, où il avoit été appellé par les grands du pays, après la mort d'Albert d'Autriche, roi de Hongrie, par sa femme Elizabeth, & outre cela roi des Romains. Ladislas entra généreusement dans les desseins du saint pere, excité par le zèle qu'il avoit pour la défense de la Chrétienté, & par l'honneur qui lui reviendroit d'avoir protegé un prince, son voi-

ſin, contre les Infidèles. Auſſitôt donc qu'il ſe fut déclaré pour le deſpote, il aſſembla une armée de trente-cinq mille hommes, dont il donna le commandement au vaivode de Tranſilvanie.

Au premier bruit qui ſe répandit que Ladiſlas prenoit ſous ſa protection le deſpote de Servie, & ſe mettoit en devoir de le rétablir, Amurat ſe hâta de raſſembler ſes troupes, &, ayant formé une armée de quatre-vingt mille hommes, il la fit marcher promptement vers la Hongrie, ſous les ordres de Scanderbeg & de Carambel, Pacha de Romanie. Ils entrerent d'abord dans la Bulgarie, & vinrent camper ſur la riviere de Morave, vis-à-vis de l'armée Chrétienne. Scanderbeg qui s'attendoit à une grande bataille, crut que le tems étoit venu de ſecouer enfin le joug des Turcs, & ne ſongea plus qu'à concerter les moyens d'exécuter ce deſſein. Après y avoir travaillé avec toute l'adreſſe & toute la circonſpection que demandoit le péril où il s'expoſoit, il s'en ouvrit à quelques-uns de ſes confidens & particuliérement à Ameſe, ſon neveu, qui, par ſa valeur & par ſes exploits, s'étoit acquis déja beaucoup d'eſtime parmi les troupes. La réuſſite de ſon projet dépendoit d'un combat, & l'on ne voyoit pas que le Pacha fût diſpoſé à le tenter. Ce

qui a donné lieu de croire qu'il y avoit intelligence entre Huniade & Scanderbeg, & que ce ne fût que pour favoriser les desseins de l'Albanois que les Chrétiens vinrent attaquer les Turcs, quoique fort supérieurs en nombre. En effet, soit qu'Huniade agît de concert avec lui, soit qu'il craignît que l'armée Chrétienne ne s'affoiblît par la dyssenterie, dont plusieurs soldats mouroient, il passa le Morave avec un corps de dix mille hommes, & vint fondre tout-à-coup sur les Infidèles. La surprise d'une attaque imprévue leur ôta les moyens de la repousser ou de la soutenir. Mais ce qui acheva de les déconcerter, fut de voir Scanderbeg plier avec les troupes qu'il commandoit. Quelle apparence qu'un homme si brave & si expérimenté reculât devant l'ennemi, à moins qu'il ne vît clairement que de faire une plus longue résistance, c'étoit s'exposer à une entiere défaite. Le Pacha lui-même, ou frappé de cette terreur comme les autres, ou craignant d'être trahi par Scanderbeg, perdit bientôt courage, &, après une foible résistance, se laissa enfoncer par les Chrétiens. En peu de tems, tous les rangs furent rompus, & ne se trouvant personne qui pût ou qui osât les rétablir & faire tête à l'ennemi, ils tournerent le dos, & prirent la fuite. Ainsi

tout le combat se réduisit à la poursuite, au massacre des fuyards, & au pillage du camp.

Dans le trouble & la confusion où se trouvoient les Infidèles, il ne fut pas difficile à Scanderbeg de joindre le secrétaire d'Amurat & de s'en assurer. L'ayant en son pouvoir, il lui déclara que, s'il balançoit un moment de dresser un ordre au gouverneur de Croie, tel qu'il lui seroit dicté, il alloit le faire égorger. Le secrétaire, effrayé de cette menace, ne se fit pas presser plus long-tems; mais la crainte lui ayant troublé l'esprit, une précaution lui échappa, qui étoit de tirer parole de Scanderbeg, qu'après qu'il l'auroit satisfait il lui laisseroit la vie. L'ordre étant expédié & chargé de plusieurs circonstances qui devoient ôter au gouverneur de Croie tout sujet de s'en défier, Scanderbeg fit mourir le secrétaire & quelque Turcs qui étoient avec lui, de peur qu'ils n'informassent la Porte de ce qu'il tramoit, & qu'on ne prévînt l'exécution de son dessein par des avis contraires *. Muni de cette piéce, Scanderbeg jugea bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & que le succès de son entreprise dépenpendoit de la diligence. Il marcha vers

* Du Poncet, Histoire de Scanderbeg.

l'Albanie avec trois cents hommes qui avoient quitté le parti des Turcs, pour s'attacher à sa fortune, gens d'élite & de distinction, & presque tous Albanois comme lui. Le gouverneur de Croie le reçut avec tous les honneurs qui étoient dûs à un homme envoyé de la part du grand-seigneur, & revêtu de son autorité. Après avoir lu ses lettres, il les baissa respectueusement, selon la coutume des Orientaux, & lui remit le gouvernement de la ville. Scanderbeg se hâta de convoquer les chefs de la bourgeoisie, & leur ayant exposé par quel artifice il s'étoit introduit dans la place, & comment il prétendoit s'y maintenir, il les exhorta de concourir unanimement à l'exécution d'une entreprise où ils n'étoient pas moins intéressés que lui. Tout le monde s'y porta avec ardeur. Le mot fut donné sous main aux habitans de prendre les armes, & de se joindre aux troupes de Scanderbeg d'abord qu'elles paroitroient : la nuit suivante on leur ouvrit une porte, par où elles entrerent les armes à la main, & s'étant mises à crier, liberté, à l'heure même la bourgeoisie se rangea sous leurs enseignes, & tous ensemble firent main-basse sur la garnison. Lorsque tous les Turcs eurent été ou massacrés ou chassés, on se hâta d'abolir tous les vestiges de la do-

mination Ottomane. Les croiſſans furent arrachés, les armes d'Amurat miſes en piéces, ſes enſeignes déchirées & jettées au feu, & en fort peu de jours la ville reprit la forme de ſon ancien gouvernement, les magiſtrats leur pouvoir, la juſtice & la religion, leur autorité. La plûpart des villes de l'Epire ſuivirent l'exemple de la capitale.

[1439.]

Amurat fut transporté de colere & d'indignation en apprenant la révolte de Scanderbeg. Il donna ſur le champ des ordres pour mettre ſur pied la meilleure partie de ſes forces, perſuadé que la réduction entiere de l'Albanie ne ſeroit l'affaire que d'une campagne. Mais Scanderbeg n'étoit pas homme à ſe laiſſer ſurprendre. Son premier ſoin fut de s'appuyer de quelques princes voiſins, & de les engager dans une alliance offenſive & défenſive contre leur ennemi commun. Tous s'empreſſerent d'entrer dans ſes vues. Ils lui offrirent non-ſeulement des troupes & de l'argent, mais ſe déclarant ſes vaſſaux & ſes tributaires, ils le reconnurent d'un conſentement unanime ſouverain & roi d'Albanie. Scanderbeg prit alors toutes les meſures néceſſaires pour la défenſe & pour l'attaque. Quand les troupes qu'il attendoit

furent arrivées, ſon conſeil craignant qu'elles ne fuſſent pas aſſez conſidérables pour repouſſer les efforts des Turcs, voulut lui perſuader de commander de nouvelles levées. Il répondit d'un air délibéré qu'il y en avoit trop, & qu'il étoit expédient pour le bien de l'Etat d'en renvoyer une partie, ce qu'il fit auſſitôt au grand étonnement de tout le monde. Après avoir mis de bonnes garniſons dans les principales places, il ne ſe réſerva pour tenir la campagne que huit mille chevaux, & ſept mille hommes de pied, la fleur & l'élite de tous ceux qui s'étoient préſentés, & congédia le reſte; enſuite il ſe mit en marche pour aller au-devant de l'armée des Infidèles, qu'il ſçavoit n'être pas fort éloignée.

Il choiſit pour champ de bataille une plaine de la baſſe Dibre, qui avoit à dos une chaîne de montagnes, en forme d'emphithéâtre, & couvertes d'une forêt fort épaiſſe. Il alla d'abord reconnoître tous les lieux des environs, & voyant qu'il pouvoit tirer un avantage conſidérable de la diſpoſition du terrein, il détacha trois mille chevaux, qui eurent ordre de ſe mettre en embuſcade dans un coin de la forêt, & de n'en point ſortir qu'on ne fût aux priſes avec les ennemis, mais alors de fondre ſur eux à toute bride, & de les charger

charger en queue. Lui-même avec ses autres troupes occupa le fond de la plaine, & s'appuya de la montagne, laissant devant lui tout l'espace qu'il falloit aux Turcs pour se développer & se ranger en bataille. A peine eut-il achevé ces dispositions, que les deux armées se trouverent à peu de distance l'une de l'autre; mais sans en venir encore à la charge, parce qu'il étoit déja nuit. Scanderbeg commença par faire éteindre tous les feux de son camp, & commanda à ses troupes de se tenir en repos & en silence. Ce silence & ces ténèbres redoublerent l'audace des Turcs. Ils allumerent de grands feux de leur côté, s'approcherent diverses fois du camp des Chrétiens pour leur reprocher leur foiblesse & leur poltronnerie, & peu s'en fallut qu'ils ne l'assaillissent; le lendemain Scanderbeg envoya divers pelotons de cavalerie voltiger autour des ennemis, pour découvrir leur nombre & leur ordre, & dès qu'il en fut instruit, il disposa tout pour le combat: l'aile droite, composée de quinze cents chevaux & autant de fantassins, étoit commandée par Moyse Golème, Dibrien de nation, homme hardi & courageux, & très-entendu dans le métier des armes; la gauche, par Tanuse, neveu du prince des Cimmériens, avec pareil nombre d'infanterie

& de cavalerie. Au centre étoit Scanderbeg avec le reste des troupes disposées en forme de croissant. Les plus remarquables de ceux qu'il avoit auprès de lui, étoient Aidin-Musache, & George Strese, seigneurs Albanois ; le premier conduisant le gros de l'infanterie, l'autre un corps de cavalerie, formé de la jeunesse de Croie ; Uranoconte, brave & habile guerrier, commandoit l'arriere-garde & le corps de réserve.

L'armée ainsi rangée, Scanderbeg ne voulut point qu'on sonnât la charge que les ennemis de leur côté ne se fussent mis en ordre de bataille, & ne commençassent à s'ébranler pour venir à lui, dans la crainte que si ses soldats, emportés par trop de feu, rompoient leurs rangs & se debandoient, il ne lui fût plus possible de les rallier. On rapporte que le général Turc, Ali-Pacha, voyant l'ordre & la contenance des troupes Chrétiennes, jettoit de grands éclats de rire, & ne cessoit de répéter à ses gens : « Que dites-» vous de la folie de l'Albanois qui marche » en pompe & en si belle ordonnance à » ses funérailles ? » A l'entendre, ce n'étoit qu'un jeu que la bataille qu'ils alloient livrer ; mais ce jeu se changea bientôt en une affaire fort sérieuse pour lui. Au moment que ses troupes se mirent en mou-

vement, pour venir à la charge, Moyse & Tanuse partageant entr'eux les deux ailes ennemies, les chargerent avec tant de furie, qu'à peine purent-elles soutenir ce premier choc. Scanderbeg donna sur le corps de bataille avec la même vigueur; & à l'instant ceux qui étoient en embuscade étant sortis du bois, & fondant impétueusement sur l'arriere-garde, y jetterent tant d'épouvante, que la plûpart des escadrons qui la composoient se dissiperent & prirent la fuite. Tandis que Moyse & Tanuse continuoient de combattre la droite & la gauche des ennemis, Scanderbeg renversoit tout dans le corps de bataille. Après avoir enfoncé plusieurs de leurs rangs, il se trouva arrêté par un gros de cavaliers si serrés & si nombreux, qu'il désespéroit presque de les pouvoir rompre; c'étoit l'élite de toute l'armée Ottomane, qu'Ali avoit fait venir auprès de lui, pour soutenir le reste de ses troupes, qui se trouvoient déja bien éclaircies & fort ébranlées. Il étoit difficile que Scanderbeg avec le peu de monde qu'il avoit pût surmonter cet obstacle, & remporter une pleine victoire, si Aidin & Uranoconte ne l'eussent secondé. Leurs efforts réunis acheverent la déroute des Infidèles. On en fit un massacre horrible. Ali le premier prit la fuite, & son exemple

entraîna bientôt tout le reste de l'armée. Vingt-deux mille Turcs demeurerent sur la place, outre deux mille autres qui furent faits prisonniers; du côté des Chrétiens, il n'y eut à la vérité que cent vingt hommes de tués, mais le nombre des blessés fut assez considérable. Une victoire si éclatante fut l'effet de l'habileté, de la présence d'esprit, de l'intrépidité du héros Albanois, beaucoup plus encore que de la valeur & du courage de ses troupes.

Le lendemain de cette journee mémorable, Scanderbeg assembla ses troupes victorieuses; &, après avoir fait l'éloge des officiers & des soldats, il leur témoigna le regret qu'il avoit de n'être pas assez riche pour les récompenser tous, selon leur mérite. Il ajouta qu'il alloit leur ouvrir le pays ennemi, pour trouver dans le butin qu'ils y feroient le payement de leurs services; qu'afin que tout le monde eût part au profit comme tous en avoient eu à la gloire, il vouloit que l'infanterie montât à cheval, & qu'il avoit ordonné qu'on en fournît un à chaque fantassin, de ceux qu'on avoit pris aux ennemis; qu'il se mettroit lui-même a leur tête, pour favoriser cette course, & que, s'il avoit été très-content d'eux de les voir contribuer par tant de valeur au gain de la bataille, il n'auroit pas moins de

joie de leur en voir recueillir les fruits. Aux ſeuls mots de courſe & de butin, tous ſe trouverent prêts à bien faire, & il n'y eut pas juſqu'aux bleſſés qui ne vouluſſent être de la partie. En conſéquence on fit une irruption dans une contrée très-fertile tirant vers la Macédoine, & dont les habitans étoient ſujets du Turc. Le prince, qui vouloit épargner & la vie des hommes qui ne feroient point de réſiſtance, & l'honneur des femmes, avoit défendu très-expreſſément le meurtre & le viol. A cela près, tout étant permis au ſoldat, on fit une infinité d'eſclaves; on mit le feu à quantité de bourgs & de villages, après en avoir enlevé tout ce qu'il y avoit de meilleur. Il y eut ſur-tout un ſi grand butin de chevaux & de bétail, que ceux qui les avoient pris ne pouvant pas ſuffire à les conduire, étoient obligés d'en laiſſer une partie en chemin. Le ſoldat trouva dans de ſi riches dépouilles de quoi s'applaudir de ſa victoire; mais pour Scanderbeg rien ne lui en fit mieux ſentir le prix & les avantages, que les réceptions triomphantes que lui firent toutes les villes qui étoient ſur ſon paſſage, & principalement la capitale, lorſque, quelques jours après, il y ramena ſon armée.

[1446.]

Soit que les succès des Chrétiens eussent dégoûté les Ottomans de la guerre, soit qu'ils eussent besoin de quelque tems pour réparer leurs pertes, ils firent proposer une trève à Ladislas, roi de Hongrie, qui l'accepta. Pour rendre le traité plus solemnel, on convint de le cimenter par ce que les Chrétiens & les Turcs ont de plus sacré dans leurs religions. Amurat jura sur l'Alcoran, & Ladislas sur le Corps immortel de Jesus-Christ, qu'ils en observeroient inviolablement les articles.

[1441.]

Quoique ennemi juré des Chrétiens, Amurat les estimoit assez pour se reposer sur la foi de leurs sermens. C'est pourquoi n'ayant plus rien à craindre pour ses Etats d'Europe, il conduisit ses troupes en Asie, où le Caraman, Ibrahim-Beg, venoit d'allumer le feu de la guerre. Ce prince avoit épousé, quelques années auparavant, une sœur du grand-seigneur, qui la lui avoit donnée comme un gage précieux de sa protection & de son amitié. Mais, dans la fausse persuasion que les alliances les plus augustes sont de foibles

barrieres contre l'ambition & l'intérêt des souverains, il avoit cru devoir profiter de l'éloignement du sultan, son beau-frere, pour envahir & ravager ses provinces. Amurat eut bientôt confondu les desseins présomptueux du perfide. Après l'avoir depouillé de ses conquêtes, il entra dans la Cilicie, résolu de lui livrer bataille, & de terminer tout d'un coup la guerre. C'en étoit fait du Caraman, si son épouse, qui connoissoit la bonté naturelle d'Amurat, n'eût pris le parti de venir implorer la clémence de ce prince. Ses larmes & son éloquence arracherent les armes des mains de son frere. Elle en obtint tout ce qu'elle voulut, & l'alliance fut renouvellée.

[1442 - 43.]

Les règnes les plus brillans sont nécessairement funestes aux peuples, qui payent presque toujours de leur sang & de leurs biens la gloire & les triomphes de leurs souverains. Convaincus depuis long-tems de cette vérité, le généreux & sensible Amurat n'aspiroit qu'au moment de procurer à ses sujets une paix solide & durable. C'étoit dans cette vue qu'il avoit sacrifié ses ressentimens contre le roi de Hongrie & les Albanois rebelles. La soumission du Caraman ayant rétabli le calme

dans les provinces d'Aſie, tout l'empire Ottoman ſe trouva paiſible & tranquille. Dès-lors le grand-ſeigneur ne s'occupa plus qu'à fermer les plaies qu'une longue guerre avoit faites à la Turquie. Il diminua les impôts, rappella l'abondance, & fit fleurir par-tout le commerce & les arts. Il pourvut à la ſûreté des frontieres par d'utiles travaux & de ſages réglemens. Il fit revivre les anciennes ordonnances, pour le maintien de la diſcipline & de la ſubordination parmi les troupes. Il établit une police rigoureuſe dans les grandes villes; mais le principal objet de ſes ſoins paternels fut d'arrêter & de réprimer les vexations des traitans, moyen toujours infaillible d'enrichir l'Etat, en ſoulageant les peuples. Enfin il ſe fit un devoir de verſer ſur l'indigence les produits d'une adminiſtration éclairée & les richeſſes de l'économie. On vit s'élever en peu de tems, dans preſque toutes les villes de l'empire, des hôpitaux, des moſquées, des écoles publiques, & mille autres monumens de la ſageſſe & de la magnificence d'un grand prince.

Lorſqu'Amurat eut aſſuré la félicité publique ſur des fondemens qu'il crut inébranlables, il réſolut de ſe procurer à lui-même les douceurs du repos, en réſignant l'empire à ſon fils Mahomet, prince

de grande espérance. Dans ce dessein, il convoqua les vizirs, les pachas & des officiers de la Porte; &, leur ayant exposé les motifs de son abdication, il se dépouilla des ornemens impériaux, & en revêtit le jeune prince. La cérémonie achevée, il partit pour se rendre à Magnésie, dans l'Asie-Mineure, & y embrassa les exercices paisibles d'une vie privée.

[1444.]

La nouvelle de la retraite d'Amurat ne fut pas plutôt répandue, que les ennemis de l'empire songerent à s'en prévaloir, ou pour rentrer en possession des pays qu'ils avoient perdus dans les dernieres guerres, ou pour s'agrandir aux dépens du Turc. Le Caraman donna le premier l'exemple du soulevement; &, si l'on en croit le prince Cantimir, il écrivit la lettre suivante au roi de Hongrie: « Amurat, ce » vieux tyran, a abdiqué l'empire, & a » résigné le sceptre à Mahomet, son fils. » C'est un jeune homme sans expérience, » & son âge n'a pu encore acquérir la » connoissance des affaires civiles & mi- » litaires. Voici le moment favorable de » tirer vengeance de tout le mal que les » Turcs vous ont fait. Si vous le laissez » échapper, il ne se présentera plus. Fon- » dons à la fois sur les terres des barba-

* Il étoit expédient pour le bien & la sûreté du pays d'empêcher qu'il n'y entrât, &, s'il en falloit venir à un combat, il valoit mieux le hasarder, pendant que l'armée étoit encore fraîche & complette, que d'attendre que les fatigues ou les maladies l'eussent affoiblie ou diminuée comme dans la derniere guerre. Il est vraisemblable que Ladislas & Huniade s'attendirent toujours que Scanderbeg pourroit les joindre avant la bataille ; mais, soit qu'ils craignissent que les obstacles qu'il trouveroit à l'exécution de son dessein, ne retardassent trop son arrivée, soit qu'ils eussent appris que les forces d'Amurat n'étoient pas si grandes qu'on l'avoit publié, & qu'ils crussent en avoir suffisamment de leur côté pour le combattre, soit enfin qu'étant bien informés que le sultan ne venoit à eux que dans le dessein de les attaquer, ils jugeassent qu'il étoit de leur honneur de le prévenir, ils résolurent de tenter au plutôt cette grande entreprise. Sur la connoissance qu'ils avoient du pays, ils se déterminerent à choisir pour champ de bataille la plaine de Varne, appellée ainsi à cause du voisinage d'une petite ville qui porte le même nom, & qui

* Du Poncet.

n'eſt pas fort éloignée du Pont-Euxin. Ils trouverent, en y arrivant, que les Turcs y étoient déja campés ; &, comme ils ne voyoient pas qu'ils ſe miſſent en devoir de reculer devant eux, on tint un conſeil de guerre ſous la tente du roi, où la bataille fut réſolue d'un commun conſentement, & les ordres donnés pour l'aller préſenter aux ennemis le lendemain, dès la pointe du jour.

La plaine de Varne ayant aſſez d'étendue pour donner aux généraux des deux armées la liberté de bien ranger leurs troupes, le jour ſuivant, qui étoit le 16 de Novembre, Huniade forma l'aile droite de la plus grande partie des Hongrois, la gauche des Polonois & des Valaques, & pria le roi de demeurer avec ſa nobleſſe au corps de bataille, composé de quelques autres régimens Polonois & Hongrois. Le ſultan de ſon côté avoit mis les Européens à ſa droite, commandés par Carats, l'un des plus grands capitaines qui fût dans ſon empire ; à ſa gauche les Aſiatiques, & autour de lui les Janiſſaires, ſelon la coutume des princes Ottomans, qui ne ſe croient jamais plus en ſûreté que lorſqu'ils ſont environnés de cette milice, qui paſſe pour invincible. Toutes choſes ainſi diſpoſées, Huniade, qui ne vouloit pas laiſſer à l'ennemi la

gloire d'avoir commencé l'action, marcha contre les Asiatiques, & les poussa avec tant de vigueur, qu'ils n'attendirent pas un second choc, pour lâcher le pied. Leur désordre n'emporta point ce sage général. Il les poursuivit, sans permettre que ses soldats quittassent leurs rangs; & comme ce premier corps des ennemis n'eut jamais l'assurance de lui faire face, en peu de tems la terre fut toute couverte de morts. Il continuoit de charger dans le même ordre & avec le même succès, lorsque les Valaques, gens extrêmement âpres à la proie, voyant une partie des Asiatiques en déroute, se détacherent sur eux, & les menerent battant jusqu'à la tente d'Amurat. Il leur eût peu coûté d'achever de les défaire; mais le butin leur fit négliger la victoire, & ils ne songerent qu'à s'en assurer le profit.

Après ce bel exploit, ils se retirerent dans leur quartier, & refuserent opiniâtrement de retourner au combat. Huniade, qui avoit encore assez de troupes pour attaquer les Européens, qui formoient la gauche des ennemis, & qui, nonobstant la déroute de la droite s'étoient tenus immobiles dans leur poste, fit de nouvelles prieres au roi de demeurer au sien avec ses troupes, afin qu'il pût trouver une retraite assurée auprès de lui, s'il étoit poussé

par les ennemis à la seconde attaque qu'il alloit leur livrer. Il ne doutoit pas que les Européens ne dussent faire plus de résistance que les Asiatiques, & l'expérience lui fit bientôt voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Carats le reçut avec autant de fermeté qu'Huniade avoit eu de courage à l'attaquer. L'honneur du combat fut disputé si opiniâtrément, que la perte étant presque égale de part & d'autre, la victoire demeuroit suspendue entre les deux partis. Mais enfin Carats ayant été tué d'un coup de lance, & après lui plusieurs braves qui cherchoient à venger sa mort, les Chrétiens touchoient presque au moment qui alloit les faire triompher d'Amurat & de toute sa puissance. Il paroît que c'est en cette conjoncture que doit être arrivé ce qu'on rapporte de ce prince infidèle, que, se voyant sur le point de perdre la bataille, il tira de son sein le traité qu'il avoit fait avec Ladislas & Huniade, & levant vers le Ciel la main dont il le tenoit, prononça ces paroles à haute voix : « Jesus-Christ, si tu es Dieu, » comme les tiens nous l'assurent, venge » l'injure qu'ils t'ont faite, en violant ce » traité qu'ils m'avoient juré sur ton nom » d'observer inviolablement ! ». Une funeste jalousie des Chrétiens lui fit obtenir

ce qu'il ne pouvoit efpérer de fes armes, après le double échec qu'il venoit de recevoir.

Les feigneurs Polonois, qui étoient auprès de Ladiflas, piqués d'honneur & d'émulation de voir Huniade cueillir tant de lauriers, pendant qu'ils demeuroient les bras croifés, fe mirent à crier qu'il étoit honteux à Sa Majefté & à toute fa nobleffe de n'être que fpectateurs d'une fi grande action, & qu'il falloit fe hâter d'y prendre part avant qu'elle fût confommée. Ce prince, qui étoit jeune & plein de cœur, prend feu à ces paroles, part avec fa troupe, pouffe au corps des Janiffaires qui environnoient le fultan, & les charge avec plus de valeur que de fuccès. Irrité de la réfiftance qu'il rencontre, il pique fon cheval, & fe lance au milieu d'eux. Il croyoit par-là fe faire une ouverture pour paffer jufqu'au centre de ces gros bataillons, perfuadé que fes gens, emportés de la même ardeur, fe mêleroient parmi ces troupes, & les mettroient en défordre. Entreprife hardie & déterminée à la vérité, mais auffi d'une témérité qui lui coûta cher. A peine fe fut-il jetté dans ce péril, que le cheval qu'il montoit reçut un coup de hache d'armes au jarret, dont il tomba par terre

&

& renversa sous lui son cavalier *; & comme les gens de Ladislas étoient trop éloignés, ou en trop petit nombre pour le secourir, il fut percé de plusieurs coups. Un Janissaire lui coupa la tête, & courut la porter au grand-seigneur, qui la fit mettre au bout d'une pique pour la faire voir à tous les Polonois.

Ceux-ci, frappés d'épouvante à la vue d'un tel spectacle, perdirent aussitôt courage, &, vaincus par la peur avant que de l'être par l'ennemi, se mirent à fuir honteusement. Les Turcs les poursuivirent avec chaleur, & en firent un grand carnage. Tout ce que put faire Huniade, qui combattoit toujours les Européens avec tout l'avantage qu'il avoit eu contre les Asiatiques, ce fut de se retirer en bon ordre vers le Danube, suivi de tous ceux qu'il commandoit. Ils passerent ce fleuve à la hâte, & par-là se déroberent à la fureur des ennemis. Cependant le malheur voulut qu'Huniade tombât entre les mains de Dracule, prince de Moldavie & allié des Turcs, qui le retint prisonnier. Les

* Les historiens Turcs font honneur à leur sultan de la mort du roi de Pologne, & le prince Cantemir dit avec eux, qu'Amurat l'ayant rencontré par hasard dans la mêlée, perça son cheval d'un jirid ou javelot, & le renversa par terre.

généraux de l'armée Chrétienne envoyerent plusieurs fois le redemander, & offrir sa rançon, sans que le Moldave y voulût entendre; & il ne le relâcha que sur la menace qu'ils lui firent de porter la guerre en son pays, & d'y mettre tout à feu & à sang, s'il différoit de leur accorder sa liberté. Telle fut la triste catastrophe de la bataille de Varne commencée si heureusement, & finie avec tant de malheur. Les Chrétiens y firent une perte considérable, tant par la mort de Ladislas que par celle de Julien, cardinal-légat & de plusieurs autres personnes de marque, outre quantité de troupes qui y périrent. Il est vrai qu'il en coûta encore plus de sang aux vainqueurs qu'aux vaincus, jusques-là qu'Amurat entendant les congratulations qu'on lui faisoit sur le succès de cette grande action, répondit avec un air chagrin qu'il croyoit avoir plus perdu que gagné, & qu'il aimeroit presqu'autant perdre une bataille, que d'en gagner une seconde au même prix.

Les Turcs prétendent qu'aussitôt après la victoire de Varne, Amurat retourna dans sa retraite de Magnésie. Il ne dut pas sans doute y faire un long séjour, puisque nous le verrons encore l'année suivante à la tête de l'empire.

[1445.]

Malgré sa défaite, Huniade étoit toujours redoutable aux Ottomans qu'il avoit empêchés de faire aucun progrès en Hongrie, & de recueillir les fruits de leur victoire. Obligé d'envoyer de nouvelles troupes de ce côté, pour remplacer celles qu'il avoit perdues dans la bataille, le sultan ne put, comme il le desiroit, tourner toutes ses forces contre l'Epire. Il se contenta d'y faire passer neuf mille chevaux sous les ordres du Pacha Férise ou Férez, général d'une grande activité, lui recommandant de conduire cette entreprise avec le plus grand secret. Mais le vigilant Scanderbeg fut informé de la marche de Férise, ce qui fut cause que ceux qui prétendoient le surprendre furent surpris eux-mêmes & fort maltraités. Par la route qu'ils tenoient, il n'y avoit guères que le Val de Mocrée qui pût leur donner entrée en Albanie. C'est un lieu fort étroit, couvert de bois & de rochers, où peu d'hommes bien placés peuvent combattre avec avantage contre un nombre fort supérieur. Aussi Scanderbeg ne prit-il avec lui que deux mille chevaux & quinze cents fantassins, auxquels il assigna différens postes, conformément au dessein qu'il avoit d'envelopper les enne-

mis. A peine eut-il fait ces dispositions, que les Turcs parurent, marchant en trois corps, dont le premier étoit le plus nombreux. On les laissa s'engager fort avant dans les défilés. Alors Scanderbeg ayant fait avancer des troupes pour couper l'avant-garde, & lui ôter toute communication avec les deux autres corps, il la prit en tête & en queue, & la chargea vigoureusement. Les Turcs firent d'abord une ferme résistance; mais, n'étant pas secourus, & s'imaginant avoir sur les bras toute l'armée Albanoise, ils perdirent courage, & se laisserent massacrer sur la place. Sept cents soixante mirent bas les armes, & furent faits prisonniers. Le Pacha qui suivoit avec le second corps, effrayé de la déroute des siens, prit la fuite & entraîna l'arriere-garde.

Cette victoire, qui fut la seconde que Scanderbeg remporta sur les Infidèles, fut bientôt suivie d'une troisieme. La Porte avoit envoyé Mustapha-Pacha, avec six mille chevaux d'élite pour remplacer Férise, & recueillir les débris de son armée. Ce nouveau général prit toutes les précautions nécessaires pour n'être point surpris. Il eut soin de ne s'engager dans le pays qu'après en avoir étudié la situation, & s'être assuré des postes les plus avantageux. Il résolut enfin d'asseoir son

camp ſur une hauteur de difficile accès, & qu'il rendit encore plus inacceſſible par les travaux qu'il y ajouta. Lorſqu'il ſe vit en état de ne rien craindre, il détacha de différens côtés des pelotons de cavalerie, qui eurent ordre de piller & de ravager la campagne, & de ne s'écarter que le moins qu'ils pourroient les uns des autres. Tout cela fût exécuté ponctuellement, & la partie de l'Albanie qu'ils occuperent, devint bientôt le théâtre des violences & des excès les plus inouis. Une expédition dirigée avec tant de ſageſſe & de prudence n'embarraſſoit pas peu le prince Chrétien. Il prit conſeil de ſon déſeſpoir, & fonda ſes eſpérances dans une heureuſe témérité. Saiſiſſant le tems où le général Turc avoit envoyé dans le pays de plus gros détachemens que de coutume, il oſa attaquer les ennemis dans leurs retranchemens, & la fortune ſecondant ſon audace, il les emporta l'épée à la main. Surpris & déconcertés, les Turcs ſe précipitent les uns ſur les autres. On en fait un carnage effroyable. Le reſte & le Pacha lui-même cherchent leur ſalut dans une prompte fuite.

Quelque tems après, Muſtapha fut encore battu par Scanderbeg avec perte de dix mille hommes. Depuis, l'activité guerriere des Ottomans laiſſa reſpirer l'Alba-

nie, soit que leur sultan eut réitéré son abdication, comme le veulent quelques historiens, soit qu'il jugeât à propos d'attendre d'autres circonstances pour terminer une entreprise qui ne demandoit rien moins que sa présence & toutes les forces de son empire.

[1449.]

On reçut tout-à-coup avis à la Porte Ottomane qu'une armée prodigieuse de Hongrois, de Bohêmes, d'Allemands & de Valaques, aux ordres d'Huniade, s'avançoit sur le chemin de Belgrade, vers les terres de l'empire. Aussitôt Amurat rassembla ses troupes dispersées, & se rendit à Sophie où étoit le rendez-vous général. Il en partit peu de tems après, pour aller à la rencontre des Chrétiens, qu'on trouva campés à Cassovie, dans une plaine déja fameuse par une victoire qu'avoit remportée Amurat I, sur ces mêmes Hongrois. On ne fut pas plutôt en présence, que la bataille commença avec un acharnement incroyable. Les Turcs furent d'abord repoussés, parce que les ennemis couverts de cuirasses étoient à l'épreuve de l'épée; mais le sultan leur ayant fait quitter leurs armes légeres, ils revinrent à la charge avec des massues & des bâtons ferrés. On se mêla de nouveau. De

part & d'autre il se fit des prodiges de valeur, & le combat se soutint jusqu'à la fin du jour, sans que la victoire parût se décider. Dans ce moment le roi de Hongrie, ou pressé trop vivement par les Turcs, ou fatigué des travaux d'une action aussi meurtriere, s'éloigne du champ de bataille. Cette démarche est prise pour l'effet de la peur. Les Hongrois perdent courage, & ne songent plus qu'à pourvoir à leur sûreté. Tout fuit; tout se disperse. Les ennemis redoublent d'efforts, & malgré les ténèbres de la nuit, ils font un carnage horrible des Chrétiens. Tous les officiers généraux, Hongrois, Bohêmes, Allemands & Polonois périrent l'épée à la main. On fit plus de deux mille prisonniers, & vingt à trente mille hommes demeurerent sur la place.

Une victoire aussi éclatante mit le comble à la gloire d'Amurat. Mais ce prince n'en parut ni plus orgueilleux ni plus fier. Attribuant à la faveur du ciel le cours de ses prospérités, il signala sa reconnoissance par un grand nombre de pieux établissemens & de riches fondations. L'Ulema *, c'est-à-dire le corps des ecclésiaſ-

* Cet ordre ne pouvoit manquer de parvenir à la plus haute considération dans un pays soumis à la loi Musulmane, où le souverain réunit

tiques & les moines eurent beaucoup de part à ses libéralités, & c'est de ce prince qu'ils tiennent la plûpart des priviléges, dont ils jouissent encore aujourd'hui.

---

tout à la fois dans sa personne la puissance législative & l'autorité spirituelle. Le Muphti, comme on l'a dit ailleurs, est en Turquie le chef de la religion aussi-bien que de la jurisprudence du royaume. C'est le grand-seigneur qui le nomme & qui lui donne l'investiture en le revêtant d'une riche robe de martres zebelines. Il lui présente en même temps une somme de mille écus d'or, enveloppés dans un mouchoir, & lui fait pour son entretien un fond de deux mille aspres par jour, qui font environ soixante livres de notre monnoie. Le Muphti peut, outre cela, disposer de certains bénéfices qui servent à grossir son revenu. Sous les prédécesseurs d'Amurat, cette charge étoit la plus considérable de l'empire. Rarement les sultans faisoient la guerre ou la paix, sans avoir auparavant consulté le Muphti. Plus rarement encore ils déposoient leurs ministres ou les faisoient mettre à mort sans un fetfa, c'est-à-dire une sentence de ce juge suprême. Aujourd'hui le Muphti jouit des mêmes honneurs qu'autrefois; on lui rend les mêmes respects; mais c'est tout. Il n'est consulté que pour la forme & pour en imposer à la multitude. La puissance active du Muphti réside toute entiere dans la personne de deux Cadileskers ou juges de la milice, dont nous avons parlé ci-dessus. Ils ont sous eux les Mollas ou juges de provinces, & ceux-ci les Cadis chargés de l'administration de la justice & de la police

Amurat fut beaucoup moins heureux en Albanie, où, cette même année, il

---

dans les villes. Après les Cadis viennent les Imans, qui déservent les mosquées & sont comme nos curés de paroisses. On peut mettre encore au nombre des gens d'église les Emirs, qui se disent descendans du prophete Mahomet, & qui sont fort répandus en Turquie & dans les autres états Mahométans. On les distingue par leur turban vert, couleur favorite du législateur Arabe. Ils jouissent de plusieurs beaux priviléges. *l'Emir Bachi*, leur général, a seul le droit de les punir, quoiqu'ils puissent être traduits devant les juges ordinaires. Leur second officier s'appelle *Alem-dar*, & porte l'étendard vert de Mahomet dans les cérémonies publiques. Au reste, ces prétendus nobles sont pour la plupart de grands fainéans, & menent la vie du monde la plus licentieuse. On remarque, dit le prince Cantemir, au sujet de cette famille ou race, une circonstance qui paroîtroit incroyable, si elle n'etoit généralement attestée & par conséquent véritable. C'est que ces Emirs, avant qu'ils ayent atteint quarante ans, ont des qualités surprenantes, & possédent à un souverain degré la gravité, la science, la sagesse: après cet âge, ils déclinent visiblement; &, s'ils ne deviennent pas tout-à-fait idiots ou fous, on remarque en eux quelque signe visible de légéreté ou de stupidité. Les Turcs prennent ce phénomène pour une inspiration divine, & y attachent la preuve de la naissance & sainteté originelle de ces Emirs. Cependant ils ne laissent pas quelquefois de le tourner en raillerie. Ils ont un proverbe qui dit, parlant d'un stupide, *Emir soidur*, il est de la race des Emirs.

conduisit ses troupes victorieuses, que les historiens Chrétiens font monter à cent cinquante mille hommes *. Le bruit de son approche répandit dans ce royaume une telle épouvante, que tout le monde se crut perdu sans ressource ; mais l'intrépide Scanderbeg eut bientôt dissipé les alarmes par les mesures pleines de sagesse qu'il prit pour recevoir les Turcs. Ne jugeant pas qu'il pût tenir la campagne en présence de ce monde d'ennemis, il prit la résolution de se cantonner dans quelques lieux de difficile accès, d'où il pût les harceler sans cesse, & traverser tous leurs desseins. Il étoit dans une vive impatience d'apprendre à quoi ils se détermineroient, lorsqu'on vint l'avertir que cinq mille chevaux de leur armée avoient investi Stefigrade à l'entrée de la nuit, & que le lendemain, 14 de Mai, Amurat étoit arrivé devant la place avec tout le reste de ses troupes. Dès qu'il fut assuré que les Infidèles s'étoient attachés à cette place, il partit du camp de Croie avec quatre mille chevaux & mille fantassins, & marcha avec tant de diligence, qu'en vingt-quatre heures il arriva avec sa troupe à deux lieues de Stéfigrade, quoique dis-

* Du Poncet, histoire de Scanderbeg, roi d'Albanie.

tante de Croie de près de trente. Il choisit pour son camp un lieu couvert de bois & de montagnes, & sans se fier encore à une situation si avantageuse, il donna ordre de travailler sans relache à creuser des fossés, & à faire des levées de terre en forme de remparts dans tous les endroits par où l'on pouvoit y aborder.

Cependant Amurat n'oublioit rien pour s'ouvrir l'entrée de l'Albanie par la prise de Stéfigrade. Dès le lendemain de son arrivée, il fit tourner toutes ses troupes autour de la montagne, au sommet de laquelle étoit la ville. Elles marchoient en ordre de bataille, au son des trompettes & des tambours ; & avec grand bruit de toute l'artillerie, sans que la garnison ni les habitans parussent effrayés d'un appareil si formidable, comme Amurat l'avoit prétendu. Incontinent après, il les envoya sommer d'ouvrir leurs portes, avec promesse de leur conserver leurs priviléges, s'ils vouloient entrer en composition. Mais Perlat, gouverneur de la place, réjetta fiérement les offres du sultan, & fit entendre aux députés qu'il étoit résolu de s'ensevelir sous les ruines de Stéfigrade plutôt que de commettre une telle lacheté. Le grand-seigneur, ayant reçu cette réponse, ne songea plus qu'à commencer l'attaque. Pendant trois jours

ſon artillerie ne ceſſa de faire un feu terrible, & le quatrieme la brèche étant déja fort grande, un corps d'Aſapes *, & un autre de Janiſſaires furent commandés pour monter à l'aſſaut. Perlat avoit fait élever, derriere l'endroit où donnoit le canon, un grand cavalier, dont les terres étoient ſoutenues par des ais & des claies. Cette élévation de terrein ne fut pas d'un médiocre ſecours aux aſſiégés pour lancer de-là leurs traits avec avantage. Ils en faiſoient rouler quantité de groſſes pierres, qui, bondiſſant & ſe précipitant avec rapidité, écraſoient tous les aſſaillans ſur qui elles tomboient. Pour faire diverſion à la grande attaque, & partager les forces des aſſiégés, d'autres bandes d'Aſapes & de Janiſſaires, grimpant par quelques endroits de la montagne où la pente étoit plus douce, s'efforçoient de gagner la muraille & d'y appliquer leurs échelles. Ils étoient ſoutenus par deux gros bataillons d'arbalétriers & d'arquebuſiers pour nettoyer le mur, & écarter les défenſeurs; mais à meſure qu'ils en approchoient, la pente ſe trouvant plus roide & ne pouvant aſſurer leurs pas, on les voyoit culbuter les

* Les Aſapes ſont des gens de pied que les provinces doivent fournir au grand-ſeigneur en tems de guerre.

uns ſur les autres, ou entraînés par leur propre poids, ou renverſés par les pierres qui tomboient ſur eux. S'il s'en trouvoit de plus heureux ou de plus hardis qui oſaſſent tenter l'eſcalade, ils n'étoient pas mieux traités. Car les échelles venant à rompre pour être trop chargées ou jettées par terre par les aſſiégés, ceux qu'elles portoient rouloient au bas de la montagne, le corps tout froiſſé, & pluſieurs morts ou mourants. D'autres qui avoient atteint le mur, & qui ſe prenoient aux crénaux pour le franchir, on leur coupoit les mains à coups de ſabre, & n'ayant plus moyen de ſe tenir ils tomboient à la renverſe.

Une ſi vigoureuſe réſiſtance à l'une & à l'autre attaque avoit déja bien rallenti l'ardeur des Infidèles : pluſieurs, rebutés d'un ſi rude combat, ſe retiroient dans leurs quartiers ; d'autres ne retournoient à l'aſſaut que malgré eux, & n'y portant que peu de courage, en revenoient bientôt avec beaucoup de honte. En vain les officiers les excitoient & les forçoient même à faire leur devoir, en les chargeant à grands coups de canne & d'épée. Tout ce qu'ils gagnoient ſur eux, n'étoient que de vains & foibles efforts, qui leur attiroient les railleries & les bravades des aſſiégés. Amurat en fut ſi outré, qu'il

donna ordre à Feribassa, l'un de ses meilleurs généraux, de recommencer l'assaut avec trois mille hommes de troupes fraîches, & lui fit fournir quantité d'échelles & de machines de guerre. Il avoit si fort à cœur le succès de cette seconde attaque, qu'il menaça de mort tous ceux qui reviendroient avant d'avoir emporté la place ou sans être rappellés. La garnison les voyant approcher, essaya d'abord de les éloigner à coups d'arquebuses & d'arbalètes ; & comme ils ne laisserent pas de gagner le mur, & qu'ils avoient déja planté les échelles, outre un grèle effroyable de pierres, dont ils furent accueillis, on fit pleuvoir sur eux un si grand nombre de feux de paille, de fascines & corbeilles enduites d'huiles & de poix & toutes embrasées que les uns à demi brûlés ne songeoient qu'à se soustraire aux flammes qui les dévoroient, tandis que les autres étoient occupés à les éteindre. En un instant presque toutes leurs échelles & toutes leurs machines furent réduites en cendres. Avec le peu qui leur en restoit, Féribassa les exhortoit de continuer l'attaque, promettant de grandes récompenses à ceux qui franchiroient le mur les premiers, & les faisant ressouvenir des ordres du sultan. C'est ce qui les fit passer promptement de l'endroit où ils étoient à

un autre qui leur parut plus dégarni & plus aisé à forcer. En effet, après avoir tué ou écarté le peu de monde qui le défendoit, ils commençoient déja à l'escalader avec quelque espérance de succès, lorsque Perlat y accourut avec bon nombre de Dibriens. Il chargea les ennemis avec tant de vigueur, que leurs nouveaux efforts & tous les mouvemens de celui qui les commandoit n'aboutirent qu'à une plus grande perte. Pas un toutefois n'osa retourner au camp, que lorsqu'on entendit sonner la retraite.

Ce qui y donna occasion, fut l'avis qu'on eut à l'armée des Infidèles de l'approche de Scanderbeg. Il marchoit en effet avec sept mille chevaux & trois mille fantassins qu'il avoit fait venir depuis peu dans son camp. N'étant plus qu'à une demie lieu des ennemis, il détacha Moyse, un de ses généraux, avec toute l'infanterie & deux mille cavaliers pour occuper un poste avantageux qu'il lui marqua, tandis qu'avec le reste de sa cavalerie, il s'avanceroit lui-même vers le camp des ennemis. Ce fut alors qu'Amurat fit cesser l'assaut : il envoya d'abord contre Scanderbeg un corps de cavalerie fort supérieur au sien, & comme il vit qu'au premier choc ses gens commençoient à plier, il les fit soutenir par la meilleure partie

de son armée. Scanderbeg craignant moins de se voir accablé par le nombre que d'être coupé, battit en retraite pour aller rejoindre Moyse. Les Turcs le suivirent quelque tems ; mais Amurat qui se défioit, disoit-il, des ruses ordinaires de l'Albanois, & qui craignoit que ses troupes ne tombassent dans quelque embuscade, les fit rappeller. Scanderbeg eut ce qu'il prétendoit, n'ayant point eu dessein de livrer bataille aux ennemis, mais seulement d'interrompre l'attaque de la place.

Depuis cette action, Amurat ne cessa point de fatiguer la ville, & il ne se passoit point de jour qu'il ne fît livrer quelque assaut. Il se persuadoit qu'il y en auroit à la fin quelqu'un qui lui réussiroit, & qu'il n'étoit pas possible qu'à la longue les assiégés ne perdissent haleine, ou ne relachassent beaucoup de leur vigilance & de leur vigueur. Ses espérances furent trompées ; & en quelque tems & par quelque endroit qu'on les prît, on les trouvoit toujours également alertes, & prêts à bien recevoir l'ennemi. Scanderbeg de son côté alloit tous les jours à la découverte. Le 22 de Juin n'ayant avec lui que Tanuse & cinquante hommes, il s'approcha des assiégeans, & reconnut du haut d'une colline que la sécurité étoit si grande parmi eux, & les factions ordinaires si négligées,

négligées, que, ſans les étendards & les drapeaux plantés de diſtance en diſtance ſelon la coutume, on n'auroit pu deviner que ce fût un camp: le plus profond ſilence régnant dans tous les quartiers, les hommes étendus ſous les tentes ou ſur l'herbe, pêle-mêle avec les chevaux, & preſque tous aſſoupis ou endormis à cauſe des grandes chaleurs de la ſaiſon. A la vue d'un tel ſpectacle, ne doutant point que le lendemain il ne dût retrouver les ennemis dans la même l'éthargie, il retourne en diligence à ſon camp, prendre les enſeignes & faire marcher ſes troupes. Il ſe met à leur tête, après leur avoir fait prendre des vivres, ſeulement pour un jour. Sur le ſoir, à la faveur d'un grand brouillard, il s'avança le plus près qu'il put du camp des Turcs avec ſon armée. N'en étant plus qu'à un quart de lieue, il envoya deux ſoldats adroits & intelligens reconnoître en quel état ils étoient; &, ſur ce qu'ils lui rappporterent du ſilence & de la ſécurité des Infidèles, il donna le ſignal de la marche. Quelque précaution qu'on obſervât, le bruit des armes & le henniſſement des chevaux firent bientôt connoître aux gardes avancées que l'ennemi approchoit. Ils crierent aux armes, &, par leurs clameurs redoublées, répandirent l'alarme & l'épouvante

dans tout le camp. Le ſultan réveillé à ce tumulte ſe hâte de donner ſes ordres, & de ſe mettre en état de ſoutenir l'attaque autant que les ténèbres & la confuſion pourroient le permettre. Scanderbeg, ſans s'étonner de tous ces mouvemens, força d'abord les lignes, ce qu'il n'eut pas de peine à faire parce qu'elles étoient fort mal gardées. Sa premiere charge fut ſur quelques troupes Aſiatiques, qui ne s'étoient point attendues à un tel contretems; il en tua une partie, & mit les autres en fuite. De-là il paſſa aux quartiers voiſins, où il porta comme au premier la terreur & le maſſacre, allant toujours de proche en proche, pour ne rien laiſſer derriere lui qui pût l'embarraſſer ou empêcher ſa retraite. Dans ceux où il ne trouvoit que des tentes que la peur avoit contraint les Turcs d'abandonner, il y faiſoit mettre le feu. Rien ne tenoit contre lui ; & tout ce qui s'étoit préſenté juſques-là avoit été d'abord ou taillé en piéces, ou diſſipé par l'effroi. Il n'en fut pas de même d'un corps de quatorze mille hommes qui s'avanca pour l'arrêter. Il les reçut d'abord fort mal, & en jetta par terre un ſi grand nombre, que tous les autres furent ſur le point de lâcher le pied. Mais, ſe confiant en leur multitude, & ne doutant point qu'Amurat ne

dût encore envoyer d'autres troupes pour les soutenir, ils furent fermes, résolus ou de périr sur la place ou de contraindre l'ennemi de se retirer. Le choc dura assez long-tems; mais enfin les Turcs qui se sentoient poussés vivement commencerent à défiler par bandes, &, se sauvant dans le quartier d'Amurat, y porterent la nouvelle de leur désastre. Toutes ses autres troupes étant rangées en bataille & n'attendant que ses ordres pour aller au combat, il les fit marcher sur l'heure, mais inutilement. Scanderbeg qui en fut averti se retira avec les siennes, n'ayant perdu que quarante hommes & en ayant tué plus de deux mille aux ennemis.

Amurat fut si consterné de ce malheureux succès, qu'il en tomba dans une noire mélancolie. Le Pacha de Romanie, voulant le consoler, entreprit d'emporter la place. Il l'attaqua trois diverses fois, avec de grandes forces & par les endroits les plus foibles; mais il eut le chagrin de se voir toujours repoussé. Transporté d'indignation & de fureur, & résolu de venger sa puissance méprisée par le sac de cette ville, le sultan assembla les chefs de ses troupes pour les disposer à un dernier assaut. Il leur déclara qu'il vouloit que tous fussent de la partie, & que personne

ne ſongeât à revenir au camp, que la place ne fût emportée : &, afin que rien ne pût troubler cette derniere attaque, il fit un détachement de douze mille chevaux & de ſix mille hommes de pied, dont il confia la conduite à Féribaſſa l'un de ſes généraux, avec ordre de s'approcher le plus près qu'il pourroit du camp de l'Albanois, pour le tenir en échec & l'empêcher de venir au ſecours des aſſiégés.

Le jour venu, Amurat ayant fait ſonner la charge au lever du ſoleil, en un moment toute la montagne ſe trouva couverte de combattans qui grimpoient avec le même empreſſement que ſi la ville eût été ouverte & ſans défenſe, & qu'il n'eût été queſtion que d'en partager le butin. Les uns avec de longs crocs tâchoient d'atteindre & de tirer à eux ceux qui paroiſſoient ſur les remparts ; d'autre travailloient à ſapper le pied du mur, à couvert de quelques madriers dont ils s'étoient faits des mantelets : pluſieurs lançoient une infinité de feux d'artifice, pour occuper une partie de la garniſon & des bourgeois à éteindre les incendies. Mais tous leurs efforts furent inutiles, & l'infatigable Perlat, qui paroiſſoit ſe multiplier, donna par tout de ſi bons ordres & fit de ſi grands prodiges de valeur,

qu'ils les empêcha de gagner un pouce de terrein, détruisit leurs machines de guerre, & en fit une horrible boucherie. L'attaque ne laissoit pas de continuer, mais foiblement lorsque les assiégeans furent avertis que Scanderbeg n'étoit qu'à six cents pas de leur camp. Féribassa, qui crut qu'il n'approchoit de si près que pour interrompre par une fausse alarme l'assaut commencé, courut se présenter à lui. Le héros Albanois fit d'abord quelques pas en arriere, comme s'il eût craint d'engagner une action, mais en effet pour l'attirer dans un lieu où il espéroit le combattre avec plus d'avantage. Lorsqu'il eut gagné ce poste, il rangea ses troupes en bataille, & s'avança avec toute la résolution d'un homme qui loin de fuir le combat ne cherche qu'à mesurer ses forces. On en vint aussi-tôt aux mains. Féribassa, voyant que l'ennemi se ménageoit avec beaucoup de prudence, s'imagina qu'il manquoit de courage, & devenu par-là même plus orgueilleux, il osa défier Scanderbeg à un combat singulier. Celui-ci ne put tenir contre les bravades du Turc, &, malgré les représentations de ses capitaines, il sortit des rangs, & fit signe au Pacha de s'avancer. Un moment décida de la victoire. Les deux combattans se rencontrerent à la premiere

course, & le Turc ayant été atteint violemment à la tête de la lance de son ennemi, tomba de cheval, & perdit la vie du même coup. Sa mort mit bien-tôt fin à l'action. Dès la premiere charge des Chrétiens après cet accident, tout plia & prit la fuite ; &, quelque ardeur qu'on eut à les poursuivre, on ne put empêcher que la plûpart ne regagnassent leur camp.

Amurat commençoit à désespérer du succès du siége, & l'on prétend qu'il songeoit sérieusement à le lever, lorsque la trahison d'un habitant de Stéfigrade, lui fit obtenir ce que toutes ses forces n'avoient pu lui procurer. La garnison de la place étoit composée de Dibriens, peuple qui à la vérité faisoit profession du Christianisme, mais dont la religion n'étoit pas si pure qu'elle ne fût mêlée de plusieurs superstitions grossieres, par le commerce qu'ils avoient eu avec divers hérétiques, particuliérement avec les Manichéens : une de leurs superstitions étoit de n'oser jamais boire ni manger de tout ce qui avoit touché à un cadavre d'hommes ou de bêtes. Stéfigrade étoit située sur la pointe d'un rocher, où il n'y avoit point d'autre eau que celle qu'on tiroit d'un grand puits creusé au milieu de la place, & il falloit nécessairement que les Dibriens

en buſſent comme les autres. Le traître connoiſſant quel étoit là-deſſus leur ſcrupule, après avoir fait ſon traité avec les Turcs, jetta dès la nuit ſuivante un chien dans le puits. Le lendemain, dès qu'on s'en apperçut & que le bruit s'en fut répandu dans la ville, les Dibriens s'écrierent qu'ils étoient trahis, & qu'il falloit néceſſairement qu'ils ſortiſſent de la place, ou qu'ils ſe réſoluſſent à mourir de ſoif. En vain les bourgeois & le gouverneur s'efforcerent de vaincre leur opiniâtreté. Rien ne pouvant les faire conſentir à boire de cette eau, quoique tous les habitans qui en burent en leur préſence les aſſurerent qu'elle n'avoit jamais été meilleure, il fallut en paſſer par leur caprice, & ſe réſoudre à dreſſer au plutôt la capitulation. Amurat permit à la garniſon de ſortir avec armes & bagages; à cette condition, les portes lui furent ouvertes, & ſes troupes en prirent poſſeſſion auſſitôt.

Après la priſe de Stéfigrade, Scanderbeg attendit avec beaucoup d'agitation d'eſprit à quoi ſe détermineroit Amurat, & toute l'Epire en étoit fort alarmée. Mais on fut agréablement ſurpris d'apprendre qu'il reprenoit la route d'Andrinople avec ſon armée, quoique la ſaiſon ne fût pas avancée, & qu'il eût encore devant lui deux grands mois de campagne. On étoit

alors au commencement d'Août. Auſſitôt que Scanderbeg apprit que les ennemis étoient décampés, il ſe mit à leurs trouſſes, & les pourſuivit l'eſpace de deux lieues, enlevant les traîneurs, & retardant la marche de l'armée par de fréquentes eſcarmouches.

[1550.]

Avant la fin de l'année derniere, Stéfigrade fut repriſe par Scanderbeg, ce qui n'empêcha point Amurat de venir mettre le ſiége devant Croie, capitale de l'Albanie, vers le commencement du mois d'Avril. Dès qu'il eut établi ſes quartiers, il donna ordre qu'on travaillât en toute diligence à ſon artillerie. La fonte des métaux étant achevée, on en fit dix gros canons, ſix de deux cents livres de bale, & quatre de ſix cents. On ſeroit ſurpris de l'énorme groſſeur de ces piéces, ſi l'on ne ſçavoit certainement que, quelques années après, lorſque Mahomet II fit aſſiéger Rhodes, il y en avoit qui portoient des boulets de trois pieds de diametre. Deux des plus groſſes piéces & quatre des moindres furent pointées contre le côté de la muraille qui regardoit la plaine de Tyranne à l'Orient, les autres contre la porte de la ville, & la ſeule qui y fût, parce que la montagne ſur laquelle Croie étoit ſituée

n'avoit qu'un eſpace fort étroit par où l'on pût y aborder, tous les autres endroits étant eſcarpés à plomb & inacceſſibles. Quatre jours durant, ces deux batteries ne ceſſerent de foudroyer la place; après quoi, les brèches ſe trouvant aſſez grandes pour donner un aſſaut, tout s'y prépara dans le camp ennemi avec un empreſſement extraordinaire. Amurat n'oublioit rien pour piquer d'honneur les principaux officiers, ni ceux-ci pour animer les troupes. Mahomet qui accompagnoit le ſultan ſon pere dans cette expédition, ſe donnoit en particulier tous les mouvemens d'un homme qui ſe faiſoit ſa propre affaire du ſuccès de ce ſiége. Encouragés par la préſence de ces deux princes, les Turcs n'eurent pas plutôt commencé de monter à l'aſſaut, au ſon de tous les inſtrumens de guerre, & avec des hurlemens effroyables, ſelon leur coutume, qu'on entendit tout-à-coup crier aux armes dans les quartiers les plus reculés du camp. On y courut à toute bride, pour ſçavoir la cauſe de cette alarme. C'étoit Scanderbeg à la tête de cinq mille chevaux qui venoit de forcer les lignes, & qui faiſoit main-baſſe ſur-tout ce qu'il rencontroit. Le ſultan y envoya Sérémet, l'un de ſes généraux, avec quatre mille hommes de cavalerie, & Mahomet voulut y aller

en perſonne accompagné de ſa garde ordinaire, malgré tout ce que pût lui dire Amurat pour l'en détourner. Quelque diligence qu'ils fiſſent, ils y arriverent trop tard l'un & l'autre. Scanderbeg, craignant de ſe voir accablé par la multitude, avoit déja regagné le chemin de ſon camp, & ſe retiroit en bon ordre. Jamais il ne courut plus de danger que dans cette occaſion. Emporté par ſon courage, il s'étoit lancé impétueuſement dans les plus épais eſcadrons des ennemis, où il demeura quelque tems engagé ſans que ſes gens puſſent ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

Cet orage, qui n'étoit tombé que ſur l'extrémité du camp, n'avoit pas laiſſé de ſuſpendre l'aſſaut; mais auſſitôt qu'on ſçut qu'il étoit diſſipé, les aſſaillans eurent ordre d'avancer & d'attaquer en même tems la place par les deux brèches. Ils le firent avec furie pendant deux grandes heures, ſans pouvoir ébranler les aſſiégés, ni les contraindre d'abandonner leurs remparts. Au contraire, ceux-ci, pour leur faire voir qu'ils étoient plus de monde qu'il ne falloit pour ſurmonter leurs efforts, firent une ſortie ſur eux, dont ils ne furent pas moins incommodés que ſurpris de l'audace de ceux qui avoient oſé l'entreprendre. Amurat voyant qu'il perdoit une infinité de gens, & que rien n'avançoit, fut quelque

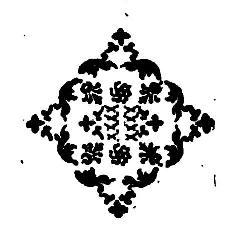
tems à délibérer s'il feroit ſonner la retraite, ou s'il commanderoit de nouvelles troupes pour rafraîchir celles qui paroiſſoient déja fort laſſes & notablement diminuées. On lui conſeilla de ne point quitter priſe, & d'envoyer toujours hommes ſur hommes, pour pouſſer cette affaire juſqu'au bout. Il ſuivit ce conſeil, ſe flattant que les aſſiégés combattus ſans relâche perdroient haleine & ſeroient enfin contrains de céder au nombre & à la force. Mais plus on les ſerroit de près, & en plus grande multitude, plus leur réſiſtance étoit ferme & courageuſe. Ils firent un tel maſſacre de leurs ennemis, qu'on aſſure que cet aſſaut coûta huit mille hommes aux Infidèles. La nuit ſeule ſépara les combattans.

Le roi d'Albanie, retranché ſur les hauteurs voiſines, obſervoit tous les mouvemens des ennemis, & mettoit à profit leurs moindres fautes; s'ils envoyoient des partis au fourage, il les enlevoit à la faveur de quelque embuſcade. Au moment qu'on le croyoit éloigné, il tomboit avec fureur ſur les retranchemens, franchiſſoit tous les obſtacles, portoit de toutes parts le fer & la flamme, & ne ceſſoit de combattre qu'après avoir forcé les Infidèles à réunir contre lui tous leurs efforts. Déja les braves Croyens avoient ſoutenu trois aſſauts

furieux. Amurat, que les mauvais succès ne rebutoient point, donna les ordres nécessaires pour un quatrieme. Ce fut le plus long & le plus violent de tous. Plusieurs milliers de Turcs y perdirent la vie & tous les autres le courage. Pour comble de disgrace, le sultan tomba tout-à-coup malade d'une attaque d'apoplexie, qui le conduisit au tombeau dans la quarante-neuvieme année de son âge, & la trente-unieme de son règne, le cinquieme mois depuis le commencement du siége de Croie.

Les Turcs eurent grand soin de tenir sa mort secrète, de peur que si le bruit s'en répandoit dans l'armée, il ne parvînt jusqu'aux oreilles de Scanderbeg ; &, comme Mahomet étoit obligé de se rendre incessamment à Andrinople, pour y prendre possession de la couronne, & prévenir les séditions qui étoient à craindre au commencement d'un nouveau règne & d'une autorité naissante, on conclut tout d'une voix au conseil de guerre à lever le siége, & à se retirer le plus promptement qu'on pourroit. On fit d'abord défiler l'artillerie & les gros bagages, & toute l'armée ayant eu ordre de se tenir prête à marcher, on décampa la nuit suivante. Scanderbeg se mit sur leurs traces, comme il avoit fait à Stéfigrade, & les

ſuivit quelque tems, voltigeant autour d'eux & les obligeant de s'arrêter à tout moment pour tourner tête contre lui, de ſorte qu'ils ne purent s'éloigner ſans de nouvelles pertes. Dès qu'il les vit hors de ſes terres, il ſe hâta de retourner à Croie, dont les habitans le reçurent comme leur libérateur, avec tous les témoignages de la joie la plus vive. Il loua leur courage & leur conſtance, accorda de grands privi-léges à la bourgeoiſie, des gratifications conſidérables à la garniſon, & récompenſa ſur-tout magnifiquement Uranoconte, le gouverneur, avouant publiquement qu'il lui étoit redevable de la conſervation de ſa capitale & de tout ſon royaume.





MAHOMET II, *surnommé* FATIH, LE CONQUÉRANT.

[1451.]

CE prince, l'un des plus grands & des plus belliqueux empereurs qu'ayent eu les Turcs, avoit été reconnu sultan du vivant de son pere Amurat. Il crut devoir renouveller la cérémonie de son couronnement pour inspirer plus de respect à la multitude, & donner un nouveau lustre à sa puissance. Il marcha d'abord contre le prince de Caramanie, (de Cilicie) son oncle, qui menaçoit d'envahir les provinces de l'empire, & l'ayant réduit par la seule terreur de ses armes, il lui accorda la paix pour voler à des expéditions plus importantes.

[1452.]

Dès son avènement au trône impérial, Mahomet avoit commandé dans toute l'étendue de ses Etats des préparatifs de guerre extraordinaires, fait fondre une quantité prodigieuse de canons, & construire plus de deux cents galères. Jamais orage plus formidable ne s'étoit encore

élevé du sein de la puissance Ottomane. Après avoir effrayé quelque tems & suspendu les alarmes des contrées voisines, il alla fondre tout-à-coup sur Constantinople, la capitale de l'empire Grec, où régnoit alors Constantin Paléologue, surnommé Dracoses. Trop foible pour résister à des forces si redoutables, ce prince envoya des ambassadeurs au sultan, pour lui demander la paix. Ils furent reçus en apparence avec bonté, la politique ambitieuse de Mahomet ayant besoin du concours des Grecs pour accélérer leur ruine, & porter les derniers coups au trône des Césars. En forme de dédommagement des frais de la guerre, on exigea d'eux seulement une petite portion de terrein sur le rivage du Bosphore, du côté de l'Europe. Elle fut cédée sur le champ, & l'empereur Grec ayant ratifié le traité, Mahomet se hâta de retirer ses troupes. Si l'on en croit les historiens Turcs, le grand-seigneur usa d'un artifice digne des Grecs eux-mêmes. Montrant, disent-ils, aux ambassadeurs une roche aride sur le bord de la mer, il demanda qu'ils lui cédassent dans cet endroit un espace de terrein tout au plus de la largeur d'un cuir de bœuf. L'ayant obtenu sans peine, il fit aussitôt découper une peau de bœuf en lanieres très-minces, dont il forma un enclos de

cinq cents pas de circonférence, & s'en déclara le maître, sans que les Grecs osassent y former la moindre opposition. En moins de quarante jours il y fit élever une fortéresse flanquée de cinq hautes tours. Il en fit construire une autre avec la même promptitude de l'autre côté du Bosphore, en Asie, & se rendit maître par ce moyen du détroit de Gallipoli, dont il ôta aux Grecs la communication avec la mer Noire. Ce sont ces deux châteaux qu'on appelle aujourd'hui les *Dardanelles*.

[1453.]

La surprise des Grecs fut extrême sans doute, lorsqu'au commencement du printems ils apprirent que Mahomet se préparoit à les assiéger de nouveau. Constantinople, dit un écrivain moderne *, ne conservoit plus que l'orgueil de son ancienne splendeur. « Dans cette capitale, » jadis si florissante, si respectée, respiroit encore un peuple immense. Mais » cette multitude, sans force, comme sans » courage, n'attendoit, pour fléchir sous » le joug, que la main qui devoit l'enchaîner. Les connoissances frivoles, les arts » agréables, préférés par l'indolence & » la mollesse à l'exercice des devoirs essen-

* Villaret, Histoire de France.

» tiels, aux travaux utiles, avoient anéanti
» la patrie & desséché le germe de la vie
» de ce malheureux empire. On écrivoit,
» on disputoit. Des questions de philoso-
» phie, des querelles théologiques agitoient
» des citoyens oisifs, qui n'avoient jamais
» eu un besoin si pressant de songer à leur
» conservation. Leurs murailles étoient
» devenues frontieres. L'ennemi paroissoit
» à leurs portes. Constantin Paléologue
» avoit en vain voulu s'opposer à la cons-
» truction des Dardanelles. Il en fut dé-
» tourné par ses propres sujets. Leur pré-
» somption égaloit leur aveuglement; ils
» se vantoient de détruire ces forteresses
» dès qu'ils s'en trouveroient incommo-
» dés. Cinq à six mille hommes ramassés
» dans la lie du peuple, composoient les
» forces nationales, que Justiniani, Gé-
» nois, augmenta de quelques troupes
» d'Europe. C'étoit là l'unique ressource
» d'une ville habitée par des hommes in-
» capables de se défendre eux-mêmes, &
» livrés à la direction des étrangers mer-
» cenaires, qui daignoient encore les pro-
» téger. Tous les Grecs en particulier pré-
» tendoient jouir du bénéfice de la patrie;
» aucun d'eux ne lui auroit fait le sacri-
» fice de ses plaisirs; de son luxe, de ses
» commodités, de ses opinions. Menacés
» du plus affreux des malheurs, ils atten-

» doient le coup fatal avec une insensibi-
» lité stupide, semblables à ses animaux
» qui se nourrissent encore aux pieds de
» l'autel qu'ils vont arroser de leur sang.
» L'empereur voulut les engager à con-
» tribuer au moins de leurs richesses à la
» défense de l'Etat. Il ne put rien obte-
» nir d'eux. Dans les tems de prospérité,
» les princes avoient levé des tributs des-
» tinés uniquement à grossir leurs trésors,
» ou à des emplois superflus : les peuples,
» foulés sans nécessité, avoient malheu-
» reusement appris à confondre l'abus de
» l'autorité avec les abus réels du gouver-
» nement. Tant que le pouvoir suprême
» put se faire respecter, il osa tout exiger.
» On ne le craignoit plus : on lui refusa
» tout. Paléologue & ses courtisans favo-
» risoient, du moins en apparence, la
» réunion des deux Eglises d'Orient &
» d'Occident. Le saint Pere devoit en-
» voyer des galeres & des troupes. Les
» Grecs se flattoient de plus que les ex-
» hortations du Pontife engageroient les
» princes Chrétiens à se croiser : c'étoit
» leur derniere espérance. Le cardinal Isi-
» dore, légat du saint siége, vint à Cons-
» tantinople ; il célébra dans l'église de
» sainte Sophie le service divin, selon la
» liturgie de Rome. Cette nouvelle mit
» toute la ville en alarmes. Le peuple cou-

» rut en foule assiéger la retraite du moine
» Gennadius, pour le consulter. Le soli-
» taire afficha sa réponse à la porte de sa
» cellule. Il déclaroit, dans cet écrit, l'ac-
» cord dressé à Florence contraire à l'Or-
» todoxie. Il annonçoit en même tems
» les plus grands malheurs à ceux qui adop-
» teroient l'*impie* réconciliation des Grecs
» avec les Latins. Alors les dévôtes, les
» religieuses qui étoient sous la direction
» de Gennadius, les abbés, les prêtres,
» les bourgeois, les soldats, (car la con-
» tagion avoit gagné tous les ordres,)
» crierent unanimement à l'anathême. L'é-
» glise de sainte Sophie fut considérée
» comme un lieu profané. Plus de com-
» munication avec les Latins. On aimoit
» mieux, disoit-on, voir arborer dans la
» ville le turban de Mahomet, que la pour-
» pre Romaine ou le chapeau de cardinal.

» Cependant le sultan marchoit vers
» Constantinople à la tête de quatre cents
» mille hommes. Cette multitude effroya-
» ble étoit composée pour la plus grande
» partie, des nations nouvellement con-
» quises, qu'il traînoit à sa suite. On y
» comptoit au plus trente mille chevaux,
» & soixante mille fantassins de troupes
» disciplinées. Le reste n'étoit qu'un ramas
» d'esclaves arrachés de force des lieux de
» leur naissance, sans armes, presque nuds;

» qu'on obligeoit d'aller au combat à coups
» de fouet ou de cimetere. Dans les ba-
» tailles, on les présentoit à l'ennemi, afin
» que, fatigué de verser ce sang inutile,
» les troupes réglées pussent profiter de
» cet épuisement. Dans les siéges, ils ser-
» voient de fascines pour combler les fos-
» sés. Telle étoit la maniere de combat-
» tre des Turcs. Aussi doit-on remarquer
» que toutes les fois qu'ils en venoient aux
» mains avec les Chrétiens, ils avoient
» toujours du désavantage au commence-
» ment de l'action.

» Tandis que Mahomet investissoit Cons-
» tantinople par terre, sa flotte, composée
» de deux cents cinquante voiles, s'étoit
» avancée jusqu'à la hauteur des Dardanel-
» les. Ce nombre prodigieux de vaisseaux
» ne put toutefois empêcher que quatre na-
» vires, partis de l'isle de Chic après avoir
» combattu pendant une journée entiere
» contre les forces navales des Ottomans,
» & leur avoir tué douze mille hommes,
» n'entrassent dans le port de Constantino-
» ple, & n'y jetassent un petit nombre
» de soldats & quelques vivres. D'énor-
» mes chaînes de fer en fermoient l'entrée
» aux bâtimens Turcs. On assure que Ma-
» homet, pour surmonter cet obstacle, eut
» recours à un expédient inouï jusqu'alors,
» & qu'on n'a point depuis été tenté de

» renouveller. Ce fut de faire transporter
» par terre quatre-vingts galeres, dans
» l'espace d'une seule nuit, & de les lan-
» cer, dès la pointe du jour, dans l'in-
» térieur du havre, à la vue des assiégés
» épouvantés de cet étrange spectacle.
» La maniere dont se fit ce transport qui
» tient du prodige, prouve jusqu'à quel
» excès le conquérant Turc portoit le
» despotisme, & sçavoit faire exécuter les
» ordres les plus difficiles. On tira les vaif-
» seaux, à force de machines & de bras,
» sur des planches enduites de graisse qui
» couvroient un espace de chemin de la
» longueur de deux lieues. Le sultan avoit
» à ses ordres les plus habiles ingénieurs
» de l'Europe & de l'Asie. Un Hongrois,
» qui n'avoit pu faire accepter ses services
» aux Grecs, lui fondit des piéces d'artil-
» lerie de deux cents livres de balle. Un
» auteur moderne observe judicieusement
» qu'il eût fallu près de cent livres de
» poudre, dont à peine la quinzieme par-
» tie auroit pris feu au moment de l'ex-
» plosion. Ces piéces énormes paroissoient
» plus redoutables qu'elles ne l'étoient en
» effet. Les historiens de ce siécle ont
» peut-être exagéré lorsqu'ils parlent d'une
» bombarde de métal, qui lançoit des
» quartiers de rocher du poids de huit
» mille huit cents livres. Deux mille hom-

» mes & soixante-dix paires de bœufs
» étoient employés à traîner cette ma-
» chine : lorsqu'on la mit en œuvre, elle
» creva, & fit périr son inventeur.

» Les Turcs, maîtres du port, établirent
» des batteries du côté de la mer, tandis
» que l'armée pressoit la ville du côté de
» la terre. On mit en usage les tranchées,
» les mines, les contremines. Les assié-
» gés, qui se défendirent avec vigueur
» dans les commencemens, réparoient les
» brèches avec une diligence incroyable.
» Ils firent même quelques sorties heu-
» reuses. L'espoir d'être secourus par Hu-
» niade, les soutint pendant quelque tems.
» Mahomet commençoit à se rebuter. Il
» parut, dit-on, incertain s'il leveroit le
» siége. Enfin il résolut de tenter un nou-
» vel effort. Avant que d'en venir à l'as-
» saut général, il fit proposer à Constan-
» tin de lui laisser la jouissance du Pélo-
» ponnèse, à condition qu'il lui remet-
» troit la ville impériale. Il vouloit pré-
» venir la destruction de cette ville. L'em-
» pereur préféra le parti de s'ensevelir
» sous les ruines de sa capitale. Les Chré-
» tiens & les Mahométans se préparerent
« par le jeûne & la priere à l'action du
» lendemain, qui devoit décider du sort
» des deux empires ; ce fut le 29 de Mai.
» Mahomet avoit annoncé la veille, qu'il

» abandonnoit à ses troupes le pillage de
» la ville, leur défendant seulement de
» mettre le feu aux édifices. Les attaques
» commencerent à la pointe du jour. L'em-
» pereur Grec, ayant visité tous les quar-
» tiers, vint se présenter sur la brèche,
» à la tête d'une troupe d'élite. Le sul-
» tan, environné de dix mille Janissaires,
» faisoit marcher les soldats destinés à
» essuyer le premier feu. En moins de
» deux heures, les fossés se trouverent com-
» blés des cadavres de ces malheureux.
» Lorsqu'il jugea que les Chrétiens de-
» voient être épuisés de la fatigue d'un si
» long carnage, il fit avancer les troupes
» disciplinées; & ce fut alors seulement
» qu'on peut dire que commença l'assaut,
» tant du côté de la terre que de la flotte.
» Constantin & Justiniani combattirent
» en héros, & forcerent jusqu'à trois fois
» les Mahométans de reculer. Le sultan,
» voyant que ses soldats se rebutoient, fit
» donner le signal aux Janissaires. Il avoit
» contenu leur impétuosité jusqu'à ce mo-
» ment. Tout plia sous les efforts de cette
» milice redoutable. Ils gagnerent le haut
» des premiers remparts, où ils arbore-
» rent l'étendard du prophète. Les Grecs,
» forcés dans ce retranchement, acheve-
» rent de perdre courage par la retraite
» de Justiniani, que deux blessures avoient

» mis hors de combat. Ils coururent en » foule se réfugier dans la seconde en- » ceinte ; mais, en se précipitant les uns » sur les autres, ils embarrasserent tellement » les portes, qu'il ne fut plus possible de » les fermer. Les Turcs, qui les poursui- » voient, entrerent avec eux & se rendi- » rent maîtres de la ville, tandis que le » malheureux Constantin, après avoir fait » des prodiges de valeur, & s'être vingt » fois jetté dans les bataillons ennemis, » reçut enfin le trépas qu'il cherchoit *. Il » fut trouvé dans la foule des morts. Ma- » homet lui fit rendre les honneurs funè- » bres dûs à un souverain.

» La ville fut livrée, pendant trois jours, » à tout ce que l'insolence de la victoire, » la brutalité, l'avarice, la débauche la plus » effrénée peuvent imaginer d'horreurs & » d'abominations. Les rues teintes de sang, » jonchées de cadavres entassés, offroient » à chaque pas le tableau de la barbarie » *humaine*. Rien ne fut respecté. On viola

* On rapporte que ce brave prince ayant vu tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient, tout couvert de sang & resté seul sur la brèche s'écria : « Ne se trouvera-t-il pas un Chrétien » qui m'ôte le peu de vie qui me reste ! » à l'instant un Turc lui déchargea un coup de sabre sur la tête ; un autre lui en porta un second, sous lequel il expira.

» les asiles les plus saints, les palais, les
» temples; les conditions, l'âge, le sexe,
» tout fut confondu, tout fut outragé...»
Un historien * cité ci-dessus assure que, durant ces jours d'horreur, Mahomet n'étoit occupé qu'à se faire amener des prisonniers du premier rang, pour les faire mourir en sa présence ou en quelque lieu public qu'il marquoit pour leur supplice. Mais, de toutes ses inhumanités, ajoute-t-il, la plus horrible est celle que rapporte un auteur contemporain, qu'étant à table avec les grands de sa cour dans la chaleur du vin & de la débauche, il fit venir quantité de ces malheureux captifs, & qu'ayant choisi ceux d'entr'eux qui paroissoient les plus distingués, il les fit scier tous vifs par le milieu du corps, & un à un, pour jouir plus long-tems de la vue de ce spectacle. Il y a peut-être autant d'exagération dans ce récit que dans celui du prince Cantimir, qui d'après les écrivains Orientaux ne fait aucune mention de carnage, & dit que la ville de Constantinople, au moment d'être emportée d'assaut, se rendit à composition. Achevons la narration de M. Villaret.

» Une flotte de vingt-neuf bâtimens,

---

* Du Poncet, Histoire de Scanderbeg.

» envoyée par les Vénitiens, parut à la
» hauteur de Négrepont, le lendemain
» de l'aſſaut : ſi elle fut arrivée deux jours
» plutôt, la ville étoit ſauvée. Ce ſecours
» tardif ſembloit encore ajouter au mal-
» heur des Grecs. Le reſte des habitans
» qui n'avoient pas été maſſacrés, mon-
» toit encore à ſoixante mille hommes,
» ſans comprendre ceux qui avoient été
» aſſez heureux pour s'échapper dans le
» premier tumulte. Ils furent vendus au
» profit des vainqueurs. Enfin la ville n'of-
» froit plus qu'une vaſte ſolitude, lorſque
» Mahomet arrêta la fureur de ſes ſoldats,
» & fit publier que tous ceux qui avoient
» pris la fuite, ou qui s'étoient cachés,
» pouvoient reparoître. Pluſieurs familles
» revinrent ; & Conſtantinople ſe repeu-
» pla inſenſiblement par le ſoin que prit
» le ſultan d'adoucir le joug de ſes nou-
» veaux ſujets. Il vouloit établir dans
» cette ville le ſiége de ſon empire. Le
» lendemain de la conquête, les Génois
» livrerent Péra au monarque Ottoman.
» Ainſi finit l'empire d'Orient, après avoir
» ſubſiſté 1123 ans depuis le grand Conſ-
» tantin juſqu'à Conſtantin Dracosés. »

Les villes voiſines ſe ſoumirent d'elles-mêmes aux Turcs. C'étoit l'unique parti qu'elles euſſent à prendre. L'indifférence des princes Chrétiens pour les affaires

d'Orient, n'avoit jamais été plus grande, & les efforts du pape Nicolas V, qui fit prêcher la Croiſade, ne firent aucune impreſſion ſur les eſprits.

On raconte que parmi le riche butin que firent les Turcs à Conſtantinople, ils réſerverent une jeune fille, nommée Irène, d'une beauté raviſſante, qu'ils préſenterent à Mahomet. Ce prince en devint bientôt amoureux, au point qu'il négligeoit les affaires pour ne s'occuper que de ſa paſſion. Les troupes murmurerent de cette conduite, ſi différente de celle qu'il avoit tenue juſqu'alors. On crut devoir en avertir le ſultan, qui, ſans répondre à ceux qui lui donnoient cet avis, ordonna qu'on fît venir ſur le champ ſa jeune maîtreſſe. Conduite par Mahomet lui-même, Irène parut aux yeux de toute la cour & des troupes qu'on avoit fait aſſembler. Alors s'adreſſant aux Pachas qui l'environnoient, le ſultan, d'un ton fier, leur demanda s'ils avoient vu quelque choſe au monde de plus parfait que cette beauté. Tous applaudiſſent au choix du prince, & s'écrient qu'il ne peut y avoir rien de plus beau. Mahomet alors tire ſon cimetere, & fait voler à leurs pieds la tête d'Irène; puis jetant ſur eux des regards terribles: « Ce » fer, dit-il, ſçait, quand je veux, rompre » les liens de l'amour. »

[1454.]

Une jalousie de commandement, ou plutôt une ambition démesurée venoit de priver Scanderbeg d'un de ses meilleurs généraux, dans la personne d'Amèse, son neveu, qui s'étoit jetté entre les bras des Turcs. Cette circonstance parut favorable à Mahomet, pour porter la guerre en Albanie : il mit sur pied une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Isaac, Pacha de Romanie, lui déclarant toutefois que son intention étoit qu'il agît de concert avec Amèse, & qu'il prît son avis sur toutes les entreprises qu'il méditeroit ; &, pour ne point laisser Amèse sans grade & sans autorité, il le créa Sanjac *, & lui donna un corps de six mille chevaux à commander **.

Il y avoit déja long-tems que Scanderbeg étoit instruit de tout ce qui se machi-

---

* Avant l'institution des Pachas & des Beglerbegs, c'étoit le titre de tous les gouverneurs. Il sert aujourd'hui à désigner en particulier ceux qui ont l'intendance ou direction des provinces, sans prérogative de queues de cheval. Voici la subornation présente depuis Soliman II, un Sanjac est inférieur à un Beg, le Beg est au-dessous d'un Pacha, le Pacha a au-dessus de lui le Beglerbeg. (*Note du prince Cantimir.*)

** Hist. de Scanderbeg.

noit à la Porte contre lui, & il passa une partie de l'hiver à former une armée qu'il pût opposer à celle des Turcs. Après avoir concerté tous ses desseins avec Tanuse & Uranoconte, il alla camper en la haute Dibre, où il attendit les Infidèles avec six mille chevaux & cinq mille piétons: il n'eut point recours à ses stratagêmes ordinaires, comme de se cacher dans des lieux couverts & inaccessibles pour surprendre l'ennemi, ou pour l'attaquer de nuit. Il sçavoit qu'Amèse ne manqueroit pas de le prévoir, & de se tenir sur ses gardes, mais il en imagina un autre, dont Amèse lui-même, tout habile qu'il étoit, & tous les officiers de son parti furent les dupes. A leur approche il fit d'abord filer son infanterie & les bagages, avec ordre de se rendre à Lysse par la route qu'il leur avoit marquée. Il se tenoit cependant en bataille avec sa cavalerie, feignant de se disposer au combat. Mais, sitôt qu'il vit la tête de l'armée ennemie presqu'à portée de le charger, il tourna bride & s'éloigna d'eux par une retraite qui avoit tout l'air d'une fuite, tant elle étoit précipitée. Le général Turc surpris de ce mouvement demanda à Amèse ce qu'il en pensoit. Celui-ci lui dit, comme il le croyoit, que cela ne pouvoit venir que du mécompte de Scanderbeg, qui apparem-

ment avoit cru n'avoir affaire qu'à une armée de quinze mille hommes, comme celle qu'avoit amenée Moyse l'année précédente, mais que, trouvant la leur plus forte des deux tiers, il avoit cherché sa sûreté dans une prompte retraite; ce qui le confirmoit dans sa pensée, c'est qu'il apprit que les Albanois marchoient vers Lysse, ville maritime sur la côte d'Illyrie, d'où il présumoit que Scanderbeg n'avoit choisi ce poste que pour s'approcher des Vénitiens, & en recevoir quelque secours. Cela parut très-plausible, & comme l'ennemi avoit trop d'avance sur eux pour pouvoir l'atteindre, & que d'ailleurs il étoit à craindre qu'il ne leur eut dressé quelque embuche, on descendit dans la plaine d'Oronichée, où l'on fit reposer les troupes. Là il fut délibéré si l'on poursuivroit Scanderbeg jusqu'au lieu de sa retraite, où si l'on se contenteroit de désoler l'Albanie par toutes sortes d'hostilités. Le Pacha de Romanie ne put goûter ce dernier avis, & Amèse opina comme lui qu'il falloit serrer de près l'ennemi; mais marcher toujours en bon ordre de peur de quelque surprise. Avant que de se mettre en chemin, le général Turc fit proclamer Amèse, roi d'Albanie, au bruit de tous les instrumens de guerre, & avec de grandes acclamations de toutes les trou-

pes. On déclara en même tems Scanderbeg déchu de la royauté, ses Etats & tous ses biens dévolus à Amèse, sa personne proscrite, permis à tous de le poursuivre & promesse d'une grande récompense à quiconque pourroit l'arrêter ou le tuer. Ils continuerent ensuite d'avancer vers Lysse sans désordre, & sans faire aucun dégât, de peur que, s'il falloit séjourner longtems en Epire, ils n'y trouvassent plus de quoi subsister.

Nous avons dit que la retraite de Scanderbeg vers Lysse n'avoit été qu'une feinte pour donner le change aux ennemis. Au lieu de tirer droit à cette ville, il s'étoit jetté à côté d'eux dans des lieux fort couverts; il y avoit près de-là une haute montagne qui découvroit toute l'Emathie, c'est-à-dire la partie de la Macédoine qui confine à la Thrace & au golfe de Salonique. Il alla reconnoître cette hauteur, y mit un corps-de-garde commandé par Pie-Manuel, homme vigilant, & sur les soins duquel il s'assuroit beaucoup; &, pour être informé plus promptement par son moyen des mouvemens des Turcs, il lui donna ordre de tenir des guidons ou des banderolles élevées en l'air, & de les abattre du côté qu'ils paroîtroient. Quelque tems après, à la vue des signaux qui parurent, ayant deviné sans peine où ils

pouvoient être, il se glissa sans bruit avec ses troupes par des vallées & par des défilés, & s'arrêta au pied d'une montagne nommée Tamenistrote. Du sommet de cette montagne, il vit de ses yeux le camp des Turcs, & leur extrême nonchalance; les uns couchés sur l'herbe & endormis, les autres assis à l'ombre de quelques arbres, mangeant ensemble & s'entretenant familiérement, plusieurs occupés à jouer & à se divertir, & leurs chevaux dessellés errer ça & là par les pâturages. Presque personne sous les armes, point ou peu de gardes avancées, autant de sécurité parmi eux que s'ils eussent été au sein de la Turquie, & éloigner de tout danger. A l'heure même Scanderbeg va réjoindre son armée, fait prendre les armes, instruit les chefs & les officiers de l'ordre qu'ils doivent tenir, & des endroits par où chacun en particulier doit marcher aux ennemis, & conduire sa troupe; & comme le succès de son dessein dépendoit non-seulement de la surprise des Turcs, mais encore de la confusion & de l'épouvante qu'il méditoit de jeter parmi eux, il avoit eu soin de faire prendre autant de tambours & de trompettes qu'il en eût fallu pour une armée dix fois plus nombreuse que la sienne, & de donner des arquebuses & des mousquets à quantité de compagnies,

pagnies, qui jusques-là ne s'étoient point servi d'armes à feu. Tout se trouvant prêt pour la marche, on quitte le pied de la montagne où étoit le camp, & par une vallée qui aboutissoit à la plaine où campoient les ennemis, on se hâte d'approcher d'eux sans équipages, sans battre & avec autant de silence qu'il y avoit ordre de faire du bruit quand il faudroit donner. A l'issue de cette vallée, il y avoit un corps-de-garde, qui n'eût pas manqué de leur donner l'alarme, si on n'y avoit pourvu; quoiqu'il ne fût que de peu d'hommes & presque tous endormis, Scanderbeg voulut se charger lui-même du soin de s'en défaire. Il choisit quelques soldats robustes & adroits, avec lesquels s'étant coulé doucement auprès de cette garde, il leur recommanda de choisir chacun leur homme & de les égorger. Tous furent surpris & massacrés, à l'exception d'un seul qui, s'étant tiré heureusement de ce péril, courut à toutes jambes donner avis au camp de l'approche de l'ennemi. Son rapport ne fut pris que pour une vaine terreur; mais Amèse, qui sçavoit de quoi son oncle étoit capable, fit sonner l'alerte & crier aux armes. L'agitation qu'on vit dans son quartier, & les cris qu'on y entendit, émurent toute l'armée. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour Scander-

beg, s'il vouloit ne point manquer son coup; &, comme une partie de son armée étoit déja entrée dans la plaine, il fit donner le signal de l'attaque. Aussitôt un bruit effroyable de trompettes, de tambours, d'arquebusades, de cris & de hurlemens furieux de toute l'armée Albanoise se fait entendre aux Turcs. Jamais épouvante ne fut pareille à celle que produisit parmi eux cet horrible tintamare. Amèse avoit beau leur crier que ce n'étoit qu'un stratagême ordinaire de son oncle, qu'il sçavoit certainement qu'il ne pouvoit avoir qu'une poignée de gens, & que, s'il les trouvoit en bonne contenance, il se retireroit plus vîte qu'il n'étoit venu; tout cela ne fut point écouté. Cependant Scanderbeg fit doubler le pas à son infanterie, & tomba d'abord sur le quartier d'Amèse, qui soutint ce premier choc avec assez de fermeté. Peu de tems après, le Pacha se joignit à Amèse, à dessein d'envelopper Scanderbeg, ce qui ne lui eût pas été difficile avec le grand nombre d'escadrons qu'il amenoit; mais l'arrivée de Moyse avec les troupes qu'il commandoit, l'arrêta tout court. Il fut chargé avec tant de vigueur, qu'il se vit contraint de reculer jusqu'à son quartier. Il s'y arrêta pour faire ferme avec les nouvelles bandes dont il étoit renforcé à tout moment;

mais l'ardeur de ceux qui le poursuivoient n'en fut point rallentie. Au contraire, jettant leurs arcs derriere leur dos, & quittant leurs arquebuses, ils mettent tous l'épée à la main, & s'enfonçent au milieu de ces gros escadrons qui se trouverent bientôt éclaircis, & par le massacre prodigieux qu'ils en faisoient, & par la multitude de ceux qui lâchoient le pied devant eux : du côté de Scanderbeg, qui avoit avec lui la plus grosse troupe, & où les Turcs qu'il combattoit s'étoient trouvés plus en désordre, le carnage étoit encore plus grand. Amèse qu'il avoit en tête ne laissoit pas de faire tous les devoirs d'un bon soldat & d'un habile capitaine. Il rallioit ceux qui étoient rompus, les ramenoit à la charge, les encourageoit du geste & de la voix, & ne leur commandoit rien dont il ne leur donnât l'exemple. Il méritoit de vaincre, s'il n'avoit eu affaire à un ennemi plus digne encore de la victoire, & par la supériorité de son mérite, & par la justice de sa cause ; en effet, après tous les efforts qu'on pouvoit attendre d'un valeur héroïque, s'étant vu abandonné de tous les siens, il fut forcé de prendre la fuite. Le Pacha ne fut pas plus heureux, mais il y eut cette différence entr'eux, que le Pacha dût son salut à la vîtesse de son cheval, & qu'A-

mèſe tomba entre les mains des vainqueurs. On fit un carnage effroyable des fuyards; pluſieurs furent faits priſonniers, &, entr'autres, un Sanjac, nommé Meſſeit. Le ſoldat, acharné au combat, oublia le butin tant que le jour dura, & qu'il trouva des ennemis en vie; mais, la nuit étant ſurvenue, on ne ſongea plus qu'à recueillir les fruits d'une ſi grande victoire. Les Turcs laiſſerent plus de vingt mille hommes ſur la place; les Chrétiens n'en perdirent que ſoixante en tout, ſi l'on en croit l'hiſtorien qui nous fournit ce détail.

[1456.]

Encouragé par l'heureux ſuccès de ſes armes à Conſtantinople, Mahomet entreprit de ſe rendre maître de Belgrade qu'Amurat ſon pere n'avoit pu prendre. Il y marcha avec une armée de cent cinquante mille hommes, & en forma le ſiége le 13 de Juin de cette année. Belgrade eſt ſituée au confluent de la Save & du Danube qui lui ſervent comme de foſſés, & n'a par terre qu'une avenue de huit à neuf cents pas de largeur. Mahomet occupa d'abord cette avenue, & fit faire de bons retranchemens à ſon camp, pour ſe mettre à couvert des entrepriſes de l'armée Chrétienne que Ladiſlas roi de Hongrie envoyoit contre lui. Outre l'armée de

terre, il avoit fait conduire sur le Danube une flotte de deux cents voiles pour en défendre le passage aux Chrétiens. Ces précautions prises, il donna tous ses soins à faire dresser des batteries qui, durant plusieurs jours, ne cesserent de foudroyer la place, & y firent de grandes ouvertures. Elle étoit perdue si les Turcs eussent donné l'assaut avant que le secours arrivât. Aussi Ladislas se hâta-t-il de faire descendre par le Danube tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, & leur donna pour chef le fameux Huniade, & Jean Capistran, religieux de S. François, qui joignoit à la piété de son état tout le courage & toute la conduite d'un grand capitaine. La flotte Chrétienne, quoique fort inférieure en nombre à celle des Turcs, ne laissa pas de l'affronter hardiment, coula à fond les premiers vaisseaux qui voulurent lui disputer le passage, combattit les autres avec autant de succès que de hardiesse, & les contraignit de s'enfuir à force de rames & de voiles, à la réserve de vingt-deux, dont Huniade se rendit maître, après avoir tué tous ceux qui les montoient: les autres vaisseaux qui s'étoient sauvés, ayant été abandonnés des soldats & des matelots, Mahomet qui craignoit que les Chrétiens ne s'en saisissent, y fit mettre le feu. Huniade ne trouvant plus d'obsta-

cle à ſon deſſein, ſe rendit à Belgrade avec un renfort conſidérable de troupes, & quantité de proviſions de bouche & de guerre. Capiſtran de ſon côté mit pied à terre après le combat naval, & ſe joignit au gros de l'armée. Mais, ayant ſçu que les brèches faites à la place étoient aſſez grandes pour engager les Turcs à donner un aſſaut, il s'y jetta avec une troupe de gens choiſis, afin de partager avec les aſſiégés la gloire d'une généreuſe défenſe. Déja Mahomet avoit donné ſes ordres pour l'aſſaut. Il prit ſoin lui-même de voir s'il y avoit aſſez de gabions & de mantelets pour couvrir les Janiſſaires aux approches de la muraille. Comme on étoit ſur le point de donner, la mort de Caratz, Pacha d'Europe, qui reçut un coup de mouſquet en allant reconnoître la brèche, fit remettre l'attaque au lendemain. Ce délai ne rallentit point l'ardeur des Turcs. A peine étoit-il jour, que Mahomet conduiſit en perſonne les Janiſſaires ſur le bord du foſſé. Huniade qui les obſervoit de deſſus le rempart, & qui les vit avancer avec une hardieſſe ſi déterminée, ne voulut pas que ſes gens entrepriſſent de faire ferme ſur la brèche, de peur de les expoſer à une trop grande boucherie : il eut recours au ſtratagême, parce qu'il deſeſpéroit de pouvoir ſoute-

nir un si rude choc à force ouverte. Il commanda à un gros de troupes de se tenir sous les armes dans la grande place de la ville, pour les mener au combat, quand le tems en seroit venu; il en posta quelques-autres, que conduisoit Capistran, en des endroits peu éloignés de l'attaque, & envoya dire au gouverneur du château qu'il eut à sortir avec les siennes au premier son de trompette, pour charger d'un autre côté. Celles qui devoient défendre la brèche eurent ordre de ne s'y présenter qu'après que les Turcs seroient entrés en grand nombre dans la ville, son dessein étant d'envelopper ceux qui se seroient trop avancés, & par le même moyen s'opposer à ceux qui les suivroient. Il étoit persuadé que les Infidèles se laisseroient emporter par un desir précipité de profiter du sac de la ville, & il ne se trompa point dans ses conjectures. Les Janissaires n'ayant trouvé personne sur la brèche, crurent que la peur avoit empêché les assiégés d'y paroître, & coururent avec fureur au pillage. Alors Huniade fit sonner la trompette pour avertir tous ceux qui devoient combattre qu'il étoit tems d'exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu. Au même moment, il donna sur le premier corps qu'il rencontra, & le tailla en pièces. Capistran d'un côté, & le gouverneur

du château de l'autre, se jetterent sur ceux qui s'étoient déja répandus par les rues, & en firent un grand massacre. Ceux qui avoient ordre de fermer la brèche l'occuperent à point nommé, & repousserent les nouveaux assaillans avec une intrépidité & une valeur dont le sultan, qui en étoit témoin, ne fut pas moins surpris que désespéré. Il se jetta parmi ses gens pour les animer de sa voix & par son exemple. Sa présence leur fit redoubler leurs efforts, & ils pousserent à la brèche avec autant de résolution que s'ils n'eussent point eu d'ennemis en tête. Les Chrétiens les reçurent comme les premiers, & Mahomet eut le cruel déplaisir de ne voir pas un Turc gagner la brèche, qui n'en fût renversé incontinent, ou mort ou blessé. Ne pouvant donc plus, malgré sa fureur, soutenir la vue d'un spectacle si sanglant, il fit sonner la retraite. A peine les Turcs se furent-ils retirés, que Capistran sortit avec sa troupe par la porte de la ville qui étoit la plus proche de la brèche, & courut droit au canon des ennemis. Les Turcs firent les derniers efforts pour le défendre, mais ils ne purent tenir contre la vigueur des Chrétiens. Après un combat fort opiniâtre, il fallut l'abandonner. Aussitôt Capistran le fit pointer contre le quartier du grand seigneur, & y mit tout en con-

fusion. Ce prince, transporté de fureur, se met à la tête de ses gens l'épée à la main, & les ramene au combat, résolu de mourir ou de leur ouvrir le chemin de la victoire. Son exemple leur inspira tant de courage & d'audace, que Capistran & ceux qu'il conduisoit commençoient à s'ébranler. Mais un moment après ils se trouverent rassurés par l'arrivée de la meilleure partie de l'armée Hongroise, laquelle ayant appris en quel état étoient les affaires, avoit passé l'eau en diligence pour avoir part à la défaite des ennemis. Capistran s'étant joint avec ses gens à Huniade qui survint avec le reste de la garnison & de la bourgeoisie, il n'en fallut pas davantage pour donner bien de l'occupation aux ennemis. L'armée Hongroise qui les avoit poussés & reculés jusqu'à leurs tentes, leur tuoit tant de monde, que ce n'étoit partout que des monceaux de cadavres, sur lesquels il falloit passer pour aller à ceux qui faisoient encore quelque résistance. Mahomet revint plusieurs fois à la charge avec la cavalerie qu'il avoit pu rassembler. Une blessure assez considérable qu'il avoit reçue, loin d'éteindre son courage, n'avoit fait que l'irriter, de sorte que toujours de plus en plus acharné au combat, il avoit déja percé jusqu'à son artillerie, qu'il prétendoit ressaisir. Il y trouva des

[1458.]

La Servie devient cette année le théâtre de la guerre. Sémendrie ou Senderovie, la capitale, avoit été prise par Amurat II, sur le despote George, & reprise par les Chrétiens quelques années après. Le vainqueur de Constantinople voulut encore leur arracher cette place. Malgré la résistance des assiéges, elle fut emportée d'assaut, & livrée au pillage.

On a peine à comprendre comment un conquérant, tel que Mahomet, devant qui tout plioit sur mer & sur terre ne pouvoit gagner un pouce de terrein en Albanie, où il ne cessoit d'envoyer des troupes & des généraux. Mais telle étoit la réputation de Scanderbeg, que son nom seul faisoit fuir les Infidèles, & répandoit la terreur dans leurs armées. En vain le sultan affectoit de le regarder comme un chef de brigands & de montagnards. Il dévoroit en secret le chagrin que lui causoient les victoires continuelles de ce héros; & les récits pompeux des ses exploits qui retentissoient par-tout à ses oreilles, lui paroissoient autant de reproches que la renommée faisoit à sa gloire. Il n'étoit question parmi les Turcs que du sabre de

à son pere Arsinous, qui lui fit l'accueil le plus gracieux.

Scanderbeg, on en racontoit des choses merveilleuses, & l'on assuroit que dans le combat il coupoit en deux tous ceux qui avoient le malheur de se trouver à sa portée. La superstition, la crainte ajoutoient beaucoup aux surprenans effets de cette arme invincible. Frappé de tout ce qu'il entendoit dire, Mahomet envoya prier Scanderbeg de lui prêter son sabre. Le roi d'Albanie y consentit volontiers; & le sultan ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il en fit l'essai sur plusieurs prisonniers de guerre; mais, ne lui trouvant pas une vertu supérieure à celle des sabres ordinaires, il le renvoya par un exprès qu'il chargea de sçavoir de Scanderbeg pourquoi ce sabre n'avoit pas agi dans ses mains comme dans les siennes, « c'est, » dit le héros Albanois, que ton maître a » oublié de demander le bras avec le sabre.»

[1459.]

Kysil Ahmed, descendant d'un des Satrapes Persans qui s'étoient érigés en souverains sous les successeurs de Genghiz-Khan, attira sur ses Etats de Caramanie les armes de Mahomet. Mais, par la trahison de son propre pere Ismaël, il fut vaincu, depouillé de son royaume, & contraint de chercher un asyle auprès du roi de Perse Uzun-Hassan, que nous nom-

mons Uffum-Caffan. Ce monarque leva auffitôt des troupes pour venger Ahmed, &, dans un premier combat, il défit les Ottomans; mais bientôt après il fut vaincu lui-même, & mis hors d'état de tenir la campagne. Mahomet le pourfuivit jufqu'à Sinope fur le Pont-Euxin, & fe rendit maître de cette ville célèbre par la naiffance de Mithridate.

[1460.]

Après la prife de Nicée, en 1329, par fultan Orcan, les Grecs avoient transféré la fiége de l'empire de Bithinie à Trébifonde, en Cappadoce, où régnoient paifiblement les defcendans d'Alexis-Comnène, chaffé de Conftantinople, en 1204, par les François. Mahomet entreprit le fiége de cette capitale, & s'en rendit maître fans coup férir. Il envoya l'empereur David Comnène à Conftantinople avec fa famille, & fe mit en poffeffion de fes Etats. Il avoit promis à ce prince un équivalent pour l'empire dont il le dépouilloit; mais, au bout de quelques mois, il le fit mourir avec fa femme & fes enfans.

[1461.]

Prife de Mételin ou Mitilène *, par la

* C'eft l'ancienne Lesbos, ifle célèbre de l'Archipel, où la tendre Sapho prit naiffance.

flotte Ottomane, aux ordres de Mahomet. Ce prince se disposoit à conquérir les isles voisines, lorsqu'il fut rappellé dans le Continent par la révolte de Dracula, vaivode de Valachie, qui refusoit de payer à la Porte le tribut accoutumé. Le sultan le défit & le chassa de sa principauté, dont il nomma gouverneur le plus jeune des freres du rebelle.

La guerre continuoit en Albanie toujours à l'avantage de Scanderbeg. Deux généraux Turcs, le premier nommé Sinan, & le second Assenbeg furent vaincus tour à tour avec perte de plusieurs milliers d'hommes. Carazbeg les remplaça, & n'eut pas un meilleur sort. Rebuté de tant de tentatives inutiles, Mahomet fit proposer la paix au prince des Epirotes, qui l'accepta sous des conditions avantageuses à sa nation.

[1463.]

Dans le cours de leurs conquêtes & de leurs ravages, les Turcs, depuis quelques années, ne ménageoient pas plus les Vénétiens que les Grecs. La république crut devoir faire un effort pour arrêter ce torrent impétueux. Elle équippa une flotte considérable, & Berthold d'Este qui la commandoit eut ordre d'assiéger Corinthe, ville importante, située à l'extrémité du

Péloponèſe ſur un iſthme, auquel elle a donné ſon nom. Les Vénitiens donnerent deux grands aſſauts à la place. Mais non-ſeulement ils furent repouſſés avec vigueur ; ils furent encore taillés en piéces par une armée Ottomane, qui les obligea de lever précipitamment le ſiége.

[1464.]

L'Italie cependant enfantoit de pompeuſes chimères. Dès la fin de l'année précédente, le pape Pie II avoit fait publier une Croiſade contre les Turcs, & quelque decréditée que fut alors cette pieuſe reſſource, il avoit ſçu gagner Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui devoit commander l'armée. Le zélé pontife avoit invité Chriſtophe Moro, doge de Veniſe, à venir prendre part à cette expédition, à laquelle il devoit ſe trouver auſſi lui-même en perſonne. On ne douta point que cet appareil de trois ſouverains à la tête des troupes, ne dût jetter l'épouvante parmi les Infidèles. Déja la république de Veniſe avoit fait embarquer ſon doge ; déja le pape & tous les cardinaux s'étoient rendus au port d'Ancône, lorſque la mort ſurprit le pontife Romain, & fit évanouir le projet de la Croiſade.

Sur l'eſpérance de cette Croiſade, Scanderbeg

derbeg avoit violé le traité de paix conclu auparavant avec les Turcs. Mahomet envoya contre lui Balebàn, Albanois de naissance, avec quinze mille chevaux, & trois mille hommes de pied *. L'armée du roi d'Epire n'étoit que de quatre mille chevaux, & de deux mille cinq cents fantassins; non qu'il ne pût avoir de plus grandes forces, mais parce qu'il étoit persuadé qu'avec cette élite de ses troupes, il étoit aussi fort que s'il se fût fait suivre de toutes celles qu'il avoit laissées. Les Albanois étoient campés à l'extrémité d'une vallée, appellée Valcale, d'une grande étendue à la vérité, mais beaucoup plus longue que large. Les Turcs occupoient l'autre bout, appuyés d'une montagne qui la terminoit. L'entrée de leur côté en étoit fort étroite; &, comme ils étoient maîtres de la montagne & de l'avenue, ils y mirent des troupes en embuscade, afin que si les Chrétiens, après les avoir enfoncés & rompus, poursuivoient la victoire avec trop de chaleur, & voulussent pousser jusqu'à leur camp, qui étoit derriere la montagne, on pût les couper & les charger avec tout l'avantage que donnoit la disposition du lieu.

Cette ruse n'avoit pu échapper à la pré-

* Du Poncet, Histoire de Scanderbeg.

voyance de Scanderbeg ; &, pour opposer ſtratagême à ſtratagême, il ordonna à ſes gens de ſe retirer vers une autre montagne qu'il avoit à dos. Il leur dit que l'ennemi, ſe perſuadant qu'ils vouloient éviter le combat à cauſe de leur petit nombre, ne manqueroit pas de venir tomber ſur eux ; qu'ils continuaſſent cependant de s'éloigner juſqu'à ce qu'ils l'euſſent attiré dans l'endroit le plus large de la vallée, & qu'alors tournant tête contre lui, ils le chargeaſſent bruſquement & avec toute leur vigueur ordinaire ; mais ſurtout qu'ils priſſent garde de ne point s'engager inconſidérément dans la gorge qui étoit à l'autre extrémité de la Valcale, parce qu'il ſçavoit certainement qu'il y avoit à côté bon nombre de troupes pour les couper. En même tems qu'il leur parloit, ayant apperçu les Turcs qui venoient à lui en ordre de bataille, il détacha quelques eſcadrons pour aller à toute bride occuper la montagne qu'il leur avoit marquée, & avec le gros de ſes troupes il ſe mit à leur ſuite, comme pour ſe retirer. Sa feinte lui réuſſit parfaitement. Les Turcs, trompés par cette retraite apparente, & craignant qu'il ne leur échappât, vinrent fondre ſur lui fort en déſordre, pour le charger en queue. Alors les Albanois faiſant volte-face, & ſerrant leurs rangs,

recurent en braves guerriers ceux qui les poursuivoient comme des fuyards. On se battit de part & d'autre avec une égale ardeur. Les Turcs ne vouloient pas qu'il fût dit qu'ils eussent été vaincus par un si petit nombre ; & Scanderbeg voulut avoir la gloire de les vaincre, avec quelque peu de monde qu'il les combattît. L'action fut longue & très-sanglante, sans qu'on pût encore juger de quel côté penchoit la victoire ; mais enfin elle se déclara pour les Chrétiens. Animés par l'exemple de leur chef, ils retournerent si souvent à la charge, & donnerent avec tant de furie, qu'ils les contraignirent de lâcher le pied & de fuir vers leur camp. On les poursuivit jusqu'au défilé qui bornoit la plaine ; & là les vainqueurs, se ressouvenant de l'ordre qu'ils avoient reçu du prince, & du péril qu'il y avoit pour eux à pousser plus loin, ne laisserent pas de s'arrêter, malgré leur avidité & l'espérance qu'ils avoient de trouver un riche butin dans leur camp. Il eût été fort à souhaiter pour huit des principaux officiers de l'armée, qu'ils suivissent l'exemple de la multitude ; mais emportés par l'ardeur du combat, ou par une fausse bravoure, & méprisant le danger dont Scanderbeg les avoit avertis, ils enfilerent le détroit, & à l'heure même se virent coupés par ceux des Turcs qui

avoient eu ordre de s'y jetter. Ils furent tous faits prisonniers de guerre, après avoir donné des preuves de la valeur la plus héroïque. Toute l'armée Chrétienne parut inconsolable du malheur de ces illustres guerriers : personne toutefois n'en ressentit plus vivement la perte que Scanderbeg ; mais, au lieu de se laisser abattre par la douleur, il ranima son courage pour chercher à les venger. Il entra avec ses troupes dans le pays des Infidèles, où, sans s'arrêter à piller comme auparavant, il mit tout à feu & à sang ; ce qui ne pouvoit manquer de retomber sur Mahomet, & de le rendre aussi odieux à ses sujets qu'à ses ennemis.

Peu de tems après, Baleban vint camper à Alchrie sur les confins de la Macédoine, & Scanderbeg à Oronichée dans la haute Dibre. Ce prince eut la précaution de mettre des corps-de-garde sur toutes les avenues de son camp ; mais il n'en fut pas aussi bien servi qu'il l'attendoit de leur fidélité. Il y en eut que Baleban trouva moyen de corrompre par argent ; &, sur la parole qu'il en tira qu'ils le laisseroient passer sans bruit, il s'achemina de nuit avec toutes ses troupes vers Oronichée. Une heure avant le jour, étant fort près du camp des Chrétiens, il alloit les surprendre, si la vigilance ex-

trême de Scanderbeg n'eût rompu ses mesures. Il avoit coutume de faire plusieurs rondes toutes les nuits, & de visiter tous les environs de son camp. Il étoit actuellement dans cette fonction, lorsque les Turcs appròcherent; & ayant connu, au bruit de la marche & du hennissement des chevaux, que c'étoit l'ennemi qui venoit à lui, il court à toute bride à ses gens pour leur faire prendre les armes; & les ranger en bataille. Ses ordres ne purent s'exécuter qu'avec quelque confusion, pour être trop précipités, & à cause des ténèbres. Cependant on ne laissa pas d'aller au-devant de l'ennemi en assez bonne ordonnance. Baleban, qui ne comptoit pas de les trouver si alertes & tout prêts au combat, s'arrêta quelque tems pour faire la disposition de son armée. Pendant qu'il donnoit ses ordres & qu'il faisoit faire divers mouvemens à ses troupes, Scanderbeg, avec un corps de cavalerie & d'arquebusiers Italiens, coule à petit bruit le long d'un vallon, gagne les derrieres des ennemis, &, les chargeant rudement en queue pendant que le gros de son armée les prenoit en tête, il les oblige d'en venir aux mains avant que de se reconnoître & de s'être bien rangés. Le combat fut des plus longs & des plus vifs; &, quoique les Albanois n'y perdissent pas

tant de monde que les Turcs, toutefois le nombre des morts ne laiſſoit pas d'être aſſez conſidérable de leur côté, parce que l'armée des ennemis étoit plus forte de deux tiers que la leur. Mais enfin la valeur l'emporta ſur le nombre. Les Turcs, fatigués d'une attaque ſi longue & ſi opiniâtre, commencerent à mollir; & peu de tems après, ſe voyant rompus & enfoncés de tous côtés, ils prirent la fuite. Ils n'eurent pas plus de vigueur à défendre leur camp qu'à ſoutenir le combat. Les Albanois qui les ſerroient de près, y entrerent avec eux, & ne ceſſerent de tuer, juſqu'à ce que les ennemis les euſſent laiſſés maître du camp comme du champ de bataille. Ils y trouverent un butin ineſtimable, tant en chevaux qu'en armes, & en toutes ſortes de riches dépouilles. Baleban, avec les triſtes reſtes de ſon armée, reprit le chemin de Conſtantinople, ſans enſeignes & ſans équipages, & avec autant de confuſion, qu'il avoit eu de confiance & de fierté quand il entreprit cette expédition.

Quoique deux fois battu, ce général revint bientôt en Albanie avec plus de réſolution qu'il n'en avoit encore eu juſques-là; ſoit que la parole que lui avoit donné le ſultan de le mettre en poſſeſſion de ce royaume lui élevât le cœur, ſoit qu'atten-

tif à éviter les surprises de son ennemi, & ne cherchant qu'à le combattre en rase campagne, il crût qu'il lui seroit aisé de l'envelopper, & d'en remporter une pleine victoire. Il ne s'arrêta point sur la frontiere comme auparavant, mais entra de plein pied dans l'Albanie, & vint camper aux environs de Stéfigrade. Scanderbeg, toujours prompt & rapide dans ses expéditions, & qui au premier bruit du retour des Turcs avoit rassemblé ses troupes, leur déclara ouvertement qu'il les menoit au combat. Etant arrivé à Stéfigrade avec son armée, qui étoit de huit mille chevaux, & de deux mille cinq cents hommes de pied, il l'étendit dans une belle plaine qui est aux portes de la ville, & la partagea en quatre corps. Le premier avoit pour chef Goie Strèse, son neveu; le second, Tanuse Ducagin; le troisieme, Musache; & du quatrieme, composé de ses meilleures troupes, il en fit sa garde & comme un corps de réserve, son dessein étant de se porter en tous les endroits où l'ennemi paroîtroit avoir quelque avantage. Au milieu de chaque corps étoit l'infanterie, divisée en quatre, comme la cavalerie, & commandée par autant d'officiers de marque, Paul Manèse, Piç Manuel, Démétrie Bérisse, & Rajan Chuque. L'armée des ennemis étoit rangée à

peu près comme celle des Albanois ; & il eſt vraiſemblable que ce fut ſur leur ordre de bataille que Scanderbeg forma le ſien. Tout étant ainſi diſpoſé, il fit ſonner la charge, & auſſitôt commença le combat avec plus d'impétuoſité & de fureur qu'on n'en avoit encore vu juſques-là. Ce ne fut point ſucceſſivement que les corps combattirent ; tous donnerent au premier ſignal, & firent les derniers efforts pour abattre & renverſer ce qu'ils avoient en tête.

Les Albanois, ſans s'effrayer ni de la multitude des ennemis, ni d'une grêle de flèches & de mouſquetades dont ils étoient accueillis, pouſſoient à eux tête baiſſée pour les joindre corps à corps, & le ſabre à la main, en jettoient à leurs pieds autant qu'il s'en préſentoit. Les Turcs avoient peine à ſoutenir un choc ſi rude ; mais, ne doutant point de leur entiere défaite, s'ils ſe laiſſoient enfoncer, tout leur ſoin étoit de ſerrer leurs rangs, ſe contentant de reculer quelques pas quand ils ſe ſentoient trop preſſés. Baleban, avec un corps de troupes qu'il avoit à ſes côtés, paſſoit ſans ceſſe d'un corps à l'autre pour animer le combat, rempliſſoit les rangs qui ſe trouvoient déja éclaircis, excitoit du geſte & de la voix ceux qui paroiſſoient ébranlés, ſe jettoit au-devant de ceux

qu'il trouvoit rompus, pour leur donner le tems de se rallier, se mettoit à leur tête pour les ramener à la charge, allant aux coups comme un simple soldat, & donnant ses ordres avec une présence d'esprit qui ne pouvoit se trouver que dans un général d'une capacité consommée. Scanderbeg ne se donnoit pas de moindres mouvemens, avec cette différence que partout où il se montroit il portoit le courage & l'ardeur dans le cœur des siens, l'épouvante & l'effroi dans celui des ennemis. En quelque endroit qu'il y eût la moindre apparence de danger, il couroit sans délibérer, se lançoit impétueusement avec sa troupe au milieu des plus épais escadrons des ennemis. A sa présence, tout s'arrêtoit d'abord, ou ne tardoit pas à plier, & l'on entendoit les Turcs crier hautement que jamais il ne s'étoit vu un si terrible guerrier. Déja ces Infidèles commençoient à perdre contenance & étoient sur le point de lâcher le pied, lorsqu'un accident imprévu les raffermit. Scanderbeg continuant de les pousser avec son ardeur ordinaire, son cheval reçut un coup dont il fut abattu, lui-même renversé sous le cheval, & jetté rudement contre un tronc d'arbre, dont il eut le corps tout froissé, & une si grande contusion à une épaule, qu'il en perdit la respiration. Les

Turcs, qui le virent par terre, le tinrent pour mort, pousserent de grands cris de joie, & accoururent en foule pour lui couper la tête. Ils furent fort mal reçus par une troupe de ses gendarmes, qui, après les avoir écartés, le couvrirent de leurs corps & de leurs boucliers, jusqu'à ce qu'il eut repris ses esprits. Se trouvant un peu remis de cette chute, & la plus grande douleur étant passée, il monte un nouveau cheval, & rentre dans la mêlée avec plus d'audace & de transport qu'auparavant. On sçut bientôt qu'il étoit encore en vie, & plusieurs l'éprouverent à leurs dépens. Un de ceux à qui il le fit mieux sentir, fut un nommé Suleiman, homme très-remarquable parmi les Turcs, qu'il frappa d'un coup de sabre, & qu'il jetta par terre roide mort. Il semble que ce fut là ce qui détermina en sa faveur & lui attacha la victoire, qui jusqu'alors avoit paru comme en suspens entre les deux partis; car, soit que les Turcs désespérassent de pouvoir tenir plus long-tems contre une valeur si héroïque, soit que la mort de Suleiman, l'un de leurs plus braves guerriers, les eût effrayés, on les vit incontinent après perdre courage, ensuite s'ébranler, & enfin tourner le dos & fuir à toute bride par-tout où ils crurent pouvoir échapper plutôt aux mains & aux coups

dès vainqueurs. On fit main-basse sur tous ceux qu'on put atteindre ; & le massacre en fut si grand, que ces derniers, joints à ceux qui avoient péri dans le combat, laisserent l'armée diminuée de plus des trois quarts. Du côté des Chrétiens, il ne demeura sur la place qu'environ trois cents hommes ; mais le nombre des blessés fut plus grand qu'à tous les autres combats qui avoient précédé. Aussitôt qu'on eut cessé de poursuivre les Turcs, Scanderbeg avoit abandonné aux siens toutes leurs dépouilles & tout le butin de leur camp ; & il n'y eut ni officier ni soldat qui n'y trouvât une digne récompense de ses services & de la fatigue qu'il venoit d'essuyer.

[1465.]

Il n'y avoit point d'apparence qu'après tant de défaites Baleban dût reparoître encore sur la scène. Ce général avoit été reçu fort mal à la cour de Constantinople ; & Mahomet avoit eu beaucoup de peine à lui faire grace, en faveur de ses talens militaires, & de sa haine invétérée contre Scanderbeg. Baleban ne tarda pas à faire approuver au sultan son maître, un projet d'où dépendoit, selon lui, la prise infaillible du royaume d'Albanie ; c'étoit de choisir deux généraux habiles, avec

deux puiſſantes armées, qui par diverſes routes entraſſent dans l'Epire, l'un ouvertement, afin d'attirer à lui toutes les forces de Scanderbeg, & l'autre en ſecret & par des détours, de maniere que celui-ci pût joindre le premier, lorſqu'il ſeroit près d'en venir aux mains avec l'ennemi. L'expédient parut ſi bon à Mahomet, que ſur le champ il en confia l'exécution à celui qui l'avoit propoſé, avec pouvoir d'ordonner de cette guerre comme il jugeroit à propos, de choiſir parmi ſes troupes, & d'en emmener autant qu'il lui paroîtroit néceſſaire, & de s'aſſocier tel collégue qu'il voudroit. Baleban, qui mouroit d'envie de réparer ſon honneur, fit choix de pluſieurs troupes, tant cavalerie qu'infanterie, dont il forma une armée aſſez puiſſante pour faire trembler toute l'Albanie. Celui ſur qui il jetta les yeux pour commander avec lui, fut un nommé Jagup Arnaut, qui veut dire Jacques Albanois, parce qu'en effet il étoit originaire d'Albanie, homme de réputation & fort expérimenté dans le métier des armes. Il lui donna ſeize mille chevaux à conduire, en prit près de vingt-cinq mille pour lui & quatre mille piétons; & étant convenus entr'eux de ſe rendre en Epire, Baleban par la Thrace & par la Macédoine, Jagup par mer &

ensuite par la Thessalie, ils se séparerent, & prirent chacun de leur côté la route qu'ils devoient tenir.

A peine étoient-ils hors de Constantinople, que Scanderbeg fut informé de leur départ & de leur dessein par les espions qu'il entretenoit à la Porte, & dont il fut toujours très-bien servi. Pour se disposer à les bien recevoir, il assembla huit mille chevaux, auxquels il joignit quatre mille hommes de pied, leur enjoignant à tous de se tenir prêts à marcher pour une expédition considérable, au premier ordre qu'ils en recevroient. Peu de jours après, ayant appris que Baleban avoit déja passé la Thrace & la Macédoine, & s'étoit arrêté dans la plaine de Valcale, il vit bien qu'il y alloit du salut de son Etat de marcher promptement à lui pour le combattre séparément, & avant que Jagup l'eût joint. Il se mit donc en chemin avec ses troupes, prenant quantité de détours, ne marchant que de nuit & à petit bruit; &, à la faveur des ténèbres & des circuits, s'étant approché des ennemis sans être encore découvert, avant que de rien entreprendre, il envoya reconnoître leur camp. Il avoit donné cette commission à trois officiers adroits & intelligens; mais l'un d'eux, parent de Baleban, & plus attaché à lui par les liens du sang, qu'à son

prince par la fidélité qu'il lui devoit, trouva moyen de gagner les deux autres par argent, & par l'espérance qu'il leur donna de quelque gratification considérable que Baleban ne manqueroit pas de leur faire, en récompense du service important qu'ils lui rendroient. Ainsi, au lieu d'observer la disposition des ennemis & d'en faire leur rapport à Scanderbeg, ils allerent donner avis au général Turc que son ennemi étoit fort près de lui avec toutes ses forces, & ne cherchoit qu'à le surprendre. Scanderbeg, voyant qu'ils tardoient trop à revenir, & craignant qu'ils ne fussent tombés entre les mains des ennemis, alla lui-même à la découverte, accompagné de cinq hommes, & aima mieux prendre ce danger sur lui, que de s'exposer à recevoir de faux avis. Baleban, qui sçavoit quelle étoit son activité, & qui ne doutoit pas qu'il ne dût venir en personne pour le reconnoître, donna ordre à quelques cavaliers, tous hommes vigoureux & bien montés, d'aller occuper un certain pas qui étoit presque le seul endroit par où il pût approcher de son camp. Ses conjectures ne furent point fausses; & à peine les hommes qu'il avoit envoyés se furent-ils mis en embuscade, que Scanderbeg arriva avec ses gens. Le lieu lui parut dangereux, tant parce qu'il étoit cou-

vert & fort resserré, qu'à cause du voisinage de l'armée ennemie. Cependant, comme il étoit résolu de passer outre, il fit avancer un de ses soldats, qui, ayant apperçu les Turcs qui les attendoient, cria à Scanderbeg de se sauver promptement. Ceux-ci se voyant découverts, pousserent au prince avec furie; &, après quelques coups portés de part & d'autre, le contraignirent de s'enfuir. Il se jetta dans une forêt qui est au-delà de la montagne; & comme il continuoit de fuir à tout bride, parce qu'il étoit poursuivi de même, il trouva le chemin coupé pat un gros arbre couché par terre & mis en travers. A la vue de cet obstacle, il donne un grand coup d'éperon à son cheval, & le fait sauter par-dessus. Un de ceux qui l'accompagnoient n'eut pas moins de bonheur, & en fit faire autant à son cheval : les quatre autres, qui tenterent inutilement la même chose, ne purent se dérober à la poursuite des ennemis; &, après s'être défendus quelque tems, ils furent tous tués. Il y eut un Turc qui, ayant franchi le pas comme Scanderbeg & le soldat qui le suivoit, continua de courir après eux. Scanderbeg, au bruit de ce cavalier, ayant regardé derriere lui, & voyant qu'il étoit seul, tourna bride tout-à-coup, fondit sur lui, & l'étendit mort sur la place. Après

avoir échappé de ce danger, il regagna son camp qui étoit à Pétralbe, à cinq lieues des ennemis, & donna ses ordres pour aller à eux. S'étant approché des lignes des Infidèles, il fit tout ce qu'il put pour les attirer au combat. Mais ni les clameurs ni les railleries des Albanois, ni même quelques attaques qu'ils livrerent aux retranchemens, n'ébranloient point encore Baleban, ni ne pouvoient le résoudre à accepter le défi. Heureusement pour Scanderbeg, les Turcs se trouverent en d'autres dispositions que leur général. Piqués des insultes des Albanois, ils commencerent à gronder sourdement contre sa lâcheté; puis, élevant la voix, ils crierent hautement que rien n'étoit plus honteux que de se voir ainsi renfermés devant un ennemi plus foible qu'eux de moitié, & d'essuyer toutes ses insultes. Ces murmures & ces cris mirent tout le camp en rumeur. La chose alla si loin, que Baleban, ne se trouvant plus maître de réprimer ces mouvemens, & craignant une rebellion ouverte, sortit enfin de son camp, & se mit en ordre de bataille. Le signal donné de part & d'autre, la mêlée commença avec furie & avec un grand carnage. Les deux généraux, plus intéressés que les autres au succès de l'action, donnoient à leurs troupes des exemples éclatans de hardiesse & d'intrépi-

d'intrépidité. Là l'infanterie & la cavalerie Albanoise s'efforçoient de se signaler à l'envi ; là les Croyens & les Dibriens se piquoient de se surpasser les uns les autres en courage & en valeur. Mais, quelque effort que fissent ces derniers pour rompre les Azappes qu'ils avoient en tête, ils ne pouvoient en venir à bout, parce qu'encore que ceux-ci reculassent devant eux, étant appuyés du gros de leur armée, ils gardoient toujours leurs rangs, & continuoient de faire une ferme résistance. C'est ce qui donna lieu à Scanderbeg de détacher une partie de son aile droite, où il paroissoit que ses gens avoient moins d'occupation, & de se mettre à leur tête pour prendre la gauche des ennemis par derriere. Ce mouvement se fit avec tant d'adresse & de promptitude, que ni les Turcs, ni les Albanois même ne purent s'en appercevoir. Il donna sur la queue de la gauche avec tant de vigueur, qu'il l'enfonça en peu de tems, & perça jusqu'aux Azappes. Etant tombé sur eux, il trouva peu de résistance, & les mit en déroute. La défaite de la droite des ennemis suivit de près celle de la gauche. Elle étoit déja fort endommagée par les rudes charges de tous les corps Albanois qui l'attaquoient, lorsque Scanderbeg y arriva avec les troupes qui venoient de

battre la gauche. Tout plia, tout recula devant cet ennemi redoutable. Baleban ſerré de près, & craignant pour ſa perſonne, prit la fuite; & ſon exemple entraîna toute ſon armée.

Peu d'heures après le combat fini, Scanderbeg reçut avis que Jagup Arnaut étoit entré dans l'Epire par le chemin de Belgrade, avec les ſeize mille chevaux qu'il conduiſoit, & qu'il faiſoit un grand dégât dans tout le pays. Il venoit pour enfermer les Albanois entre ſon armée & celle de Baleban. Sur ces nouvelles, Scanderbeg ſe mit en marche pour aller le recevoir. Les deux armées ſe trouverent bientôt à la vue l'une de l'autre, & demeurerent un jour entier à s'obſerver. Celle des Ottomans s'étoit poſtée ſur le penchant d'une petite montagne. La nuit ſuivante Scanderbeg, craignant que Jagup ne ſe retirât, ſi par haſard il apprenoit la défaite de Baleban, remplit de bonnes troupes les environs & les iſſues de ſon camp, pour lui fermer toute voie de retraite. Le jour venu, il alla ſe préſenter aux ennemis en ordre de bataille; &, pour les décourager par des marques certaines du déſaſtre de leurs compagnons, il fit jetter devant leurs tentes les têtes de pluſieurs officiers de marque, qui avoient péri dans le combat, & fit expoſer à leurs yeux bon nombre de

captifs de l'armée de Baleban, chargés de chaînes, & tous les drapeaux ou étendards qu'on avoit pris. A la vue d'un tel spectacle, qui sembloit devoir jetter le trouble & l'effroi parmi eux, ils ne perdirent point contenance, & continuerent de se disposer au combat avec autant d'ordre que de résolution. Scanderbeg détacha cinq cents chevaux qu'il fit avancer jusqu'à leurs retranchemens, pour les attirer dans la plaine, avec ordre de regagner le gros de l'armée dès qu'ils verroient l'ennemi sortir sur eux & les poursuivre. Jagup avoit disposé ses troupes sur trois lignes; & se voyant provoqué par les Albanois, il leur fit donner la chasse par quelques-uns des siens, & descendit dans la plaine avec tout le reste. Alors Scanderbeg court à ses gens qui revenoient à lui, leur donne ordre de faire volte-face, & charge les premiers escadrons Turcs qui étoient à leurs trousses. A l'heure même on vit tous les corps des deux armées s'ébranler, s'attaquer les uns les autres, & ensuite se mêler. Le combat fut plus rude & plus opiniâtre du côté des Turcs qu'en l'armée de Baleban, la victoire plus long-tems en balance, & achetée plus chérement par les Albanois. Après diverses attaques coup sur coup, toutes très-vives & très-sanglantes, les Turcs

tenoient toujours ferme, & ne donnoient encore aucune espérance de se laisser vaincre. Scanderbeg la fit naître tout-à-coup par son adresse & sa bravoure ordinaire. Il avoit sans cesse les yeux sur Jagup, toujours prêt à le joindre s'il s'avançoit sur les premiers rangs. Mais voyant qu'il tardoit trop, & qu'apparemment la crainte l'empêchoit de se découvrir, il part aussitôt avec une troupe de gens choisis, va heurter impétueusement contre ces épais escadrons qui l'environnoient; &, après les avoir ouverts & enfoncés, il pousse à lui la lance en arrêt, & d'un coup qu'il lui porte à la gorge, le jette mort à ses pieds. Une action si déterminée étonna tellement les Infidèles, que ce fut à qui fuiroit des premiers. On les poursuivit long-tems & avec grand carnage; plusieurs furent faits prisonniers; &, ceux qui étant échappés du combat, tomberent entre les mains des paysans qui avoient saisi tous les passages, ne furent pas épargnés. On prétend qu'il y eut plus de vingt-quatre mille Turcs qui demeurerent sur la place dans les deux combats, plus de six mille faits prisonniers, outre quatre mille Chrétiens ou environ, tant laboureurs qu'habitans du plat pays, que ces Infidèles avoient mis en servitude, & qu'on retira de leurs mains. Le butin fut inestimable. Une nouvelle

victoire que Scanderbeg remporta quelque tems après sur Balaban, termina la campagne, l'une des plus glorieuses dont l'histoire fasse mention.

[1466.]

Irrité de tant de défaites consécutives, Mahomet avoit résolu de porter lui-même la guerre en Albanie. Sur les premiers avis qu'en reçut Scanderbeg, ce prince s'étoit hâté de passer secrétement en Italie pendant l'hiver, pour implorer l'assistance du pape, & tâcher d'en obtenir des secours proportionnés à ses besoins. Il fut accueilli très-honorablement du saint pere, alors Paul II, & de tous les cardinaux. Il en obtint, dit-on, de grandes sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre; &, dès qu'il en eut touché une partie, il retourna dans ses Etats avec la même diligence & le même secret qu'il en étoit parti. Le printems venu, Mahomet, avec toutes les troupes qu'il avoit pu rassembler, marche vers l'Albanie. Sans s'arrêter sur la frontiere, il entra de plein pied dans le pays, & conduisit son armée vers Duras ou Durazzo *, qui étoit comme la clef

* Cette ville si fameuse par l'asile qu'elle donna au sénat Romain, lorsque César poursuivoit Pompée pour le combattre, s'appelloit anciennement

du royaume du côté de la mer Adriatique, espérant par-là de fermer le passage aux secours qui seroient envoyés d'Italie à Scanderbeg, & par ce moyen de l'opprimer plus aisément. Il se flatta d'emporter cette place en peu de tems, tant à cause de la multitude de ses forces, que parce que la garnison étoit foible, & qu'il n'y avoit presque que la bourgeoisie pour la défendre. On ne laissa pas de soutenir toutes ses attaques avec tant de courage & de fermeté, que, surpris de cette résistance, il jugea qu'il falloit que Scanderbeg s'y fût renfermé. C'en fut assez pour qu'il désespérât de la réduire. Il en leva le siége, & rebroussant chemin, alla promptement se présenter devant Croie; mais, parce que c'étoit une affaire de longue haleine, & que Scanderbeg avec sa petite armée ne lui donnoit pas moins d'exercice qu'au premier siége, il abandonna bientôt ce dessein, & se contenta de piller & de ravager le plat pays, portant le fer & le feu par-tout, massacrant ou mettant à la chaîne tous ceux qu'il pouvoit surprendre, & qui n'avoient pas eu le

---

Epidamne, du nom d'un roi barbare qui l'avoit fondée; & depuis elle porta le nom de Dyrrachium, qui étoit celui d'un autre prince petit-fils du premier, & qui y fit construire un port.

tems & la précaution de se dérober à sa fureur. Il sortit enfin de l'Albanie après une campagne de cinq ou six mois, & reprit le chemin de Constantinople. Ainsi échoua deux fois avec toutes ses forces, contre la valeur & la fermeté de Scanderbeg, ce redoutable Mahomet dont le nom & la puissance faisoient trembler toute la terre. Ce fut aussi là le dernier exploit de Scanderbeg, qui mourut à Lysse, d'une grosse fiévre, le 17 de Janvier de l'an 1467, en la soixante-troisieme année de son âge, & la vingt-quatrieme de son règne; prince à jamais célèbre par ses vertus, par ses qualités héroïques, & par le grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Infidèles.

[1468.]

Scanderbeg en mourant avoit mis ses Etats sous la protection des Vénitiens. Ce fut une source de calamités pour ces Républicains avides; & Mahomet n'en conquit pas moins l'Albanie, comme on le verra bientôt. Fiers de quelques succès maritimes, & de la prise de Sétines, (la célèbre Athènes) les Vénitiens avoient osé porter le dégât dans la Macédoine & dans la Thrace. Capello, leur général, mit le siége devant Eno, ville de la Romanie. Il ne cessa d'en battre les murailles

pendant plusieurs jours, & s'en rendit maître enfin par escalade. Il est difficile d'exprimer les excès auxquels se livrerent les victorieux. Tous les habitans, quoique Chrétiens, furent passés au fil de l'épée : l'asile sacré des monasteres ne fut point à l'abri de la brutalité du soldat. On dépouilla les églises, on les abandonna aux flammes avec toute la ville ; & après cette sanglante exécution, digne des peuples les plus barbares, les Vénitiens se retirerent à Négrepont, chargés d'un butin immense. Mahomet, apprenant ces tristes nouvelles, jura de se venger. Il assembla toutes ses forces, & fit construire un grand nombre de vaisseaux.

[1469.]

Au mois de Juin le sultan sortit du port de Constantinople, avec une flotte de trois cents voiles, portant soixante & dix mille hommes de débarquement. Il s'arrêta d'abord à l'isle d'Imbro, dont les Vénitiens s'étoient emparés depuis peu, la prit, & fit massacrer les troupes qui la défendoient. Il en fit autant à Mételin. S'avançant ensuite vers Négrepont, il entra dans le détroit qui sépare cette isle de la Béotie, & mit le siége devant la capitale, appellée Chalcide par les anciens Grecs, & qui porte aujourd'hui le nom de l'isle. On

ouvrit aussi-tôt la tranchée, & les assauts se succéderent rapidement. En vain les assiégés opposerent aux efforts des Infidèles la plus intrépide valeur ; ne recevant du dehors aucun secours, tandis que l'armée Ottomane, continuellement rafraîchie, ne s'appercevoit pas même de ses pertes ; ils furent bientôt réduits aux dernieres extrémités. Il eût été facile à la flotte Vénitienne, qui croisoit à la vue de Négrepont, de secourir la place ; mais, soit timidité, soit négligence, le général Canale, qui la commandoit, se contenta d'observer les ennemis. Enfin, après un mois de travaux, Mahomet ayant fait donner un assaut général, se rendit maître de la brèche. En représailles du massacre d'Eno, il abandonna la ville au pillage. Paul Erizzo, gouverneur, se sauva dans la citadelle, & tint ferme encore quelques jours, au bout desquels il fallut se résoudre à capituler. Une des principales conditions du traité fut qu'on épargneroit sa tête ; mais Mahomet, interprétant à son gré cet article, le fit scier par le milieu du corps en présence de toute l'armée : perfidie atroce, & plus digne d'un brigand que d'un souverain. La même année les Vénitiens firent une tentative sur Négrepont ; mais ils furent battus par les Turcs, & forcés de se rembarquer.

[1472.]

Depouillés d'une grande partie de leurs possessions dans la Grèce, & craignant pour leurs propres Etats, les Vénitiens se donnoient des mouvemens incroyables pour susciter des ennemis au grand-seigneur. Le projet d'une ligue en Europe n'avoit pas réussi; celui d'embraser les chantiers de Gallipoli, où Mahomet faisoit construire quantité de galeres, avoit eu peu de succès. Depuis long-tems ils faisoient solliciter le roi de Perse, Ussum-Cassan, de déclarer la guerre à la Porte; ils en vinrent afin à bout; mais ce fut pour préparer de nouveaux lauriers à leur terrible adversaire. Avant que d'entrer en campagne, le roi de Perse envoya, dit-on, présenter à Mahomet un sac rempli de grains de millet, pour marquer sans doute le nombre presqu'infini de ses troupes. On ajoute que le sultan ayant fait jetter ce grain à des poules qui le dévorerent en sa présence, répondit à l'ambassadeur Persan: « Tu vois avec quelle promptitude » une petite quantité de poules a mangé » ton sac de millet; ainsi mes Janissaires » détruiront les troupes nombreuses de ton » maître. » L'armée Persane s'assembloit cependant à Tauris. Ussum-Cassan, en détacha mille hommes qui passerent

l'Euphrate, entrerent dans la Natolie, & s'emparerent de Tocat, ville forte, qu'ils réduifirent en cendres. Ils fe jetterent enfuite fur la Caramanie, (la Cilicie,) & y commirent les plus affreux ravages; mais Muftapha, fils de Mahomet, qui gouvernoit ce royaume, ayant affemblé toutes fes forces, fondit tout-à-coup fur les Perfans, & les tailla en piéces. Il fit prifonnier leur général, & l'envoya chargé de chaînes à Conftantinople.

[1473.]

Le défaut d'artillerie avoit empêché le roi de Perfe de faire ufage de toutes fes troupes contre les Ottomans. Dès qu'il eut reçu les provifions de poudre & de canons qu'il attendoit des Vénitiens, il paffa l'Euphrate à la tête de quatre cents mille hommes. Mahomet, fuivi de trois cents cinquante mille, s'avança pour le combattre, accompagné de fes deux fils Bajazet & Muftapha. Les deux armées fe rencontrerent dans la Natolie, & ne tarderent pas à en venir aux mains. La cavalerie Perfane, beaucoup mieux montée que celle des Turcs, eut d'abord l'avantage; mais la valeur des Janiffaires eut bientôt regagné le terrein qu'on venoit de perdre. Le combat fut fanglant & opiniâtre, les deux nations rivales s'efforçant,

ſous les yeux de leurs empereurs, de gagner la ſupériorité l'une ſur l'autre. A la fin Muſtapha, fils du ſultan, qui commandoit l'aile gauche des Turcs, rencontre Zeinuldin, fils d'Uſſum-Caſſan, qui conduiſoit l'aile droite des Perſans. Les deux princes s'attaquent fiérement l'un l'autre: après s'être porté quelques coups, Zeinuldin eſt renverſé de ſon cheval par Muſtapha, &, avant que de pouvoir ſe relever, il eſt percé & tué ſur la place. Sa mort fut la perte de l'armée entiere; car les Ottomans, ayant ſans peine rompu l'aile droite découragée par cet accident, tomberent avec furie de tous côtés ſur l'aile gauche qui ſoutenoit encore bravement l'effort de l'ennemi. Ils la firent plier, & enfin la mirent en fuite. Le carnage fut grand dans la déroute, & le nombre des priſonniers conſidérable. Uſſum-Caſſan, voyant la bataille perdue, s'enfuit à toute bride avec peu de ſuite, & ſe mit à couvert par ſa diligence, & en changeant ſouvent de cheval. Ainſi Mahomet, par cette glorieuſe victoire, devint maître du camp de l'ennemi.

[1477.]

Pour ſe débarraſſer d'Uſſum-Caſſan, Mahomet, en politique habile, avoit allumé le feu de la guerre civile dans les

Etats de ce prince. Tranquille de ce côté, le monarque Ottoman résolut d'accabler les Vénitiens du poids de sa puissance, & mit à la fois sur pied trois armées formidables, commandées par trois généraux de réputation. La premiere, aux ordres de Soliman, alla mettre le siége devant Lépante, ville de la Livadie, cédée aux Vénitiens par un des derniers empereurs de Constantinople. Mais l'habileté de Loredan rendit inutiles tous les efforts du général Turc, par les secours fréquens qu'il jetta dans la place. Achmet, grand-vizir, ne fut pas plus heureux à Croie ; & ce fut encore au même Loredan que la République dut la conservation de cette capitale de l'Albanie. La troisieme armée, commandée par Morbeg, Pacha de Bosnie, avoit pénétré dans le Frioul, province Vénitienne : elle y mit tout à feu & à sang, & fit un nombre prodigieux d'esclaves de tout sexe & de toute condition, après avoir battu les troupes de Venise, près de Gradisca.

[1478.]

Tandis que Morbeg continuoit ses ravages dans le Frioul, Mahomet s'étoit transporté lui-même en Albanie. La ville de Croie, ce fameux écueil où se briserent tant de fois toutes les forces Ot-

tomanes, tant qu'elle eut le brave Scanderbeg pour défenseur; tomba tout-à-coup sous la domination du sultan, qui ne tarda pas à se rendre maître de tout le royaume. Convaincus enfin de leur foiblesse, les Vénitiens envoyerent demander la paix à la Porte, & l'obtinrent à prix d'argent.

[1480.]

La paix faite avec les Vénitiens, & la mort d'Ussum-Cassan, arrivée la même année, ayant assuré la tranquillité des provinces Ottomanes, Mahomet, toujours avide de conquêtes, forma tout-à-la-fois trois grands desseins, pour l'exécution desquels il leva trois cents mille hommes, & fit armer deux cents galeres & trois cents autres bâtimens. Le premier étoit d'assiéger Rhodes; le second, de dompter l'Italie; & le troisieme, de conquérir l'Egypte. Il résolut de commencer par le siége de Rhodes, persuadé qu'il étoit de son intérêt & de sa gloire de ne point laisser subsister plus long-tems au milieu de ses Etats une puissance étrangere, & de détruire enfin ce fameux boulevard de la Chrétienté, qu'il appelloit un repaire de corsaires & de pirates. Tel étoit alors le zèle infatigable de ces nobles chevaliers connus aujourd'hui sous le nom de cheva-

liers de Malthe, que non-seulement ils prenoient part à toutes les guerres des Chrétiens contre les Infidèles, mais qu'ils ne cessoient d'infester les côtes maritimes de la Turquie, & de donner la chasse à tous les vaisseaux qui croisoient dans la Méditerranée, sous l'empire ou la protection du Croissant. Le 21 de Mai, l'on eut avis à Rhodes que la flotte Ottomane s'avançoit vers l'isle à pleines voiles. Elle vint se poster à la hauteur du mont Saint-Etienne; & trois jours après les Turcs firent jouer une batterie de trois grosses piéces d'artillerie contre le fort Saint-Nicolas. Les Chrétiens leur opposerent une batterie semblable, qui fut dressée dans le jardin du palais des chevaliers d'Auvergne.

Dans cet intervalle, un canonnier des Infidèles, nommé George, Allemand de nation, homme éloquent & rusé, se présenta sur le bord du fossé, demandant à parler au grand-maître. C'étoit un renégat établi depuis quelques années à Constantinople, où ses talens & son adresse l'avoient mis en grande considération. Mahomet avoit coutume de s'en servir pour prendre les villes des Chrétiens. Lorsqu'il vouloit faire quelque siége, il l'envoyoit secrétement dans la place; & ce traître, feignant de vouloir rentrer

dans la religion de ses peres, ne manquoit pas d'offrir ses services aux habitans. Comme il étoit fort expert dans son art, il observoit avec soin l'état des fortifications, sous prétexte de pourvoir à leur sureté, & il en donnoit aussitôt avis aux assiégeans, par des lettres tirées avec des flèches: s'il arrivoit que les Turcs ne pussent se rendre maîtres de la place, il en sortoit après la levée du siége. Son dessein étoit de faire la même chose à Rhodes; mais, l'armée ennemie étant composée de troupes de nations & de religions différentes, il s'y trouva des Chrétiens qui se servirent du même expédient pour avertir les Rhodiots de se défier de George. En conséquence de ces avis, le grand-maître, Pierre d'Aubusson, le fit observer de près; & ses soupçons s'étant bientôt tournés en certitude, il le fit arrêter, appliquer à la question, & pendre sur le rempart, après avoir arraché de sa bouche l'aveu de sa trahison.

Les Turcs cependant battoient sans relâche la tour de Saint-Nicolas, assise dans le roc, sur un côteau qui s'avance trois cents pas environ dans la mer. Ce poste étoit très-fort, & d'une extrême importance pour la conservation ou la perte de la ville; aussi les Turcs faisoient-ils tous leurs efforts pour pouvoir l'emporter. Le

feu

feu de leur batterie fut si bien servi, qu'en peu de tems toute la muraille extérieure de la tour, formée de grandes & grosses pierres, fut mise en poudre ; mais le dedans étoit si bien cimenté qu'il fut impossible de le démolir, de sorte qu'il en resta suffisamment pour empêcher les ennemis de monter à l'assaut : toutefois le grand-maître ayant reconnu la nature du ciment ne laissa pas de faire réparer à la hâte ce que le canon avoit endommagé. En même tems il fit préparer grand nombre de mortiers, de grenades, de pots à feu, & de matieres inflammables pour jetter dans les vaisseaux Turcs, lorsqu'ils se présenteroient à l'attaque. Sa prévoyance ne fut pas inutile ; car la flotte Ottomane s'étant avancée vers le promontoire de Saburne pour assaillir la tour, au bruit de tous les instrumens militaires, elle fut accueillie avec tant de résolution & de vigueur, qu'après quelques heures d'un combat opiniâtre, elle fut obligée de se retirer. Le général ennemi voyant le peu de progrès qu'il faisoit contre cette tour, changea de dessein, & résolut d'abattre le mole. Pour cet effet, il fit tourner son artillerie contre le mur qu'on appelle des Juifs, & se mit à le foudroyer jour & nuit avec

huit gros canons & une bombarde d'un prodigieux calibre.

D'Aubusson n'avoit pas plutôt compris le dessein des ennemis, qu'il s'étoit hâté de le prévenir. Il ordonna d'abord dans toute la ville des processions & des prieres publiques ; moyen utile pour entretenir la confiance & relever le courage. Ensuite il fit abattre les maisons des Juifs, jointes à la muraille, & fit dresser à leur place un fort rempart, derriere lequel on creusa de profondes & larges tranchées. Prieurs, chevaliers, citoyens, hommes, femmes, enfans, tous mirent la main à l'œuvre, & dans peu de tems le boulevard & le retranchement furent achevés. Les Turcs ayant été repoussés de cette seconde attaque, reprirent leur premier projet, & battirent la tour de Saint-Nicolas avec plus de furie qu'ils n'avoient encore fait. Pour pouvoir venir plus facilement à l'assaut, ils construisirent un pont de bois, qui se dressoit en haut & s'étendoit de la chapelle S. Antoine jusqu'à la tour. Ce pont étoit fait de diverses piéces de bois, d'esquifs & barques joints ensemble, ayant de front assez d'espace pour tenir six combattans. Un nautonnier promit au grand-maître de défaire ce pont, ce qu'il exécuta heu-

reusement : s'étant mis sous l'eau, il alla délier les cordes qui attachoient les différentes piéces de cette machine, &, dans le moment que les Turcs alloient en faire usage, elle se désunit à leur grand étonnement. Ils ne tarderent pas à la refaire, & dès qu'ils l'eurent conduite à sa perfection, ils donnerent un assaut général à la ville, s'efforçant sur-tout d'emporter la tour, qu'ils regardoient avec raison comme la clef du fort & de la ville. Cet assaut dura depuis minuit jusqu'à dix heures du matin ; mais les Turcs n'y gagnerent rien que des coups, & furent repoussés avec perte de deux mille cinq cents de leurs plus braves guerriers. Irrités plutôt que rebutés par ce mauvais succès, ils attaquerent à la fois tous les murs de la ville, à dessein de partager les forces des assiégés, & de surprendre quelqu'endroit plus foible ou plus mal gardé que les autres.

Le grand-maître & ses chevaliers mirent de leur côté tout en usage pour la défense de la place. Ils inventerent diverses machines, avec lesquelles on lançoit des pierres d'une grandeur démesurée sur les bataillons ennemis, & jusques sur leurs vaisseaux. Autant ces derniers témoignoient d'ardeur à combler les fossés, autant les Rhodiots s'empressoient à les net-

toyer. Ils enlevoient, pendant la nuit, les pierres, les bois, les fascines, & les transportoient dans la ville; d'autres faisoient pleuvoir du haut des remparts une pluie de feux, de soufre & de bitume. Tout dans Rhodes étoit ouvrier ou soldat, & chacun contribuoit de sa peine & de son invention à la défense de la patrie. Entre les chevaliers qui se distinguerent avec le plus d'avantage, on remarquoit le frere du grand-maître, Antoine d'Aubusson; le sieur de Montelien, le grand-prieur de France, Bertrand de Cluys, & son neveu le sieur de Paumy; Louis de Cocton, Auvergnat; Claude Colomb, Bordelois; Louis Sanguin, Parisien; Guillaume Gomat, Sainctongeois; Charles le Roy, de Dijon; Matthieu Baugelaire, de Périgord; Charles de Montelon, Authunois; Benoît de la Scale, de Véronne, & une infinité d'autres de toutes nations.

La valeur des chevaliers ayant triomphé dans cette occasion des efforts des ennemis, le général Turc fit recommencer le feu des batteries; il fut si terrible, qu'en peu de tems il fut tiré plus de trois mille cinq cents coups de canon contre les murs de la nouvelle ville, ceux de la vieille étant presqu'entiérement démolis. Une grande partie des fortifications fut bientôt foudroyée, & les brèches parurent

bientôt assez considérables pour un nouvel assaut. Les chevaliers se disposerent à le soutenir avec l'intrépidité qui leur étoit naturelle. Il se donna le 27 de Juillet. Les Turcs y accoururent en foule, & leurs plus grands efforts furent du côté de la rue des Juifs, où le canon avoit fait le plus de ravage. Ils furent reçus par le grand-maître lui-même, & par l'élite de ses guerriers; ce qui ne les empêcha pas, après un combat très-opiniâtre, de gagner le haut de la brèche au nombre de près de trois mille, & d'y planter leur principal drapeau. Mais les assiégés, s'étant pressés les uns contre les autres, opposerent à leur furie une barriere impénétrable. On en vint aux mains sur ce nouveau champ de bataille. Des deux côtés, il se fit des prodiges de valeur; enfin la fortune se déclara pour les chevaliers; ils se rendirent maîtres de l'enseigne Ottomane, & vinrent à bout de chasser entiérement les ennemis qu'ils poursuivirent jusques dans leur camp, où ils en firent un carnage effroyable.

Avec un peu plus de constance, il est probable que les Turcs eussent pu lasser & épuiser la bravoure des Rhodiots; mais, sur la nouvelle qu'il arrivoit d'Italie un secours considérable, ils se déterminerent à lever le siége. Avant que de

ſe rembarquer, ils firent le dégât dans la campagne, brûlerent les maiſons de plaiſance, arracherent les vignes & les arbres, & laiſſerent par-tout de triſtes veſtiges de leur fureur.

Pendant que les Turcs aſſiégeoient Rhodes, une de leurs flottes, compoſée de cent voiles, avoit porté la guerre ſur les côtes de la Pouille & de la Calabre, au pays des Salentins. Elle étoit commandée par Acomat ou Achmet, grand capitaine, dont Spandugin raconte l'hiſtoire ſuivante. Cet officier avoit une femme d'une beauté merveilleuſe. Muſtapha, fils du ſultan, étant venu à la cour pour les affaires de ſon gouvernement d'Amaſie, la vit & en devint éperdument amoureux. Réſolu de ſatisfaire ſa paſſion, à quelque prix que ce fût, il épia le moment qu'elle alloit au bain; & ayant trouvé le moyen de s'y introduire, il triompha facilement de la pudeur de ſa maîtreſſe. Achmet, extrêmement indigné de cet outrage, alla trouver le grand-ſeigneur, déchira ſes vêtemens & ſon turban en ſa préſence, & lui demanda juſtice. Mahomet parut faire peu de cas de ſa priere; & le regardant avec un viſage ſévere, il lui demanda s'il ignoroit qu'il étoit ſon eſclave, & ſi le prince, à ce titre, n'avoit pas pu jouir de la femme de l'eſclave de ſon pere.

Néanmoins il ne laissa pas le crime de Mustapha impuni : l'ayant fait appeller, il lui fit les plus sanglans reproches, & le chassa de sa présence ; réfléchissant ensuite sur la hardiesse d'une telle action, il lui envoya trois jours après un Chiaoux, qui l'étrangla avec une corde d'arc. Exemple mémorable de justice & de sévérité.

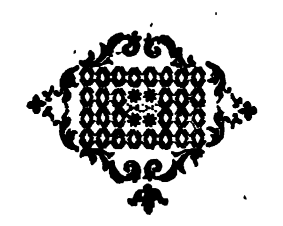
La flotte que commandoit Achmet arriva devant Otrante, sur la fin du mois de Juillet. Après dix-sept jours de siége, la ville fut emportée d'assaut. Plus de douze mille Chrétiens furent ou passés au fil de l'épée ou faits esclaves. Rien ne fut épargné. On mit à part les enfans & les filles pour les sérails du grand-seigneur. On viola les femmes, on écrasa les vieillards & les prêtres sous les pieds des chevaux, & jusques dans les églises. L'archevêque, personnage recommandable par sa dignité, par ses vertus & par son grand âge, fut sacrifié cruellement à la fureur de ces barbares, & scié par le milieu du corps, ou selon d'autres écorché vif ; huit cents habitans qu'ils entraînerent tout nuds hors de la ville, ayant refusé constamment d'abjurer le Christianisme, furent massacrés dans une petite vallée qu'on nomme aujourd'hui la Vallée des Martyrs. Cette conquête des Turcs, & les cruautés qu'ils exercerent, en représailles du massacre

d'Eno par les Vénitiens, répandirent tant de terreur & d'effroi dans l'Italie, qu'au lieu de se mettre en état de la défendre, on ne songeoit plus qu'à l'abandonner; & l'on assure que le pape Sixte IV fut sur le point de se retirer en France. Mais, pour le bonheur de la Chrétienté, Mahomet mourut sur ces entrefaites, lorsqu'il se préparoit à porter la guerre en Perse. L'Europe & l'Asie, qu'il avoit fait si longtems trembler, au seul bruit de son nom, parurent respirer à cette nouvelle. On en fit par-tout des réjouissances extraordinaires, comme après la cessation du fléau le plus cruel & le plus redoutable.

Il est certain que Mahomet ne fut que trop souvent barbare; mais c'est un défaut commun à tous les conquérans; & d'ailleurs les Chrétiens eux-mêmes lui donnerent plus d'une fois l'exemple de la cruauté. Les historiens Turcs vantent beaucoup sa justice & sa piété. Nous avons rapporté ci-dessus un trait de la premiere; en voici un autre non moins remarquable. Ayant appris un jour qu'un magistrat ou Cadi s'étoit laissé corrompre dans une affaire, il le fit écorcher vif, & ayant fait étendre sa peau sanglante sur le tribunal, il y fit asseoir le fils du juge, auquel il donna la charge de son pere.

Fidèle obſervateur des devoirs de la religion, Mahomet aſſiſtoit réguliérement à la priere publique dans les moſquées, lorſqu'il ſe trouvoit à Conſtantinople. Un article de la loi Mahométane, fondé ſur ce paſſage de la Genèſe, « Tu mangeras » ton pain à la ſueur de ton front, » oblige les empereurs au travail manuel. Mahomet, s'y conformant avec ſcrupule, cultivoit lui-même ſes jardins; &, du produit des fruits que l'on vendoit, il faiſoit acheter des vivres pour ſa bouche.

Mahomet étoit âgé de cinquante & un ans lorſqu'il mourut. Il en avoit régné trente. Son corps fut depoſé dans la ſuperbe moſquée Muhamedié, ainſi nommée parce que ce fut lui qui la fit conſtruire.





BAJAZET II.

[1481.]

BAJAZET & Zizim étoient dans leurs gouvernemens lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la mort de leur pere Mahomet II. Caoursin, historien contemporain, prétend que Bajazet étoit l'aîné, Jaligni, autre historien du même tems, attribue le droit d'aînesse à Zizim. Mahomet avoit nommé Bajazet pour son successeur. Achmet, le plus grand capitaine qui fût alors dans l'empire Ottoman, pour se conserver le commandement de l'armée qu'il ramenoit d'Italie, où il avoit pris la ville d'Otrante, la fit déclarer en faveur de Bajazet qui étoit peu guerrier : Zizim au contraire l'étoit beaucoup. Le vizir Achmet persuada Bajazet, qui avoit fait vœu d'aller en pélerinage à la Mecque, d'envoyer à Constantinople son fils Corcud, pour y gouverner pendant son voyage, qui pouvoit lui coûter l'empire. Bajazet y consentit; mais cette précaution n'empêcha pas que Zizim ne continuât à cabaler & à se faire des partisans.

[1482.]

Après s'être acquitté de ſon vœu, Bajazet revint à Conſtantinople, où le ſage Corcud, prince d'une rare douceur, lui remit avec joie ſa couronne. Les deux freres cependant ayant raſſemblé leurs forces, ne tarderent pas à en venir aux mains. Zizim ne commandoit que des troupes Aſiatiques. Bajazet avoit pour lui les Janiſſaires, les Spahis, un corps de troupes Européennes, & le brave Achmet. Les armées ſe joignirent près de Pruſe. Le combat fut ſanglant; &, malgré tous les efforts de Zizim, Achmet avec un corps de réſerve fit pencher la victoire du côté de Bajazet. Zizim avec quarante cavaliers ſeulement prit la fuite. Il ſe retira dabord en Egypte chez le Soudan Caitbéï, enſuite chez le Caraman, prince de Cilicie; &, après une ſeconde défaite, il eut recours enfin aux Chrétiens, & débarqúa dans l'iſle de Rhodes. Le grand-maître le reçut avec de grands honneurs, & l'envoya quelque tems après en France, où il le fit garder à vue par ſes chevaliers. Il le fit paſſer enſuite à Rome, où l'on prétend que le pape Innocent VIII, gagné par l'argent de Bajazet, le fit empoiſonner.

[1483.]

Le grand-vizir Achmet, qui avoit ſervi

au sultan de principal degré pour monter à l'empire, injustement accusé de trahison, est étranglé par son ordre. Bientôt après son innocence fut reconnue, & Bajazet se repentit d'avoir privé l'Etat de son plus ferme appui.

Un des princes Caramans, dont on a parlé ci-dessus, s'étoit remis en possession d'une partie des Etats de ses ancêtres, à la faveur des troubles dont l'empire étoit agité. Trop foible pour se défendre contre Bajazet, il se retranche dans des défilés; les Turcs se rendent maîtres de ses places abandonnées. A la fin il va présenter la bataille au sultan, est tué dans le combat, & ses troupes sont taillées en piéces. Tout subit la loi du vainqueur.

Les Vénitiens s'emparent de Zante & de Céphalonie, isles de la Grèce, qu'ils avoient perdues sous le régne précédent.

[1484.]

A peine s'y étoient-ils établis, que Bajazet les leur fit redemander. Ils aimerent mieux satisfaire le sultan que de s'exposer à sa vengeance. Peu de tems après Alaidoulet, petit prince d'Asie, s'empara de quelques places sur les Circassiens, dont cette milice redoutable des rois d'Egypte, connue sous le nom de Mamelus, tiroit son origine. Ce fut à leur valeur que Touran-

Schah, fils de Saleh, dut le ſuccès de la Croiſade où S. Louis, roi de France, fut fait priſonnier. Ils maſſacrerent enſuite ce prince, lui donnerent pour ſucceſſeur un autre deſcendant de Saladin, qu'ils dépoſerent peu de tems après, & placerent ſur le trône un ſoldat tiré de leur corps. Pendant plus de trois ſiécles, les Mamelus demeurerent en poſſeſſion de l'empire d'Egypte. Les Circaſſiens ſe mirent en campagne, & chaſſerent Alaidoulet de leurs frontieres. Ils ne pouvoient manquer d'être ſoutenus par les Mamelus, leurs compatriotes. Alaidoulet de ſon côté implora la puiſſance des Ottomans, qui s'empreſſerent à le ſecourir. Il recouvra les places qu'il avoit perdues. Il en enleva d'autres aux Circaſſiens, & les battit en pluſieurs rencontres. Caitbéï, Soudan d'Egypte, fit paſſer des troupes en Circaſſie. Le feu de la guerre ſe ralluma. La victoire favoriſa ſucceſſivement les deux partis. Ces expéditions des Egyptiens & des Ottomans étoient comme le prélude d'une guerre plus importante, qui devoit être fatale à l'une ou l'autre puiſſance. L'hiver néanmoins ſuſpendit leurs armes.

[1485.]

Les officiers du roi Matthias, qui commandoient dans la Croatie & dans la Ca-

rinthie avec un corps d'armée formé à la hâte, enlevent à sept mille cavaliers Turcs, dix mille prisonniers qu'ils emmenoient. Les Turcs se retirent, se joignent à d'autres de leur nation, & marquent leur passage dans la Valaquie & dans la Moldavie par le fer & le feu.

[1486.]

Les Maures, pressés par le roi d'Espagne, implorent le secours de Bajazet. Ali-Bacha, commandant de la flotte qu'il leur envoie, ravage les côtes d'Andalousie, donne la chasse aux vaisseaux de Ferdinand, retourne à Constantinople, & fait une descente dans l'isle de Malthe.

[1490.]

Le sultan, à la tête de quatre-vingt mille hommes, met le siége devant Tarse & Adena qu'il emporte d'assaut. Toumanbai, Soudan d'Egypte, avoit déja rassemblé ses forces; & Diadoro commandoit les redoutables Mamelus. Ils fondent sur les Turcs, le sabre à la main; rompent leurs bataillons. La nuit favorisa les fuyards.

De nouvelles troupes réparent la perte des Ottomans la campagne suivante. Ils mettent leurs ennemis en déroute.

Mais ces différens succès ne servirent qu'à affoiblir également les deux partis.

Grenade cependant est enlevée aux Maures. Chassés de toutes les Espagnes, ils repassent en Afrique.

[1496 — 98 — 99.]

La paix ayant été conclue entre la Porte & l'Egypte, le sultan fit équiper à Constantinople une flotte de deux cents soixante voiles, qui répandit la terreur parmi tous les princes Chrétiens, voisins des Turcs, & sur-tout à Venise, qui avoit donné quelque sujet de mécontentement au sultan.

Antoine Grimani avoit été fait général de la flotte des Vénitiens. Il alla présenter la bataille aux Turcs, à la hauteur de Sapienza. Le choc fut vif, & la mêlée sanglante. La mort de Lorédan, gouverneur de Corfou, fit pencher la victoire du côté des infidèles. Grimani gagne le large. Les Turcs s'emparerent de Lepante. Ils assiégerent ensuite Modon. Le combat se renouvella ; l'avantage en demeura encore aux Turcs, qui surprirent la ville, quoique les Vénitiens y eussent fait entrer quatre galères chargées de provisions. Tout ce qui échappa à la fureur du soldat, devint en un moment la proie des flammes. Coron, autre ville de la Morée, reconnut aussi la loi du vainqueur.

[1510.]

Une paix de dix ans avoit ſuccédé à ces guerres, & Bajazet goûtoit enfin les douceurs du repos. Quelques troubles de religion, excités par Scheitan-Culy, ſurnommé Sophi, furent appaiſés par Ali-Bacha, qui tailla en piéces les rebelles, & contraignit leur chef à ſortir du royaume. Ce nouvel impoſteur alla chercher en Perſe des ſectateurs de ſes dogmes. Il en trouva en effet & en grand nombre : ſource éternelle de diviſion entre les Perſans & les Turcs.

[1511.]

Bajazet, ſuccombant aux douleurs de la goutte, prit la réſolution d'abdiquer la couronne, & de la réſigner à ſon fils Achmet. Ce prince n'étoit point du goût des pachas & des vizirs. Sélim leur étoit plus agréable. Ils le firent venir ſecrètement, & ce prince s'approcha de Conſtantinople, accompagné de vingt mille hommes. Il auroit bien deſiré que les Janiſſaires & le peuple, dont il avoit fait ſonder les diſpoſitions, ſe déclaraſſent pour lui. Ils n'oſerent néanmoins le tenter. Bajazet, apprenant, que ſon fils étoit à la tête d'une armée, leva des troupes en diligence, & marcha contre lui. Ce fils criminel oſa livrer

la bataille à son pere, & la perdit. Il se retira ensuite à Caffa. Le foible sultan défendit de poursuivre les fuyards.

[1512.]

Bajazet voulut de nouveau mettre la couronne sur la tête de son fils Achmet ; mais Dieu qui dispose des empires à son gré, en avoit décidé autrement. Achmet, trop prudent où trop timide, répondit à son pere que les Janissaires & les grands désiroient Sélim pour leur empereur. En effet ils avoient écrit à ce prince de revenir à Constantinople, l'assurant qu'ils contraindroient enfin Bajazet à lui céder la couronne. Sélim profita de ces dispositions, & se rapprocha de la capitale. A peine les Janissaires eurent-ils appris qu'il en étoit près, qu'ils persuaderent au sultan de se démettre de l'empire en sa faveur. Ils ajouterent que ses infirmités ne lui permettoient plus de faire la guerre aux ennemis de la religion. Leur harangue fut accompagnée de menaces. Sélim ne sentit que trop qu'il falloit renoncer au diadême. Il envoya les coffres de l'empire à son fils, & donna ordre à ses Pachas de le reconnoître pour leur sultan. Rien ne s'opposa plus aux desirs ambitieux de Sélim. Il entra dans Constantinople. Bajazet voulut se retirer à Dimo-

tuc. Une mort prompte le surprit en chemin : excès de cruauté de Sélim, qui le fit empoisonner par Amone, médecin Juif : visible punition du Dieu vengeur des crimes, qui fit périr Bajazet du même genre de mort dont il avoit lui-même fait périr son frere Zizim. Bajazet aima la justice, la religion & les sciences. Il signala les premieres années de son règne par des exploits éclatans ; mais il en déshonora la fin par son oisiveté & sa foiblesse. Son ingratitude pour Achmet, & sa cruauté pour Zizim, son frere, sont des taches encore plus grandes. Il fut enterré dans un jami de sa fondation. On eut soin de mettre dans son tombeau la brique qu'il avoit fait faire de la poussiere qui s'étoit attachée à ses habits, en poursuivant les ennemis de sa loi, parce que, selon la tradition Mahométane, elle devoit le préserver de l'enfer.

SÉLIM I.

[1512.]

A PEINE le féroce Sélim, meurtrier de son pere, fut-il possesseur de l'empire, qu'il marcha contre Achmet son frere, le défit & le fit étrangler. Corcud,

son autre frere, éprouva le même sort. Délivré de ses concurrens à l'empire, Sélim renouvella la paix avec Venise & la Hongrie, & tourna ses armes vers la Perse. Il rencontra les ennemis aux plaines de Caldiran. On en vint aux mains. L'avant-garde Ottomane, composée d'Asapes, fut d'abord défaite par les Persans, & l'aile gauche, commandée par Cassan-Pacha, poussée jusqu'au gros des Janissaires qui formoient le corps de bataille. Sinan-Pacha, à la tête de l'aile droite, s'avança, & fit jouer son artillerie avec tant de succès, qu'il mit en désordre les Persans. Sélim, qui étoit au corps de réserve, s'avança avec ses Janissaires, & ravit à ses ennemis le champ de bataille, qui lui coûta cinquante mille hommes. Les Persans avoient combattu sous les murs de Tybris. Les portes en furent ouvertes au sultan.

[1515.]

Alaideulet avoit favorisé le Sophi, en dévastant le pays par où l'armée de Sélim devoit passer. Le sultan, pour s'en venger, envoya contre lui Ferhad, qui suivit l'Arménien de montagne en montagne, le prit, l'envoya à l'empereur, qui lui fit couper la tête, & en fit présent aux Vé-

nitiens pour gage de son estime & de ses victoires.

[1516.]

Les peuples du Diarbek & du Curdistan, fatigués du joug de la Perse, avoient obtenu du sultan d'être reçus au nombre de ses sujets. Mohammed fut envoyé pour y commander, & prit la ville de Marédin, après avoir battu Karacan, son rival. Sélim auroit bien désiré faire la conquête de la Perse. L'alliance du Soudan avec le Sophi nuisoit à son projet. Il chercha à l'en détacher, & lui envoya un ambassadeur. Il ne put rien obtenir, & tourna ses armes contre le Soudan. La réussite d'un projet aussi périlleux devoit lui mériter des lauriers. La gloire des Mamelus, défenseurs de l'Egypte, étoit connue de tout l'univers. Le brave Sélim n'hésita pas. Il s'avança vers le Soudan Campson, & le joignit dans les plaines d'Alep. Les Mamelus, comme des lions furieux, chargerent la cavalerie de Sélim, & la firent reculer. Ils se flattoient déja de la victoire, quand tout-à-coup ils se virent abandonnés de Caierbeg, commandant d'Alep, & de Gafelibeg, gouverneur de Damas. Ces deux traîtres, mécontens de leur Soudan, rendirent à Sélim leurs gouvernemens. Cette déser-

tion donna la victoire au sultan, qui ne se ménageoit pas. Ses Janissaires l'aimoient passionnément. Ils firent sur les Mamelus un feu de mousqueterie si furieux, qu'ils les mirent en désordre & les enfoncerent. Campson, outré de colere & de dépit, ne se connoissoit plus. Il cherchoit par-tout Sélim, & répandoit par-tout où il passoit la terreur & la mort. Excédé enfin de fatigue, il expira sans aucune blessure, sur un tas de cadavres. Sa mort acheva la défaite des siens, & mit le sceau à la victoire du sultan. La soumission d'Alep, de Damas, de Tripoli, de Barut, de Sidon, d'Antioche, fut le fruit de cette victoire.

[1517.]

Sélim prit ses quartiers d'hiver près d'Alep, visita Jérusalem, & retourna contre les Mamelus, qui s'étoient tous réfugiés au grand Caire, où ils avoient élu pour leur Soudan, Thomanbai qui fut le dernier. Le sultan rejoignit son général Sinan-Bacha, qui avoit défait Gazelle, & lui avoit tué deux mille Mamelus. Les armées se trouverent en présence à quelques milles du Caire. Les Ottomans fiers de leurs succès l'emportoient en nombre. La vengeance, la nécessité de vaincre, le désespoir, animoient les Egyptiens. Une

égale valeur excitoit les deux nations. On sonna la charge, on se mêla ; jamais combat ne fut plus opiniâtre & plus sanglant. La poussiere, la fumée, le feu, les hurlemens mirent une confusion affreuse parmi les combattans. On frappoit indistinctement sur les ennemis & sur ceux de son parti. Sélim & Thoumanbai y remplirent les devoirs de général & de soldat. Gazelle avoit déja fait plier l'élite des troupes Ottomanes. Sinan s'en apperçut, vint à leur secours, encouragea les Turcs, arrêta les fuyards, & rétablit le combat. Il expira néanmoins sous le sabre d'Aydou, un des plus braves Mamelus. Diadare-Jubas & Orcoman se défendoient avec la plus grande intrépidité, & cherchoient à fixer la victoire dans leur parti. Sélim s'en apperçut, & tout couvert de sang & de poussiere, il poussa jusqu'au lieu où Thoumanbai faisoit des prodiges de valeur. Rien ne résista alors aux efforts inouïs du sultan, & les Mamelus furent obligés de céder à la fortune de Sélim. Ils furent entiérement défaits ; & ceux qui échapperent au combat, servirent bientôt de victime à la fureur du sultan, qui ne devoit finir qu'avec le dernier de cette nation. Sélim s'empara en effet du grand Caire, capitale de toute l'Egypte ; fit rechercher tous les Mame-

lus, en trouva trente mille, & les fit tous égorger sur les bords du Nil. Exécution cruelle & féroce, indigne d'un véritable héros, & qui seule décèle le caractere de Sélim. Ainsi finit cette fameuse milice, Circassienne d'origine, qui pendant trois cents ans avoit donné des fers à l'Egypte.

Alexandrie & les autres places de l'Egypte, de la Syrie, de la Palestine & de l'Arabie même, se soumirent au vainqueur. Le Sophi envoya rendre hommage au sultan.

[1519.]

Sélim projette de porter la guerre en Perse, de conquérir ce royaume, & de venir ensuite assiéger Rhodes. Il ordonne des préparatifs extraordinaires, & fait construire un grand nombre de vaisseaux. La mort mit fin à ces vastes projets. Il revenoit à Andrinople pour visiter le tombeau de ses ancêtres. Elle le surprit dans le village de Ciorlu, même lieu où il avoit autrefois combattu Bajazet son pere. Tous les historiens s'accordent à dire que ce prince fut mauvais fils, mauvais frere & vainqueur inhumain; mais ses exploits lui mériterent, à juste titre, le nom de Grand.

les Chrétiens. Cette ville fut pour le sultan ce que fut Metz pour l'empereur Charles-Quint. Les Turcs, fiers de leurs victoires & de leurs forces, distribuerent autour de la ville leurs troupes innombrables. Soliman fit dresser à S. Marc ses tentes, & l'étendard impérial. Pendant un mois entier il ne cessa de battre & de foudroyer les remparts de la place, & ne négligea rien pour s'en rendre maître. Au moyen des mines, il renversa une partie des fortifications. Les Turcs, pendant un assaut qui dura trois jours sans relâche, se disputerent bravement l'honneur de mourir sur la brèche. Les assiégés de leur côté se défendirent avec la derniere valeur, soutinrent vingt assauts, & dans un court espace de tems ensevelirent au pied de leurs murailles quarante mille des plus braves soldats Ottomans. Désespéré de tant de pertes, & forcé par la saison & les pluies, Soliman, à la persuasion d'Ibrahim, se résolut enfin à lever le siége, & reprit, le 14 d'Octobre, le chemin de Bude & de Constantinople. Ce siége dura un mois, & les armes de Charles-Quint l'emporterent en cette occasion sur celles des Ottomans. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la Chrétienté, & y causa une joie incroyable. Soliman, en s'arrachant des murs de cette ville,

prononça, dit-on, les imprécations les plus terribles contre ceux de ses successeurs qui le tenteroient par la suite.

L'archiduc Ferdinand ne sçut pas profiter de la retraite de l'ennemi. Il s'amusa à prendre Strigonie & Vicegrad ; & au retour de Soliman, il fut obligé d'abandonner le siége de Bude, & de laisser ravager la Hongrie.

[1531.]

En vain l'année suivante les Turcs, joints aux troupes du roi Jean, voulurent reprendre à Ferdinand la ville de Strigonie. L'arrivée du grand-vizir & du sultan même n'empêcha pas les assiégés de tenir ferme. La renommée publia que Charles-Quint venoit à leurs secours avec une armée formidable. Cet espoir les soutint & fut leur salut. Après plusieurs assauts, soutenus avec valeur, le sultan leva le siége, à l'approche de l'empereur d'Occident, qui se contenta de se faire voir aux Turcs.

[1533.]

Le sultan déclare la guerre au roi de Perse, à la persuasion du grand-vizir Ibrahim, gagné, dit-on, par l'argent de Charles-Quint. Ce ministre fut chargé de cette expédition. Il tenta en vain la prise de

Bagdad, l'ancienne Babylone ; il fut plus heureux à Van, ville de la grande Arménie, qu'il emporta d'assaut.

Le fameux Barberousse, qui de corsaire étoit devenu roi d'Alger, fut nommé cette année par Soliman, Capitan-Bacha, ou grand-amiral des mers.

[1534.]

Le sultan se mit ensuite à la tête de ses troupes, joignit Ibrahim près de Tauris, se présenta devant Bagdad, & la prit. Barberousse prit le commandement de la flotte Ottomane, s'empara de Santa-Lucia, en Sicile, pilla les places maritimes du royaume de Naples, la réduisit en cendres, & alla débarquer en Afrique.

Barberousse avoit promis à Soliman de soumettre à son empire le royaume de Tunis. Muléassen, qui en étoit roi, venoit de faire étrangler Maimona, son oncle, & avoit usurpé la couronne. Le seul Roscette échappa au massacre qu'il fit faire de ses vingt freres. Ce prince leva des troupes, implora le secours de Barberousse, & lui promit la ville de Biserte pour récompense. L'amiral accourut aussitôt, se rendit maître de la place promise, & jetta l'épouvante jusque dans Tunis, qu'il soumit. Les habitans se révolterent, ne voyant point paroître Roscette : Barbe-

rousse se retira dans la citadelle, & s'y vit assiégé par les Maures de Tunis, & par Muléassen lui-même. Il sortit à la tête de ses troupes, tailla en piéces les ennemis; & le royaume de Tunis reçut le joug du grand-seigneur.

[1535.]

Muléassen ayant imploré la protection de Charles-Quint, ce prince crut devoir le soutenir de ses forces. Les troupes des Turcs & des Maures réunies ne purent empêcher cet empereur de prendre terre en Afrique, devant le fort de la Goulette, dont il se rendit maître. Barberousse présenta la bataille à Charles-Quint, mais il fut obligé de céder à la fortune & à la valeur du héros Chrétien. La prise de Tunis fut le fruit de cette victoire. Charles-Quint, après avoir rétabli Muléassen, repassa victorieux en Europe, où il fut reçu en triomphe au bruit des acclamations & des applaudissemens des peuples.

Barberousse, pour se venger, surprit Port-Mahon, ravagea la Sicile & la Pouille, & se rendit maître de Castro. Soliman de son côté ne demeura pas oisif. Il voulut enlever aux Vénitiens Corfou, & la ville de Napoli. La résistance de ces Républicains l'obligea de retourner à Cons-

tantinople. L'amiral fit la conquête de Scio, de Patmos, de Nio, de Stampalie, de Paros & de Tine, isles de l'Archipel.

[1539.]

L'amiral Turc revenoit d'une expédition en Arabie, lorsqu'il apprit qu'une escadre Italienne, commandée par le patriarche Grimani, assiégeoit Prévesa, ville d'Albanie. Forcée par les garnisons Turques de Lepante & des villes voisines, elle étoit déja sortie du golfe de Larta, sur lequel cette ville est située, & avoit été jointe par Doria, généralissime des flottes de l'empereur Charles-Quint, & par les galeres de Venise. Elle rentra dans le golfe. Barberousse, secondé du corsaire Dragut, s'avança à sa rencontre, & donna le signal du combat. La crainte glaça le cœur des Chrétiens, & Doria eut la foiblesse ou l'excès de prudence de fuir devant les Infidèles. Honteux de cette conduite, il descendit en Dalmatie, mit le siége devant Cartelnovo, battit pendant plusieurs jours la place par mer & par terre, & s'en empara. Les Vénitiens alors chercherent à faire la paix avec Soliman, qui, pour toute réponse, donna ordre de reprendre Cartelnovo. Quatre mille Espagnols la défendirent, & y furent massacrés. La paix fut alors accordée aux Vénitiens,

Vénitiens, aux conditions toutefois, qu'outre les quatorze isles qu'ils avoient perdues, ils céderoient encore celle de Malvoisie & la ville de Napoli.

[1540.]

Le roi Jean mourut cette année. La couronne de Hongrie devoit passer à Ferdinand si Jean mouroit sans enfans. Il en avoit un d'Isabelle de Pologne. La Porte ne manqua pas de soutenir les intérêts de le pupille pour entretenir les divisions dans le royaume. Ferdinand leva des troupes de toutes parts, mit à leur tête Rogiendorf, qui prit Vicegrad, & revint assiéger Bude. A peine avoit-il ouvert la tranchée, que Méhémed, grand-vizir, lui présenta la bataille. Rogiendorf l'accepta imprudemment, & le vizir favorisé par une vigoureuse sortie de la garnison de Bude, lui tailla en piéces vingt mille hommes, & s'empara du canon, des tentes & du bagage.

[1541.]

Au commencement de l'année, Soliman vint camper sous les murs de Bude, à la tête d'une armée formidable, envoya complimenter Isabelle, & lui témoigna le desir qu'il avoit de voir son pupille. La reine le lui envoya, & Soli-

man le lui fit reconduire, accompagné d'un grand nombre d'officiers de son armée. Ils se rendirent maîtres d'une porte, & ensuite de toute la ville. Tel fut le fruit de la tutelle de Soliman, qui se montra injuste dans cette occasion.

L'histoire ne peut s'empêcher de blâmer ici la conduite de Charles-Quint, qui, au lieu de disputer à François I le duché de Milan, & plutôt que de courir en Afrique après le titre de Conquérant, auroit pu assurer à son frere Ferdinand la possession du royaume de Hongrie, & se seroit acquis le titre de protecteur de toute la Chrétienté. Dieu sembla s'opposer à ses projets. A peine sa flotte étoit en mer, qu'une furieuse tempête la dissipa; & si après bien des traverses il arriva devant Alger, ce ne fut que pour être battu des ennemis, perdre le reste de ses troupes & de ses vaisseaux, & rapporter en Espagne la honte & le regret d'une expédition aussi funeste.

[1542.]

Charles-Quint venoit de se montrer ambitieux; il fit bientôt connoître à tout le monde qu'il étoit injuste. Il viola le droit des gens, en faisant assassiner à Milan les ambassadeurs que le roi de France envoyoit à la Porte & à Venise pour mé-

nager une alliance. Procédé bien différent de la générosité & de la magnificence avec laquelle le monarque François l'avoit reçu dans son royaume quelques années auparavant. Un second ambassadeur parvint à la cour de Soliman, & fut reçu avec toutes sortes de distinctions : il eut le pas sur tous les autres ambassadeurs des princes Chrétiens, & Soliman honora François I du titre d'Empereur, & conclut avec lui contre Charles-Quint un traité de ligue offensive & défensive. Paulin, ambassadeur de France à la Porte, fit aussi avec Barberousse un traité particulier.

[1543.]

Fidèle à sa parole, Soliman entre en Hongrie, & envoie au monarque François une flotte de cent cinquante voiles pour se joindre à la sienne. Elle étoit commandée par Barberousse qui avoit ordre d'obéir à Paulin. Le grand-seigneur prit d'assaut Lippa & Walkowar. Paulin & Barberousse firent voile vers le royaume de Naples, & allerent débarquer à Reggio dans la Calabre. Les habitans effrayés abandonnerent la ville ; elle fut réduite en cendres. Les Espagnols se défendirent dans la citadelle ; contraints de la rendre, ils furent passés au fil de l'épée.

Les côtes de la Calabre & de la Pouille furent ravagées, & la flotte des Confédérés se rendit à Marseille.

L'amiral d'Enguien arrêta avec eux le siége de Nice, capitale du comté de même nom, dans les Etats du duc de Savoye, dont les habitans jurerent de demeurer fidèles à leur légitime souverain. Le canon des François & des Turcs foudroya la ville de tous côtés. Ces derniers monterent les premiers à l'assaut, & étoient prêts d'escalader les murailles; les habitans demanderent tout-à-coup à capituler, & se rendirent au duc d'Enguien. La brave défense de Siméoni, & l'approche du marquis del Vasto, avec une armée, sauverent la citadelle. Les Turcs, avant d'abandonner la ville, la pillerent & y mirent le feu. Les alliés reprirent la route de Marseille, & les Turcs passerent l'hiver à Toulon. Le barbare Amida, fils de Muléassen, roi de Tunis, se révolta contre son pere, se rendit maître de sa personne, malgré les troupes que lui avoit données Charles-Quint, & eut la cruauté de faire crever les yeux à son pere avec un fer chaud. En vain la garnison de la Goulette fit proclamer roi Abdamélec, son oncle, & Méhémet son fils; Amida vint à bout de rentrer dans Tunis, & de se remettre la couronne sur la tête.

[1544.]

François I, allié de Soliman, gagne la bataille de Cérisoles sur les Espagnols. Les Turcs, de leur côté, ravagerent l'Autriche, la Moravie & la Silésie. Barberousse signala sa retraite de Toulon par le ravage des côtes d'Italie & de Sicile. En Toscane, il prit la ville de Télamone, & y mit le feu; fondit sur Porto-Hercole & la réduisit de même en cendres, enleva les habitans des isles de Giglio, d'Ichie au royaume de Naples, & de Lipari, dont il ruina la capitale.

[1550.]

Le vizir Mahmoud engage le sultan à porter ses armes en Hongrie, pour délivrer la reine Isabelle de l'oppression de Georges Martinuzzi que Soliman lui avoit donné pour ministre de la province de Transilvanie. Ce moine, pour se garantir de la colere du grand-seigneur, se lie avec le roi Ferdinand. Isabelle est contrainte de céder à l'archiduc sa principauté.

Soliman, irrité de la rupture de la trève, fit passer en Transilvanie une armée sous le commandement de Méhémet Bacha. Ce général s'empara de la ville de Lippa, tenta le siége de Témeswar, mais inutilement. Cependant les Impériaux reprirent

Lippa, & le comte d'Aréo battit le vaivode de Moldavie, qui soutenoit le parti Ottoman.

[1552.]

Ces succès ne furent pas de longue durée pour les Chrétiens. Méhémet reçut des renforts de Turquie, reparut devant Témeswar défendue par Lossonczi, en fit battre les murailles, la prit, & fit massacrer la garnison & le commandant. Lippa fut abandonnée des Espagnols, qui avant d'en sortir en ruinerent les fortifications. En vain l'armée de Ferdinand investit la ville de Tréghel, Méhémet vint à son secours à la tête de quinze mille chevaux, attira les Chrétiens dans une embuscade, & les tailla en piéces. Les Turcs vinrent ensuite assiéger Solver. Cette ville étoit bien fortifiée; elle pouvoit ruiner l'armée des ennemis, & sauver la gloire des Allemands dans cette campagne. Elle fut aussi lâchement abandonnée, & les Turcs montés à l'assaut furent surpris d'en trouver les murs sans défenseurs. La gloire des Ottomans échoua devant Agria qu'ils ne purent prendre. Les femmes eurent beaucoup de part à la levée de ce siége.

[1553.]

Ferdinand, pénétré de chagrin des per-

tes qu'il venoit de faire en Hongrie, envoya à Soliman d'autres ambassadeurs, mais sans aucun fruit ; le sultan reçut les présens, & traita les ambassadeurs avec beaucoup de dureté, & même avec le dernier mépris. Cependant le faix de la guerre tomba cette année tout entier sur la Perse. La perte de Mustapha, aîné des trois fils qui restoient à Soliman, en fut le véritable motif. Roxelane, la sultane favorite & mere de Sélim, qui étoit le troisieme de ces fils, avoit sçu par ses artifices persuader à Soliman que Mustapha conspiroit contre lui. L'amour avoit aveuglé l'empereur. Il ne vit que par les yeux de Roxelane, & l'innocent Mustapha fut sacrifié. Le bruit de la mort de ce prince, espoir de l'empire par ses vertus & son courage, causa de grands murmures dans le camp. On vit les Janissaires se mutiner, & prêts d'en venir aux derniers excès. Soliman eut besoin de toute sa politique pour calmer les esprits. Il ne restoit plus à Roxelane qu'un parricide à faire commettre à Soliman, & Sélim étoit l'héritier présomptif de la couronne. Elle en vint à bout. Elle entretint les divisions entre Bajazet & Sélim, qui de freres devinrent bientôt ennemis ; elle fomenta les soupçons de l'empereur contre le premier, & après deux réconciliations de ce fils

avec son pere, elle lui persuada enfin qu'il étoit coupable. L'histoire ne peut dissimuler que Soliman, né doux & généreux, avoit deux fois pardonné à son fils. Bajazet, pour échapper aux poursuites de Roxelane, s'étoit retiré chez le roi de Perse. Roxelane sçut l'y poursuivre, le fit déclarer ennemi de l'Etat, & l'y fit étrangler.

[1556.]

Les peuples de Transilvanie étoient fatigués de la domination dure de Ferdinand. Isabelle de son côté désiroit de rentrer en possession du gouvernement de cette province. Elle fit approuver son projet au sultan, qui, pour le faciliter, chargea Ali-Bacha d'aller mettre le siége devant Zigeth dans la haute Hongrie. Ce général l'assiégea sans succès, & la valeur de Nicolas de Sérin, qui en étoit gouverneur, mit en fuite les Infidèles. La reine Isabelle rentra néanmoins avec son fils en Transilvanie, reprit Albe Jule à l'aide des Turcs, & mourut quelque tems après.

[1557.]

Après une longue suite de guerres, Soliman donna enfin la paix à ses peuples, & en employa la premiere année à la réforme de sa cour & de sa maison. Il fit

ensuite achever à Constantinople la Solimanie, superbe mosquée, monument de sa piété, & qui ne le cède en magnificence qu'à sainte Sophie. Le sultan par sa sagesse & son équité ne se faisoit pas moins aimer & respecter de ses peuples, qu'il étoit craint & admiré de ses voisins par ses armes. Au sein du repos, il parut méditer de nouveaux projets. Il pressa la construction de plusieurs galeres, & fit fondre un grand nombre de canons. Les officiers eurent ordre de completter leurs compagnies, & de les tenir prêtes à marcher. Son but étoit de tenir les Ottomans en haleine, & de ne point laisser rallentir leur courage contre les Chrétiens. En tout, il se montra plein de sagesse.

[1564.]

Cependant les Espagnols s'étoient emparés, en Afrique, de l'isle des Gerbes, à l'embouchure du golfe de Tripoli. Dragut, fameux corsaire, ne put, malgré sa valeur, s'opposer à cette conquête des Chrétiens. La nouvelle en vint à Constantinople. Soliman n'avoit pas cru devoir faire sitôt usage de ses galeres & de ses soldats. Aussi-tôt il fit partir son amiral Piali, avec une flotte puissante, pour aller ravir cette conquête à ses ennemis. Le grand-

maître de Malte donna avis qu'elle alloit bientôt paroître à la vue des Chrétiens. Une terreur soudaine glaça tous les cœurs. André Doria donna le signal d'une honteuse retraite ; on leve lancre, on se précipite les uns sur les autres, ou au milieu des ennemis. Alors les vaisseaux Turcs fondirent sur ceux des Chrétiens, & les ennemis furent eux-mêmes étonnés d'avoir remporté une victoire si aisée. Vingt galeres & vingt-cinq vaisseaux de transport, chargés de soldats, demeurerent au pouvoir des vainqueurs. En peu de tems Piali reprit aux Espagnols l'isle des Gerbes, malgré la généreuse défense & les prodiges de valeur de Sandé. La flotte Ottomane, après s'être rafraîchie quelques jours, s'en retourna victorieuse à Constantinople, & y conduisit en triomphe celle des Espagnols. Le grand-vizir alla féliciter Soliman de cette victoire, & lui proposa d'ordonner des fêtes publiques & des réjouissances pour la célébrer ; le sultan, maître de lui-même, répondit qu'il ne falloit point s'enorgueillir des prospérités, mais en rendre graces à Dieu, & employer en aumônes le butin pris sur les ennemis.

Quelque tems après cette expédition, Dragut rencontra une escadre Espagnole, commandée par Guimérans, général des galeres de Sicile. L'Algérien fondit sur

les Espagnols, & se rendit maître des sept galeres qui composoient leur flotte. Tant d'heureux succès engagerent les Turcs à aller assiéger Oran, ville maritime de Barbarie, au royaume de Trémécen. Le premier assaut ne leur fut point favorable. Cependant les assiégés auroient été contraints de se rendre, sans le secours qui leur vint de Carthagène, & qui fit lever le siége aux ennemis. D. Garcias de Tolède, général de la flotte d'Espagne, secondé des chevaliers de Malte, vint à bout de chasser les Turcs d'une forteresse en Afrique, qu'on regardoit comme inexpugnable.

[1565.]

Maximilien II, successeur de Ferdinand à l'empire, s'empara par surprise de la ville de Zatmar & de quelques châteaux, & vint mettre le siége devant la forte place de Cassovie. La rigueur de la saison l'obligea de le lever. Alors il donna le commandement de l'armée au général Lazare Swendi, qui vint assiéger Tokaï, ville fameuse par ses bons vins, la clef & le boulevard de la Transilvanie. Les assiégés mépriserent d'abord les efforts des Impériaux. Ils se confioient sur la force de leurs remparts, & plus encore sur leur valeur. L'hiver, les vents & les nei-

ges favorisoient leur sécurité. Cependant les assiégeans surmontoient tous les obstacles, & avançoient leurs travaux. Ils avoient pris le Fort, la brèche étoit ouverte, & la tour ruinée. Les assiégés demanderent à capituler, & sortirent avec l'épée seulement, au nombre de trois cents cinquante, la plûpart blessés. En vain Sigismond alarmé de cette perte, & ne se sentant pas assez fort pour faire tête à Maximilien, eut recours à Soliman & lui demanda du secours. Le sultan occupé ailleurs ne put lui en accorder. En effet les Turcs faisoient alors le siége de Malte, que l'empereur Charles-Quint avoit donnée aux chevaliers de S. Jean de Jérusalem, en 1530, quelques années après qu'ils eurent été chassés de Rhodes. Ce siége, l'un des plus fameux dont l'histoire fasse mention, mérite quelque détail. Nous le tirerons de l'auteur qu'a suivi M. l'abbé de Vertot.

L'isle de Malte, la plus méridionale de l'Europe, est située entre la Sicile & l'Afrique, & peut avoir douze lieues de circonférence. Elle a l'isle de Candie au levant, au couchant celle de Pantaberie; le nord regarde la Sicile, & le midi le royaume de Tunis; ce côté n'est presque bordé que de rochers & d'écueils. Un peu plus loin à l'occident est l'isle de

Goze, séparée de Malte par un canal de quatre milles de largeur. En avançant ensuite vers le nord, on trouve deux grands ports, dont l'un, appellé Port-Muſſet, renferme une petite iſle ; l'autre ſe nomme le Grand-Port. Ils ſont ſéparés par une langue de terre aſſez élevée, ſur la pointe de laquelle eſt conſtruit le Fort Saint-Elme, qui défend l'entrée des deux ports. Dans le plus grand ſont deux langues de terre, qui s'étendent du levant au couchant, comme deux doigts de la main. A l'extrémité de la premiere, la plus voiſine de l'embouchure du port, eſt ſitué le château Saint-Ange, derriere lequel eſt une petite ville appellée le Grand-Bourg. Sur l'autre pointe eſt le Fort Saint-Michel, avec un autre bourg. Cette ſeconde langue de terre portoit auſſi le nom d'iſle de la Sangle, quoiqu'elle ne fût qu'une preſqu'iſle. Quant à la cité notable ou ville de Malte, elle eſt ſituée ſur une colline, à ſix ou ſept milles des deux grands ports. C'étoit alors la capitale de l'iſle. On la nomme aujourd'hui la Cité Vieille, & la véritable capitale eſt la Cité-la-Valette, que le grand-maître de ce nom fit bâtir derriere le Fort Saint-Elme, après que les Turcs eurent été contraints de s'éloigner.

Muſtapha, l'un des meilleurs généraux de Soliman, & Piali, grand amiral, fu-

rent chargés de cette expédition, & parurent à la hauteur de Malte, le 18 de Mai. Leur flotte, composée de cent cinquante-neuf galeres, & de quantité d'autres vaisseaux, portoit trente mille soldats qui débarquerent le même jour avec un nombre infini de travailleurs.

Jean de la Valette Parisot, François, alors grand-maître de Malte, avoit disposé tout pour une défense vigoureuse. Sept cents chevaliers & douze mille soldats faisoient toutes ses forces; mais comptant plus sur la valeur que sur le nombre, il se flatta d'obliger bientôt les ennemis à se rembarquer. Il distribua ses troupes dans les différens postes, & se logea lui-même avec le corps du couvent dans le grand bourg, parce que cette place étoit l'une des plus importantes, & la moins fortifiée. Cependant les généraux Turcs, peu d'accord entr'eux, résolurent d'attaquer d'abord le Fort Saint-Elme, dont ils pensoient que la prise entraîneroit celle de toutes les autres places. C'est ce qu'ils pouvoient faire de plus contraire à leurs intérêts, ce Fort étant bâti sur le roc, & revêtu de bonnes fortifications; il n'en étoit pas ainsi du grand Bourg & de l'isle de la Sangle; néanmoins, ils ouvrirent la tranchée, & commencerent leurs approches avec une ardeur surprenante. Une

nombreuse artillerie secondoit leurs travaux. Malgré le canon du Fort, & celui du Grand-Bourg & de l'isle de la Sangle, ils s'emparerent de la contrescarpe, & s'y logerent avec des arbres, des fascines & des sacs de laine. Ils dresserent aussitôt une batterie contre le ravelin, & firent un feu si terrible, qu'aucun des assiégés n'osoit se montrer à découvert. Sur ces entrefaites, Kilij-Ali, fameux corsaire, se rendit à l'armée Ottomane avec un corps de troupes dont il avoit chargé six galeres. Dragut, vice-roi de Tripoli, le suivit de près avec quinze galeres & quinze cents soldats. On tint conseil à son arrivée, & ce Pacha désapprouva l'attaque du château Saint-Elme. Il dit qu'on auroit dû commencer par la cité notable, & par le château de Goze, capitales des deux isles ; mais que l'honneur de leur maître commun exigeoit qu'on poursuivît ce qu'on avoit commencé. Dragut alla reconnoître les ouvrages, & fut d'avis qu'il falloit abattre & ruiner le ravelin. Le 24 de Mai, jour de l'Ascension, il fit dresser une nouvelle batterie, parallèle à la premiere, qui tiroit contre le grand cavalier du Fort. Du côté du port Musset, on planta, par son ordre, quatre gros canons, & sur la pointe de ce même port, quatre coulevrines, qui battoient le flanc du ravelin & du cava-

lier, & toute la partie du Fort qui regarde le couchant. Il ne se passoit point de jour que toutes ces batteries ne tirassent six à sept cents coups de canon ; elles eurent bientôt foudroyé ce qui leur étoit opposé.

Les Turcs avoient poussé si loin leurs tranchées, qu'ils s'avancerent à découvert jusqu'au pied du ravelin, sans que personne se présentât pour les combattre. Ils apperçurent une cannoniere où les sentinelles étoient endormis. Aussitôt, se précitant par cette entrée dans le ravelin, ils égorgerent ceux qui le gardoient ; &, sans s'arrêter, ils enfilerent le pont, pour tâcher de gagner le cavalier. Les chevaliers de Vercoyran & de Médran, avec quelques autres, accoururent dans ce moment. Ils défendirent le pont avec une valeur extraordinaire ; &, secondés de deux gros canons qui tiroient de dessus le cavalier, ils se flatterent de chasser les Turcs du ravelin ; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent les empêcher de s'y loger & de se couvrir d'un retranchement. Encouragés par la prise du ravelin, les assiégeans, quelques jours après, se jetterent en foule, par la brèche de la contrescarpe, dans le fossé, planterent leurs échelles contre la muraille, & bien qu'elles se trouvassent trop courtes, ils oserent tenter l'escalade.

Cette

Cette attaque furieuse dura depuis le matin jusqu'à deux heures après midi ; les Turcs furent enfin forcés de l'abandonner. Voulant disposer tout pour un nouvel assaut, ils firent venir un grand nombre de prisonniers & d'esclaves Chrétiens qu'ils employerent à porter sur le ravelin, de la terre, du bois & des fascines ; ensorte qu'en peu de jours, ils l'éleverent plus haut même que le parapet. Ils y mirent deux canons & quantité d'arquebusiers qui ne cessoient de tirer sur la muraille. Ne doutant plus alors du succès, ils livrerent un assaut qui dura six heures entieres. Au plus fort de la mêlée, ils se retirerent tout-à-coup pour laisser jouer toute leur artillerie. Les assiégés, qui s'étoient présentés en foule pour défendre la brèche, furent les victimes de ce stratagême. Il en périt un grand nombre par le canon ; les autres, presqu'entiérement découragés, ne se crurent plus en état de résister longtems, & députerent le chevalier de Médran vers le grand-maître, pour le prier de leur permettre de se rendre. La Valette fut intérieuremens touché de la situation de ces braves gens ; mais, comme le salut de l'isle dépendoit de leur longue résistance, il leur écrivit que, puisqu'ils avoient peur de la mort, ils pouvoient revenir au couvent, & qu'il alloit renvoyer

d'autres troupes prendre leur place. Cette lettre eut tout l'effet qu'elle devoit produire sur des ames généreuses. Les chevaliers du Fort firent réponse que personne n'étoit plus capable qu'eux de défendre la place, & qu'ils étoient résolus de s'ensevelir sous ses ruines. Le 15 de Juin, le canon des ennemis ne cessa de battre le Fort, & rasa la muraille jusqu'au roc. Le 16, ils donnerent un assaut général, & n'épargnerent rien pour se rendre maîtres de la brèche. Ils trouverent partout une égale résistance. Les assiégés faisoient pleuvoir une grèle de traits, de pierres, de feux d'artifice, & sur-tout de ces cercles de bois enflammés, dont l'invention étoit due au grand-maître. Pour les rendre propres à l'usage qu'on en vouloit faire, on les faisoit bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'huile, de poix résine & de bitume; ensuite on les enveloppoit de coton ou de chanvre; on les trempoit une seconde fois dans les chaudieres après les avoir séchés, & l'on recommençoit à plusieurs reprises la même opération. Quand ces cercles étoient bien enflammés, on les lançoit avec des pinces de fer au milieu des ennemis, qui, se trouvant pris deux ou trois ensemble & tout couverts de feux, étoient forcés d'aller se précipiter dans la mer pour n'être

point brûlés vifs. Après six heures d'un combat opiniâtre, les généraux Turcs, qui voyoient périr leurs plus braves soldats, firent sonner la retraite. Du côté des assiégés, la perte fut aussi très-considérable. Le chevalier de Médran, & presque tous ses confreres furent tués dans cet assaut. Le grand-maître en envoya cent cinquante pour les remplacer.

Le lendemain, les Pachas étant allé visiter les travaux, un boulet de canon, parti du château Saint-Ange, tomba près d'eux sur des pierres, dont une alla frapper Dragut à la tête, & le blessa mortellement; un autre emporta Soli-Aga, Sanjac, qui touchoit Mustapha. Ce général, sans témoigner la moindre émotion, continua de donner ses ordres, & fit commencer sous ses yeux un rempart pour mettre ses troupes à l'abri des batteries du château Saint-Ange. Dans le même tems, un soldat Chrétien, qui s'échappa du Fort, apprit à Mustapha que les assiégés ne se défendoient avec tant de courage, que parce qu'ils étoient ravitaillés continuellement par les secours qui leur venoient du Grand-Bourg. L'avis de ce traître fut cause que les Turcs éleverent sur le champ un chemin couvert, qui coupa toute espece de communication. Le 22 de Juin, ils donnerent un troisieme assaut, qui diminua

beaucoup le nombre des aſſiégés ; un quatrieme emporta la place. On fit main-baſſe ſur le peu de ſoldats qui s'y trouverent ; quelques chevaliers, auſſi faits priſonniers, furent écorchés vifs par ordre du Pacha. Dans l'eſpace d'un mois que dura ce ſiége, il y fut tiré de la part des Turcs dix-huit mille coups de canon ; quatre mille de leurs plus braves ſoldats y perdirent la vie.

Muſtapha fit entrer une partie de ſes troupes victorieuſes dans le Fort Saint-Elme ; &, croyant avoir ébranlé le grand-maître & les chevaliers, il leur envoya propoſer de ſe rendre à des conditions avantageuſes. Comme on ne lui répondit qu'à coups de canon, il fit dreſſer dans différens endroits du Fort Saint-Elme, ſix batteries, chacune de dix canons, contre le château Saint-Ange, le Bourg & l'iſle de la Sangle, & trois autres encore ſur les deux langues de terre. Les attaques furent dabord aſſez légeres ; mais, le 5 de Juillet, les aſſiégeans ayant fait jouer leurs batteries toutes à la fois, pouſſerent leur tranchées juſqu'au bord du foſſé Saint-Michel. Arrêtés par le ravelin, ils le foudroyerent avec tant de fureur, que les chevaliers déſeſpérans de le conſerver, le raſerent eux-mêmes. Haſſan, vice-roi d'Alger, ſe rendit alors au camp des

Turcs avec deux mille cinq cents hommes, tous vieux soldats & fort agguerris. Il étoit fils de Barberousse & gendre de Dragut. Voulant se montrer digne de la réputation de ces vaillans corsaires, il se chargea de l'attaque de l'Eperon Saint-Michel ; & le 15 de Juillet il conduisit ses Algériens à l'assaut. Trois fois ils arborerent leurs enseignes sur les brèches, & trois fois ils furent repoussés. Après cinq heures de combat, le vice-roi fit sonner la retraite ; mais il fut aussitôt remplacé par l'Aga des Janissaires & par le général Mustapha, suivis l'un & l'autre de troupes fraîches, les meilleures de l'armée. Les Maltois se crurent perdus, à la vue de ce second assaut. Hommes, femmes, enfans, tous accoururent sur les murailles. Mustapha, furieux, frappoit de son cimeterre ceux des siens qui lâchoient le pied. Il fut néanmoins entraîné lui-même par les fuyards, après avoir vu périr plus de deux mille Janissaires. Du côté des assiégés, les chevaliers de Quincy, de Simiane, & plus de quarante autres, avec deux cents soldats, demeurerent sur la place. Dans le même tems que ce terrible assaut se donnoit du côté de la terre, une partie des Algériens, commandés par Candélissa, lieutenant de Hassan, en livroient un autre du côté de la mer, à

l'Eperon Saint-Michel. Malgré l'artillerie du Fort, ils gagnerent le rivage, escaladerent le parapet, & planterent dessus sept de leurs enseignes. Le grand-maître, qui du Grand-Bourg découvrit le péril des assiégés, envoya sur des barques à leur secours le commandant de Gion. Ce brave chevalier fondit avec sa troupe sur les Algériens déja vainqueurs, les précipita du haut du parapet; &, les poursuivant jusques sur le rivage, il massacra tous ceux qui ne purent s'embarquer assez promptement. Surpris d'une résistance aussi courageuse, les Pachas assemblerent le lendemain un conseil extraordinaire. Après plusieurs délibérations, fort tumultueuses, ils résolurent de faire creuser des mines de différens côtés, sans interrompre pour cela les assauts. En conséquence, le 2 & le 7 du mois d'Août, ils monterent aux brèches du Fort Saint-Michel, & furent obligés de les abandouner. Le 18, dans la plus grande chaleur du jour, ils donnerent un troisieme assaut, après qu'une de leurs mines eut abattu plusieurs pans de la muraille. Tous leurs efforts ne servirent qu'à les couvrir de honte. Ils revinrent la nuit même & les trois jours suivans avec aussi peu de succès. Le 23 ils attaquerent tout-à-la-fois le Bourg & le Fort. Enfin, lassés & désesperés en quel-

que sorte, ils détacherent le dernier jour d'Août une partie de leurs troupes pour aller assiéger la cité notable ; mais la flotte de Sicile, attendue depuis près de quatre mois, étant arrivée enfin à Malte le 7 de Septembre, les assiégeans abandonnerent leurs travaux, & se rembarquerent avec précipitation. Ils firent cependant encore une descente dans l'isle, & s'avancerent jusqu'à la cité notable, près de laquelle ils rencontrerent l'armée Chrétienne qui leur livra bataille, les mit en fuite, & les fit résoudre sérieusement à s'éloigner. Ils mirent à la voile, & rentrerent de nuit dans Constantinople, n'ayant pas été jugés dignes d'y paroître en plein jour. Tel fut ce siége à jamais mémorable où fut confondu l'orgueil des Mahométans.

Soliman étoit outré de dépit & de colere de cet échec. Ses plus braves soldats avoient échoué devant Malte; ils avoient été repoussés, battus, taillés en piéces. La flotte de retour n'eut pas même la permission de faire la salve devant le sérail, comme c'étoit la coutume; ses Pachas disparoissoient de devant ses regards furieux. Il chercha à se venger sur quelqu'autre ville de l'affront qu'il venoit de recevoir. La prise da Sigeth, vainement tentée en 1554 par Ali-Bacha, lui parut propre à réparer la gloire des armes Otto-

manes. Cette place de la haute Hongrie étoit importante & bien fortifiée. Il résolut d'en faire le siége. Ce devoit être son dernier exploit.

[1566.]

Le sultan se transporta donc à Belgrade avec une armée de cent mille hommes; il en envoya une partie assiéger Giule, sur les frontieres de Transilvanie, & conduisit l'autre à Sigeth. Le comte Nicolas de Sérin défendit la place, & s'y couvrit de gloire. Soliman, surpris autant qu'irrité d'une telle résistance, la regarda comme un affront pour ses troupes innombrables. Il en conçut tant de chagrin, qu'il tomba dangereusement malade, & mourut peu de jours après.

Le grand-vizir dépêcha à l'instant un courier à Sélim, pour lui apprendre la mort du sultan son pere, qu'il eut soin de tenir secrette pour tout le monde. Il exhorta ses soldats comme à l'ordinaire, & ordonna un assaut général. La brèche étoit fort large & le fossé comblé. Pour surcroît d'infortunes, le feu prit aux poudres des assiégés. Les Turcs s'emparerent bientôt de la citadelle, malgré la valeur de Sérin, qui se jetta suivi du reste de la garnison au milieu des ennemis, & ne cessa de combattre qu'en cessant de vi-

vre. Il périt à ce siége vingt mille Janissaires & dix mille Spahis. A peine les Turcs s'étoient rendus maîtres de Sigeth, que Sélim parut dans le camp, & fit publier la mort du sultan son pere. Ce jour devint encore plus remarquable par la nouvelle de la prise de Giule, que Pertev-Pacha, chargé par Soliman de cette expédition, envoya à la grande armée. Sélim fut salué empereur. Ce prince voulant rendre les derniers devoirs à son pere, fit mettre son corps sur un char doré, & le suivit jusqu'à Constantinople, avec toute son armée. Cette entrée fut moins une pompe funèbre, qu'un triomphe militaire. Tout le clergé de la ville, accompagné des grands & du peuple, vint recevoir, hors des portes en cérémonie, le corps de l'empereur, & le porta dans la superbe mosquée que ce prince avoit fait bâtir.

L'empire Ottoman fit à sa mort une perte irréparable. Son règne fut de quarante & un ans, & un des plus glorieux dont l'histoire Turque fasse mention. Soliman aima les beaux arts, & protégea les sçavans. Il étoit sobre, ne buvant jamais de vin ni de liqueur forte, juste, exact à sa parole, & penchant plutôt du côté de la clémence que de la sévérité. Il jouit presque toujours d'une santé parfaite jus-

qu'à l'âge de soixante & quatorze ans, qu'il mourut. On lui reproche de s'être laissé gouverner par les femmes & par ses favoris, & d'avoir fait mourir deux de ses fils. L'amour, la plus forte des passions, lui fit commettre ces fautes. Il en avoit un excessif pour Roxelane, & sa complaisance pour cette fameuse sultane le rendit quelquefois injuste. A cela près Soliman eut toutes les vertus d'un grand roi, la prudence, la bonté, la générosité. Simple & modeste dans le particulier, il aimoit le faste extérieur, & se plaisoit à voir sa cour brillante & magnifique. Craint & adoré par les troupes qu'il tenoit dans les bornes de la plus sévere discipline, il fut la terreur de la Perse, de la Hongrie, de Venise, de l'Italie & de l'Espagne. Il mourut couronné des mains de la victoire, emportant dans le tombeau les titres de Conquérant & de Magnifique, de Législateur & de Justicier.

SÉLIM II.

[1568.]

APEINE Sélim fut-il sur le trône, que des ambassadeurs extraordinaires de l'empereur Maximilien vinrent à sa cour

y négocier la paix. Le sultan les reçut avec fierté, sans cependant témoigner d'éloignement pour la demande que lui faisoit Maximilien. Il conclut enfin avec lui une trève de huit ans.

Sélim voulut ensuite se rendre maître d'Astracan, ville de Moscovie ; mais son armée fut taillée en piéces, & une grande partie périt dans les marais. Cependant, à Constantinople, les choses paroissoient se disposer à la guerre ; & Sozanzo, ambassadeur de Venise, fit sçavoir à la république que le bruit commun étoit que l'orage devoit fondre sur l'isle de Chypre. En effet, Sélim se plaignit aux Vénitiens des pirateries des Uscoques, qui gênoient considérablement le commerce du golfe Adriatique.

[1569.]

Mais une révolte soudaine des peuples de l'Yémen, qui venoient de massacrer une armée presque toute entiere de Turcs, commandée par Muzad, obligea le sultan de faire passer des troupes dans ce royaume, & suspendit l'expédition de Chypre que Sélim redemandoit aux Vénitiens comme fief relevant de la Mecque, & dépendant anciennement de l'Egypte. Les Arabes de l'Yémen furent battus & dissipés par Sinan qui en fit une horrible

boucherie, pour venger le maſſacre de ſes compatriotes. Kilij-Ali, vice-roi d'Alger, fit une vaine tentative ſur la Goulette, & s'empara de quatre galeres de Malte. Le crédit du vizir Méhémet avoit retardé juſqu'ici l'expédition de Chypre; enfin les raiſons de Muſtapha & de l'amiral Piali l'emporterent; & Sélim, qui aimoit le vin, y fut porté, dit-on, par le deſir de poſſéder un royaume où l'on en recueille d'excellent. L'incendie furieux qui réduiſit en cendres preſque toute la ville de Conſtantinople, retarda encore l'exécution des projets du ſultan.

[1570.]

La flotte Ottomane ſortit enfin du canal de Conſtantinople, pour faire voile vers l'iſle de Chypre. Muſtapha commandoit les troupes de débarquement, & Piali étoit grand amiral. Les Turcs deſcendirent d'abord à Tine, l'une des Cyclades, & tenterent en vain le ſiége de la forteresſe. Ils regagnerent leurs vaiſſeaux, & aborderent bientôt en Chypre. Les principales villes de cette iſle étoient Nicoſie, Famagouſte, Baſſa, Cérines & Limiſſo. Les Turcs firent leur deſcente près de Baſſa, la trouverent ſans réſiſtance, s'en rendirent maîtres, & allerent inveſtir ſur le champ Nicoſie. Toutes les richeſ-

ſes de l'iſle étoient renfermées dans cette ville ; elle étoit bien fortifiée & pourvue d'une nombreuſe garniſon commandée par Nicolas Dandolo. Les Turcs dreſſerent leurs batteries, ouvrirent la tranchée, & preſſerent vivement la place. La garniſon fit une vigoureuſe ſortie, repouſſa les aſſiégeans ; mais elle les pourſuivit trop, & une partie fut taillée en piéces par les ennemis. Les aſſiegés aux abois envoyerent demander du ſecours à Zane, commandant de la flotte Vénitienne. Ce général voulut attendre les confédérés ; & cette ville, ſoit par le défaut de courage des aſſiégés, ſoit par le peu d'expérience du commandant Dandolo, tomba au pouvoir des Infidèles qui y maſſacrerent vingt-cinq mille ames, & en embarquerent quinze mille ſur leurs vaiſſeaux, avec une grande quantité d'or, d'argent & de choſes précieuſes. Tout le reſte de l'iſle eut bientôt le même ſort, à l'exception de Famagouſte, dont Muſtapha forma le ſiége. La flotte Chrétienne ſe mit enfin en mouvement. Elle étoit compoſée de cent quatre-vingt & une galeres ; mais elle ſe diſſipa d'elle-même à la nouvelle de la priſe de Nicoſie. Muſtapha changea alors le ſiége de Famagouſte en blocus, & retourna ſans obſtacle à Conſtantinople.

[1571.]

Le 15 du mois d'Avril les Turcs reprirent les travaux du siége avec une nouvelle ardeur. Bragadin commandoit dans la place. Toutes les ressources d'attaque & de défense furent épuisées de part & d'autre. Une des mines des assiégeans renversa, le 7 de Juin, un pan de la muraille. Les Turcs monterent à l'assaut. Tous les habitans, les femmes même accoururent à la défense de ce poste: le combat fut des plus sanglans; les Turcs furent enfin obligés de reculer. L'assaut du 19 fut encore plus meurtrier. La place tint encore pendant quarante jours; mais le premier jour d'Août les assiégés demanderent à capituler. Ils obtinrent de Mustapha des conditions qu'il n'observa pas. Il fit massacrer les officiers de la garnison, mit les soldats à la chaîne, & fit écorcher vif Bragadin. Il emplit de paille sa peau, & l'envoya à Constantinople comme un monument de la prise de Famagouste & de la conquête de tout le royaume de Chypre.

Enfin, après tant de pertes, les généraux Chrétiens se joignirent vers la fin du mois d'Août. Leur flotte de trois cents voiles, commandée par Dom Juan d'Autriche, partit de Messine, & joignit celle

des Turcs dans le golfe de Lepante, à l'endroit même où Auguste combattit Marc-Antoine & le défit. La flotte Ottomane n'étoit pas moins nombreuse. La mer paroissoit couverte de vaisseaux. Ali, grand amiral, avoit disposé sa flotte en forme de croissant. Il occupoit le centre avec Pertev. Siroc commandoit l'aile droite, & le roi d'Alger la gauche. Du côté des Chrétiens, dom Juan conduisoit le corps de bataille, accompagné des généraux Colonne, Venieri, & Pierre Justiniani, commandans des galeres de Malte. Doria commandoit l'aile droite, & Barbarigo, noble Vénitien, la gauche. Les canonades commencerent le 7 Octobre au matin. Dom Juan fait arborer sur sa galere l'étendard de la croix. On s'approche, on s'attaque, la mêlée commence de toutes parts, par-tout on combat avec une ardeur égale. Le bruit des canons, le sifflement des mousquetades, les cris des Chrétiens, les hurlemens des Turcs, la fumée épaisse qui déroboit le jour, formoient une affreuse confusion, mêlée de feu, de fumée & de gémissemens. Barbarigo fait plier le premier les ennemis, & coule à fond la galere de Siroc qu'il avoit en tête. La mort de cet officier jette l'épouvante parmi les Turcs; leur aile droite est mise en désordre. Dom

Juan s'apperçoit qu'Ali portoit ſur ſon bord l'étendard impérial des Ottomans ; il le charge, il redouble ſes efforts, & fait un feu terrible ſur la capitane ennemie. Ali eſt emporté d'un coup de canon : les Eſpagnols courant à l'abordage, ſautent dans la galere de l'amiral, maſſacrent les Turcs, arrachent l'étendard impérial, & mettent en ſa place le grand étendard de la croix. La tête d'Ali y eſt expoſée au bout d'une pique, & ce ſpectacle augmente le courage des Chrétiens : mille cris de victoires s'élevent dans leur armée. Les Turcs ſont comme frappés de la foudre, & ſe laiſſent égorger ſans défenſe. Cependant l'aile droite des Chrétiens étoit encore aux mains avec les Turcs ; elle étoit oppoſée au roi d'Alger qui s'étoit déja rendu maître de quelques vaiſſeaux Vénitiens & Eſpagnols. L'arrivée des galeres victorieuſes lui fit lâcher priſe, & la lenteur avec laquelle Doria donna ſur ſes vaiſſeaux qu'il avoit en tête, fut cauſe que Kilij, ſuivi de trente vaiſſeaux d'Alger, paſſa au milieu de l'armée Chrétienne, & gagna la pleine mer. Il périt cinq mille Chrétiens dans le combat, & les Turcs perdirent trente mille hommes, leur général, trois cents piéces de canon, & un butin ineſtimable. Depuis la défaite de Bajazet par Tamerlan, les

les Turcs n'avoient pas fait de plus grande perte, ni livré de bataille plus sanglante. Constantinople même en fut épouvantée. Le sultan fit construire en vingt-cinq jours un fort aux Dardanelles, pour en défendre le passage, & se retira à Andrinople. Kilij revint avec les débris de la flotte. Les Turcs le reçurent comme leur libérateur & leur unique espérance. Sélim lui fit mille caresses; le déclara grand-amiral, & remit entre ses mains la fortune de l'empire. Les Chrétiens ne sçurent pas profiter de leur victoire : ils employerent quinze jours à partager les dépouilles, & s'en retournerent chacun dans leurs ports. Dom Juan d'Autriche détacha cinquante galeres pour prendre Sainte-Maure; mais ce fut une tentative inutile. Les Vénitiens prirent la petite isle de Marguariti, sur la côte de Corfou, & terminerent la campagne par cette expédition.

[1573–74.]

La paix est enfin conclue entre les Vénitiens & les Turcs, & publiée à Venise le 15 du mois d'Avril. Elle fut désapprouvée de Grégoire XIII, des Espagnols & des Impériaux. C'étoit avec raison. Venise, lorsqu'elle se trouve attaquée, implore la protection & le secours des puis-

sances Chrétiennes. Elle vient quelquefois à bout par ce moyen de faire tête à son ennemi, & si-tôt après elle fait sa paix avec lui sans s'embarrasser de causer des pertes & des ravages aux Puissances qui ont eu la générosité de la secourir. Cependant Sélim donna à Piali le commandement d'une nombreuse flotte. Les Turcs, animés du desir de la vengeance, firent en Sicile les plus grands ravages, pillerent & brûlerent quantité de places, massacrerent tous les Espagnols qui tomberent en leur puissance. Les vents orageux sauverent Messine. En vain la flotte Espagnole chercha les Ottomans sur les côtes de Sicile, pour les combattre. En vain dom Juan, qui la commandoit, alla s'emparer de Tunis & de Biserte, pour y rétablir Amida que Priuli en avoit dépossédé. Les Turcs, l'année suivante, parurent sous la conduite de Sinan & de Kilij-Ali, & reprirent en peu de jours tout ce que dom Juan avoit conquis en Afrique, & même le Fort de la Goulette.

Jean, vaivode de Valaquie, venoit de battre & de tailler en piéces une armée de cent mille Turcs; Sélim envoya contre lui le Béglerbeg de Romélie, avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Elle passa le Danube par la trahison de

Zarménique, un des généraux du vaivode; peu de jours après, on en vint aux mains. A peine le combat étoit-il engagé, que le perfide Zarménique, avec treize mille Moldaves, passa du côté des Turcs. Le vaivode, outré d'une telle perfidie, ne perdit point courage; il fondit avec valeur sur les traîtres Moldaves, & les tua presque tous. Obligé de céder au nombre de l'armée des Ottomans, il se retrancha sur une colline, où la disette d'eau le reduisit bientôt aux derniers abois, &, pour comble d'infortunes, ses propres lieutenans le livrerent aux Turcs, qui le firent périr dans les supplices. Enivré de tant de succès, Sélim se disposoit à la conquête de Malte. La mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet.



AMURAT III.

[1575.]

AMURAT avoit trente-un ans lorsqu'il monta sur le trône. Son premier soin fut de faire étrangler les princes ses freres, selon la coutume des Ottomans. Il signala les commencemens de son règne par une longue guerre qu'il soutint con-

tre les Perſans, & dont nous avons rapporté ci-deſſus les évènemens principaux.

[1590.]

Les Turcs s'étoient enfin apperçu que les brigandages des Uſcoques étoient ſoutenus ſourdement par la maiſon d'Autriche. L'empereur Rodolphe prévit bien que les Turcs avoient deſſein de lui déclarer la guerre, & il tâcha de s'y préparer. En effet, quoique la trêve durât encore, Aſſan, Pacha de Hongrie, avoit, ſur des ordres ſecrets de la Porte, raſſemblé vingt mille hommes, & s'étoit avancé dans la Croatie, pour y prendre tout ce qu'il pourroit. Il vint camper ſous les murs de Ségeſte ſur la Save. Les Impériaux alors s'aſſemblerent des garniſons voiſines, au nombre de dix mille hommes. Réſolus de faire lever ce ſiége, ils allerent droit à l'ennemi quoique ſupérieur en forces, & lui livrerent bataille. Elle fut toute à leur avantage; & la valeur ſuppléant au petit nombre, ils ſe précipiterent le ſabre à la main au milieu des bataillons Turcs, & les taillerent en piéces. Les prieres & les menaces d'Aſſan ne purent empêcher les Turcs de prendre la fuite, & ce général ſe voyant abandonné, ſe vit réduit lui-même à les ſuivre. Sa retraite fut ſi précipitée, que le pont ſe trouva trop

étroit. La Save fut le tombeau d'une partie de l'armée Ottomane ; Assan lui-même, Méhémet Pacha d'Hercegovina, neveu du sultan, & quantité d'officiers de distinction, périrent dans les flots. Quinze mille Turcs perdirent la vie dans cette action. Amurat fut si indigné de cette déroute, qu'il fit enfermer l'ambassadeur de l'empereur dans le château des Sept-Tours.

[1593.]

Sinan se mit en campagne pour faire tête aux Impériaux qui avoient déja remporté quelques avantages. Ils se retiroient des murs d'Albe-Royale, dont ils avoient tenté le siége inutilement. Le Pacha de Bude qui venoit au secours des assiégés, joignit les Chrétiens dans leur retraite, & les força d'en venir aux mains. On se battit pendant deux heures avec un succès égal des deux côtés ; enfin les Infidèles, aveuglés par la fumée de leurs canons que le vent repoussoit contre eux, furent les premiers à lâcher pied, & perdirent la bataille. Pour fruit de cette victoire, presque miraculeuse, les Chrétiens s'emparerent de Fillek, de Novigrad & de plusieurs autres places. Ils firent en vain le siége de Strigonie : l'approche de Sinan, à la tête de son armée, les contraignit de le lever.

Le vizir alla fondre enſuite ſur Javarin, ville conſidérable. L'archiduc quitta alors ſon camp de Comore, & s'alla poſter dans l'iſle de Séhut, formée par le Danube, & voiſine de Javarin. Sinan alla l'y attaquer, le défit entiérement, & ôta par ce moyen tout eſpoir aux aſſiégés. Cette place, qui pouvoit arrêter quelque tems les ennemis, ſe rendit auſſitôt. La rigueur de la ſaiſon obligea les Turcs de lever le ſiége de Comore, & ces différens ſuccès partagérent entre les deux partis les avantages de cette campagne.

[1595.]

Amurat, qui avoit toujours aimé les plaiſirs, mourut cette année au milieu des fêtes & des réjouiſſances faites à l'occaſion du mariage d'une de ſes filles. Il partageoit, dit-on, chaque nuit ſon lit avec quatre à cinq concubines différentes; &, comme il eſt défendu par la loi Mahométane de paſſer du commerce d'une femme à celui d'une autre, ſans ſe purifier, il prenoit pluſieurs fois le bain dans la même nuit, & ce fut ainſi qu'il ſe ruina la ſanté. Ce prince aima la guerre, & n'y alla jamais.



MAHOMET III.

[1595.]

LA premiere année du nouveau règne fut marquée par plusieurs défaites. Les Turcs, commandés par Ferhad, furent mis en déroute par Sigismond qui en fit un carnage effroyable. Lippa, sur le Marisch, se rendit au vainqueur à composition. Le vaivode Michel, qui s'étoit soustrait à la domination Ottomane, battit les troupes du Pacha Sinan, quatre fois plus nombreuses que les siennes. Muni du secours de Sigismond, il emporta la ville de Tergowitz l'épée à la main, & alla attaquer les Turcs jusqu'à Buckérest, où ils s'étoient retirés. Toujours accompagnés de Sigismond, ils pousserent les ennemis jusqu'à la forteresse de S. George, les forcerent encore dans cette retraite, passerent la garnison au fil de l'épée, & se rendirent maîtres de la Transilvanie, de la Valaquie & de la Moldavie. En Hongrie, Charles Mansfeld, général de l'empereur Rodolphe, alla mettre le siége devant Strigonie, se logea sur la brèche au premier assaut; &, quoique repoussé par les

affiégés, il battit les Pachas de Bude & de Belgrade, qui s'étoient réunis pour faire lever le siége de cette ville, leur tua quatorze mille hommes dans le second combat, prit leurs tentes, leurs chevaux & tout leur bagage. La mort moiſſonna trop tôt les lauriers de ce général. Jean de Médicis lui ſuccéda, emporta d'aſſaut la baſſe-ville, & ſe rendit maître de la fortereſſe. La conquête de Vicegrad & de quelques autres places, termina une année ſi glorieuſe pour les princes Chrétiens.

[1596.]

Enfin Mahomet ſe réveilla de l'engourdiſſement où les ſultans commençoient à s'enſevelir. Il voulut commander lui-même ſes armées, & ſe trouva bientôt devant Agria, à la tête de deux cents mille hommes. Cette place, l'une des plus importantes de la haute Hongrie, étoit trop ſpatieuſe pour pouvoir être défendue par une garniſon qui n'étoit que de ſix mille hommes. La ville fut bientôt abandonnée, & les Hongrois ſe retirerent dans la citadelle, y ſoutinrent treize aſſauts, & ſe rendirent enfin le 13 du mois d'Octobre. Maximilien ne perdit point courage à cette nouvelle. Sigiſmond l'étoit venu joindre, & leur armée étoit de ſoixante

mille hommes. On résolut de livrer bataille aux Infidèles. Le projet étoit beau, & le succès devoit en être utile & glorieux. Le 24, les armées se trouverent en présence, séparées par un marais, dont le passage étoit gardé par un corps de Janissaires & de Tartares. Bientôt les Chrétiens se rendirent maîtres de ce passage, tuerent quinze cents Turcs, & leur prirent quarante-trois piéces de canon. Les confédérés brûloient d'impatience d'en venir à une bataille décisive, & vouloient passer le marais. Les Turcs s'avancerent pour reprendre ce poste, & y perdirent encore trois mille hommes, & trois piéces de campagne. Maximilien donna le signal, & commanda aux généraux Staremberg & Palfi, qui avoient l'avant-garde, de charger les ennemis, avec ordre de ne les pas pousser plus loin que le bord du marais, en cas qu'ils les repoussassent. Pour lui, il demeura au corps de bataille avec Sigismond, & donna l'arriere-garde à Tauffembac. L'avant-garde des Chrétiens chargea les Turcs avec tant de résolution, qu'elle les mit aisément en désordre, les obligea de repasser encore une fois le marais, en fit un grand carnage, leur tua plusieurs officiers de marque, & leur prit quarante coulevrines. La victoire étoit aux Chrétiens ; & Maximilien,

voyant le soleil près de se coucher, renouvella les défenses de ne point passer les bords du marais. Les troupes emportées par leur valeur, ou plutôt par le desir du butin, ne les suivirent pas ; les Hongrois sur-tout, acharnés au pillage, se jetterent sur les tentes des Turcs. Les chefs n'étant plus les maîtres, la confusion se mit dans toute l'armée. Cependant les Chrétiens en désordre pousserent jusqu'au pavillon du sultan même ; les Janissaires qui s'y trouvoient de garde, tirerent sur eux quelques piéces de campagne, chargées à cartouche, en tuerent un grand nombre, & augmenterent leur confusion. Dans le même moment, Cicala fit avancer son arriere-garde, chargea les Chrétiens, & leur arracha une victoire qu'ils avoient déja entre les mains. Presque toute l'infanterie fut taillée en piéces, quarante officiers de marque y périrent, on y perdit le canon & le bagage. A peine l'archiduc put-il gagner Cassovie avec sa cavalerie Allemande. Sigismond s'enfuit à Tokai. Les Turcs avoient perdu vingt mille hommes dans leur premiere déroute.

[1600—1—2.]

Dès le commencement de cette année, le grand-vizir Ibrahim étoit allé mettre le

siége devant Canise, place très-forte dans la Croatie, située dans des marais impraticables. Elle étoit pourvue d'une garnison de plus de trois mille hommes. Les assiégés abandonnerent la ville qu'ils ne pouvoient défendre, y mirent le feu & se retirerent dans la citadelle. Le duc de Mercœur s'approcha néanmoins de la place pour la secourir. Le fier Ibrahim attendit de pied ferme les ennemis ; les fit harceler par les Tartares, & les ayant repoussés avec perte, il les poursuivit dans leur retraite. Mercœur, avec son régiment François, rejoignit alors son arriere-garde, soutint constamment leurs efforts, & fit preuve de la plus grande valeur, & d'une habileté consommée. On sçait que le premier soin d'un général, lorsqu'il entre en action, doit être de pourvoir à la retraite en cas d'évènement. Celle-ci passe avec raison pour un des plus beaux exploits de guerre qui se soient faits en Hongrie. Canise néanmoins capitula, & reçut le joug des Ottomans.

Aldobrandin, un des trois généraux des armées de l'empereur, tenta en vain de reprendre Canise aux Ottomans. Ce général, excédé des fatigues de ce siége, mourut sous les murs de cette ville ; il fut regretté de toute l'armée. Il étoit neveu du pape, & avoit levé de ses de-

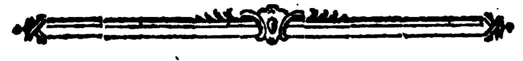
niers une armée de dix mille soldats. Mercœur, qui commandoit une autre armée, fit courir le bruit qu'il alloit assiéger Bude : son dessein étoit de se rendre maître d'Albe-Royale. Il vint investir cette ville, la fit battre par un feu continuel, &, à la tête de ses braves François, il gagna la brèche à travers une grêle de traits. On en vint aux mains. Tous les habitans, hommes & femmes, accoururent à la défense de ce poste ; mais l'acharnement & le désespoir céderent à l'impétuosité & à la valeur des François, qui les premiers sauterent dans la place, & furent suivis du reste des troupes. Mercœur se rendit ainsi maître d'Albe-Royale, qui passoit alors pour imprenable. Le gouverneur & ses principaux officiers se défendirent quelque tems dans une maison où ils s'étoient fortifiés. Ils furent enfin obligés de se rendre. Mercœur, plein d'estime pour ces braves gens, les fit conduire dans son pavillon, pour les garantir de l'insolence du soldat vainqueur.

En Transilvanie, Basta prit aux Turcs la ville de Zolnok, dont ils s'étoient rendus maîtres peu de tems auparavant, & remit encore une fois cette province sous l'obéissance de l'empereur.

Les chevaliers de Malte ayant appris que la flotte Ottomane devoit s'arrêter

dans le port de Mahomette, petite ville de Barbarie, armerent à la hâte cinq galeres, sur lesquelles ils mirent deux mille de leurs plus braves soldats, déguisés en Turcs; &, choisissant le tems où la flotte Ottomane étoit attendue à Mahomette, ils firent voile vers cette ville, & furent reçus aux acclamations de tout le peuple, qui sortit à leur rencontre. Alors mettant pied à terre, les Maltois fondirent l'épée à la main sur les Musulmans, saccagerent la ville, firent un butin prodigieux, & retournerent triomphans à Malte.

En 1603 le grand seigneur envoya en France un Chiaoux à Henri IV, pour l'assurer que Sa Hautesse étoit bien éloignée de protéger les corsaires de Barbarie & d'Angleterre, qui attaquoient les vaisseaux François. Mahomet mourut la même année, accablé d'ennemis, de chagrins & de mépris. Prince foible & timide, il ne se trouva qu'une fois à la guerre, & ce ne fut que pour y prendre la fuite.



ACHMET I.

[1604.]

QUOIQUE à peine âgé de quinze ans, Achmet s'occupa sérieusement à réparer les fautes de son prédécesseur, Il

envoya d'abord en Asie son grand-vizir, à la tête d'une nombreuse armée, pour soumettre deux fameux rebelles, Tavil & Calender : Murad joignit ce dernier, lui livra bataille, & l'obligea de s'enfuir en Perse. Tavil, loin d'être intimidé de la défaite de son compagnon, s'avançoit à grandes journées pour joindre l'armée Impériale. Enfin il se trouva en présence, & n'hésita pas un instant d'en venir aux mains. La bataille fut longue, opiniâtre & sanglante. Néanmoins les rebelles furent vaincus, & dix mille demeurerent sur la place. La ressource de Tavil fut de gagner la Perse, & de rejoindre Calender. Ils se rendirent tous deux à la cour du Sophi, qu'ils déterminerent aisément à déclarer la guerre au grand-seigneur. Les Persans étant entrés sur le champ en campagne, quoique la saison fût fort avancée, ravagerent le midi de la Turquie. Achmet, indigné de cette irruption soudaine, ordonna sur le champ de grands préparatifs. La sage prévoyance du Muphti pourvut aux frais de cette guerre.

Nasuh, général peu expérimenté, fut envoyé contre les Persans, dont il n'osa soutenir la présence : au commencement de l'hiver, il ramena son armée à Constantinople, où il fut étranglé.

Méhémed, fils de Cicala, fut chargé

du commandement de l'armée contre le roi de Perse. Ayant joint les ennemis près de Tauris, il leur présenta la bataille & fut vaincu ; mais il fit une belle & sçavante retraite, avec quinze cents Janissaires, & autant de Spahis. Les ressorts du gouvernement étoient si foibles, que cette victoire du Sophi occasionna chez les Turcs une nouvelle révolte. Polah, Pacha d'Alep, en fut l'auteur. Il tailla en piéces une armée de soixante mille hommes que le sultan avoit envoyés contre lui ; &, pour ôter aux siens tout espoir de rentrer en graces avec leur souverain, il leur fit exercer toutes sortes de cruautés envers les prisonniers, & leur en donna lui-même l'exemple. Il se rendit maître de Tripoli, s'empara de Tyr, défit encore entiérement le Bacha de Tripoli, prit la ville de Damas & toutes les villes de cette province.

En Europe, les Ottomans assurerent à Boscai leur vassal, la possession de la Transilvanie, de la Valaquie & de la Moldavie, s'emparerent de Vicegrad, de Novigrad & de Strigonie, malgré la valeur de Dampierre & de la Mothe, officiers François qui commandoient les Walons. La tentative qu'ils firent sur Javarin, ne leur réussit pas. Boscai fit un traité avec l'empereur Rodolphe, & s'assura, & à ses héritiers mâles, la Transilvanie.

[1615.]

Le grand-ſeigneur met en mer une puiſſante flotte, pour réprimer les courſes continuelles des chevaliers de Malte & des autres Chrétiens dans l'Archipel. Le Capitan-Pacha alla débarquer à Malte ſix mille hommes pour en faire le dégât; mais la bravoure du grand-maître Aloph de Vignacourt, & de l'élite de ſes chevaliers, quoiqu'en bien plus petit nombre que les Turcs, ſçut leur faire promptement regagner leurs vaiſſeaux. La flotte Ottomane eut un meilleur ſuccès contre les gouverneurs de Tunis & de Tripoli qui tyranniſoient leurs peuples, & contre les Coſaques qui exerçoient toutes ſortes de pirateries dans la mer Noire. Le Capitan-Pacha arrêta les premiers, enleva leurs richeſſes, & nomma d'autres gouverneurs. Quant aux derniers, il prit quelques-uns de leurs vaiſſeaux, les mena à Conſtantinople, où l'on fit expirer dans les plus cruels ſupplices tous ceux qui les montoient. Ce qui n'empêcha pas leurs compatriotes de continuer leurs pirateries.

Achmet étant mort, âgé ſeulement de vingt-neuf ans, Muſtapha, ſon frere, lui ſuccéda; mais il fut depoſé preſqu'auſſitôt par les vizirs qui lui ſubſtituerent Othman, l'aîné des fils d'Achmet I.



OTHMAN II.

[1618--19--20.]

CE prince n'avoit que treize ans lorsqu'il parvint à la couronne. Sous prétexte de punir les pirateries des Cosaques, il déclara la guerre aux Polonois. Othman brûloit d'ardeur de signaler les premieres années de son règne, & n'avoit l'imagination remplie que de triomphes & de victoires. En attendant les préparatifs qu'il faisoit faire, il envoya en Moldavie le pacha Sander, avec vingt mille Janissaires & trente mille Tartares. Les Polonois ne douterent point que cette armée ne menaçât leurs Etats. Zolkieuski, leur général, leva dix mille hommes; &, malgré la prodigieuse inégalité du nombre, il alla présenter la bataille aux Turcs & aux Tartares, se battit pendant deux heures, & les fit plusieurs fois plier; enfin, craignant d'être enveloppé, il fit sonner la retraite, & se retira dans son camp. Quatre mille de ses soldats, saisis d'une terreur panique, l'abandonnerent, & la plûpart allerent se noyer dans la riviere de Pruth. Le brave Zolkieuski, réduit à six

mille hommes, fit sa retraite avec un ordre admirable, traversa plus de vingt liéues d'Allemagne, & soutint toujours les attaques des ennemis avec autant de bonheur que de courage. Il touchoit au terme de ses travaux, & étoit près d'arriver à Mohilow, ville de Pologne, quant tout-à-coup il se vit encore abandonné d'une autre partie de ses soldats; alors les Tartares fondirent sur lui, mirent en fuite le peu de troupes qui lui restoit, le firent prisonnier, & lui couperent la tête, qui fut envoyée à Constantinople.

[1621.]

Enfin le jeune sultan, impatient de combattre, partit d'Andrinople à la tête de quatre cents mille hommes. D'un autre côté, soixante mille nobles Polonois & douze mille Cosaques se mirent en campagne. Leur armée étoit commandée par Charles Chotkiewitz, palatin de Vilna, homme d'une grande valeur, & d'une expérience consommée. Lubomirski, son liéutenant-général, alla au-devant des Turcs jusqu'en Moldavie, où l'on avoit appris qu'ils étoient déja entrés. Le palatin le suivit de près, & sçut choisir un poste avantageux, afin que son armée, qui n'étoit que de quatre-vingt mille hommes, ne fût point forcée de combattre

quand il plairoit aux ennemis. Il se campa vis-à-vis de Cottinco, village situé au-delà du Niéper : son armée avoit d'un côté quelques collines, & de l'autre une forêt très-épaisse, où une partie des troupes se logea ; par ce moyen elle pouvoit recevoir de front les ennemis, & se battre avec avantage. L'armée des Infidèles ne tarda pas à paroître. Les Chrétiens qui s'étoient retranchés les attendoient de pied ferme. Leur camp étoit entouré de bonnes lignes de circonvallation. Les troupes Ottomanes l'environnerent le 1er de Septembre, & sembloient le tenir assiégé. On proposa d'abord au sultan de chercher un gué pour passer le Niéper, & rendre ainsi inutiles les précautions que les Polonois avoient prises de se retrancher ; mais, soit que l'entreprise parût trop difficile, soit que les fiers Ottomans la regardassent comme au-dessous de leurs forces ou de leur courage, il fut décidé qu'on attaqueroit les Polonois dans leurs retranchemens. Les Turcs avoient reconnu tous les postes de leurs ennemis. Le quartier de Lubomirski leur parut le plus foible ; ils résolurent de l'attaquer, & s'y porterent avec la plus grande ardeur ; mais c'étoit justement celui qui étoit le mieux muni de canons. Les Turcs perdirent près de six mille hommes dans cette attaque,

& furent obligés de se retirer ; Cantemir, prince Tartare, y fut fait prisonnier. Othman & ses Pachas auroient bien voulu pouvoir attirer les Polonois en rase campagne, espérant de les envelopper & de les tailler aisément en piéces. Ils avoient en tête un général qui ne fit point de faute. Ils furent donc obligés de multiplier les attaques & les assauts. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Turcs affrontoient tous les dangers sous les yeux de leur sultan ; les Chrétiens n'en évitoient aucun. Enfin les Janissaires, rebutés & couverts de sang & de blessures, battirent la retraite sans attendre d'autre signal, & protesterent de tourner leurs sabres contre leurs officiers, s'ils prétendoient les obliger à retourner encore à la charge.

Othman le cœur abattu reprit le chemin d'Andrinople. Il ne pouvoit cacher son mécontentement & sa douleur qui paroissoit peinte dans ses yeux & dans ses actions. Les Janissaires n'étoient pas plus contens de lui, & demanderent même avec insolence, lorsqu'ils furent arrivés à Constantinople, ce qui leur étoit dû : ils pillerent plusieurs boutiques, & remplirent de trouble toute la ville. Le sultan les paya, en réforma deux mille, & autant de Spahis. Son mariage so-

lemnel avec la fille du Muphti suspendit quelque tems ces troubles, mais ils se renouvellerent l'année suivante.

[1622.]

Les Janissaires leverent tout-à-coup l'étendard de la révolte, & se porterent à tous les excès dont une soldatesque insolente & furieuse est capable. Ils foulerent aux pieds les loix de leur religion, de leur empire, de l'humanité. Ces barbares, sans respect pour la majesté de leur souverain, leur idole ordinaire, lui arracherent la couronne & la vie même; &, ce qui causa le plus affreux désespoir à l'infortuné Othman, ils le firent avec le dernier mépris. La douleur, le repentir, les larmes de ce jeune prince, dans lequel brilloient encore les graces de la jeunesse, ne furent point capables de toucher leur cœurs féroces. Deux fois ils le tirerent des plus sombres réduits, le firent passer avec dérision, dans le tombereau des criminels, au milieu de Constantinople, couvert d'une simple toile blanche. Ils le conduisirent enfin au château des Sept-Tours, où six Muets vinrent l'étrangler aussitôt. Daout fut le ministre de cette sanglante catastrophe. Il venoit d'être fait grand-vizir par Mustapha, que les Janissaires, quelques heures auparavant, avoient tiré

du fond d'un puits pour le remettre une seconde fois sur le trône.

Tandis que ce foible prince se rendoit de jour en jour l'objet du mépris de tout le monde, les pachas de Syrie & de Mésopotamie, profitoient des troubles pour s'assurer une entiere indépendance. Le Sophi, de son côté, rappella son ambassadeur de Constantinople, fit entrer une armée en Turquie, & s'empara de plusieurs places. Daout fut deposé du viziriat. Les Janissaires, à la discrétion desquels il fut abandonné, le traiterent de la même maniere qu'ils avoient traité le sultan Othman. Il fut étranglé dans la même prison, à la même heure, & dans la même chambre où, quelques mois auparavant, il avoit fait mourir son souverain. Sur ces entrefaites, on apprit que le rebelle Abaza n'étoit qu'à dix lieues de Constantinople, avec quinze mille hommes. Dans de telles extrémités, on fit prendre les armes à tous les habitans : le vizir, le muphti, les chefs des Janissaires s'assemblerent dans la mosquée de Soliman, & tinrent le divan Arnaël, c'est-à-dire une assemblée sans s'asseoir. On convint de faire marcher une armée contre Abaza, & de donner un successeur à Mustapha. Ce prince, qui deux fois avoit touché au cordeau fatal, & deux fois avoit joui de l'empire, s'en vit enfin

dépossédé pour jamais. Il n'étoit point cruel; il ne fut point l'auteur de la mort d'Othman, il plaignit même son sort; il ne porta point ses mains parricides sur Amurat, & fut moins digne de haine que de compassion. On le traita, dit le prince Cantimir, comme un fou & un stupide, dont l'ignominie est le juste partage; il fut promené par les rues, monté sur un âne, exposé à la risée & aux outrages de la populace, puis reconduit à la prison des Sept-Tours, où, peu de jours après, il fut étranglé par l'ordre d'Amurat IV, son successeur.



AMURAT IV.

[1623.]

EN recevant le cimeterre impérial, le jeune monarque protesta, dit-on, qu'il commenceroit son règne par réformer les abus du gouvernement, & par faire observer les loix dans toute leur rigueur. En effet, le lendemain il fit étrangler tous les complices de la mort de son frere Othman. Cette sévérité rétablit aussitôt dans la capitale le calme qu'il vouloit rendre à tout l'empire.

[1624.]

Méhémet, grand-vizir, fut chargé d'aller réduire Abaza. Il le joignit près de l'ancienne Césarée, le mit en déroute, l'obligea de s'enfuir à Erzérom. Il auroit sans doute mis fin à cette révolte, si la mort ne l'eût enlevé, en quelque sorte, d'entre les bras de la victoire ; car il mourut la même année à Tocat. Les pachas d'Egypte, de Syrie & de Bagdad, avoient suivi l'exemple d'Abaza ; & ce dernier même, voisin des Persans, leur avoit livré plusieurs places de son gouvernement, & leur promettoit de les introduire dans sa capitale.

D'un autre côté, les Tartares indociles refuserent de reconnoître le Khan que la Porte leur avoit donné. Le grand-amiral conduisit une flotte contr'eux. Son départ fut comme le signal des ravages que les Cosaques vinrent faire jusqu'aux portes de Constantinople. Sous les yeux même des habitans de cette grande ville, ils mirent le feu à leurs maisons de plaisance. Dix galeres qu'on envoya contr'eux n'oserent hasarder le combat. L'amiral Pacha fit débarquer huit mille hommes, qui tomberent dans une embuscade, & furent entiérement défaits par les Tartares.

[1627.]

Halil, nouveau grand-vizir, s'approcha d'Erzérom pour soumettre Abaza, l'un des plus grands capitaines de la Turquie. La place étoit munie de dix mille hommes de garnison, & de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long siége. L'armée des assiégeans y fut taillée en piéces, & le vizir n'eut que le tems de prendre la fuite. Abaza rentra victorieux dans la place avec un butin inestimable.

Chosreu, successeur d'Halil, fut plus heureux devant Erzérom; il foudroya la place avec tant de succès, qu'au cinquieme jour les habitans effrayés demanderent à capituler, & livrerent Abaza. Le vizir retourna triomphant à Constantinople, emmenant avec lui son illustre captif. Chacun s'empresse à le voir, & court au-devant de lui; Amurat lui-même monte à cheval, s'avance hors de la ville pour satisfaire sa curiosité. On lui présente Abaza, chargé de chaînes; il arrête quelque tems sur lui des regards de surprise & d'admiration: « Je te pardonne, Abaza, dit-il; tes exploits m'ont fait oublier ta trahison; &, pour mieux t'engager à la réparer, je te fais pacha de Bosnie. » Aussitôt mille cris de joie applaudirent à la générosité du sultan.

Abaza lui promit avec transport de répandre à son service jusqu'à la derniere goutte de son sang, & lui tint parole.

[1635.]

Tout prospéroit à Amurat, & ce n'étoit que du côté de la Perse qu'il éprouvoit des chagrins. Son empire lui paroissoit mal affermi en Asie, tant qu'il ne se verroit pas maître de la ville de Bagdad. Résolu d'arracher des mains des Persans ce boulevard de ses Etats, il se détermina à quitter le sein de la débauche & des plaisirs, & à commander ses armées en personne. De monarque voluptueux il devint tout-à-coup guerrier infatigable, sobre, patient. Il sçavoit que ses généraux avoient jusques-là blanchi contre les remparts redoutables de cette ville; il se flatta que sa présence forceroit la fortune à seconder ses travaux: Il passa en Asie à la tête d'une armée formidable, & marcha vers Bagdad. Il déclara cependant que son dessein étoit d'abord de se rendre maître d'Erivan, capitale de la grande Arménie, que les Persans avoient repris depuis peu. En peu de tems il alla camper sous les murs de cette ville, fit dresser ses batteries, ouvrit la tranchée, & pressa le siége sans donner de relâche aux ennemis. Il se trouvoit à tout en per-

sonne, récompensoit ceux qui faisoient de belles actions, punissoit les lâches; enfin il se montra si actif, si pressant, si infatigable, que les ennemis étonnés lui ouvrirent la ville, & se rendirent à discrétion. Emirgiun, gouverneur de cette ville, sçut entrer par la suite dans les bonnes graces de son vainqueur. Amurat fit relever les fortifications d'Erivan, envoya démanteler Tauris, ravagea les frontieres de Perse, & ramena, au mois de Décembre, son armée victorieuse à Constantinople, où son retour fut célébré par des fêtes & des réjouissances extraordinaires.

Les Persans n'avoient osé se montrer, tant qu'Amurat avoit été en Asie; à peine en fut-il parti, qu'ils sortirent de leurs retraites. Ils reconquirent tout ce que le sultan leur avoit enlevé, & vinrent assiéger Van avec une armée nombreuse. Abaza en étoit gouverneur, & l'on pouvoit compter sur lui. Ce célèbre guerrier, charmé de signaler son zèle & sa fidélité, se défendit avec toute la bravoure imaginable. Il tint les ennemis quatre mois en échec sans qu'ils pussent se vanter d'aucun avantage. Sorties fréquentes, parapets, retranchemens, contre-mines, tout fut mis en usage. Sa mort fit perdre aux Turcs le courage & l'espérance; les Persans redoublerent leurs

aſſauts, & emporterent la ville l'épée à la main.

[1638.]

Amurat, plein de reſſentiment contre les Perſans, ſe rendit le 5 d'Octobre ſous les murs de Bagdad, à la tête d'une armée de trois cents mille hommes. Cette ville étoit l'objet de ſa colere, & plus encore de ſon ambition. Sa principale force conſiſtoit dans trois larges foſſés qui l'environnoient, & quatre-vingt mille hommes de garniſon. Amurat viſita tous les poſtes, promit de grandes récompenſes à ceux qui ſe diſtingueroient par quelqu'action éclatante. Il donna trois jours de repos à ſon armée pour ſe remettre des fatigues du voyage. Le quatrieme on ouvrit la tranchée, on dreſſa les batteries. Le ſultan avec deux cents canons la fit foudroyer de trois côtés, & voulut tirer lui-même le premier coup ; il mit le feu à la plus groſſe piéce qu'il y eût dans ſon camp. Ce coup fut ſuivi d'une infinité d'autres, auxquels les aſſiégés répondirent vigoureuſement. Le quartier le plus avancé étoit celui du capitan Pacha. On éleva de grands cavaliers pour ôter aux Perſans le moyen de ſe défendre ; &, pour donner l'exemple de l'ardeur avec laquelle il vouloit qu'on fît ce ſiége, Amurat porta

la premiere hottée de terre. Deux cents mille travailleurs furent employés à creuser les tranchées. En peu de jours elles se trouverent poussées jusques sur le bord du fossé, & les brèches parurent d'une largeur suffisante. Les soldats, encouragés par la présence de leur sultan, s'exhortoient les uns les autres: enfin Amurat fit donner l'assaut. D'abord les Turcs furent repoussés, avec perte de six mille hommes de troupes d'élite. Le sultan voulut qu'on y retournât de nouveau, & ne donna pas plus de relâche aux siens qu'aux assiégés. Lui-même, le cimeterre à la main, pressoit les derniers rangs de ses bataillons, & frappoit également le soldat & l'officier trop lents à exécuter ses ordres; il tua même de sa main son grand-vizir qui ne lui sembloit pas assez prompt à affronter la mort. Les assiégés se défendirent avec autant de vigueur qu'ils furent attaqués. Le nombre des morts étoit si grand, que leurs corps entassés les uns sur les autres facilitoient aux Turcs l'approche des murailles, l'unique espérance des Persans. On voyoit tomber du haut des remparts une grêle de pierres, de feux d'artifice, de poix résine, de soufre & d'huile bouillante. Amurat, qui étoit présent à tout, faisoit relever ceux qui étoient fatigués, par des troupes fraîches; il exhor-

toit, animoit, promettoit, menaçoit, & s'exposoit souvent aux dangers, en s'avançant à la portée du mousquet, sans que la mort de ceux qui étoient tués à ses côtés pût l'ébranler. Cet assaut dura cinq jours. Déja la brèche étoit inondée de sang, & les uns & les autres se battoient en désespérés; les assiegés, pour défendre leur vie qu'ils voyoient sur le point d'être sacrifiée à la vengeance du vainqueur; les assiégeans, pour éviter la mort qu'ils avoient également à craindre de leurs ennemis & de la fureur du sultan. Le jour de Noël, les Turcs donnerent le dernier assaut, ayant à leur tête Mustapha Capitan Pacha, qui se distingua de tous les autres généraux, par le soin qu'il prit de la conduite des travaux, & par son ardeur infatigable dans les attaques. Ses soldats monterent à la brèche avec plus d'intrepidité qu'ils n'en avoient encore fait paroître. Sans cesse soutenus par des troupes fraîches, ils furent enfin victorieux, après un assaut que les Persans avoient soutenu depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures devant le coucher du soleil. La superbe Babylone, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, fut forcée de se rendre au grand-seigneur. Trente mille Persans y restoient encore. Ils venoient de se rendre: par une cruauté plus que barbare,

Amurat les fit tous massacrer. La ville fut livrée au pillage ; hommes, femmes, enfans, tout fut égorgé. Le sultan fit son entrée triomphante dans cette ville jonchée de cadavres. Il y laissa Mustapha, son vizir, pour en relever les fortifications, & alla passer l'hiver à Diarbek.

[1639.]

La paix étant conclue avec le roi de Perse, le sultan, debarrassé de ce soin, pensa sérieusement à se venger des Cosaques, qui lui avoient enlevé la ville d'Azoph. Il ordonna pour cet effet des préparatifs de guerre, dont la grandeur fit trembler les puissances de l'Europe voisines de ses Etats. Mais cet orage se dissipa tout-à-coup par la mort d'Amurat. Ce prince, le jour du Baïram ou de la Pâque des Mahométans, fit une si grande débauche de vin avec le gouverneur d'Erivan & le Capitan Pacha, qu'il fut attaqué d'une fiévre ardente, dont il mourut peu de jours après.





IBRAHIM.

[1639.]

LE règne du voluptueux Ibrahim ne présente aucun autre événement intéressant que la prise d'Asoph sur les Cosaques, & celle de la Canée, dans l'isle de Candie, sur les Vénitiens. Il n'eut pas la gloire d'en soumettre la capitale, étant mort au milieu des préparatifs qu'il faisoit pour cette expédition. Il laissa neuf fils, dont trois lui survécurent, Mahomet, Soliman & Achmet, qui furent tous trois empereurs.



MAHOMET IV.

[1649.]

L'IMPORTANCE & la multitude des événemens du règne de Mahomet IV, en font un des plus beaux tableaux que l'histoire puisse offrir. D'un côté, l'on y voit un empire immense & redoutable, aux prises avec les puissances de l'Europe; victorieux quelquefois, souvent

vent vaincu & jamais terrassé. De l'autre, presque tous les princes Chrétiens, ordinairement ennemis entr'eux, réunis pour le combattre, & remportant sur lui plus de victoires pendant ce règne qu'ils n'en avoient remportées par le passées dans l'espace de plusieurs siécles. Mahomet monta sur le trône à l'âge de sept ans. Les Ottomans lui firent d'abord signer l'arrêt de mort de Kiosem sa grand-mere, qui vouloit, à l'aide des Janissaires dont elle fomentoit la révolte, lui ôter le sceptre, & le donner à Soliman. Mahomet, après cette exécution, porta tous ses soins à terminer la conquête de l'isle de Candie. La ville capitale, qui porte le même nom, restoit seule aux Vénitiens. Après une longue suite d'avantages réciproques, les Turcs commencerent enfin dans les formes ce siége mémorable, qui n'a point & n'aura peut-être jamais son pareil dans l'histoire. La nature & l'art sembloient avoir concouru à l'envi à fortifier cette ville; toutes les forces de l'empire Ottoman, concoururent de même pour en faire le siége, qui commença le 22 du mois de Mai de l'année 1667, & ne finit que le 27 de Septembre 1669. On n'entrera point ici dans le détail de ce siége connu de tout le monde. Les Vénitiens y perdirent près de trente mille hommes, & les Turcs plus de

cent dix-huit mille, & même deux cents mille, ſelon le prince Cantimir. Ceux-ci donnerent cinquante-ſix aſſauts, & firent jouer quatre cents ſoixante & douze mines, auxquels les aſſiégés répondirent par onze cents treize contre-mines, & quatre-vingt-ſeize ſorties.

[1664.]

La guerre venoit de s'allumer entre la Porte & l'Autriche. L'empereur fit paſſer en Hongrie ſes troupes, accompagnées de ſix mille François, que Louis XIV envoyoit à ſon ſecours, ſous les ordres du comte de Coligni : elles joignirent les armées de l'empereur & de l'empire à Rakelsbourg dans la baſſe Stirie. On apprit que les Turcs marchoient le long de la riviere du Raab, dans le deſſein de la paſſer. Montécuculli, général de l'armée impériale, alla camper au bord de cette riviere, & rangea ſon armée en bataille dans la plaine de S. Gothar, pour y attendre les Turcs qui s'aſſembloient au-delà de la riviere. Le premier jour d'Août, les ennemis la paſſerent & ſe rangerent en bataille à meſure qu'ils paſſoient. Ils fondirent d'abord avec impétuoſité ſur les bataillons Allemands qu'ils firent reculer, & les renverſerent les uns ſur les autres. Le jeune marquis de la Feuillade, qui commandoit les

François en l'absence de Coligni, fit avancer sa troupe qui n'avoit point encore donné, & chargea si brusquement les vainqueurs qu'il les fit reculer à son tour jusqu'au Raab; il en fit dans cet endroit un horrible carnage. Les Allemands, revenus de leur déroute, seconderent à propos les François, & firent repasser aux ennemis la riviere, fort en désordre; ensorte qu'il y en eut un grand nombre de tués & beaucoup de noyés. La gloire de cette journée est due aux François, & les écrivains Allemands n'en disconviennent pas.

Cette victoire ouvroit le chemin aux plus glorieuses entreprises; mais Léopold, jaloux de l'éclat qu'avoient reçus les armes Françoises, fit proposer au grand-vizir une trève de vingt ans, qui fut toute à l'avantage des Turcs & d'Abassi à qui Léopold assura la principauté de Transilvanie. Les corsaires Mahométans éprouverent aussi la valeur des François. Le duc de Beaufort, grand-amiral de France, leur donna la chasse, les battit & leur enleva Gigeri sur les côtes d'Afrique.

[1671.]

Les Cosaques, sous la conduite de Dorozenki leur nouveau chef, abandonnerent l'obéissance des Polonois, & passerent sous celle des Turcs. La république de Po-

logne, juftement irritée de cette rebellion, fit entrer une armée dans leur pays. Auffitôt le grand-feigneur, à la tête d'une armée, fe rendit à Choczim en Moldavie, traverfa le Niefter, & fe trouva fous les murs de Kaminieck dans la Podolie, la plus forte place de toute la Pologne. La ville fut inveftie de toutes parts, & la tranchée ouverte en trois endroits à la fois. Les Polonois, fe confiant trop fur la force de cette ville, négligerent de venir la fecourir. Cependant on battit les fortifications pendant dix jours avec une telle violence, que faifant brèche par-tout, on fe difpofa à donner l'affaut. La garnifon, faifie d'effroi, abandonna les remparts de la ville, & fe retira dans la citadelle : mais bientôt elle capitula, & obtint de fortir librement & la vie fauve.

La prife d'une place auffi importante caufa dans la Pologne une confternation inexprimable, & fut bientôt fuivie de celle de Léopol ou Lembec, qui ne tint que quinze jours, & fe racheta du pillage par une fomme de vingt-cinq mille écus. Mahomet, dans l'efpace de fix femaines, conquit encore un grand nombre de places, & rangea fous fes loix toute la Podolie. Le roi de Pologne ne crut pas devoir prendre de meilleur parti que d'envoyer demander la paix au fultan, & il l'obtint à

des conditions honteuſes. La nobleſſe Polonoiſe déſapprouva tout d'une voix le traité conclu par le roi Michel. Tous les nobles monterent à cheval, & Sobieski fut chargé de commander l'armée. Les Polonois s'avancerent à la rencontre des Ottomans, & ſe trouverent en préſence le 10 de Novembre entre le Nieſter & le Danube. On ſe battit; on s'acharna de part & d'autre : &, après huit heures de combat, ou plutôt de carnage, la victoire encore incertaine ſe fixa du côté des Polonois. La priſe de Choczim & de quelques autres places en furent les fruits.

[1677.]

La paix ayant été concl*ue avec la Pologne, une nouvelle guerre s'alluma entre la Porte Ottomane & la Ruſſie, qui protégeoit les Coſaques contre les Turcs. Schaïtan-Ibrahim conduiſit en Ukraine une armée formidable, & marcha droit à Czérin, pour en faire le ſiége. Il trouva les Moſcovites & les Coſaques retranchés près de cette place, au nombre de ſoixante mille hommes. N'en ayant que quarante, il voulut attendre la jonction des Tartares. Les ennemis, pénétrant ſon deſſein, allerent ſe poſter ſur leur paſſage, pour prévenir la jonction. Ils y réuſſirent en effet, & défirent entiérement les Tar-

tares, qui laisserent dix mille hommes sur la place. Les Turcs, apprenant cette sanglante défaite de leurs alliés, prirent aussitôt la fuite, & repasserent le Bog. En vain sultan Mahomet fit faire au Czar des propositions de paix. Les hostilités continuerent, & les Turcs s'emparerent de Czérin, où ils perdirent un nombre infini de Janissaires. Ils furent obligés de raser cette place, qui étoit moins une ville qu'un monceau de pierres.

[1683.]

La guerre d'Allemagne succéda bientôt à celle de Moscovie. Tékéli étoit à la tête des mécontens de Hongrie: appuyé par le grand-seigneur, il s'étoit emparé de Cassovie, d'Epéries, de Léventz & de plusieurs autres places. Au retour de la belle saison, Mahomet quitta Andrinople pour se rendre à Belgrade. L'amour de la chasse, pour laquelle il avoit une extrême passion, le retint dans les forêts de Thessalie. Il confia, pour le malheur de son empire, le commandement de l'armée au grand-vizir Cara-Mustapha. Ce général, contre le sentiment des Pachas, avoit dessein d'aller assiéger Vienne. Après bien des marches & des contremarches, il se trouva enfin sous ses murs. Léopold en étoit sorti, & en avoit confié la défense à Sta-

remberg, homme d'une valeur & d'une expérience consommées. D'abord les attaques furent assez vives, & les dehors de la place furent emportés en peu de tems ; mais tout-à-coup on vit les ennemis se rallentir, & le siége traîner en longueur. L'ambition de Cara-Mustapha en fut, dit-on, la cause. Il regardoit comme assurée la prise de cette place. Il sçavoit d'un autre côté qu'elle renfermoit des trésors immenses, & ne vouloit point les abandonner à la licence du soldat, mais se les approprier & se faire déclarer sultan d'Allemagne, de Pologne & de Transilvanie. Il laissa pour cela rallentir l'ardeur des Janissaires, & leur ordonna expressément que, s'ils franchissoient les murailles, ils n'eussent à entrer dans aucune maison avant qu'il parût en personne. Ce fut ainsi que l'ambition & la soif de l'or rendirent ce vizir infidèle, & donnerent le tems à l'empereur de venir au secours de sa capitale. Louis XIV, par une générosité sans exemple, leva le blocus de Luxembourg, pour donner le tems à Léopold de repousser de ses Etats les Infidèles. De son côté, le brave Sobieski, roi de Pologne, ne refusa pas son secours à l'empereur. Toute la Chrétienté se trouvoit en danger. Il joignit à l'armée du duc de Lorraine ses

vieilles bandes, qui dix ans auparavant avoient confondu l'orgueil des Mahométans. Ceux-ci n'eurent pas le courage de soutenir sa présence. Leur armée, composée de près de deux cents mille hommes, s'enfuit sans s'arrêter l'espace de vingt-cinq milles d'Allemagne. On poussa les ennemis jusqu'aux frontieres. Sobieski, qui commandoit l'avant-garde trop séparée du corps de l'armée, fut d'abord obligé de reculer. Il courut risque de perdre la vie, & plusieurs de ses soldats furent tués. Il sçut le lendemain réparer amplement cet affront. Les Polonois & les Allemands s'étant réunis, il alla fondre sur les Turcs avec la derniere résolution, ouvrit le premier leurs rangs, en fit un grand carnage, & les mit entiérement en déroute. La plûpart s'empresserent de passer un pont mal affermi sur le Danube; mais, ébranlé par le poids, il s'écroula tout-à-coup, & en engloutit un nombre prodigieux dans le fleuve. Ceux qui purent gagner Barkan, se rendirent aux Allemands à la premiere sommation. Plus de douze mille hommes de l'armée Ottomane furent ou tués sur le champ de bataille, ou noyés dans le Danube. La prise de Gran & de plusieurs autres places suivit de près cette seconde victoire des Chrétiens.

La Hongrie ne pouvoit point être regardée comme soumise aux Impériaux, tant que Bude tenoit encore pour les Ottomans. Le duc de Lorraine, après la jonction de ses troupes, alla l'investir le 7 de Juin. En peu de jours, les fauxbourgs furent emportés contre son espérance; & le 2 de Septembre la place fut prise d'assaut.

Chaque année devenoit de plus en plus glorieuse aux Chrétiens. Le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere avoient passé la Drave, dans le dessein d'attaquer le grand-vizir. Ils le trouverent si bien retranché, qu'ils crurent devoir se replier, & se camper près de Mohatz. Incertains du parti qu'ils avoient à prendre, ils se déterminerent pour le siége d'Albe-Royale. A peine avoient-ils quitté leur camp, que la cavalerie Turque parut: elle les attaqua de tous côtés, & tâcha de retarder leur marche, pour donner le tems au vizir de venir avec toute son armée. Le desir de combattre & de vaincre étant égal de part & d'autre, à peine Soliman fût-il arrivé, qu'on se rangea en bataille, & l'on en vint aux mains; après trois combats des plus opiniâtres, les Turcs furent vaincus & taillés en piéces. Ils perdirent tout leur canon & leur bagage.

Cette célèbre victoire fut suivie de la conquête de l'Esclavonie, & d'une partie de la Transilvanie. Tant de provinces & de batailles perdues, une si grande multitude de villes prises aux Turcs, aliénerent tellement leurs cœurs contre leur empereur Mahomet IV, qu'ils prirent la résolution de le déposer après quarante ans de règne. Cette conjuration fut si unanime, que ce prince infortuné se vit obligé de signer lui-même l'arrêt de sa déposition. On s'abstint toute fois de porter les mains sur sa personne, & il fut relégué dans la prison des princes Ottomans, où il mourut cinq ans après dans la cinquante-troisieme année de son âge.



SOLIMAN III.

[1688.]

LE commencement de ce règne se ressentit des troubles qui l'avoient fait naître. Bientôt après on s'occupa à Constantinople des moyens de repousser les Impériaux qui faisoient tous les jours en Hongrie de nouveaux progrès. Le général Merci s'étoit emparé de Moucaz. La comtesse Tékéli, qui s'étoit renfermée dans

la place avec tous ses trésors, demeura prisonniere de guerre. Peu s'en fallut que cet évènement ne produisît un accommodement entre le comte & l'empereur; mais Soliman le prévint, en donnant de nouveau le titre de roi de Hongrie à Tékéli, qu'il promit d'assister de toutes ses forces. Les Allemands avoient encore pris les villes d'Illock sur le Danube, de Péterwaradin, de Titul & d'Albe-Royale. Les forteresses de Tyrol & de Lippa s'étoient rendues à discrétion, & le duc de Baviere avoit couronné tant de conquêtes par la prise de la forte ville de Belgrade, où neuf mille Turcs furent massacrés. Sémendrie, Gradisca, Karansebes, reçurent garnison impériale; & le prince Louis de Bade battit les Turcs campés à Pirodt dans l'Esclavonie; mais les Polonois furent obligés de lever le siége de Kaminieck.

[1690.]

Kiuperli, nouveau grand-vizir, se mit en campagne, & l'espérance parut renaître avec lui. Il prit sa route vers la Servie, & assiégea dans les formes Nissa, sur les confins de la province. Elle fut vaillamment défendue par le comte de Staremberg qui soutint avec courage toutes les attaques des Turcs; mais le siége fut poussé avec tant de vigueur, que la garnison capitula le vingt-cinquieme jour de

tranchée ouverte, & sortit avec les honneurs militaires. Les villes de Semendrie & de Vidin se rendirent ensuite volontairement au grand-vizir, qui ne craignant plus d'être surpris par derriere, alla investir Belgrade avec toute son armée. L'avis des Pachas étoit de bloquer cette place, & de la réduire par la famine ; Kiuperli y déféra contre son gré ; mais, ayant appris que les Allemands approchoient pour la secourir, il ouvrit sur le champ la tranchée avec la moitié de son armée, & alla avec l'autre moitié disputer le passage de la Save aux ennemis. Le succès surpassa ses espérances : il arrêta les Allemands d'un côté ; &, de l'autre, une bombe jettée au hasard du milieu du camp des Turcs, fit sauter une tour pleine de poudre, renversa tout un côté de murailles, & mit les choses au point de pouvoir donner un assaut général. Aussitôt les Turcs s'écrierent que Dieu s'étoit déclaré par ce miracle, & ne doutant plus de son assistance, ils monterent à la brèche avant que les assiégés eussent eu le tems de la réparer. Néanmoins Staremberg opposa toutes ses forces aux ennemis, & soutint l'assaut pendant une heure entiere. A la fin, les Impériaux, accablés par le nombre, se retirerent avec perte de bien du monde, abandonnant la brèche & la ville aux assiégeans.



ACHMET II.

[1691.]

SOLIMAN étant mort, ſon frere Achmet lui ſuccéda. Dès qu'il eut pris poſſeſſion du trône, Kiuperli ſe mit en campagne; &, plein du deſir de venger ſa nation des pertes & des affronts qu'elle avoit ſoufferts depuis pluſieurs années, il chercha les Allemands, réſolu de les combattre. Il les trouva campés à Péterwaradin, ſous les ordres du prince Louis de Bade. Les deux armées s'avancerent fièrement l'une contre l'autre, & ſe joignirent près de Salenkemen, ville d'Eſclavonie ſur le Danube. Kiuperli ſçavoit que le prince de Bade attendoit cinq mille hommes de renfort. Ils étoient en pleine marche, & aſſez près du camp, ils trouverent le vizir entre deux, qui, les ayant enveloppés, les tailla en piéces malgré leur brave réſiſtance. Il n'en échappa pas un ſeul. Tous furent pris ou tués à la vue de l'armée Impériale. Les Allemands, furieux, ſortirent de leurs lignes, & ſe rangerent en bataille. Le deſir de la vengeance augmenta leur courage. Une mêlée des plus

ſanglantes & de ſix heures entiéres n'avoit pu rien décider encore. Les Turcs cependant paroiſſoient devoir l'emporter par le nombre, lorſque leur brave vizir, qui combattoit aux endroits les plus chauds, fut atteint d'un coup de fauconneau à la tête, & tomba mort ſur le champ de bataille. Alors les Turcs ne rendirent plus aucun combat. Ils jetterent leurs armes & ſe laiſſerent maſſacrer impunément. Vingt-huit mille furent immolés aux mânes des cinq mille Impériaux que le vizir avoit égorgés. Les Allemands ſe rendirent maîtres du canon, du bagage & d'un immenſe butin. Ils ne perdirent dans toute cette journée que huit mille hommes.



MUSTAPHA II.

[1696 — 97.]

MUSTAPHA voulut commander lui-même ſes armées en Hongrie. Il paſſa le Danube à Belgrade, & prit d'aſſaut les villes de Lippa & de Titul. Son deſſein étoit d'aller à la rencontre de Frédéric-Auguſte, électeur de Saxe, général de l'armée Impériale campée aux envi-

rons de Péterwaradin. Il apprit qu'un corps de ſept mille Allemands, commandés par Oféterain, venoit joindre le gros de l'armée, & n'en étoit éloigné que de huit heures de chemin. Auſſitôt il détacha toutes ſes troupes armées à la légere, & ſuivit lui-même avec le reſte de ſes forces. Il fit tant de diligence, qu'en deux jours il découvrit les Allemands, qui dans cette occaſion montrerent toute leur bravoure & leur intrépidité naturelle. A la vue des Turcs qui les environnoient de toutes parts, ces ſept mille hommes font halte, & ſans montrer la moindre peur, comme s'ils euſſent été invulnérables, ils ſemblent défier au combat les ennemis. A l'inſtant toute l'armée des Turcs fondit ſur eux. Vétérani qui avoit formé un bataillon quarré, fait face de tous côtés, & loin d'être enfoncé du premier choc, il devient redoutable par ſon déſeſpoir, repouſſe les ennemis & les met en fuite. Il ſoutient avec la même valeur deux autres chocs non moins impétueux, & met le comble à ſa gloire par une retraite ſçavante & admirée des ennemis même, qui perdirent dans ce triple combat plus de dix mille hommes & tous leurs officiers généraux.

Les Turcs eurent en tête, l'année ſuivante, un général plein de valeur & de

ressources, & qui avoit une profonde expérience de l'art militaire : c'étoit le prince Eugène de Savoye, ce héros dont le nom seul fait l'éloge, qui commandoit cette année l'armée Impériale contre les Ottomans. Son armée n'étoit que de quarante-six mille hommes; on en comptoit dans celle des ennemis cent trente-cinq mille. On vit alors ce que peut la valeur contre des forces supérieures, quand elle est jointe à l'expérience. Les Turcs étoient campés des deux côtés de la Teine, sur laquelle ils avoient construit un pont de bateaux. Sans entrer dans le détail de cette bataille, il suffit de dire que le prince Eugène vint fondre comme un foudre sur la partie de l'armée qui étoit en-deça de la riviere; il la mit en déroute, en fit un carnage affreux, & l'obligea de repasser de l'autre côté. Dix mille Ottomans trouverent la mort dans les flots, & vingt mille périrent sous le fer des Impériaux, sans qu'il en échappât un seul. Tous les Pachas avoient été massacrés par les Janissaires avant l'action, qui ne coûta que quinze cents hommes aux Impériaux. Jamais victoire ne fut plus complette. Bagage, tentes, canons, tout fut la proie du vainqueur. Le sultan, après une aussi sanglante déroute, se réfugia de ville en ville, jusqu'à sa capitale, & ne fut con-

solé

folé de cet affront que par quelques exploits de Daltabar, illuſtre exilé que les troupes choiſirent pour s'oppoſer aux ravages que les Allemands faiſoient en Boſnie.

La guerre fut enfin terminée par le traité de Carlowitz, qui fut des plus avantageux aux Impériaux. Les Turcs en murmurerent hautement. Ils s'en vengerent ſur leur ſultan, qu'ils jugerent indigne du trône & auquel ils ſubſtituerent ſon frere Achmet.



ACHMET III.

[1702.]

CE prince, en prenant la couronne des mains de Muſtapha, avoit juré de le venger. Il ne manqua pas à ſa parole; &, en moins de cinq mois, quatorze mille Janiſſaires & les chefs principaux de la rebellion furent punis de mort.

Le miniſtere Ottoman vit avec plaiſir, & prit ſoin même d'entretenir ſecrétement les troubles excités en Hongrie par les mécontens. D'ailleurs, les Turcs furent charmés de voir d'un côté la Pologne conquiſe par le fameux Charles XII, roi de Suède; & de l'autre les Moſcovi-